

les 5 Vol —
100 F

PQ
2227
.S27
1885
V. 1
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/salvatorsuiteetf01duma

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

SALVATOR

I

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Une Aventure d'amour	1
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
Les Blancs et les Bleus	3
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	1
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Rhino	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de Sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais	1
Les Compagnons de Jéhu	3
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'Innocent	2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux	2
— La Fille du Marquis	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu dispose	2
Le Drame de 93	3
Les Drames de la mer	1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman	2
Emma Lyonna	5
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Filles, Lorettes et Courtisanes	1
Le Fils du forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Les Garibaldiens	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre: César	2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Homme aux contes	1
Les Hommes de fer	1
L'Horoscope	1
L'Ile de Feu	2
Impressions de voyage: En Suisse	3
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Le Capitaine Arena	1
— Le Caucase	3
— Le Corricolo	2
— Le Midi de la France	2
— De Paris à Cadix	2
— Quinze jours au Sinaï	1
— En Russie	4
— Le Speronare	2
— Le Véloce	2
— La Villa Palmieri	1
Ingénue	2
Isaac Laquedem	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction)	2
Jacques Ortis	1
Jacquot sans Oreilles	1
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Louis XV et sa Cour	2
Louis XVI et la Révolution	2
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un médecin : Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Parisiens et Provinciaux	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
Le Prince des Voleurs	2
Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	1
Propos d'Art et de Cuisine	1
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	2
Robin Hood le Proscrit	2
La Route de Varennes	1
Le Saltéador	1
Salvator (suite des Mohicans de Paris)	5
La San-Felice	4
Souvenirs d'Antony	1
Souvenirs d'une Favorite	4
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Terreur prussienne	2
Le Testament de M. Chauvelin	1
Théâtre complet	25
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au Désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt Ans après	3

F. AUREAU. — IMP. DE LAGNY.

SALVATOR

— SUITE ET FIN DES MOHICANS DE PARIS —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3

—

1887

Droits de reproduction et de traduction réservés

SALVATOR

I

Steeple-chase.

Le 27 mars, aux premières heures du matin, la petite ville de Kehl, — si toutefois on peut appeler Kehl une ville, — la petite ville de Kehl, disons-nous, avait été mise en rumeur par l'arrivée de deux chaises de poste qui descendaient l'unique rue de la ville avec une telle rapidité, que l'on pouvait craindre qu'au moment d'enfiler le pont de bateaux qui conduit en France, le moindre manque de direction ne jetât chevaux, postillons, chaises de poste et voyageurs dans le fleuve, au nom et aux légendes poétiques, qui sert, à l'est, de frontière à la France.

Cependant, les deux chaises de poste, qui semblaient lutter de vitesse, ralentirent le pas aux deux tiers de la rue, et finirent par s'arrêter devant la grande porte d'une auberge, au-dessus de laquelle grinçait une tôle représentant un homme coiffé d'un chapeau à trois cornes, chaussé de longues bottes, vêtu d'un habit bleu à revers rouges, orné d'une queue gigantesque, et sous les pieds éperonnés duquel on pouvait lire ces trois mots : *Au grand Frédéric.*

L'aubergiste et sa femme, — qui, au bruit du tonnerre

lointain que faisaient les roues des deux voitures, étaient accourus sur le pas de leur porte, et à qui la rapidité des deux voitures avait fait perdre l'espoir d'héberger des voyageurs brûlant le pavé d'une si terrible façon, — l'aubergiste et sa femme, en voyant, à leur inexprimable satisfaction, les deux chaises de poste s'arrêter devant leur maison, s'élancèrent, l'aubergiste à la portière de la première voiture, la femme de l'aubergiste à la portière de la seconde.

De la première voiture sortit vivement un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu d'une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, d'un pantalon noir et d'un chapeau à larges bords. Il avait la moustache rude, l'œil ferme, le sourcil bien arqué, les cheveux coupés en brosse : le sourcil était noir comme l'œil qu'il ombrageait, mais cheveux et moustaches commençaient à grisonner. Il était enveloppé d'un grand manteau.

De la seconde voiture descendit avec dignité un majestueux gaillard vigoureusement bâti, autant qu'on en pouvait juger, sous sa polonaise à brandebourgs d'or et sous son manteau hongrois, ou, pour mieux dire le véritable nom du vêtement, sous sa *gouba* chargée de broderies, dans laquelle il était enveloppé de la tête aux pieds.

A voir cette riche pelisse, l'aisance avec laquelle elle était portée, l'air digne de celui qui la portait, on eût offert de parier que le voyageur était quelque noble hospodar valaque venant de Jassy ou de Bucharest, ou tout au moins quelque iche magyar arrivant de Pesth, et se rendant en France pour faire ratifier quelque note diplomatique. Mais on n'eût point tardé à voir qu'on avait perdu la gageure, en dévisageant de près le noble étranger; car, malgré les favoris épais qui encadraient son visage, malgré les deux immenses moustaches retroussées qu'il tordait en croc avec une insouciance affectée, on eût bien vite reconnu, sous cette aristocratique apparence, des conditions premières de vulgarité qui eussent fait descendre l'inconnu du rang princier ou aristocratique qu'on lui avait accordé, au premier abord, à celui d'intendant de grande maison ou d'officier de troisième ordre.

Et, en effet, de même que le lecteur a déjà sans doute reconnu M. Sarranti dans le voyageur descendant de la première voiture, de même il a, nous n'en doutons pas, re-

connu maître Gibassier dans celui qui descendait de la seconde.

On se souvient que M. Jackal, parti avec Carmagnole pour Vienne, avait chargé Gibassier d'attendre M. Sarranti à Kehl. Gibassier s'était prélassé quatre jours à l'hôtel de la Poste; puis, le soir du cinquième, il avait vu poindre à l'horizon Carmagnole, lequel passait en courrier, et, en passant, le prévenait, de la part de M. Jackal, que, M. Sarranti devant arriver dans la matinée du lendemain 26, il eût, lui, Gibassier, à remonter jusqu'à Steinbach, où il trouverait une chaise de poste qui l'attendrait à l'hôtel du Soleil, et, dans cette chaise de poste, tous les déguisements nécessaires à l'exécution des ordres qu'il avait reçus.

Ces ordres étaient bien simples, mais, pour être bien simples, n'en étaient pas plus faciles à exécuter : ils consistaient à ne pas perdre de vue M. Sarranti, à se cramponner à lui comme son ombre pendant toute la route, et, arrivé à Paris, à s'attacher à sa personne; — et tout cela si adroitement, que M. Sarranti ne pût prendre aucun soupçon.

M. Jackal s'en rapportait à l'habileté bien connue de Gibassier à changer de costume et de figure.

Gibassier était parti à l'instant même pour Steinbach, avait trouvé l'hôtel, dans l'hôtel la voiture et dans la voiture tout un assortiment de costumes, parmi lesquels il avait choisi, comme le plus chaud pour le voyage, celui dont nous l'avons vu affublé au moment où il a reparu à nos yeux.

Mais, à son grand étonnement, la journée du 26 s'était écoulée, et une partie de la nuit avait suivi la journée sans qu'il eût vu paraître aucun voyageur dont le signalement s'accordât avec celui qui lui était donné.

Enfin, vers deux heures du matin, il avait entendu les claquements d'un fouet et les tintements des grelots. Il avait fait mettre les chevaux à sa chaise, n'était resté que le temps de s'assurer que le voyageur annoncé par le double bruit était bien M. Sarranti, et, à peu près certain qu'il tenait son homme, il avait ordonné au postillon de partir en marchant au train ordinaire.

Dix minutes après lui, M. Sarranti, qui ne s'était arrêté que le temps nécessaire pour changer de chevaux et prendre un bouillon, était parti à son tour, courant après celui qui était chargé de le suivre.

Ce qu'avait prévu Gibassier arriva. À deux lieues de Steinbach, il avait été rejoint par M. Sarranti; mais, comme les règlements de la poste ne veulent pas qu'un voyageur dépasse l'autre sans la permission de celui-ci, attendu qu'il pourrait prendre au prochain relais les seuls chevaux de l'écurie, les deux voitures se suivirent pendant quelque temps sans que la seconde osât passer la première. Enfin, M. Sarranti, impatienté, avait fait demander à Gibassier la permission de le primer. La permission avait été accordée avec une courtoisie qui avait fait que M. Sarranti était descendu lui-même de voiture pour venir remercier le gentilhomme hongrois; après quoi, on s'était salué de part et d'autre, M. Sarranti était remonté dans sa voiture, et, fort de la permission, était parti comme le vent.

Gibassier l'avait suivi, mais, cette fois, en recommandant au postillon, quelque train qu'allât M. Sarranti, de marcher du même train que lui.

Le postillon avait obéi, et nous avons vu les deux chaises de poste entrer au grand galop dans la ville de Kehl, et s'arrêter à l'hôtel du Grand-Frédéric.

Après s'être salués courtoisement, mais sans échanger une seule parole, les deux voyageurs étaient entrés dans l'auberge, avaient gagné la salle à manger, s'étaient assis chacun à une table, et avaient demandé à déjeuner, M. Sarranti en excellent français, Gibassier avec un accent allemand très-prononcé.

Toujours silencieux, Gibassier avait dédaigneusement goûté à tous les plats qu'on lui avait servis, et, sa dépense payée, voyant M. Sarranti se lever, il s'était levé à son tour et avait lentement et silencieusement regagné sa voiture.

Les deux chaises de poste avaient alors repris leur course effrénée, la voiture de M. Sarranti précédant toujours celle de Gibassier, mais d'une vingtaine de pas seulement.

Au moment d'arriver, vers le soir, à Nancy, le postillon de M. Sarranti, qui, premier garçon de noces d'un de ses cousins, avait trouvé assez mal plaisant de quitter le dîner pour un relais de onze lieues, aller et retour, le postillon de M. Sarranti, prévenu par son camarade que son voyageur désirait aller vite et payait bien, avait fait prendre à ses chevaux un galop enragé, grâce auquel il eût gagné une bonne heure et demie sur les deux postes, et fût revenu à

temps pour ouvrir le bal, si, au moment d'arriver le soir à Nancy, comme nous disions, chevaux, postillon et voiture n'eussent, dans une descente rapide, fait une si effrayante culbute, qu'un cri de douleur s'échappa de la poitrine du sensible Gibassier, qui s'élança de sa chaise de poste pour porter secours à M. Sarranti.

Gibassier agissait ainsi pour l'acquit de sa conscience, car, après la culbute qu'il venait de voir faire à la voiture, il avait la conviction que le voyageur qu'elle renfermait avait plus besoin des consolations d'un prêtre que des secours d'un compagnon de voyage.

A son grand étonnement, il trouva M. Sarranti sain et sauf. Le postillon lui-même n'avait qu'une épaule démise et un pied foulé. Mais, si la Providence, en bonne mère qu'elle était, avait sauvegardé les hommes, elle avait pris sa revanche, à l'endroit des bêtes de la voiture : un des chevaux était tué roide ; le second paraissait avoir la cuisse cassée. Un des essieux de la voiture était brisé, et tout un côté de la caisse, celui sur lequel on avait versé, était en cannelle.

On ne pouvait donc sérieusement songer à se remettre en route.

M. Sarranti poussa quelques jurons qui ne révélaient pas un caractère d'une patience angélique. Mais il fallait en prendre son parti, ce que, bien à contre-cœur, il allait faire sans doute, si le magyar Gibassier, dans un langage moitié français, moitié allemand, mais qui, en réalité, n'était ni l'un ni l'autre, n'eût offert à son malheureux compagnon de route une place dans sa voiture.

L'offre était si opportune et en même temps semblait faite de si bon cœur, que M. Sarranti n'hésita point à accepter.

On transborda le bagage de la première voiture dans la seconde, on promit au postillon de lui envoyer du secours de Nancy, dont on n'était plus éloigné que d'une petite lieue, et l'on se remit en route avec la même vitesse.

Les premiers compliments offerts et reçus, Gibassier, qui n'était pas certain de parler le pur allemand, et qui redoutait que M. Sarranti, si Corse qu'il fût, ne connût à fond cet idiome, Gibassier avait soigneusement évité toute interrogation, se contentant de répondre aux paroles de politesse de son compagnon par des *oui* et des *non* dont l'accent se rapprochait de plus en plus de la langue française.

On arriva à Nancy; on s'arrêta à l'hôtel du Grand-Stanislas, qui est en même temps celui de la Poste.

M. Sarranti descendit de voiture, renouvela ses remercîments à son compagnon le magyar, et voulut se retirer.

— Vous avez tort, monsieur, dit Gibassier; vous m'avez l'air pressé d'arriver à Paris : votre voiture ne sera point raccommodée avant demain, et vous perdrez un jour.

— Cela me contrarierait d'autant plus, dit Sarranti, que même accident m'est déjà arrivé en sortant de Ratisbonne, et que j'ai perdu vingt-quatre heures.

Gibassier s'expliqua seulement alors le retard qui l'avai tant inquiété à Steinbach.

— Mais, continua M. Sarranti, je n'attendrai pas que ma voiture soit raccommodée, j'en achèterai une autre.

Et, en effet, il donna l'ordre au maître de poste de lui trouver une voiture, quelle qu'elle fût, calèche, coupé, landau ou même cabriolet, avec laquelle il pût continuer sa route à l'instant même.

Gibassier pensa que, si rapidement que la voiture fût trouvée, il aurait bien le temps de dîner pendant que son compagnon de route l'examinerait, en discuterait le prix et y ferait charger ses bagages. Il n'avait rien pris depuis le matin huit heures, à Kehl, et, quoique son estomac pût, dans un cas extrême, rivaliser de frugalité avec celui du chameau, justement parce que ce cas pouvait se présenter, le prudent Gibassier ne laissait jamais, quand elle s'offrait, échapper l'occasion de le ravitailler.

Sans doute, M. Sarranti, de son côté, jugea à propos de prendre les mêmes précautions que le digne magyar; car tous deux, comme ils avaient fait le matin, s'asseyant chacun à une table différente, sonnèrent pour appeler le garçon, et, avec une intonation qui indiquait une louable unanimité d'opinions, se contentèrent de prononcer ces trois mots :

— Garçon, un dîner!

II

L'hôtel du Grand-Turc, place Saint-André-des-Arc

Pour ceux qui s'étonneraient de ne pas avoir vu M. Sarranti accepter l'offre — si acceptable pour un homme pressé — que lui faisait Gibassier, nous dirons que, s'il est quelqu'un de plus fin, en général, que l'agent de police qui poursuit un homme, si fin que soit cet agent de police, c'est l'homme qui est poursuivi.

Voyez le renard et le lévrier.

Il était donc entré dans l'esprit de M. Sarranti quelques vagues soupçons à l'endroit de ce magyar qui parlait si mal le français, et qui, cependant, lorsqu'on lui parlait français, répondait assez intelligemment à tout ce que l'on pouvait lui dire ; mais qui, au contraire, quand on lui parlait allemand, polonais ou valaque, trois langues que M. Sarranti parlait à merveille, répondait à tort et à travers *ia* ou *nein*, se renfermant immédiatement dans sa gouba, et faisant semblant de dormir.

Il résultait de ces soupçons que, mal à l'aise pendant la lieue et demie qu'il avait faite avec lui, à partir de l'endroit où la voiture s'était brisée jusqu'à l'hôtel où il venait de commander son dîner, M. Sarranti était résolu, coûte que coûte, à se passer du secours de son complaisant mais silencieux compagnon de route.

Voilà pourquoi il avait demandé une voiture, ne pouvant pas attendre que la sienne fût raccommodée, et ne voulant plus prendre place dans celle du noble Hongrois.

Gibassier était trop fin pour ne pas s'être aperçu de cette défiance. Aussi, tout en dînant, ordonna-t-il, vu le besoin

qu'il avait d'arriver à Paris le lendemain, y étant impatiemment attendu par l'ambassadeur d'Autriche, que l'on mit les chevaux à la voiture.

Les chevaux mis à la voiture, Gibassier salua Sarranti avec un magnifique haut-le-corps, enfonça son bonnet fourré sur ses oreilles, et sortit.

Pressé comme il l'était de son côté, il était probable que M. Sarranti suivrait la route directe, au moins jusqu'à Ligny. Là, sans doute, il laisserait Bar-le-Duc sur sa droite, et, par la route d'Ancerville, gagnerait Saint-Dizier et Vitry-le-Français.

Seulement, à Vitry-le-Français, il y avait doute. M. Sarranti, arrivé là, prendrait-il par Châlons, en décrivant une ligne courbe, ou filerait-il directement par la Fère-Champenoise, Coulommiers, Crécy et Lagny ?

C'était une question qui ne pouvait se décider qu'à Vitry-le-Français.

Gibassier indiqua donc son chemin par Toul, Ligny, Saint-Dizier ; mais, à une demi-lieue de Vitry, il s'arrêta et eut avec son postillon une conférence de quelques minutes, au bout de laquelle la voiture se trouva renversée sur le flanc avec son essieu de devant brisé.

Il était depuis une demi-heure, à peu près, dans cette triste position, si bien connue, et qui, par conséquent, devait être si bien appréciée de M. Sarranti, lorsque la chaise de poste de celui-ci parut au haut d'une montée.

En approchant de la voiture renversée, M. Sarranti sortit la tête de sa portière, et vit sur la route son magyar, qui faisait, avec l'aide du postillon, d'inutiles efforts pour mettre sa chaise en état de continuer sa route.

C'eût été, de la part de M. Sarranti, manquer à tous les devoirs de la politesse, que de laisser Gibassier dans un tel embarras, quand, en une circonstance semblable, Gibassier s'était mis, lui et sa voiture, à sa disposition.

Il lui offrit donc, à son tour, de monter près de lui, ce que Gibassier accepta avec une remarquable discrétion, fixant à Vitry-le-Français le terme de l'embarras qu'il consentait à causer à Son Excellence M. de Bornis. — C'était le nom sous lequel voyageait M. Sarranti.

On transporta, sur la voiture de M. de Bornis, la malle

gigantesque du magyar, et l'on prit la route de Vitry-le-Français, où l'on entrait vingt minutes après.

On s'arrêta à la poste.

M. de Bornis demanda des chevaux; Gibassier, une carriole quelconque pour continuer son chemin.

Le maître de poste montra sous sa remise un vieux cabriolet qui, tout vieux qu'il était, parut satisfaire aux exigences de Gibassier.

M. de Bornis, tranquillisé sur le sort de son compagnon, prit congé de lui, et donna ordre, comme l'avait pensé Gibassier, de suivre la route de la Fère-Champenoise.

Gibassier termina son marché avec le maître de poste, et partit, commandant au postillon de suivre la même route que venait de prendre le voyageur qui le précédait.

Il y avait cinq francs pour le postillon au moment où l'on apercevrait la voiture.

Le postillon lança ses chevaux à fond de train, mais on arriva au relais sans avoir rien vu.

Au relais, on interrogea maître de poste et postillon: aucune chaise de poste n'avait passé depuis la veille.

La chose était claire : Sarranti se défiait. Il avait indiqué la route de la Fère-Champenoise et avait pris celle de Châlons.

Gibassier était distancé.

Il n'y avait pas une minute à perdre pour arriver à Meaux avant Sarranti.

Gibassier laissa là le cabriolet, tira de sa malle un costume complet de courrier de cabinet bleu et or, passa une culotte de peau, des bottes molles, jeta sur son dos le sac aux dépêches, se débarrassa de sa barbe et de ses moustaches, et demanda un bidet de poste.

En un instant, le bidet de poste fut sellé, et Gibassier sur la route de Sésanne. Il comptait rejoindre Meaux par la Ferté-Gaucher et Coulommiers.

Il ne s'arrêta ni pour boire ni pour manger, fit trente lieues d'une traite, et arriva à la porte de Meaux.

Aucune chaise de poste, ressemblant à celle que décrivait Gibassier, n'était passée.

Gibassier s'arrêta, se fit servir à dîner dans la cuisine, mangea, but et attendit.

Un cheval tout sellé attendait aussi.

Au bout d'une heure, la voiture attendue avec tant d'impatience arriva.

Il faisait nuit close.

M. Sarranti se fit porter un bouillon dans sa voiture, et donna ordre de marcher sur Paris par Claye : — cela suffisait à Gibassier.

Il sortit par la porte de la cour, enfourcha son cheval, et, contournant une ruelle, il gagna la grand'route de Paris.

Au bout de dix minutes, il vit briller derrière lui les deux lanternes de la chaise de poste de M. Sarranti.

C'était désormais tout ce qu'il lui fallait : il voyait et n'était pas vu. Il s'agissait seulement de ne pas être entendu non plus.

Il prit le bas côté du chemin, galopant toujours à un kilomètre en avant de la voiture.

On arriva à Bondy.

Là, en un tour de main, le courrier de cabinet fut métamorphosé en postillon, et, moyennant cinq francs, le postillon qui devait marcher lui céda son tour avec reconnaissance.

M. Sarranti arriva.

Si près de Paris, ce n'était point la peine de s'arrêter : il passa la tête par la portière, et demanda des chevaux.

— Voilà, notre maître, répondit Gibassier, et des fameux !

En effet, c'étaient deux de ces braves chevaux blancs du Perche, qui sont toujours hennissants et se battant.

—Vous tiendrez-vous tranquilles, carognes que vous êtes ! cria Gibassier en leur faisant prendre place au timon avec l'adresse d'un postillon consommé.

Puis, les chevaux attelés :

— Où descendrez-vous, notre bourgeois ? demanda le faux postillon à la portière de la voiture, et le chapeau à la main.

— Place Saint-André-des-Arcs, hôtel du Grand-Turc, dit M Sarranti.

— Bon ! dit Gibassier, c'est comme si vous y étiez.

— Et quand y serons-nous ? demanda M. Sarranti.

— Oh ! fit Gibassier, dans une heure un quart, ça brûlera.

— Allons, vite ! dix francs de pourboire si nous y sommes dans une heure.

— On y sera, bourgeois.

Et Gibassier enjamba le porteur, et partit au galop.

Cette fois, il était bien sûr que Sarranti ne lui échapperait pas.

On arriva à la barrière. Les douaniers firent cette rapide visite dont ils honorent les voyageurs qui voyagent en poste, prononcèrent le mot sacramentel *allez!* et M. Sarranti, qui, sept ans auparavant, était sorti de Paris par la barrière de Fontainebleau, y rentra par celle de la Petite-Villette.

Un quart d'heure après on entrait au grand trop dans la cour de l'hôtel du Grand-Turc, place Saint-André-des-Arcs.

Il n'y avait de vacant, à l'hôtel, que deux chambres situées en face l'une de l'autre, sur le même palier : le nº 6 et le nº 11.

Le garçon conduisit M. Sarranti, qui choisit le nº 6.

Quand le garçon descendit :

— Hé ! dites donc, l'ami ! fit Gibassier.

— Qu'y a-t-il, postillon ? demanda dédaigneusement le garçon.

— Postillon ! postillon ! répéta Gibassier ; certainement que je suis postillon. Après ? est-ce qu'il y a du déshonneur à cela ?

— Mais non ! que je sache ; seulement, je vous appelle postillon parce que vous êtes postillon.

— A la bonne heure !

Et il fit, en grommelant, deux pas du côté des chevaux.

— Eh bien, demanda le garçon, que me vouliez-vous ?

— Moi ? Rien .

— C'est que vous disiez tout à l'heure...

— Quoi ?

— *Dites donc, l'ami !*

— Ah ! c'est vrai... Eh bien, voilà la chose : M. Poirier... Vous le connaissez bien ?...

— Quel M. Poirier ?

— M. Poirier, donc.

— Je ne connais pas M. Poirier.

— M. Poirier, le fermier de chez nous, vous ne le connaissez pas ? M. Poirier, qui a un troupeau de quatre cents bêtes ! vous ne connaissez pas M. Poirier ?...

— Je vous dis que je ne le connais pas.

— Tant pis ! il va venir par la voiture de onze heures, la

voiture du Plat-d'Étain. Vous la connaissez bien, la voiture du Plat-d'Étain ?

— Non.

— Alors, vous ne connaissez donc rien ? Qu'est-ce que vos père et mère vous ont donc appris, si vous ne connaissez ni M. Poirier, ni la voiture du Plat-d'Étain ?... Ah ! il faut convenir qu'il y a des parents qui sont bien fautifs.

— Enfin, où en voulez-vous venir avec M. Poirier ?

— Ah ! je voulais vous donner cent sous de sa part ; mais, si vous ne le connaissez pas...

— On peut faire connaissance.

— Si vous ne le connaissez pas...

— Mais, enfin, pourquoi faire ces cent sous? Il ne me donnait pas cent sous pour mes beaux yeux...

— Oh! non, attendu que vous louchez, mon ami.

— N'importe ! pourquoi M. Poirier vous avait-il chargé de me donner cent sous ?

— Pour lui retenir une chambre dans l'hôtel, attendu qu'il a affaire dans le faubourg Saint-Germain ; et il m'a dit : « Charpillon !... » — C'est mon nom, Charpillon, et de père en fils...

— J'en suis bien aise, monsieur Charpillon, dit le garçon.

— Il m'a dit : « Charpillon, tu donneras cent sous à la fille de l'hôtel du Grand-Turc, place Saint-André-des-Arcs, afin qu'elle me retienne une chambre. » Où est la fille ?

— C'est inutile, je lui retiendrai aussi bien la chambre qu'elle.

— Eh non ! puisque vous ne le connaissez pas...

— Je n'ai pas besoin de le connaître pour lui retenir une chambre.

— Tiens, c'est vrai ; vous n'êtes pas encore si bête que vous en avez l'air, vous !

— Merci !

— Voilà les cent sous ; vous le reconnaîtrez bien quand il viendra ?

— M. Poirier ?

— Oui.

— Surtout s'il dit son nom ?

— Oh ! il le dira ; il n'a pas de raisons de le cacher, son nom.

— Alors, on le conduira à la chambre nº 11.

— Quand vous verrez un gros réjoui de bonne mine, avec un cache-nez qui lui couvre la moitié du visage et une redingote de castorine marron, vous pourrez dire hardiment : « Voilà M. Poirier. » Et, sur ce, bonne nuit ! chauffez bien le nº 11, attendu que M. Poirier est très-frileux... Ah ! et puis, attendez donc, je crois que cela ne lui ferait pas de peine de trouver un bon souper dans sa chambre.

— Bien ! dit le garçon.

— Et moi qui oubliais !... dit le faux Charpillon.

— Quoi ?

— Le principal ! Il ne boit que du vin de Bordeaux.

— Bon ! il trouvera une bouteille de vin de Bordeaux sur sa table.

— Alors, il n'aura plus rien à désirer, que d'avoir des yeux comme les tiens, afin de pouvoir regarder, du côté de Bondy, si Charenton brûle.

Et, avec un grand éclat de rire qui attestait le plaisir que lui causait cette fine plaisanterie, le faux postillon sortit de l'hôtel du Grand-Turc.

Un quart d'heure après, un cabriolet s'arrêtait à la porte de l'hôtel ; un homme en descendait sous le signalement indiqué par Charpillon, et, s'étant fait reconnaître pour ce même M. Poirier que l'on attendait, était conduit par le garçon, avec force révérences, à la chambre nº 11, où un bon souper était servi, et où une bouteille de vin de Bordeaux atteignait, placée à une savante distance du feu, ce degré de tiédeur que lui donnent, avant de la déguster, les véritables gourmets.

III

On n'est jamais trahi que par les siens.

Cinq minutes après, M. Poirier était établi dans la chambre n° 11, et en connaissait tous les coins et recoins comme s'il eût habité cette chambre toute sa vie.

M. Poirier était le caractère qui faisait le plus vite connaissance avec les hommes, et le tempérament qui se familiarisait le plus vite avec les lieux ; toutefois, il déclara au garçon qu'il n'avait besoin de personne pour le servir, qu'il aimait à manger seul et tranquillement sans avoir quelqu'un qui lui remplît son verre avant qu'il fût vide, ou lui enlevât son assiette tandis qu'elle était encore pleine.

Une fois seul, et lorsqu'il eut entendu s'éteindre dans l'escalier les pas du garçon, le faux Poirier ou le vrai Gibassier, comme on voudra, rouvrit sa porte.

Juste au même moment, M. Sarranti, de son côté, ouvrait la sienne.

Gibassier tint sa porte non pas fermée, mais poussée contre le chambranle.

M. Sarranti donnait à la fille de chambre qui venait de faire son lit quelques ordres indiquant que, dans une heure ou deux, il serait de retour.

— Oh ! oh ! se dit Gibassier, il paraît que, malgré l'heure avancée, voici mon voisin qui va faire un petit tour. Voyons de quel côté il s'acheminera.

Gibassier éteignit les deux bougies qui brûlaient sur sa table, et ouvrit sa fenêtre avant que M. Sarranti eût franchi le seuil de la porte de la rue.

Un instant après, il le vit sortir et prendre la rue Saint-André-des-Arcs.

— Je suis bien sûr qu'il reviendra, se dit-il, puisqu'il ne pouvait deviner que j'étais là à écouter les ordres qu'il donnait. Mais bah ! pas de paresse, faisons notre métier en conscience, et sachons où il va.

Il descendit rapidement et le suivit à travers la rue de Bussy, le marché Saint-Germain, la place Saint-Sulpice, et la rue du Pot-de-fer, où il le vit entrer dans une maison, sans même regarder le numéro.

Gibassier fut plus curieux que lui : M. Sarranti était entré au nº 28.

Gibassier remonta la rue, s'effaça le long de l'hôtel Cossé-Brissac et attendit.

Il n'attendit pas longtemps : M. Sarranti ne fit qu'entrer et sortir.

Mais, alors, au lieu de descendre la rue du Pot-de-Fer, il la remonta, c'est-à-dire qu'il passa devant Gibassier, qui se retourna prudemment et pudiquement du côté du mur, et prit la rue de Vaugirard. Après avoir suivi quelque temps cette rue, puis longé le théâtre de l'Odéon du côté de l'entrée des acteurs, puis traversé la place Saint-Michel, M. Sarranti s'enfonça dans la rue des Postes, et arriva devant une maison dont, cette fois, il regarda le numéro.

Cette maison, nos lecteurs la connaissent déjà, ou, s'ils ne la reconnaissent pas, ils vont la reconnaître à première désignation. Située à côté de l'impasse des Vignes, et en face de la rue du Puits-qui-parle, elle n'était autre que cette espèce de gobelet magique par lequel, pareils à des muscades, avaient disparu ces carbonari cherchés si inutilement, par M. Jackal, dans la maison, et si miraculeusement retrouvés, par lui, dans sa périlleuse descente près de Gibassier.

L'ex-forçat pâlit en apercevant cette fameuse rue du Puits-qui-parle, et, dans cette rue, le puits où il avait passé de si longues et si tristes heures. Un vague frisson lui passa par tout le corps, et une sueur froide mouilla son front. Pour la première fois, depuis son départ de l'Hôtel-Dieu pour Kehl, il éprouva une douloureuse impression.

La rue était solitaire. M. Sarranti, arrivé devant la maison, s'arrêta, attendant sans doute pour entrer les quatre autres

compagnons nécessaires à l'introduction, qui, on se le rappelle, avait lieu cinq par cinq.
Bientôt trois hommes enveloppés de manteaux apparurent, vinrent droit à M. Sarranti ; et, après avoir échangé le signe de reconnaissance, tous quatre attendirent le cinquième.
Gibassier regarda autour de lui pour voir si le cinquième n'arrivait pas, et, n'en voyant pas même poindre l'ombre, il jugea que c'était le moment de faire un coup de maître.
Initié, par M. Jackal, aux mystères de cette maison, familier avec les signes maçonniques de toutes les sociétés secrètes, il marcha droit au groupe, prit la première main étendue vers lui, et fit le signe de reconnaissance : — ce signe consistait à tourner trois fois la main de dedans en dehors.
Alors, un des hommes mit la clef dans la serrure, et ils entrèrent tous cinq.
L'intérieur de la maison était réparé et repeint de manière à ne laisser aucune trace du passage de Carmagnole à travers la muraille, et de la chute de Vol-au-Vent à travers le châssis.
Cette fois, il n'était pas même question de descendre dans les catacombes. Quatre chefs inconnus les uns aux autres avaient été convoqués pour recevoir les confidences de M. Sarranti.
Celui-ci leur annonça qu'avant trois jours, le duc de Reichstadt serait à Saint-Leu-Taverny, où il resterait caché jusqu'au moment où l'on aurait besoin de montrer au peuple le drapeau au nom duquel on se soulevait.
Comme l'habitude des affiliés était de profiter, pour dérouter la police, de chaque occasion qui se présentait de se réunir, il fut convenu que, le convoi de M. le duc de la Rochefoucauld devant avoir lieu le lendemain, toutes les loges et toutes les ventes se trouveraient soit dans l'église de l'Assomption, soit dans les rues environnantes.
Là, on recevrait les dernières instructions de la haute vente.
En tout cas, jusqu'à l'arrivée du duc de Reichstadt, un comité demeurerait en permanence.
On se sépara à une heure du matin.
Gibassier n'avait qu'une crainte : c'était de rencontrer, à la porte, l'affilié dont il avait pris la place ; celui-ci n'y était

pas. Sans doute était-il venu; mais, ne voyant pas arriver ses quatre compagnons, il s'était ennuyé de les attendre, et, croyant l'affaire remise, il était rentré chez lui.

M. Sarranti quitta ses quatre compagnons à la porte, et Gibassier, ne doutant point qu'il ne rentrât à l'hôtel du Grand-Turc, disparut à l'angle de la première rue, et, prenant ses jambes à son cou, le précéda de dix minutes, rentra, se mit à table, et mangea avec la faim d'un voyageur qui a fait trente-cinq ou quarante lieues à franc étrier, et la satisfaction d'un homme qui a consciencieusement rempli son devoir.

Aussi reçut-il la douce récompense de toutes ses peines en entendant dans l'escalier le pas de M. Sarranti, qu'il avait déjà étudié de façon à le reconnaître entre mille.

La porte du nº 6 s'ouvrit et se referma.

Puis Gibassier entendit le grincement de la clef qui tournait deux fois dans la serrure. C'était un signe certain que M. Sarranti était rentré pour ne plus sortir, au moins jusqu'au lendemain matin.

— Bonne nuit, cher voisin! murmura Gibassier.

Puis il sonna le garçon.

Le garçon parut.

— Vous ferez entrer chez moi, demain matin... ou plutôt aujourd'hui à sept heures, dit Gibassier en se reprenant, un commissionnaire. Il aura une lettre très-pressée à porter en ville.

— Si monsieur veut me donner la lettre, dit le garçon, on ne le réveillera pas pour si peu de chose.

— D'abord, dit Gibassier, ma lettre n'est pas peu de chose; puis, ajouta-t-il, je ne serais point fâché d'être réveillé de bonne heure.

Le garçon s'inclina en signe d'obéissance, et enleva le couvert; seulement, Gibassier le pria de laisser dans le chambre un magnifique poulet froid et ce qui restait de sa seconde bouteille de vin de Bordeaux, disant que, comme le roi Louis XIV, il n'aimait point à dormir sans avoir un *en cas* à la portée de sa main.

Le garçon posa sur la cheminée le poulet intact et la bouteille entamée.

Puis il se retira, promettant de faire entrer le commissionnaire à sept heures précises du matin.

Le garçon sorti, Gibassier ferma sa porte à son tour, ouvrit le secrétaire, dans lequel il s'était d'avance assuré de trouver une plume, de l'encre et du papier, et se mit, à l'intention de M. Jackal, à écrire ses impressions de voyage depuis Kehl jusqu'à Paris.

Après quoi, il se coucha.

A sept heures, le commissionnaire frappait à la porte.

Gibassier, déjà levé, déjà habillé, déjà prêt à entrer en campagne, cria :

— Entrez !

Le commissionnaire entra.

Gibassier jeta sur lui un rapide coup d'œil, et, avant même que cet homme eût prononcé un seul mot, reconnut l'Auvergnat pur sang : il pouvait en toute confiance lui remettre son message.

Il lui donna douze sous au lieu de dix, lui expliqua tous les détours du palais de la rue de Jérusalem, le prévint que la personne à laquelle la lettre était adressée devait être arrivée le matin même d'un grand voyage, ou arriverait dans la journée.

Si la personne était arrivée, il lui remettrait la lettre en mains propres de la part de M. Bagnères de Toulon : — c'était le nom aristocratique de Gibassier ; — si la personne n'était point arrivée, il laisserait la lettre à son secrétaire.

L'Auvergnat partit, complétement renseigné.

Une heure s'écoula. La porte de M. Sarranti restait fermée ; seulement, on l'entendait aller, venir et remuer les meubles dans sa chambre.

Gibassier, pour faire quelque chose, résolut de déjeuner.

Il sonna le garçon, se fit mettre son couvert, servir son poulet et son reste de vin de Bordeaux, et renvoya le garçon.

Gibassier avait déjà enfoncé sa fourchette dans la cuisse de son poulet ; il avait déjà approché son couteau du joint de l'aile dans l'articulation de laquelle il s'apprêtait à le faire glisser, quand la porte de son voisin grinça sur ses gonds.

— Diable ! fit-il en se levant, il me semble que nous sortons de bien bonne heure.

Ses yeux se portèrent sur la pendule : elle marquait huit heures un quart.

— Eh ! eh ! fit-il, pas de si bonne heure déjà.

M. Sarranti descendit l'escalier.

Comme la veille, Gibassier courut à sa fenêtre, sans l'ouvrir cette fois, écartant seulement les rideaux; mais il attendit vainement : M. Sarranti ne parut pas sur la place.

— Oh! oh! se dit Gibassier, que fait-il donc en bas? réglerait-il son compte? car il est impossible qu'il soit sorti si vite, que je sois trop tard arrivé à la fenêtre... A moins, pensa-t-il, qu'il n'ait longé la muraille; en ce cas même, il ne saurait être loin.

Et Gibassier, ouvrant rapidement la fenêtre, se pencha en dehors pour explorer la place en tout sens.

Rien qui ressemblât à M. Sarranti.

Il attendit quatre ou cinq minutes environ, et, ne pouvant deviner pourquoi M. Sarranti ne sortait point, il s'apprêtait à descendre pour demander de ses nouvelles, lorsque, enfin, il le vit franchir le seuil de la porte, et se diriger, comme la veille, vers la rue Saint-André-des-Arcs.

— Je me doute bien où tu vas, murmura Gibassier : tu vas rue du Pot-de-Fer. Tu as trouvé visage de bois hier, et tu vas voir si tu seras plus heureux ce matin. Je pourrais bien me dispenser de te suivre, mais le devoir avant tout.

Et Gibassier, prenant son chapeau et son cache-nez, descendit, laissant son poulet intact, en reconnaissant la bonté de la Providence, qui lui imposait cette petite course matinale pour lui ouvrir l'appétit.

Mais, à sa grande stupéfaction, il fut arrêté, sur la dernière marche de l'escalier, par un homme qu'à sa figure et à son air il reconnut à l'instant même pour un agent subalterne de la police.

— Vos papiers? lui demanda celui-ci.

— Mes papiers? répéta Gibassier stupéfait.

— Pardieu! répéta l'agent, vous savez bien que, pour loger en hôtel garni, il faut des papiers.

— C'est juste, dit Gibassier; seulement, je ne croyais pas que, pour venir de Bondy à Paris, on eût besoin de passeport.

— Si on a son appartement à Paris, ou si on loge chez un ami, non; mais, si on loge en hôtel garni, oui.

— Ah! c'est juste, dit Gibassier, qui savait mieux que personne, par l'expérience qu'il en avait faite dans le passé, la nécessité d'un passe-port pour trouver un gîte; aussi, on va vous les montrer, ses papiers.

Et il fouilla dans toutes les poches de sa castorine.
Les poches de la castorine de Gibassier étaient vides.
— Que diable ai-je donc fait de mes papiers ? dit-il.
L'agent fit un geste qu'on pouvait traduire par ces mots : « Du moment où un homme ne trouve pas ses papiers tout de suite, il ne les trouve jamais. »
Et, d'un geste, il recommanda la surveillance à deux hommes vêtus de redingotes noires, et portant de grosses cannes, qui attendaient sous la grande porte de l'auberge.
— Ah ! mordieu ! dit Gibassier, je sais ce que j'en ai fait, de mes papiers.
— Ah ! tant mieux ! fit l'agent.
— Je les ai laissés à l'hôtel de la poste de Bondy, quand j'ai quitté mon déguisement de courrier pour prendre mon costume de postillon.
— Hein ? fit l'agent.
— Oui, dit Gibassier en riant; heureusement que je n'en ai pas besoin, de papiers.
— Comment, vous n'en avez pas besoin ?
— Non.
Puis, s'approchant de l'oreille de l'agent :
— Je suis des vôtres, dit-il.
— Des nôtres ?
— Oui, laissez-moi donc passer.
— Ah ! ah ! vous êtes pressé, à ce qu'il paraît ?
— Je suis quelqu'un, dit Gibassier d'un air de connivence et en clignant de l'œil.
— Vous suivez quelqu'un ?
— Je suis un conspirateur et des plus dangereux.
— Vraiment ! et où est ce quelqu'un.
— Parbleu ! vous avez dû le voir, c'est l'homme qui vient de descendre; cinquante ans, moustaches grisonnantes, cheveux coupés en brosse, tournure militaire. Vous ne l'avez pas vu ?
— Si fait, je l'ai vu.
— Eh bien, alors, dit Gibassier riant toujours, c'est lui qu'il fallait arrêter, et non pas moi.
— Oui, mais, comme lui avait ses papiers, et parfaitement en règle, je l'ai laissé passer, et, comme vous n'avez pas les vôtres, je vous arrête.
— Comment ! vous m'arrêtez ?

— Sans doute; est-ce que vous croyez que je vais me gêner pour cela ?

— Vous m'arrêtez, moi ?

— Oui, vous.

— Moi, agent particulier de M. Jackal?

— La preuve?...

— Bon! la preuve, je vous la donnerai, et ce ne sera pas difficile.

— Donnez-la, alors.

— Mais, en attendant, s'écria Gibassier, mon homme se sauve peut-être.

— Oui, je comprends, et vous ne seriez pas fâché d'en faire autant que lui.

— Moi, me sauver? Ah! par exemple, pourquoi faire? On voit bien que vous ne me connaissez pas! Me sauver, non; je trouve ma nouvelle position trop agréable...

— Allons! allons! dit l'agent, assez de paroles comme cela.

— Comment, assez de paroles comme...?

— Oui, suivez-nous, ou bien...

— Ou bien quoi?

— Ou bien on ira requérir la force armée.

— Mais, puisque je vous dis, répéta Gibassier écumant de colère, que j'appartiens à la police particulière de M. Jackal.

L'agent le regarda d'un air de mépris qui voulait dire : « Fat que vous êtes! »

Et il haussa les épaules, en faisant signe aux deux agents en redingote noire de venir à son aide.

Ceux-ci s'avancèrent en hommes dressés à cet exercice.

— Prenez garde, mon ami! dit Gibassier.

— Je ne suis pas l'ami des individus qui n'ont pas de papiers, répondit l'agent.

— M. Jackal vous punira sévèrement.

— Ma consigne est de conduire à la préfecture de police les voyageurs qui n'ont pas de passe-port; vous n'avez pas de passe-port, je vous conduis à la préfecture de police; rien de plus simple que cela.

— Mais, sacrebleu! je vous dis...

— Montrez votre *œil*.

— Mon œil? dit Gibassier. C'est bon pour des agents subalternes comme vous, d'avoir un œil; mais, moi...

— Oui, vous en avez deux, vous, je comprends ! eh bien, cela fait que vous reconnaîtrez mieux le chemin que nous allons suivre. En route !

— Vous le voulez ! dit Gibassier.

— Je crois bien que je le veux.

— Ne vous en prenez qu'à vous du mal qui vous arrivera.

— Allons, allons, assez jaspiné comme cela : suivez-moi de bonne volonté, ou bien on sera obligé d'employer la force.

Et l'agent tira de sa poche une jolie petite paire de poucettes, qui ne demandait que l'honneur de faire connaissance avec les mains de Gibassier.

— Soit ! dit Gibassier, qui comprit la fausse position où il était, et celle plus fausse où il pouvait se mettre ; je vous suis.

— Alors, j'aurai l'honneur de vous offrir le bras, tandis que ces deux messieurs nous suivront par derrière, dit l'agent, attendu que vous m'avez l'air d'un gaillard capable de nous brûler la politesse au premier coin de rue.

— J'ai fait mon devoir, dit Gibassier en levant la main au ciel comme pour prendre Dieu à témoin qu'il avait, en effet, lutté jusqu'au bout.

— Allons, votre bras, et mieux que cela.

Gibassier savait comment le bras d'un homme qu'on arrête se pose sur le bras de l'homme qui l'arrête. Il ne se fit donc pas prier davantage, et donna toute facilité à l'agent.

Celui-ci reconnut une pratique.

— Ah ! dit-il, ce n'est pas la première fois que cela vous arrive, mon bonhomme.

Gibassier regarda l'agent de l'air d'un homme qui dit en lui-même : « Soit ! mais rira bien qui rira le dernier. »

Puis, tout haut :

— Marchons, dit-il résolûment.

Et Gibassier et l'agent sortirent de l'hôtel du Grand-Turc, bras dessus, bras dessous, comme deux bons et vieux amis.

Les deux argousins venaient ensuite, avec l'attention délicate de ne pas avoir l'air d'être, comme Grippe-Soleil, de la société de monseigneur.

IV

Le triomphe de Gibassier.

Gibassier et l'agent se dirigèrent donc, ou plutôt l'agent de police dirigea Gibassier vers la rue de Jérusalem.

D'après les précautions prises par le vérificateur des passe-ports, on comprend que toute fuite était impossible.

Ajoutons, au reste, à la gloire de Gibassier, que l'idée de fuir ne lui vint même pas.

Il y a plus : l'air narquois de sa physionomie, le sourire de compassion qui voltigeait sur ses lèvres, en regardant l'agent, la façon insouciante, dégagée et hautaine dont il se laissait conduire à la préfecture de police, révélaient une conscience tranquille. En un mot, il paraissait en avoir pris son parti et marchait en martyr orgueilleux bien plus qu'en victime résignée.

De temps en temps, l'agent lui jetait un regard de côté.

A mesure que Gibassier approchait de la préfecture, au lieu de s'assombrir, son front s'éclaircissait. C'est que, d'avance, il songeait à la tempête d'imprécations que la colère de M. Jackal, à son retour, ferait tomber sur la tête du malencontreux agent.

Cette sérénité, qui brille comme une auréole autour des fronts purs, commença d'épouvanter le conducteur de Gibassier Pendant le premier quart du chemin, il n'avait fait aucun doute d'amener une importante capture ; à moitié chemin, il doutait ; aux trois quarts de la route, il était convaincu qu'il avait fait une bêtise.

Cette colère de M. Jackal, dont Gibassier l'avait menacé,

commençait déjà à gronder, lui semblait-il, au-dessus de sa tête.

Il en résulta que, peu à peu, le bras de l'agent se desserra, laissant au bras de Gibassier la liberté de ses mouvements.

Gibassier remarqua cette liberté relative qui lui était accordée; mais, comme il ne se méprenait pas à la cause qui desserrait le deltoïde et le biceps de son compagnon, il n'y parut faire aucune attention.

L'agent, qui espérait recevoir des actions de grâce de son prisonnier, fut on ne peut plus inquiet lorsqu'il remarqua qu'au fur et à mesure que son propre bras se relâchait, celui de Gibassier se resserrait.

Il avait fait un prisonnier qui ne voulait plus le lâcher.

— Diable ! se dit-il à lui-même, me serais-je fourvoyé ?

Il s'arrêta un moment pour réfléchir, regarda Gibassier de la tête aux pieds, et voyant que celui-ci, de son côté, le regardait des pieds à la tête avec un air goguenard qui devenait de plus en plus inquiétant :

— Monsieur, lui dit-il, vous connaissez la rigidité de nos devoirs. On nous dit : « Arrêtez ! » et nous arrêtons ; il en résulte parfois que nous tombons dans des erreurs déplorables. Il est bien vrai que, la plupart du temps, nous mettons la main sur des criminels ; mais il arrive aussi parfois que, par erreur, nous nous égarons sur d'honnêtes gens.

— Vous croyez ? dit Gibassier d'un air gouailleur.

— Et même sur de très-honnêtes gens, répéta l'agent.

Gibassier le regarda d'un air qui signifiait : « J'en suis la preuve vivante. »

La sérénité de ce regard acheva de démonter l'homme de police, et ce fut sur le ton de la plus exquise politesse qu'il ajouta :

— J'ai peur, monsieur, d'avoir fait une méprise de ce genre ; mais il est encore temps de la réparer...

— Eh ! que voulez-vous dire ? demanda dédaigneusement Gibassier.

— Je veux dire, monsieur, que j'ai peur d'avoir arrêté un honnête homme.

— Je le crois bien, parbleu ! que vous devez en avoir peur, répondit le forçat en le regardant d'un œil sévère.

— Je vous avais pris à la première vue pour un personnage

équivoque ; mais je vois, maintenant, qu'il n'en est rien, et, qu'au contraire, vous êtes des nôtres.

— Des vôtres ? dit dédaigneusement Gibassier.

— Et, reprit humblement l'agent, comme je le disais tout à l'heure, puisqu'il est temps encore de réparer cette petite méprise...

— Non, monsieur, il n'est plus temps, répondit vivement Gibassier, puisque, grâce à cette méprise, l'homme sur lequel j'étais chargé de veiller s'est échappé... Et quel est cet homme ? Un conspirateur qui aura peut-être renversé le gouvernement dans huit jours...

— Monsieur, répondit l'agent, si vous voulez, nous allons nous mettre tous les deux à sa poursuite, et c'est bien le diable si, à nous deux...

Ce n'était point l'affaire de Gibassier de partager, avec qui que ce fût, l'honneur de la capture de M. Sarranti.

Aussi, interrompant son confrère subalterne :

— Non, monsieur, dit-il, et, s'il vous plaît, vous achèverez ce que vous avez commencé.

— Oh ! non, fit l'agent.

— Oh ! si, fit Gibassier.

— Non, reprit l'agent, et la preuve, c'est que je m'en vais.

— Vous vous en allez ?

— Oui.

— Vous vous en allez, comment ?...

— Comme on s'en va. Je vous présente mes respects, et vous tourne le dos.

Et, en effet, l'agent, pirouettant sur ses talons, tournait le dos à Gibassier, quand celui-ci, à son tour, le saisissant par le bras, et lui faisant décrire un demi-cercle à gauche :

— Non pas, dit-il, vous m'avez arrêté pour me conduire à la préfecture de police, et vous m'y conduirez.

— Je ne vous y conduirai pas.

— Ah ! vous m'y conduirez, morbleu ! ou vous direz pourquoi. Si je perds mon homme, il faut que M. Jackal sache qui me l'a fait perdre.

— Non, monsieur, non !

— Alors, dit Gibassier, c'est moi qui vous arrête et qui vous y conduis, à la préfecture, entendez-vous ?

— Vous m'arrêtez, vous ?

— Oui, moi. .

— Et de quel droit?

— Du droit du plus fort.

— Je vais appeler mes deux hommes.

— N'en faites rien, ou j'appelle les passants. Vous savez que vous n'êtes pas adorés, messieurs de la *rousse*; et, si je raconte qu'après m'avoir arrêté sans raison, vous voulez me relâcher, de peur d'être puni de votre abus d'autorité.. nous sommes si près de la rivière, ma foi!...

L'homme de police devint blanc comme un linge; les passants commençaient, en effet, à s'amasser. Il savait, par expérience, que le peuple, à cette époque, n'était pas tendre pour les mouchards. Il regarda Gibassier d'un air si suppliant, qu'il fut sur le point de l'attendrir.

Mais, nourri des maximes de M. de Talleyrand, Gibassier repoussa ce premier mouvement : il fallait, avant tout, qu'il fût justifié auprès de M. Jackal.

Il serra donc sa main en manière de tenaille autour du poignet de l'agent, et, de prisonnier devenant gendarme, il le conduisit bon gré mal gré à la préfecture.

La cour de la préfecture était pleine d'une foule inaccoutumée.

Que venait faire là cette foule?

Nous avons dit, dans un chapitre précédent, qu'on sentait vaguement passer dans l'air quelque chose comme les premières brises d'une émeute.

Cette foule qui remplissait la cour de la préfecture était composée des personnes qui devaient jouer un rôle dans l'émeute, et qui venaient prendre le mot d'ordre.

Gibassier, habitué depuis sa jeunesse à entrer dans la cour de la préfecture avec les menottes aux pouces, et à en sortir dans une voiture grillée, éprouva une joie sans mélange à faire son entrée dans cette cour, conduisant au lieu d'être conduit.

L'entrée de Gibassier fut vraiment une entrée triomphale. Il se tenait tête haute et le nez au vent, tandis que son malheureux prisonnier le suivait comme la frégate désemparée suit le vaisseau de haut bord qui la remorque, toutes voiles au vent et pavillon déployé.

Il y eut un moment de doute dans cette honorable foule. On croyait Gibassier à sa bastide de Toulon, et voilà que,

tout à coup, Gibassier apparaissait comme un chef en fonctions.

Mais Gibassier, voyant le doute où l'on était à son égard, salua à droite, à gauche, les uns d'un air amical, les autres d'un air protecteur; de sorte qu'à ce salut, un doux murmure s'éleva, et que plusieurs vinrent à lui avec un empressement qui témoignait de leur bonheur à retrouver un ancien confrère.

On échangea mille poignées de mains et mille compliments, et, cela, à la grande confusion du pauvre agent, que Gibassier commençait à regarder en pitié. Puis on présenta Gibassier au doyen de la brigade, vénérable faussaire qui, comme Gibassier, à certaines conditions débattues entre lui et M. Jackal, avait fait sa rentrée dans le monde. Il sortait de Brest; aussi, n'avait-il point connu Gibassier et Gibassier ne le connaissait-il point; mais ce dernier, dans ses veillées au bord de la Méditerranée, avait si souvent entendu parler de cet illustre vieillard, que, depuis longtemps, il désirait serrer ses vénérables mains.

Le doyen l'accueillit paternellement.

— Mon fils, lui dit-il, il y a longtemps que je souhaitais de vous voir. J'ai beaucoup connu monsieur votre père...

— Mon père ? dit Gibassier, qui ne s'était jamais connu de père. Voilà un gaillard qui est plus heureux que moi.

— Et c'est un véritable bonheur, continua le doyen, que de retrouver en vous les traits de cet homme de bien. Si vous avez besoin de quelques conseils, disposez de moi, mon fils; je me mets à votre disposition.

La compagnie entière semblait envieuse de ce brevet de grand homme que son doyen venait de donner à Gibassier.

Elle entoura le forçat, et, au bout de cinq minutes, M. Bagnères de Toulon avait reçu, aux yeux de l'agent, complétement abruti par un pareil triomphe, mille offres de services et mille protestations d'amitié.

Gibassier le regarda de l'air d'un homme qui dit : « Eh bien, vous ai-je menti ? »

L'agent courba la tête.

— Voyons maintenant, lui dit Gibassier, avouez franchement que vous n'êtes qu'un âne.

— Je l'avoue franchement, répondit l'homme de police,

qui eût bien avoué autre chose encore si Gibassier l'en eût prié.

— Eh bien, dit Gibassier, du moment où vous avouez cela, l'honneur est satisfait, et je vous promets d'être clément envers vous au retour de M. Jackal.

— Au retour de M. Jackal? demanda l'agent.

— Oui, au retour de M. Jackal, je me contenterai de lui présenter votre méprise comme un excès de zèle. Vous voyez que je suis bon diable.

— Mais M. Jackal est revenu, dit l'agent, qui, craignant de voir refroidir la bonne volonté de Gibassier, tenait à en profiter sans retard.

— Comment! M. Jackal est revenu? s'écria Gibassier.

— Oui, sans doute.

— Et depuis quand?

— Depuis ce matin six heures.

— Et vous ne me le disiez pas! s'écria Gibassier d'une voix tonnante.

— Vous ne me l'aviez pas demandé, Excellence, répondit humblement l'agent.

— Vous avez raison, mon ami, dit Gibassier en s'adoucissant.

— *Mon ami!* murmura l'agent; tu m'as appelé ton ami, ô grand homme! ordonne, que puis-je faire pour toi?

— Mais nous rendre près de M. Jackal, mordieu! et sans perdre une minute.

— Marchons, dit l'agent en faisant des pas d'un mètre, quoique l'écartement normal de ses jambes ne fût que de deux pieds et demi.

Gibassier salua l'assemblée d'un dernier signe de la main, traversa la cour, s'enfonça de quelques pas sous la voûte qui fait face à la porte, prit à gauche ce même petit escalier que nous avons vu prendre à Salvator, monta deux étages, enfila un corridor sombre à droite, et arriva devant la porte du cabinet de M. Jackal.

Le garçon de bureau de service, reconnaissant, non pas Gibassier, mais l'agent, ouvrit immédiatement la porte de M. Jackal.

— Eh bien, que faites-vous, drôle? dit M. Jackal. Ne vous ai-je pas dit que je n'y étais que pour Gibassier?

— Me voilà, cher monsieur Jackal! cria Gibassier.

Puis, se tournant vers l'agent :

— Il n'y était que pour moi, vous entendez?

L'agent se retint à deux mains pour ne pas tomber à genoux.

— Allons, dit Gibassier, suivez-moi; je vous ai promis d'être clément, et je tiendrai ma promesse.

Et il entra chez M. Jackal.

— Comment, c'est vous, Gibassier? dit le chef suprême; j'avais donné votre nom à tout hasard...

— Et je suis on ne peut plus fier de ce souvenir, monsieur dit Gibassier.

— Vous avez donc quitté votre homme? demanda M. Jackal.

— Hélas! monsieur, répondit Gibassier, c'est lui qui m'a quitté

M. Jackal fronça sévèrement le sourcil. Gibassier donna un coup de coude à l'agent comme pour lui dire : « Vous voyez que vous m'avez fourré dans un fichu pétrin. »

— Monsieur, dit Gibassier montrant le coupable, interrogez cet homme; je ne veux pas aggraver sa position; il vous dira tout.

M. Jackal leva ses lunettes jusqu'au haut de son front, afin de reconnaître celui à qui il avait affaire.

— Ah! c'est toi, Fourrichon, dit-il; approche et dis-nous en quoi tu es cause que mes ordres n'ont pas été exécutés.

Fourrichon vit qu'il n'y avait pas moyen de biaiser. Il en prit son parti, et, comme un témoin devant un tribunal, il dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Vous êtes un âne! dit M. Jackal à l'agent.

— C'est ce que Son Excellence M. le comte Bagnères de Toulon m'a déjà fait l'honneur de me dire, répondit l'homme de police avec une profonde contrition.

M. Jackal parut chercher quel pouvait être l'illustre personnage qui l'avait devancé en émettant sur Fourrichon une opinion si bien en harmonie avec la sienne.

— C'est moi, dit Gibassier en s'inclinant.

— Ah! très-bien, très-bien, dit M. Jackal. Vous vous êtes fait agent-*ilhomme?*

— Oui, monsieur, dit Gibassier; mais je dois vous dire, que j'ai promis à cet infortuné, en vertu de son profond

repentir, d'appeler sur lui toute votre indulgence. Il n'a, sur ma parole, péché que par trop de zèle.

— A la demande de notre amé et féal Gibassier, dit avec majesté M. Jackal, nous vous accordons rémission pleine et entière de votre faute. Allez en paix et ne péchez plus !

Puis, congédiant de la main le malheureux agent, qui sortit à reculons :

— Voulez-vous, mon cher Gibassier, dit M. Jackal, me faire l'honneur d'accepter la moitié de mon modeste déjeuner?

— Avec une joie véritable, monsieur Jackal, répondit Gibassier.

— Passons donc dans la salle à manger, dit M. Jackal en lui montrant le chemin.

Gibassier suivit M. Jackal.

V

La seconde vue.

M. Jackal indiqua de la main une chaise à Gibassier.

Cette chaise était placée en face de lui, de l'autre côté de la table.

En lui indiquant la chaise, il lui fit signe de s'asseoir; mais Gibassier, jaloux de montrer à M. Jackal qu'il n'était point étranger aux lois de la civilité puérile et honnête :

— Permettez-moi avant tout, dit-il, de vous féliciter, cher monsieur Jackal, sur votre retour à Paris.

— Acceptez, de ma part, des félicitations semblables sur le même sujet, répondit courtoisement M. Jackal.

— J'aime à croire, dit Gibassier, que votre voyage s'est effectué heureusement.

— Le plus heureusement du monde, cher monsieur

Gibassier; mais trêve aux compliments, je vous prie : faites comme moi, asseyez-vous.

Gibassier s'assit.

— Prenez une côtelette.

Gibassier piqua une côtelette.

— Tendez votre verre.

Gibassier tendit son verre.

— La, maintenant, dit M. Jackal, mangez, buvez, et écoutez-moi.

— Je suis tout oreilles, dit Gibassier en mordant à belles dents dans la noix de sa côtelette.

— Donc, continua M. Jackal, par l'ânerie de cet agent, vous avez perdu de vue votre homme, cher monsieur Gibassier?

— Hélas! répondit Gibassier en posant l'os dénudé de sa côtelette sur une assiette, vous m'en voyez au désespoir!... Être chargé d'une mission de cette importance, l'accomplir à sa gloire, — le mot peut se dire, — et échouer au port!

— C'est du malheur.

— Je vivrais cent ans, que je ne me pardonnerais pas...

Et Gibassier fit un geste de désespoir.

— Eh bien, dit tranquillement M. Jackal, après avoir humé un verre de bordeaux, et fait claper sa langue, je serai plus indulgent, je vous le pardonnerai, moi!

— Non, non, monsieur Jackal; non, je n'accepte pas votre pardon, dit Gibassier; je me suis conduit comme une huître; pour tout dire, j'ai encore été plus bête que l'agent.

— Que vouliez-vous faire contre lui, cher monsieur Gibassier? Il me semble qu'il y a un proverbe approprié à cette circonstance : « Contre la force... »

— Je devais l'assommer d'un coup de poing, et courir après M. Sarranti.

— Vous n'auriez pas fait deux pas sans être arrêté par les agents de garde.

— Oh! fit Gibassier menaçant, comme Ajax, les dieux du poing.

— Mais, puisque je vous répète que je vous pardonne, reprit M. Jackal

— Alors, si vous me pardonnez, dit Gibassier renonçant à la pantomime expressive à laquelle il se livrait, c'est que vous avez un moyen de retrouver *notre* homme. Vous me permettez de dire notre homme, n'est-ce pas?

— Allons, pas mal, répondit M. Jackal, ravi de la preuve d'intelligence que venait de lui donner Gibassier en devinant que, s'il n'était pas inquiet, c'est qu'il avait sujet de ne pas l'être. Pas mal! et je vous autorise, mon cher Gibassier, ne fut-ce que pour vous récompenser, à appeler M. Sarranti *notre* homme; car, enfin, il vous appartient autant, à vous qui l'avez perdu après l'avoir découvert, qu'il m'appartient, à moi qui l'ai retrouvé après que vous l'aviez perdu.

— Ce n'est pas possible, dit Gibassier stupéfait.

— Qu'est-ce qui n'est pas possible?

— Que vous l'ayez retrouvé.

— C'est cependant ainsi.

— Comment cela peut-il se faire? Il y a une heure à peine que je l'ai perdu!

— Et, moi, il n'y a que cinq minutes que je l'ai retrouvé.

— De façon que vous le tenez? demanda Gibassier.

— Oh! non pas; vous savez que nous devons procéder avec lui d'une façon toute particulière. Je le tiendrai, ou plutôt c'est vous qui le tiendrez... Seulement, cette fois, ne le perdez plus, car je ne pourrais décemment le faire afficher.

C'était bien aussi l'espoir de Gibassier, de le retrouver. Il y avait eu, la veille, dans la rue des Postes, entre les quatre conspirateurs et M. Sarranti, rendez-vous pris à l'église de l'Assomption; mais M. Sarranti pouvait concevoir quelque doute, et ne pas se rendre à cette église.

D'ailleurs, Gibassier ne voulait pas avoir l'air de posséder d'avance ce point de repère.

Il était donc arrivé résolu à mettre sur le compte de son génie la *revue* de Sarranti, comme on dit en termes de chasse.

— Et comment le retrouverai-je? demanda Gibassier.

— En suivant sa piste.

— Mais, puisque je l'ai perdue...

— Il n'y a pas de piste perdue, Gibassier, avec un piqueur comme moi et un limier comme vous.

— Alors, dit Gibassier, convaincu que M. Jackal se vantait, et voulant le pousser à bout, alors, il n'y a pas un moment à perdre.

Et il se leva comme pour courir après M. Sarranti.

— Au nom de Sa Majesté, dont vous avez l'honneur de

sauver la couronne, je vous remercie de ce noble empressement, cher monsieur Gibassier, dit M. Jackal.

— Je suis le plus humble, mais le plus dévoué sujet du roi ! dit Gibassier en s'inclinant avec modestie.

— Bien ! fit M. Jackal; et soyez sûr que votre dévouement sera récompensé. Ce ne sont point les rois qu'on peut accuser d'être ingrats.

— Non, ce sont les peuples, répondit Gibassier en levant philosophiquement les yeux au ciel. Ah !...

— Bravo !

— En tout cas, cher monsieur Jackal, en dehors de l'ingratitude des rois et de la reconnaissance des peuples, laissez-moi vous dire que je suis tout à votre disposition.

— Non, vous me ferez bien l'amitié de manger une aile de ce poulet.

— Mais, s'il nous échappe tandis que nous mangerons cette aile?...

— Il ne nous échappera pas : il nous attend.

— Où donc cela?

— A l'église.

Gibassier regarda M. Jackal avec un étonnement croissant. Comment M. Jackal était-il, sur ce point, presque aussi bien instruit que lui ?

N'importe, il résolut de voir jusqu'où allait la science de M. Jackal.

— A l'église ! s'écria-t-il. J'aurais dû m'en douter.

— Et pourquoi cela ? demanda M. Jackal.

— Parce que, répondit Gibassier, un homme qui brûle le pavé des grandes routes de cette formidable façon n'a d'excuse que s'il court à son salut.

— De mieux en mieux, cher monsieur Gibassier ! dit le chef de police. Je vois que vous êtes quelque peu observateur, et je vous en félicite, puisque désormais votre état sera d'observer. C'est donc, je vous le répète, à l'église que vous trouverez votre homme.

Gibassier voulut voir si M. Jackal était renseigné jusqu'au bout.

— Et à quelle église? demanda-t-il espérant le prendre en défaut.

— A l'église de l'Assomption, répondit simplement M. Jackal.

Gibassier marchait de surprise en surprise.

— Vous connaissez bien l'église de l'Assomption? insista M. Jackal voyant que Gibassier ne répondait pas.

— Parbleu! répliqua Gibassier.

— Mais par ouï-dire, sans doute, car je ne vous crois pas d'une piété très-ardente.

— J'ai ma foi comme tout le monde, répondit Gibassier en levant béatement les yeux au plafond.

— Je ne serais pas fâché d'être édifié là-dessus, dit M. Jackal en versant le café à Gibassier; et, si nous avions quelques moments de plus, je vous prierais volontiers de m'exposer votre système théologique. Nous avons, vous le savez, de grands théologiens, rue de Jérusalem. L'habitude de la claustration a dû vous conduire à la méditation. Ce serait donc, si le temps ne nous manquait pas, avec un véritable plaisir que je vous verrais soutenir une thèse sur ce sujet. Malheureusement, l'heure s'avance, et nous n'en avons véritablement pas le loisir aujourd'hui. Mais j'ai votre parole, ce n'est que partie remise.

Gibassier écoutait en clignant les yeux, et en sirotant son café.

— Donc, continua M. Jackal, vous trouverez votre homme à l'Assomption.

— A matines, à complies ou à vêpres? demanda Gibassier avec une indéfinissable expression, tout à la fois de malice et de naïveté.

— A l'heure de la grand'messe.

— Vers onze heures et demie, alors?

— Soyez-y à onze heures et demie, si vous voulez; mais votre homme n'arrivera guère qu'à midi.

C'était bien, en effet, l'heure convenue.

— Il est onze heures! s'écria Gibassier en regardant la pendule.

— Attendez donc, impatient que vous êtes! vous vous donnerez bien le temps de faire votre gloria.

Et il versa un demi-verre d'eau-de-vie dans la tasse de Gibassier.

— *Gloria in excelsis!* dit Gibassier en levant sa tasse à deux mains, comme il eût levé un encensoir.

M. Jackal inclina la tête en homme qui est convaincu de mériter cet honneur.

— Maintenant, dit Gibassier, laissez-moi vous dire une chose qui n'ôte rien à votre mérite, devant lequel je m'incline et auquel je rends pleinement hommage.

— Dites!

— Je savais tout cela comme vous.

— Ah! vraiment?

— Oui, et voici comment je le savais...

Alors, Gibassier raconta à M. Jackal toute l'histoire de la rue des Postes, comment il s'était fait passer pour un affilié, comment il était entré dans la maison, comment il avait été convenu que l'on se trouverait à midi à l'église de l'Assomption.

M. Jackal écouta, à son tour, avec une attention qui était un hommage muet à la sagacité de son interlocuteur.

— Ainsi, dit-il quand Gibassier eut fini, vous croyez qu'il y aura beaucoup de monde à cet enterrement?

— Cent mille personnes, au moins.

— Et dans l'église?

— Tout ce qu'elle pourra contenir, deux ou trois mille individus, peut-être.

— Ce ne sera pas facile de retrouver votre homme dans une pareille foule, mon cher Gibassier.

— Bon! l'Évangile dit : « Cherche, et tu trouveras. »

— Eh bien, je vais vous épargner la peine de chercher, moi!

— Vous!

— Oui, à midi sonnant, vous le trouverez adossé au troi sième pilastre, à main gauche, en entrant dans l'église, e parlant à un moine dominicain.

Pour le coup, le don de la double vue était si largemen accordé à M. Jackal, que Gibassier s'inclina sans rien dire et, courbé sous une pareille supériorité, prit son chapeau, et sortit

VI

Deux gentilshommes de grand chemin.

Gibassier sortait de l'hôtel de la rue de Jérusalem juste au moment où, après avoir déposé le portrait de saint Hyacinthe chez Carmélite, Dominique descendait à grands pas la rue de Tournon.

La cour de la préfecture était vide; un groupe de trois hommes y stationnait seul.

De ce groupe un homme se détacha, et Gibassier reconnut dans ce petit homme maigre, au teint olivâtre, aux yeux d'un noir brillant, aux dents étincelantes, qui s'approchait de lui, Gibassier reconnut, disons-nous, son collègue Carmagnole, l'homme de confiance de M. Jackal, le même qui lui avait transmis, à Kehl, les ordres du maître commun.

Gibassier attendit, le sourire sur les lèvres.

Les deux hommes se saluèrent.

— Vous allez à l'Assomption? demanda Carmagnole.

— N'avons-nous pas à rendre les derniers devoirs aux restes mortels d'un grand philanthrope? dit Gibassier.

— Justement, répondit Carmagnole, et je vous guettais à votre sortie de chez M. Jackal pour causer un instant de notre double mission.

— Avec grand plaisir. Causons en marchant, ou marchons en causant. Le temps ne nous paraîtra pas long, à moi surtout.

Carmagnole s'inclina.

— Vous savez ce que nous allons faire là-bas.

— Moi, j'y vais pour ne pas perdre de vue un homme que je trouverai adossé au troisième pilier à gauche, et

causant avec un moine, dit Gibassier, qui ne pouvait revenir de la précision du renseignement.

— Et moi, je vais pour arrêter cet homme.

— Comment pour l'arrêter?

— Oui, à un moment donné; c'est cela que je suis chargé de vous dire.

— Vous êtes chargé d'arrêter M. Sarranti?

— Non pas pécaire! M. Dubreuil; c'est le nom de son choix, il n'aura pas à se plaindre.

— Alors, vous allez l'arrêter comme conspirateur?

— Non pas! comme émeutier.

— Nous allons donc avoir une émeute sérieuse?

— Sérieuse, non; mais nous allons en avoir une.

— Ne trouvez-vous pas bien imprudent, mon cher confrère, dit Gibassier s'arrêtant pour donner plus de poids à ses paroles, ne trouvez-vous pas bien imprudent de risquer une émeute un jour comme celui-ci, où tout Paris est sur pied?

— Oui, sans doute; mais vous connaissez le proverbe: « Qui ne risque rien n'a rien. »

— Sans doute; mais, cette fois, nous jouons le tout pour le tout.

— Seulement, nous jouons avec des dés pipés!

Cette observation rassura un peu Gibassier.

Et, cependant, son visage resta inquiet, ou plutôt pensif.

Étaient-ce les souffrances que Gibassier avait éprouvées au fond du Puits-qui-parle qui se traduisaient ainsi, ravivées qu'elles avaient été la veille par le souvenir? était-ce que les fatigues d'un voyage précipité et d'un prompt retour avaient imprimé sur son front le sceau trompeur du spleen? Toujours était-il que le comte Bagnères de Toulon paraissait en ce moment en proie à quelque grand souci ou à quelque vive inquiétude.

Carmagnole en fit la remarque, et ne put s'empêcher de lui en demander la cause au moment où il tournait avec lui l'angle du quai et de la place Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Vous avez l'air soucieux, lui dit-il.

Gibassier sortit de sa rêverie et secoua la tête.

— Hein? fit-il.

Carmagnole répéta la question.

— Oui, c'est vrai, dit Gibassier; une chose m'étonne, mon ami.

— Diable! c'est bien de l'honneur pour cette chose-là, dit Carmagnole.

— Me préoccupe, alors.

— Dites! et, si je puis vous enlever cette préoccupation, je me regarderai comme un homme heureux.

— Voici. M. Jackal m'a dit que je trouverais notre homme à midi précis, dans l'église de l'Assomption, au troisième pilier en entrant à main gauche.

— Au troisième pilier, oui.

— Et parlant à un moine?

— A son fils, l'abbé Dominique.

Gibassier regarda Carmagnole du même air qu'il avait regardé M. Jackal.

— Eh bien, dit-il, je me croyais fort; il paraît que je me trompais.

— Pourquoi cette humilité? demanda Carmagnole.

Gibassier resta encore un moment muet; il était évident qu'il faisait des efforts inouïs pour percer avec ses yeux de lynx l'obscurité qui l'aveuglait.

— Eh bien, dit-il, il y a là dedans un renseignement d'une fausseté insigne.

— Pourquoi cela?

— Ou, s'il est vrai, il me remplit à la fois de stupeur et d'admiration.

— Pour qui?

— Pour M. Jackal.

Carmagnole ôta son chapeau comme fait le chef d'une troupe de saltimbanques quand il parle de M. le maire et des autorités constituées.

— Et quel est ce renseignement? demanda-t-il.

— C'est celui de ce pilier et de ce moine... Que M. Jackal sache le passé, que M. Jackal sache même le présent, je l'admets...

Carmagnole suivait chaque phrase de Gibassier avec un mouvement de tête affirmatif.

— Mais qu'il sache encore l'avenir, voilà ce qui me passe, Carmagnole.

Carmagnole se mit à rire en montrant ses dents blanches.

— Et comment vous expliquez-vous qu'il sache le passé et le présent? demanda Carmagnole.

— Que M. Jackal ait deviné que M. Sarranti se rendrait à l'église, rien de plus simple : au moment de risquer sa vie en essayant de renverser un gouvernement, il est naturel d'implorer le secours de la religion et l'assistance des saints. Qu'il ait deviné que M. Sarranti choisirait l'Assomption, rien de plus simple encore, puisque cette basilique est destinée à servir aujourd'hui de foyer à l'insurrection.

Carmagnole continuait d'approuver par des mouvements de tête.

— Qu'il ait deviné que M. Sarranti y serait à midi plutôt qu'à onze heures, onze heures et demie, midi moins un quart, rien de plus aisé encore : un conspirateur qui a passé une partie de la nuit dans l'exercice de son état, à moins qu'il ne soit un gaillard ultra-robuste, n'irait pas grelotter de gaieté de cœur à la première messe du matin. Qu'il ait découvert qu'il s'adosserait contre un pilier, je ne trouve là rien de bien merveilleux encore : après trois ou quatre jours et autant de nuits de voyage, il n'est pas étonnant qu'éprouvant une certaine fatigue, il s'adosse, pour se reposer, contre un pilier. Enfin, que, par une déduction logique, il ait deviné que je trouverais mon homme à gauche plutôt qu'à droite, je le comprends encore, le côté gauche devant tout naturellemement être choisi par un chef d'opposition. Tout cela est habile, extraordinaire, mais nullement merveilleux, puisque j'arrive à m'en rendre compte. Mais ce qui m'étonne, ce qui me stupéfait, ce qui m'abrutit, ce qui me plonge dans un incompréhensible hébêtement...

Gibassier s'arrêta, comme pour arriver à deviner l'énigme par un redoublement d'intelligence.

— Eh bien, c'est...? demanda Carmagnole.

— C'est comment M. Jackal a pu deviner le numéro du pilier auquel il s'adosserait, l'heure à laquelle il s'y adosserait, et qu'un moine viendrait lui parler à cette heure, et tandis qu'il y serait adossé.

— Comment! dit Carmagnole, c'est cela qui vous embarrasse et couvre votre front de ce nuage, seigneur comte?

— Pas autre chose, Carmagnole, répondit Gibassier.

— Eh bien, c'est aussi simple que tout le reste.

— Bah!

— C'est même plus simple.

— Vraiment?

— Sur mon honneur.

— Voulez-vous, alors, me faire l'amitié de me dévoiler ce mystère?

— Avec le plus grand plaisir.

— J'écoute.

— Connaissez-vous la Barbette?

— Je connais une rue de ce nom-là, qui commence à celle des Trois-Pavillons, et qui finit Vieille-rue-du-Temple.

— Ce n'est pas cela.

— Je connais la porte Barbette, qui faisait partie de l'enceinte de Philippe-Auguste, et qui doit son nom à Étienne Barbette, voyer de Paris, maître de la Monnaie et prévôt des marchands.

— Ce n'est pas cela encore.

— Je connais l'hôtel Barbette, où Isabelle de Bavière accoucha du dauphin Charles VII. Le duc d'Orléans sortait de cet hôtel lorsque, le 23 novembre 1407, par une nuit très-pluvieuse, il fut assassiné...

— Assez! s'écria Carmagnole, qui étouffait comme un homme à qui on fait avaler une lame de sabre, assez! quelques mots de plus, Gibassier, et je demande pour vous une chaire d'histoire.

— C'est vrai, répondit Gibassier, c'est toujours l'érudition qui m'a perdu; mais, enfin, de quelle Barbette parlez-vous? de la rue, de la porte ou de l'hôtel?

— Ni de l'une ni de l'autre, illustre bachelier, dit Carmagnole en regardant Gibassier avec admiration, et en faisant passer sa bourse de sa poche droite dans sa poche gauche, c'est-à-dire en mettant toute l'épaisseur de son corps entre elle et son compagnon, croyant avec quelque raison peut-être qu'il devait s'attendre à tout de la part d'un homme qui avouait savoir tant de choses, et qui en savait sans doute encore plus qu'il n'en avouait.

— Non, continua Carmagnole; ma Barbette, à moi, c'est une loueuse de chaises de l'église Saint-Jacques, qui demeure impasse des Vignes.

— Oh! qu'est-ce qu'une loueuse de chaises de l'impasse des Vignes, fit dédaigneusement Gibassier, et quelle pauvre compagnie fréquentez-vous-là, Carmagnole!

— Il faut voir un peu de tout, seigneur comte.

— Enfin?... dit Gibassier.

— Je dis donc que la Barbette loue des chaises, et des chaises sur lesquelles mon ami Longue-Avoine... Vous connnaissez Longue-Avoine?

— De vue.

— Des chaises sur lesquelles mon ami Longue-Avoine ne dédaigne pas de s'asseoir.

— Et quel rapport cette femme, qui loue des chaises sur lesquelles votre ami Longue-Avoine ne dédaigne pas de s'asseoir, a-t-elle avec le mystère que je désire approfondir?

— Un rapport direct.

— Voyons, dit Gibassier s'arrêtant en clignant les yeux, et en faisant tourner ses pouces sur son ventre, c'est-à-dire en employant toutes les ressources de la voix et du geste pour dire : « Je ne comprends pas. »

Carmagnole s'arrêta aussi de son côté, souriant et jouissant de son triomphe.

L'église de l'Assomption sonna onze heures trois quarts.

Les deux hommes parurent chasser toute préoccupation étrangère pour écouter sonner l'heure.

— Midi moins un quart, dirent-ils. Bon! nous avons le temps.

Cette exclamation prouvait l'attention que chacun apportait dans la conversation où il était engagé avec son interlocuteur.

Mais, comme l'attention était encore plus vivement éveillée chez Gibassier que chez Carmagnole, puisque c'était Gibassier qui interrogeait et Carmagnole qui répondait :

— J'écoute, reprit Gibassier.

— Vous ignorez peut-être, mon cher collègue, n'ayant pas les mêmes penchants que moi pour notre sainte religion, que toutes les loueuses de chaises se connaissent comme les cinq doigts de la main.

— J'avoue que je l'ignorais complétement, dit Gibassier avec cette suprême franchise des hommes forts.

— Eh bien, reprit Carmagnole tout fier d'avoir enseigné quelque chose à un si savant homme, cette loueuse de chaises de l'église Saint-Jacques...

— La Barbette? dit Gibassier, pour prouver qu'il ne perdait pas un mot de la conversation.

— La Barbette, oui, est étroitement liée d'amitié avec une des loueuses de chaises de Saint-Sulpice, laquelle loueuse de chaises habite rue du Pot-de-Fer.

— Ah ! s'écria Gibassier ébloui par une lueur.

— Vous commencez à y être, n'est-ce pas?

— C'est-à-dire que j'entrevois, que je flaire, que je devine...

— Eh bien, notre loueuse de chaises de Saint-Sulpice est concierge, comme je vous le disais tout à l'heure, de la maison jusqu'à la porte de laquelle vous avez, hier au soir, suivi M. Sarranti, et dans laquelle demeure son fils, l'abbé Dominique.

— Allez toujours, dit Gibassier ne voulant pour rien au monde perdre le fil qu'il venait d'attraper.

— Eh bien, la première pensée qui est venue à M. Jackal en recevant ce matin la lettre dans laquelle vous lui donniez votre itinéraire d'hier, a été, voyant que vous aviez suivi M. Sarranti jusqu'à la porte d'une maison de la rue du Pot-de-Fer, a été de m'envoyer chercher pour me demander si je ne connaissais pas quelqu'un dans cette maison-là. Vous comprenez, mon cher Gibassier, que ma joie fut grande quand je reconnus que c'était celle dont la garde était confiée au cordon de l'amie de l'amie de mon ami. Je ne pris que le temps de faire un signe d'affirmation, et je courus chez la Barbette. — Je savais trouver Longue-Avoine chez elle : c'est l'heure où il prend son café. — Je courus donc impasse des Vignes; Longue-Avoine y était. Je lui dis deux mots à l'oreille; il en dit quatre à l'oreille de la Barbette, et celle-ci partit à l'instant même pour faire une petite visite à son amie la loueuse de chaises de Saint-Sulpice.

— Ah ! pas mal, pas mal, dit Gibassier, qui commençait à deviner les premières syllabes de la charade. Continuez, je ne perds pas un mot.

— Ce matin, vers huit heures et demie, la Barbette se transporta donc rue du Pot-de-Fer. Je vous ai dit, je crois, qu'en quatre mots, Longue-Avoine l'avait mise au courant de l'affaire. Or, la première chose qu'elle aperçut dans l'angle de l'un des carreaux, fut une lettre adressée à M. Dominique Sarranti.

» — Tiens, dit la Barbette à son amie, il n'est donc pas encore revenu, votre moine?

» — Non, dit l'autre, et même que je l'attends d'heure en heure.

» — C'est étonnant qu'il reste si longtemps dehors.

» — Est-ce que l'on sait jamais ce que ça fait, des moines? Mais à quel propos me parlez-vous de lui ?

» — Parce que je vois là tout simplement une lettre à son adresse, répondit la Barbette.

» — Oui, c'est une lettre qu'on a apportée pour lui hier au soir.

» — C'est drôle, reprit la Barbette, on dirait une écriture de femme.

» — Ma foi, non, répondit l'autre. Ah bien, oui! des femmes... Depuis cinq ans que l'abbé Dominique habite ici, je n'ai pas vu le museau d'une seule.

» — Ah! vous avez beau dire...

» — Mais non, mais non, puisque c'est un homme qui l'a écrite là, et même qu'il m'a fait grand'peur.

» — Oh! vous aurait-il insultée, ma commère ?

» — Non, Dieu merci, je ne saurais dire cela. Mais, voyez-vous, il faut croire que je roupillais un brin; j'ai rouvert les yeux, et j'ai vu tout à coup devant moi un grand homme tout noir.

» — Était-ce le diable, par hasard ?

» — Non ; car, après son départ, ça aurait senti le soufre... Alors, il m'a demandé si l'abbé Dominique était revenu. « Non, » lui ai-je dit, « pas encore. — Eh bien, je vous an-
» nonce, moi, qu'il reviendra ce soir ou demain matin. »
C'était assez effrayant, il me semble !

» — Oui.

« — Ah! » lui dis-je, « il reviendra ce soir ou demain
» matin! Eh bien, foi de Périne, ça me fait plaisir. — Est-
» il votre confesseur? » demanda-t-il en riant. « Monsieur, »
lui dis-je, « apprenez que je ne me confesse pas aux jeunes
» gens de son âge. — Ah!... Eh bien, faites-moi le plaisir
» de lui dire... Mais non, cela vaut mieux... Avez-vous une
» plume, du papier et de l'encre ? — Parbleu ! la belle de-
» mande! — Je vais lui écrire; donnez-moi ce qu'il me
» faut. » Je lui donnai son encre, sa plume et son papier, et
il écrivit cette lettre. « Maintenant, » demanda-t-il, « avez-
» vous des pains à cacheter ou de la cire ? — Oh ! quant à
» cela, non, » lui répondis-je, « je n'en ai point. »

» — Vous n'en aviez pas? observa la Barbette.
» — Si fait! mais pourquoi voulez-vous que je fasse cadeau de ma cire et de mes pains à cacheter à des inconnus?
» — Au fait, ça serait une ruine, à la longue.
» — Oh! ce n'est pas encore pour la ruine; mais ça vous a un air de se défier des gens, que de leur demander de quoi cacheter une lettre.
» — Oui, et puis ça gêne pour lire la lettre quand ils sont partis. Mais, alors, continua la Barbette en jetant les yeux sur la lettre, comment se fait-il qu'elle soit scellée?
» — Ne m'en parlez pas! il a fouillé dans son portefeuille, et il a tant cherché, tant cherché, qu'il y a retrouvé un vieux pain à cacheter.
» — De sorte que vous ne savez pas ce que contient la lettre?
» — Ma foi, non. Mais à quoi cela m'avancerait-il de savoir que M. Dominique est son fils, qu'il attendra M. Dominique aujourd'hui à midi à l'Assomption, appuyé au troisième pilier, à gauche, en entrant, et qu'il est à Paris sous le nom de Dubreuil?
» — Alors donc, vous l'avez lue tout de même?
» — Oh! je l'ai fait bâiller; ça m'intriguait de savoir pourquoi il tenait tant à avoir un pain à cacheter.
» Juste en ce moment-là, on entendit la cloche de Saint-Sulpice.
» — Ah! s'écria la portière de la rue du Pot-de-Fer, et moi qui oubliais...
» — Quoi donc?
» — Qu'il y a un enterrement à neuf heures. Bon! et mon gueux de mari qui est allé boire. Jamais d'autres, quoi! il n'en fait jamais d'autres. Par qui veut-il que je fasse garder ma porte? par mon chat?...
» — Eh bien, mais ne suis-je pas là, moi? dit la Barbette.
» — Vrai, demanda l'autre, vous me rendriez un pareil service?
» — Oh! cette bêtise! est-ce qu'il ne faut pas s'entr'aider en ce monde?
» Et, sur cette assurance, la loueuse de chaises de Saint-Sulpice s'en alla vaquer à ses travaux.
— Oui, je comprends, dit Gibassier, et la Barbette, restée seule, a fait bâiller la lettre à son tour.

— Oh ! elle l'a mise au-dessus de la vapeur de la bouilloire, et l'a bel et bien ouverte et copiée ; de sorte que, dix minutes après, nous avions la lettre tout entière.

— Et la lettre disait ?

— Ce qu'avait déjà dit la portière du n° 28. D'ailleurs, tenez, voici le texte.

Et Carmagnole tira un papier de sa poche, et lut tout haut, en même temps que Gibassier lisait tout bas :

« Mon cher fils, je suis à Paris depuis ce soir, sous le nom de Dubreuil : ma première visite à été pour vous. On m'apprend que vous n'êtes pas revenu, mais que l'on vous a fait passer ma première lettre, et que, par conséquent, vous ne pouvez tarder. Si vous arrivez cette nuit ou demain matin, trouvez-vous à midi à l'église de l'Assomption ; je serai adossé au troisième pilier en entrant, à gauche. »

— Ah ! dit Gibassier, très-bien !

Et, comme ils étaient arrivés ainsi, tout en causant de leurs affaires et des affaires des autres, à la dernière marche du porche de l'Assomption, ils entrèrent dans l'église juste comme midi sonnait.

Au troisième pilier à gauche, se tenait adossé M. Sarranti, tandis qu'agenouillé près de lui, Dominique, sans être vu de personne, lui baisait la main.

Nous nous trompons, il avait été vu de Gibassier et de Carmagnole.

VII

Comment on fait une émeute.

Un coup d'œil avait suffi aux deux hommes, et, a l'instant même, tournant les talons, ils s'étaient dirigés du côté opposé, c'est-à-dire vers le chœur.

Mais, lorsqu'ils se retournèrent et revinrent sur leurs pas, Dominique était toujours agenouillé au même endroit, mais M. Sarranti n'y était plus.

Il s'en était fallu de bien peu, comme on voit, que l'infaillibilité de M. Jackal pût être mise en doute par Gibassier; néanmoins, son admiration pour le chef de la police n'en fut que plus grande; la scène qu'il avait indiquée, le tableau qu'il avait décrit n'avaient eu que la durée de l'éclair, mais scène et tableau avaient existé.

— Eh! eh! dit Carmagnole, je vois toujours notre moine, mais je ne vois plus notre homme.

Gibassier se haussa sur la pointe des pieds, darda son regard exercé dans les profondeurs de l'église, et sourit.

— Je le vois, moi, dit-il.

— Où donc cela?

— A notre droite, en diagonale.

— J'y suis.

— Regardez.

— Je regarde.

— Que voyez-vous?

— Un académicien qui prend du tabac.

— C'est pour se réveiller: il se croit en séance... Et, derrière l'académicien, que voyez-vous?

— Un gamin qui vole une montre.

— C'est pour dire l'heure à son vieux père, Carmagnole... Et derrière le gamin?

— Un jeune homme qui fourre un billet dans le livre de messe d'une jeune fille.

— Soyez sûr, Carmagnole, que ce n'est pas un billet d'enterrement... Et derrière ce couple fortuné?

— Un bonhomme triste comme si c'était lui que l'on enterrât. J'ai vu cet homme-là à tous les enterrements.

— Il a sans doute au fond du cœur, mon cher Carmagnole, cette pensée mélancolique, qu'il n'assistera pas au sien. Mais vous y êtes bientôt, mon féal. Derrière le vieillard triste, que voyez-vous?

— Ah! notre homme, c'est vrai... Il cause avec M. de la Fayette.

— Vraiment! c'est M. de la Fayette? dit Gibassier avec cette espèce de respect que les gens les plus vils et les plus misérables avaient pour le noble vieillard.

— Comment ! s'écria Carmagnole avec étonnement, vous ne connaissez pas M. de la Fayette ?

— J'ai quitté Paris la veille du jour où je devais lui être présenté comme un cacique péruvien venant étudier la constitution française.

C'est à ce moment, et comme les deux compagnons, les mains derrière le dos, d'un air bien inoffensif, se dirigeaient lentement vers le groupe, — qui se composait, en effet, du général la Fayette, de M. de Marande, du général Pajol, de Dupont (de l'Eure) et de quelques-uns de ces hommes que leur opposition désignait à la popularité universelle, — c'est à ce moment, disons-nous, qu'ils avaient été signalés par Salvator à ses amis.

Gibassier n'avait rien perdu de ce qui s'était passé dans le groupe des jeunes gens. Gibassier semblait doué d'une faculté particulière à l'endroit du troisième sens ; il voyait à la fois à droite et à gauche, comme les strabites, et devant et derrière, comme les caméléons.

— Je crois, mon cher Carmagnole, dit Gibassier en montrant d'un clin d'œil à son compagnon le groupe des cinq jeunes gens, je crois que ces messieurs nous reconnaissent ; il serait donc bon de nous séparer, momentanément, bien entendu. D'ailleurs, nous n'en guetterons que mieux notre homme, et il y a un endroit où nous serons toujours sûrs de nous retrouver.

— Vous avez raison, dit Carmagnole, on ne saurait prendre trop de précautions. Les conspirateurs sont plus malins qu'on ne croit.

— Vous avancez là une opinion bien hardie, Carmagnole ; mais n'importe, il n'y a pas de mal à laisser croire ce que vous dites.

— Vous savez que nous n'en avons qu'un à arrêter ?

— Sans doute ; que ferions-nous du moine ? Il nous mettrait tout le clergé sur les bras.

— Et à arrêter sous son nom de Dubreuil, pour le scandale causé dans l'église.

— Pas pour autre chose.

— Bien ! dit Carmagnole tirant à droite, tandis que son compagnon tirait à gauche.

Puis chacun, décrivant une courbe, vint se placer,

Carmagnole, à la droite du père, et Gibassier, à la gauche du fils.

La messe commençait en ce moment.

Elle fut dite avec onction, écoutée avec recueillement.

La messe achevée, les jeunes gens de l'école de Châlons, qui avaient porté le cercueil jusqu'à l'église, s'approchèrent pour le reprendre et le porter jusqu'au cimetière.

Mais, au moment où ils se penchaient pour réunir leurs efforts et soulever le fardeau d'un mouvement unanime, un personnage de haute taille, vêtu de noir, mais sans insignes, sembla sortir de terre, et, du ton d'un homme qui a le droit de commander :

— Ne touchez pas à ce cercueil, messieurs ! s'écria-t-il.

— Et pourquoi ? demandèrent les jeunes gens stupéfaits.

— Je n'ai pas de comptes à vous rendre, répondit l'homme noir ; ne touchez pas au cercueil !

Puis, s'adressant au commissaire des morts :

— Vos porteurs, monsieur ? demanda-t-il ; où sont vos porteurs ?

Le commissaire des morts s'avança.

— Mais, dit-il, je croyais que c'étaient ces messieurs qui devaient porter le corps.

— Je ne connais pas ces messieurs, interrompit violemment l'homme noir. Je vous demande où sont vos porteurs ; faites-les venir sur-le-champ.

On comprend la rumeur que produisit dans l'église cet étrange incident. Un bruit immense, pareil à celui qui monte des flots pendant les sinistres minutes qui précèdent la tempête, s'éleva de tous côtés ; un rugissement formidable sortait de la poitrine de la foule.

L'inconnu se sentait sans doute appuyé par une force irrésistible, car il accueillit cette rumeur avec un sourire de dédain.

— Des porteurs ! répéta-t-il.

— Non, non, non, pas de porteurs ! crièrent les élèves.

— Pas de porteurs ! répéta la foule.

— De quel droit, continuèrent les élèves, voulez-vous nous empêcher de porter les restes de notre bienfaiteur, quand nous avons reçu l'autorisation de la famille ?

— C'est faux ! dit l'inconnu ; la famille, au contraire,

s'oppose formellement au transport du corps autrement que par le mode ordinaire.

— Est-ce vrai, messieurs? demandèrent les jeunes gens en se tournant vers les comtes Gaetan et Alexandre de la Rochefoucauld, fils du défunt, qui s'avançaient en ce moment pour prendre place derrière le corps de leur père; est-ce vrai, messieurs, que vous nous défendez de porter les restes de notre bienfaiteur et de votre père, qui fut aussi le nôtre?

Tout cela se passait au milieu d'un tumulte effroyable à décrire.

Mais, quand on entendit cette interrogation, quand on vit que le comte Gaetan s'apprêtait à y répondre :

— Silence! silence! silence! cria-t-on de tous côtés.

Le silence se fit comme par magie, et l'on entendit la voix grave, douce et reconnaissante à la fois du comte Gaetan qui répondait :

— La famille, loin de s'y opposer, vous y a autorisés, messieurs, et elle vous y autorise encore.

Ce fut, à ces mots, un hourra de joie qui retentit du faîte à la base de l'église.

Cependant, le commissaire des morts avait fait avancer les porteurs, et ceux-ci avaient déjà saisi les brancards; mais, en entendant les paroles du comte Gaetan, ils remirent le cercueil aux jeunes gens, qui, le replaçant sur leurs épaules, sortirent religieusement de l'église.

On traversa assez tranquillement la cour, puis on entra dans la rue Saint-Honoré.

L'individu qui avait causé le scandale avait disparu comme par enchantement. On avait beau s'interroger dans tous les groupes, personne ne l'avait vu sortir, personne ne l'avait vu passer.

Une fois dans la rue Saint-Honoré, le cortége se reforma : les fils du duc de la Rochefoucauld d'abord, puis, derrière eux, un grand nombre de pairs de France, de députés, de personnages distingués par leur mérite personnel ou éminents par leur position, amis ou alliés du duc, prirent successivement leur place.

Le duc de la Rochefoucauld était lieutenant général. Une escorte d'honneur avait été donnée à ses restes.

Tout semblait donc apaisé, quand, au moment où l'on

s'y attendait le moins, le même individu qui avait déjà causé le scandale de l'église, reparut tout à coup, comme si une seconde fois il sortait de dessous terre.

La foule, en le reconnaissant, poussa un cri d'indignation.

Mais lui, s'avançant vers l'officier qui commandait l'escorte d'honneur, lui dit à l'oreille quelques paroles que nul n'entendit.

Puis, tout haut, il lui enjoignit de prêter main-forte aux agents pour empêcher les jeunes gens de porter le cercueil et le faire déposer sur le corbillard destiné à le conduire hors de Paris.

A cette prétention, renouvelée pour la seconde fois avec appel à la force armée, des cris de menace s'élevèrent de toutes parts.

Au milieu des cris, on distinguait clairement ces paroles :

— Non, non, n'y consentez pas... Vive la garde! A bas les mouchards! A bas le commissaire de police! A la lanterne le commissaire de police!

Et, comme accompagnement naturel de ces cris, il se produisit, de la queue à la tête de la foule, un mouvement semblable à celui des lames de la marée.

La dernière vague arriva si près du commissaire, qu'elle le força de reculer.

Il se retourna du côté d'où partaient les cris, et, jetant un regard de menace à toute cette foule :

— Monsieur, dit-il à l'officier, une seconde fois, je vous somme de me prêter main-forte.

L'officier jeta un coup d'œil sur ses hommes : il les vit fermes et sombres. Ils obéiraient, quel que fût l'ordre donné

De nouveaux cris s'élevèrent.

— Vive la garde! A bas les mouchards!

— Monsieur, répéta violemment l'homme noir à l'officier, une troisième et dernière fois, je vous somme de me prêter main-forte. J'ai reçu des ordres formels, et malheur à vous si vous m'empêchez de les exécuter!

L'officier, vaincu par le ton impérieux du commissaire et par la forme menaçante de la sommation, l'officier donna un ordre à demi-voix, et, en un instant, les baïonnettes rayonnèrent au bout des fusils.

Ce mouvement sembla pousser la foule au dernier paroxysme de la colère.

Des cris sinistres, des cris de vengeance et de mort retentirent de tous les côtés :

— A bas la garde ! Mort au commissaire ! A bas le ministère ! A mort M. de Corbière ! A la lanterne les jésuites ! Vive la liberté de la presse !

Les soldats s'avancèrent pour s'emparer du cercueil.

Maintenant, si le lecteur veut passer de l'ensemble aux détails, et de la foule à quelques-uns des individus qui la composaient, il jettera, guidé par nous, un regard sur l'attitude des personnages de notre livre, au moment où le cercueil, porté par les élèves de l'école de Châlons, descendait les marches de l'église de l'Assomption, et s'avançait dans la rue Saint-Honoré.

M. Sarranti et l'abbé Dominique, suivis, l'un de Gibassier, l'autre de Carmagnole, s'étaient, au sortir de l'église, rapprochés sans affectation et sans paraître se connaître le moins du monde, et étaient allés se placer à l'extrémité de la rue de Mondovi, c'est-à-dire près de la place de l'Orangerie, en face du jardin des Tuileries.

M. de Marande et ses amis étaient groupés dans la rue du Mont-Thabor, attendant que le cortége se mît en marche.

Salvator et nos quatre jeunes gens s'étaient arrêtés dans la rue Saint-Honoré, à l'angle de la rue Neuve-du-Luxembourg.

Dans le mouvement que la foule avait opéré, les rangs s'étaient resserrés et les jeunes gens se trouvaient à une vingtaine de pas de la grille qui forme l'enceinte de l'église de l'Assomption.

Il se retournèrent en entendant pousser ces cris par lesquels la population indignée accueillait, au milieu d'un service funèbre, l'intervention de la force armée.

Mais, parmi tous ceux qui manifestaient ainsi leur indignation, les plus indignés étaient ces hommes aux figures basses et aux regards louches, qui paraissaient semés dans la foule avec une habile profusion.

Jean Robert et Pétrus se détournèrent avec dégoût. Leur désir, en ce moment, eût été de se tirer de cette presse au-dessus de laquelle on sentait planer quelque chose de sinistre et de menaçant; mais ils étaient pris : il n'y avait pas moyen de bouger, et tous leurs efforts, se tournant vers le sentiment

de la conservation personnelle, devaient se borner à ne pas être étouffés.

Salvator, au reste, l'homme étrange, qui semblait aussi familier avec les mystères de l'aristocratie qu'avec les arcanes de la police, Salvator connaissait la plupart de ces hommes, non-seulement de vue, mais, chose singulière, même de nom; et, ces noms, c'étaient pour la curiosité de Jean Robert, poëte aux instincts élevés, des jalons placés sur un chemin inconnu, descendant vers les cercles infernaux, visités par Dante.

Ces hommes, c'étaient Longue-Avoine, Maldaplomb, Brin-d'Acier, Maillochon, toute cette escouade enfin que nos lecteurs ont vue assiéger la petite maison de la rue des Postes, dans laquelle l'un d'entre eux, le pauvre Vol-au-Vent, avait fait un saut si périlleux et si mal réussi; c'étaient, diversement groupés et correspondant de l'œil et du geste avec Salvator, qui, par ces deux moyens mimiques, leur recommandait la plus grande prudence, c'étaient Croc-en-Jambe et son compère la Gibelotte, parfaitement raccommodés, le dernier continuant de révéler sa présence par cette pénétrante odeur de valériane qui affectait si désagréablement l'odorat de Ludovic dans le cabaret du coin de la rue Aubry-le-Boucher, où a commencé cette longue histoire que nous sommes en train de raconter à nos lecteurs; c'étaient Fafiou et le divin Copernic, réunis par l'intérêt que Copernic avait de ne pas se brouiller avec Fafiou, plus encore que par celui qu'avait Fafiou de ne pas se brouiller avec Copernic.

Copernic avait donc pardonné à Fafiou ce geste inconsidéré que le pître avait mis sur le compte d'un mouvement nerveux dont il n'avait pas été le maître; seulement, Copernic avait fait jurer à Fafiou que la chose ne lui arriverait plus, serment que Fafiou n'avait fait qu'avec cette restriction mentale à l'aide de laquelle les jésuites prétendent qu'on peut tout jurer sans être obligé de rien tenir.

A dix pas des deux artistes, et heureusement séparés d'eux par une masse compacte, étaient Jean Taureau, tenant sous son bras, — comme un gendarme tient son prisonnier, comme Gibassier tenait son agent, — tenant sous son bras cette grande fille blonde, cette Vénus des halles, au corps onduleux comme celui d'un serpent, et que l'on appelait Fifine.

Nous disons *heureusement,* car Jean Taureau avait flairé Fafiou comme Ludovic avait flairé la Gibelotte, quoique nous n'accusions pas le pauvre garçon d'exhaler la même odeur, et l'on sait quelle haine profonde, quelle exécration invétérée professait le robuste charpentier pour son frêle rival.

Non loin de là étaient les deux compagnons qui avaient livré bataille aux jeunes gens dans le cabaret. Sac-à-Plâtre, ce maçon qui, dans un incendie, avait jeté, du second étage, son enfant et sa femme dans les bras de cet Hercule Farnèse ayant nom Jean Taureau, et qui avait fini par s'y jeter lui-même; Sac-à-Plâtre, blanc comme la substance qu'il avait l'habitude de gâcher, et qui lui avait valu ce sobriquet, Sac-à-Plâtre était au bras d'un géant aussi noir que lui, Sac-à-Plâtre, était blanc : ce géant, qui semblait être le titan, époux de la Nuit, était ce charbonnier démesuré que Jean Taureau, dans un jour de liesse et de pédantisme, avait nommé Toussaint-Louverture.

C'étaient, en outre, tous ces personnages vêtus de deuil que nous avons vus stationner dans la cour de la préfecture, attendant les derniers ordres de M. Jackal et le signal du départ.

Au moment où les soldats s'approchèrent du cercueil, baïonnette en avant, une vingtaine de personnes, cédant à un premier mouvement de générosité, se jetèrent entre eux et les élèves de l'école de Châlons qui portaient le corps.

L'officier, interpellé s'il aurait le courage de se servir des baïonnettes de ses soldats contre des jeunes gens dont le seul crime était de rendre hommage à leur bienfaiteur, l'officier répondit que l'ordre qu'il venait de recevoir du commissaire de police était formel, et qu'il ne se souciait pas d'être destitué.

Seulement, lui, à son tour et une dernière fois, somma ceux qui voulaient l'empêcher d'accomplir son devoir de se retirer, et, s'adressant aux porteurs protégés par cette muraille vivante, il leur ordonna de poser le cercueil à terre.

— N'en faites rien ! n'obéissez pas ! cria-t-on de tous côtés. Nous sommes là pour vous soutenir.

Et les jeunes gens, en effet, par leurs paroles fermes et leur attitude résolue, semblaient décidés à tout risquer plutôt que d'obéir.

L'officier donna l'ordre à ses hommes de continuer le mouvement; les baïonnettes, qui s'étaient relevées un instant, s'abaissèrent de nouveau.

— Mort au commissaire! mort à l'officier! hurla la foule.

L'homme noir leva le bras; le sifflement d'un casse-tête se fit entendre, et un homme, frappé à la tempe, tomba baigné dans son sang.

Nous n'avions point, à cette époque, passé à travers les terribles émeutes des 5 et 6 juin et des 13 et 14 avril, et c'était encore quelque chose qu'un homme assommé.

— Au meurtre! cria la foule, au meurtre!

Comme s'ils n'eussent attendu que ce cri, deux ou trois cents agents sortirent de dessous leur redingote un casse-tête pareil à celui dont on avait vu l'effet.

La guerre était déclarée.

Ceux qui avaient des bâtons les levèrent, ceux qui avaient des couteaux les sortirent de leur poche.

L'émeute, bien chauffée, comme on dit en termes d'art, faisait explosion.

Jean Taureau, l'homme au courage sanguin, c'est-à-dire l'homme du premier mouvement, Jean Taureau oublia les recommandations muettes de Salvator.

— Ah! ah! dit-il en lâchant le bras de Fifine, et en crachant dans ses mains, je crois que nous allons en découdre.

Et, comme pour essayer ses forces, il prît par les flancs le premier agent de police qui se trouvait à sa portée, et s'apprêta à le jeter n'importe où.

— A moi! à l'aide! au secours, les amis! cria l'agent d'une voix qui s'éteignait de plus en plus sous la pression des mains de fer de Jean Taureau.

Brin-d'Acier entendit ce cri de détresse, et, glissant comme une couleuvre à travers la foule, il s'approcha par derrière, et il levait déjà sur Jean-Taureau un bâton court et plombé, quand Sac-à-Plâtre se précipita entre le mouchard et le charpentier, et saisit le bâton, tandis que le chiffonnier, arrivé près du groupe, et, voulant sans doute justifier son nom, passa la jambe à Brin-d'Acier, et le fit tomber à la renverse.

A partir de ce moment, ce fut une mêlée épouvantable, et l'on commença à entendre les cris aigus des femmes mêlées à la foule.

L'agent saisi au corps par Jean Taureau comme Antée par Hercule, avait lâché son casse-tête, qui avait roulé aux pieds de Fifine. Celle-ci l'avait ramassé, et, la manche retroussée jusqu'au coude, ses cheveux blonds au vent, elle frappait à droite et à gauche, sur tout ce qui tentait de s'approcher d'elle. Deux ou trois coups, virilement assénés par la Bradamante, concentrèrent sur elle l'attention de deux ou trois hommes de la police, et elle allait être infailliblement assommée quand Copernic et Fafiou s'ouvrirent un passage jusqu'à elle.

La vue de Fafiou s'approchant de Fifine fit prendre une violente résolution à Jean Taureau. Il lança l'agent au beau travers de la foule, et, se retournant vers le pître :

— Et d'un! dit-il.

Et, allongeant le bras, il saisit Fafiou au collet.

Mais à peine la main avait-elle touché l'habit, que Jean Taureau recevait un coup de bâton plombé qui lui faisait lâcher prise.

Il reconnut la main qui l'avait frappé.

— Fifine! s'écria-t-il écumant de colère, mais tu veux donc que je t'extermine?

— Toi, grand lâche! dit-elle, ose donc un peu lever la main sur moi.

— Non pas sur toi, mais sur lui!

— Voyez ce chenapan-là, dit-elle à Sac-à-Plâtre et à Croc-en-Jambe; est-ce qu'il ne veut pas étrangler un homme qui vient de me sauver la vie?

Jean Taureau poussa un soupir qui ressemblait à un rugissement; puis, à Fafiou :

— Va-t'en! dit-il; et, si tu tiens à ton existence, présente-toi le moins possible sur mon chemin.

Pendant que ces choses se passaient à droite dans le groupe de Jean Taureau et de ses camarades habituels de cabaret, voyons ce qui se passait à gauche dans le groupe de Salvator et de nos quatre jeunes gens.

Salvator avait recommandé, comme nous l'avons vu, à Justin, à Pétrus, à Jean Robert et à Ludovic, la plus stricte neutralité, et, cependant, Justin, le plus calme de tous en apparence, venait de contrevenir à cette recommandation.

Disons comment ils étaient placés.

Justin se trouvait à la gauche de Salvator, les trois autres jeunes gens étaient derrière lui.

Tout à coup, Justin entendit à trois pas de lui un cri douloureux, puis une voix d'enfant qui criait :

— A moi, monsieur Justin ! à moi !

Interpellé par son nom, Justin se jeta en avant, et aperçut Babolin renversé à terre et crossé à grands coups de pied par un agent.

D'un mouvement rapide comme la pensée, il repoussa violemment l'agent, et se baissa pour aider Babolin à se remettre sur ses pieds. Mais, au moment où il s'inclinait, Salvator vit le casse-tête d'un agent se lever au-dessus de lui. Il s'élança à son tour, la main en avant, pour faire de son bras un rempart à Justin ; mais, à son grand étonnement, le casse-tête resta levé sans s'abattre, tandis qu'une voix affectueuse lui disait :

— Eh ! bonjour, cher monsieur Salvator ! que je suis donc aise de vous rencontrer !

Cette voix, c'était celle de M. Jackal.

VIII

L'arrestation.

M. Jackal avait reconnu Justin pour l'ami de Salvator et pour l'amant de Mina, et, voyant le danger qui le menaçait, s'était élancé en même temps que Salvator pour le soustraire à ce danger.

Voilà comment leurs deux mains s'étaient rencontrées.

Mais là ne devait pas se borner la protection de M. Jackal.

Il donna, d'un geste, l'ordre à ses hommes de respecter le groupe des jeunes gens, et, tirant Salvator à l'écart :

— Mon cher monsieur Salvator, lui dit-il en soulevant ses lunettes pour ne rien perdre, tout en parlant, de ce qui se passait dans la foule, mon cher monsieur Salvator, un bon conseil.

— Dites, cher monsieur Jackal.

— Un conseil d'ami... Vous savez si je suis votre ami ?

— Je m'en vante du moins, dit Salvator.

— Eh bien, conseillez à M. Justin et aux autres personnes qui pourraient vous intéresser, — et, de l'œil, il désigna Pétrus, Ludovic et Jean Robert, — conseillez-leur, dis-je, de se retirer et... faites comme eux.

— Oh ! s'écria Salvator, et pourquoi donc cela, monsieur Jackal ?

— Parce qu'il pourrait leur arriver malheur.

— Bah !

— Oui, nt de la tête M. Jackal.

— Nous allons donc avoir une émeute ?

— J'en ai grand'peur. Ce qui se passe a tout l'air de nous mener là, et c'est ainsi que commencent toutes les émeutes.

— Oui, elles commencent toutes de la même manière, dit Salvator. Il est vrai, ajouta-t-il, qu'elles ne finissent pas toutes de la même façon.

— Celle-là finira bien, j'en réponds, dit M. Jackal.

— Oh ! du moment que vous en répondez !... fit Salvator.

— Je n'ai pas l'ombre d'un doute à ce sujet.

— Diable !

— Alors, vous comprenez, comme, malgré la protection toute spéciale que je suis en disposition d'accorder à vos amis, il pourrait, ainsi que je vous le disais, leur arriver malheur, priez-les de se retirer.

— Je m'en garderai bien, dit Salvator.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'ils ont décidé de rester jusqu'à la fin.

— Dans quel but ?

— Par curiosité.

— Peuh ! fit M. Jackal, ce ne sera pas bien curieux, allez.

— D'autant plus que, d'après ce que vous m'avez dit, on peut être certain d'une chose, c'est que force restera à la loi.

— Ce qui n'empêchera pas que vos jeunes gens, en restant...

— Eh bien ?

— Ne risquent...

— Quoi ?

— Dame ! ce que l'on risque dans une émeute, d'être tant soit peu contusionnés.

— En ce cas, cher monsieur Jackal, vous comprenez, je ne les plains pas.

— Ah ! vous ne les plaignez pas ?

— Non ! ils n'auront que ce qu'il méritent.

— Comment, que ce qu'ils méritent ?

— Sans doute, ils ont voulu voir une émeute ; qu'ils subissent les conséquences de leur curiosité.

— Ils voulaient voir une émeute ? répéta M. Jackal.

— Oui, dit Salvator.

— Ils savaient donc qu'il allait y avoir une émeute ? ils avaient donc vent de ce qui allait se passer, vos amis ?

— Oh ! vent complet, vent debout, cher monsieur Jackal. Les plus vieux matelots ne devinent pas les tempêtes avec plus de perspicacité que mes amis n'ont flairé l'émeute.

— Vraiment ?

— Sans doute. Avouez du reste, cher monsieur Jackal, qu'il faudrait mettre bien de la mauvaise volonté pour ne pas comprendre ce qui se passe.

— Bon ! et que se passe-t-il donc ? demanda M. Jackal en remettant ses lunettes sur son nez.

— Vous l'ignorez ?

— Absolument.

— Eh bien, demandez-le à ce monsieur qu'on arrête là-bas.

— Où donc ? demanda M. Jackal sans relever ses lunettes, ce qui prouvait qu'il avait, tout aussi bien que Salvator, vu l'arrestation qui s'opérait. Quel monsieur ?

— Ah ! c'est vrai, dit Salvator, vous avez la vue si basse, que vous ne sauriez voir. Cependant, essayez... Tenez, là-bas, à deux pas d'un moine.

— Oui, en effet, je crois que j'aperçois quelque chose comme une robe blanche.

— Ah ! par le ciel ! s'écria Salvator, mais c'est l'abbé Dominique, l'ami du pauvre Colomban. Je le croyais en Bretagne, au château de Penhoël.

— Il y était, en effet, dit M. Jackal ; mais il en est arrivé ce matin.

— Ce matin ? Je vous remercie de votre bon renseigne-

ment, monsieur Jackal, dit en souriant Salvator. Eh bien, à côté de lui, voyez-vous... ?

— Ah! ma foi, oui, un homme que l'on arrête, c'est vrai. Je plains ce citoyen de tout mon cœur.

— Vous ne le connaissez pas, alors ?

— Non.

— Connaissez-vous ceux qui l'arrêtent?

— J'ai la vue si faible... et puis ils sont beaucoup, ce me semble.

— Particulièrement les deux qui le tiennent au collet?

— Oui, oui, je connais ces gaillards-là. Mais où diable les ai-je vus? Voilà la question.

— Alors, vous ne vous en souvenez pas ?

— Vraiment, non.

— Désirez-vous que je vous mette sur la voie?

— Vous me ferez un véritable plaisir.

— Eh bien, vous avez vu l'un, le plus petit, au moment où il partait pour le bagne, et vous avez vu l'autre, le plus grand, au moment où il en revenait.

— Oui! oui! oui!

— Vous y êtes maintenant?

— C'est-à-dire que je les connais comme père et mère; ce sont des employés de mon administration. Que diable font-ils là?

— Mais je crois qu'ils travaillent pour votre compte, cher monsieur Jackal.

— Peuh! fit M. Jackal, peut-être bien aussi les drôles travaillent-ils pour le leur. Cela leur arrive quelquefois.

— Eh! tenez, en effet, dit Salvator, en voilà un qui coupe la chaîne de montre de son prisonnier.

— Quand je vous le disais... Ah! cher monsieur Salvator, la police est bien mal faite!

— A qui le dites-vous, monsieur Jackal?

Et, ne se souciant probablement pas d'être vu plus longtemps dans la société de M. Jackal, Salvator fit un pas en arrière, et le salua.

— Enchanté d'avoir eu le bonheur de vous rencontrer, monsieur Salvator, dit le chef de la police en s'éloignant de son côté, et en se dirigeant d'un pas rapide vers le groupe où Gibassier et Carmagnole essayaient d'arrêter M. Sarranti.

Nous disons *essayaient*, car, bien que pris au collet par les

deux agents, M. Sarranti était loin de se considérer comme arrêté.

Il avait d'abord parlementé.

A ces mots : « Au nom du roi, je vous arrête ! » prononcés à la fois à ses deux oreilles par Carmagnole et par Gibassier, il avait répondu tout haut :

— Vous m'arrêtez ! et pourquoi ?

— Pas de scandale ! dit alors à demi-voix Gibassier; nous vous connaissons.

— Vous me connaissez ? s'écria Sarranti en jetant un regard à droite et à gauche sur les deux argousins.

— Oui ; vous vous appelez Dubreuil, dit Carmagnole.

On se souvient que M. Sarranti avait écrit à son fils qu'il était à Paris sous le nom de Dubreuil, et que M Jackal avait, pour ne pas faire de cette arrestation une affaire politique, recommandé à ses deux agents d'arrêter l'opiniâtre conspirateur sous ce nom.

En voyant que l'on arrêtait son père, Dominique, emporté par un premier mouvement, s'élança vers lui.

Mais M. Sarranti l'arrêta d'un signe.

— Ne vous mêlez point de cette affaire, *monsieur*, dit-il au moine. Je suis victime d'une erreur, et, demain, j'en suis certain, je serai mis en liberté.

Le moine s'inclina devant cette recommandation, qu'il reçut comme un ordre, et fit un pas en arrière.

— Certainement, dit Gibassier, si nous nous trompons, il vous sera fait justice.

— Et, d'abord, dit Sarranti, en vertu de quel ordre m'arrêtez-vous ?

— En vertu d'un mandat d'amener contre un certain M. Dubreuil qui vous ressemble si fort, que je croirais manquer à mon devoir en ne m'assurant pas de vous.

— Et pourquoi, si vous craignez tant le scandale, m'arrêtez-vous ici plutôt qu'ailleurs ?

— Parce qu'on arrête les gens où on les rencontre, donc ! dit Carmagnole.

— Sans compter que nous courons après vous depuis ce matin, dit Gibassier.

— Comment depuis ce matin ?

— Oui, dit Carmagnole, depuis que vous avez quitté l'hôtel.

— Quel hôtel? demanda Sarranti.

— L'hôtel de la place Saint-André-des-Arcs, dit Gibassier.

A cette dernière désignation, il passa comme un éclair à travers l'esprit de Sarranti. Il lui sembla voir sur le visage, entendre dans la voix de Gibassier, des traits et des sons qui ne lui étaient pas inconnus.

Puis tout lui revint en mémoire, le voyage, le Hongrois, le courrier de dépêches, le postillon, tout cela vague comme à travers un nuage, et cependant assez précis pour qu'instinctivement, plutôt qu'autrement, il ne conservât aucun doute.

— Misérable! s'écria le Corse en devenant pâle comme un mort, et en portant la main sous son habit.

Gibassier vit briller la lame d'un poignard, et peut-être la mort eût-elle suivi ce rayon avec la même rapidité que la foudre suit l'éclair, si Carmagnole, qui avait vu et compris le mouvement, n'eût saisi des deux mains la main qui tenait l'arme.

Se sentant pressé à la fois par les deux hommes, Sarranti, réunissant tout ce que la volonté humaine peut donner de force en un moment suprême, Sarranti se dégagea de la double étreinte, et, bondissant, le poignard à la main, au milieu d'un groupe compacte :

— Passage! cria-t-il, passage!

Mais Gibassier et Carmagnole bondissaient derrière lui, et, de plus, ils avaient, par un cri convenu, fait appel à tous leurs compagnons.

En un instant, un cercle infranchissable se forma autour de Sarranti ; vingt casse-têtes furent levés, et sans doute allait-il tomber assommé comme un taureau sous la masse des bouchers, quand une voix retentit qui criait :

— Vivant! qu'on le prenne vivant!

Les agents reconnurent la voix si bien obéie de M. Jackal et, sachant qu'ils combattaient sous les yeux de leur chef, se ruèrent sur M. Sarranti.

Il y eut un instant d'effroyable mêlée. Un homme se débattait debout au milieu de vingt hommes; puis il tomba sur un genou; puis il disparut tout à fait...

En voyant tomber son père pour la seconde fois, Dominique s'était élancé à son secours; mais, en ce moment, le

foule, qui fuyait en jetant des cris d'angoisse, passa comme un torrent dans la rue, et sépara le fils du père.

Pour ne pas être entraîné, le moine s'accrocha à la grille d'un hôtel; mais, quand la foule fut écoulée, M. Sarranti et le groupe immonde sous lequel il se débattait avaient disparu.

IX

Les journaux officiels.

Nous avons donné quelques échantillons des scènes que jouait la police de M. Delavau le 30 mars de l'an de grâce 1827.

D'où venait ce scandale? quelle était la cause de cette étrange profanation faite aux restes du noble duc?

Nul ne l'ignorait.

Le ministère ne pouvait point pardonner à M. de la Rochefoucauld-Liancourt la sincérité de ses opinions. Un la Rochefoucauld appartenir à l'opposition, et voter avec elle!... en vérité, c'était là un crime de lèse-majesté, et le ministère ne devait pas négliger de le punir.

On oubliait le la Rochefoucauld de la Fronde. Il est vrai que celui-là avait été puni, d'abord par une arquebusade en plein visage, ensuite par une infidélité en plein cœur.

En effet, le ministère avait peu à peu retiré à M. de la Rochefoucauld, — au moderne, bien entendu, — toutes les fonctions gratuites, et toutes relatives à des œuvres de charité, qu'il exerçait; mais, non content de l'avoir atteint dans sa vie, il voulait encore le frapper dans sa mort en empêchant la foule reconnaissante de témoigner, par un acte extérieur, le respect et l'amour qu'avait inspirés à la population de Paris la longue carrière du duc, consacrée exclusivement au bien matériel et moral : à l'aumône et à l'instruction.

La foule savait donc d'où venait l'ordre, et, tout haut, elle nommait M. de Corbière, qu'à tort ou à raison, on avait fait le bouc émissaire du ministère de 1827.

Nous verrons, dans la suite de ce récit, les effroyables scènes de désordre, les émeutes avortées qu'enfantait la police de cette époque. Pour le moment, nous croyons les principales scènes de ce jour suffisantes à donner une idée de l'horrible mêlée et de la lutte sanglante auxquelles donnèrent lieu les obsèques du vénérable duc.

Disons donc quelles causes avaient fait déborder ce torrent d'hommes, de femmes et d'enfants qui venait de séparer Dominique de M. Sarranti, le fils du père.

Au moment où l'émeute était arrivée à son apogée, à l'instant où les cris de mort, les hurlements des hommes, les plaintes des femmes, les pleurs des enfants se faisaient entendre de toutes parts, c'est-à-dire au moment où les soldats, baïonnette en avant, marchant sur les élèves de l'école de Châlons, voulurent violemment s'emparer du cercueil, tout à coup un cri perçant, suivi d'un bruit sinistre, retentit lugubrement, cri et bruit qui arrêtèrent instantanément, et comme par miracle, tous les cris, tous les bruits, tous les mugissements de cet océan humain.

Il y eut un moment d'effrayant silence ; on eût dit que la vie venait de s'échapper en même temps de toutes les poitrines.

Ce cri était parti des fenêtres, placées comme des loges au-dessus du théâtre où se jouait ce drame sacrilége.

Ce cri, la foule l'avait poussé en voyant un des jeunes gens qui portaient le cercueil blessé par la baïonnette d'un soldat ; ce bruit sinistre que l'on avait entendu, c'était le bruit sourd et lugubre du cercueil du duc, qui, dans la lutte, tiré à droite par les soldats, tiré à gauche par les jeunes gens, tombait lourdement sur le pavé.

Au même instant, comme si la foudre eût éclaté au milieu d'eux, les spectateurs de cette épouvantable scène s'écartèrent, saisis d'un indicible effroi, laissant seuls, dans l'immense vide qu'ils faisaient en se retirant, les jeunes gens consternés.

Ce mouvement, mal interprété par ceux qui ressentirent la secousse sans en connaître la cause, occasionna cette avalanche que nous avons vue se précipiter dans toutes les

rues adjacentes, et particulièrement dans la rue Mondovi.

Un des jeunes gens gisait sur le sol, près de la bière : il avait reçu un coup de baïonnette dans le flanc. Ses compagnons le soulevèrent entre leurs bras, et l'entraînèrent dans leurs rangs.

On pouvait suivre sa marche à la trace de sang qu'il avait laissée sur le pavé.

L'officier, le commissaire de police et les soldats étaient restés maîtres de la position.

Force était demeurée à la loi, comme disait Salvator, qui, toujours à la même place, retenait d'un bras Justin, de l'autre Jean Robert, tout en disant à Pétrus et à Ludovic :

— Sur votre tête, ne bougez pas!

Les soldats, abattus et honteux, s'approchèrent du cercueil à demi brisé, et ramassèrent le manteau et les insignes du défunt, couverts de boue et épars çà et là dans le ruisseau.

Nous l'avons dit, après ce premier cri jeté, cri formidable, immense, mortel, après ce premier mouvement, qui précipita une portion de cette foule dans toutes les directions où elle crut pouvoir s'écouler, il se fit un silence de mort, silence sublime, plus énergique que tous les cris.

En effet, la protestation la plus haute, la défense la plus énergique, l'indignation la plus éclatante, n'eussent pas contenu plus d'amers reproches, plus de sanglantes menaces que cette attitude recueillie et respectueuse de la foule vis-à-vis du cadavre, que cette réprobation muette et silencieuse vis-à-vis de ses profanateurs.

Au milieu de ce silence, l'auteur de tout ce sacrilége, l'homme noir, le commissaire de police, s'élança dans le cercle, faisant signe aux porteurs d'avancer, ordonnant de placer le cercueil sur le corbillard, et commandant à l'officier, d'un geste impératif, de l'assister s'il était besoin.

Mais, tout à coup, le commissaire et l'officier devinrent livides, et leur visage se couvrit d'une sueur froide, en voyant, à travers les fentes de la bière brisée en plusieurs endroits, s'étendre vers eux, comme une menace du tombeau, un des bras décharnés du cadavre, qui, séparé du corps, semblait près de tomber sur le pavé.

Disons, pour ceux qui tenteraient de nous accuser de faire de l'horrible à froid, qu'il résulta de l'enquête faite à la suite de ce scandaleux événement, que, lorsque le cer-

cueil du duc de la Rochefoucauld fut conduit à Liancourt, lieu de sépulture de la famille la Rochefoucauld, il fallut passer une partie de la nuit qui précéda l'inhumation, non-seulement à réparer le cercueil, lequel se trouvait, comme nous l'avons dit, à demi brisé, *mais encore à rétablir dans leur position naturelle les membres qui s'étaient détachés du corps*(1).

Hâtons-nous d'ajouter — et nous ne reviendrons plus sur ce triste sujet — que l'indignation populaire ne poussa qu'un cri d'un bout de la France à l'autre.

Tous les journaux qui n'appartenaient point au ministère rendirent compte de l'horrible scène avec toute la colère et tout le mépris que méritait cette odieuse profanation.

Les deux Chambres furent les échos de ce cri universel; la chambre des pairs surtout, frappée dans un de ses membres, ne se borna point à blâmer énergiquement cette violence sacrilége, qui frappait le corps d'un homme dont le seul crime avait été de voter contre le gouvernement : elle chargea son grand référendaire de s'enquérir des faits, et, quand le haut dignitaire communiqua à la Chambre le résultat de son enquête, il accusa hautement la police d'avoir volontairement causé ce scandale, scandale d'autant plus blâmable que de nombreux précédents justifiaient le transport à bras d'un cercueil, et qu'en mainte occasion, et particulièrement aux obsèques de Delille, de Béclard et de M. Emmery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, la police avait autorisé le transport à bras de leurs restes et par leurs amis et par leurs élèves. Le cercueil de M. Emmery, entre autres, avait été porté, de cette manière, par les élèves de son séminaire, jusqu'au cimetière d'Issy.

M. de Corbière entendit tous ces reproches, et les accueillit avec cette froideur hautaine qui lui était naturelle, et qui parfois soulevait contre lui à la Chambre de si terribles orages, et non-seulement il ne crut pas devoir adresser une seule parole de blâme à l'agent qui avait outragé les restes de l'homme de bien qu'il avait, lui, ministre, outragé pendant sa vie, mais encore il monta à la tribune, et répondit :

« Si les orateurs que nous avons entendus s'étaient bor-

(1) Achille de Vaulabelle, *Histoire des Deux Restaurations*, tome VI, chapitre VII.

nés à exprimer leurs sentiments pénibles, j'aurais respecté leur douleur et gardé le silence. Mais encore des plaintes contre l'administration !... La conduite du préfet de police et de ses agents a été ce qu'elle devait être, et ils eussent manqué à leur devoir et encouru mon juste blâme en agissant autrement qu'ils ne l'ont fait. »

La Chambre remercia le grand référendaire de son rapport, et décida qu'elle attendrait le terme de l'information judiciaire alors commencée. — Bien entendu, l'information eut un terme, mais n'eut point de résultat.

En même temps que les journaux de l'opposition ou indépendants manifestaient, le lendemain, dans leurs premières colonnes, l'indignation dont ils n'étaient que les interprètes, les journaux du gouvernement publiaient une note venue évidemment du ministère ou de la préfecture ; car, quoique imprimée dans trois journaux différents, elle se ressemblait, et par le fond, et par la forme.

Voici, à peu près, le texte de cette note, dont le but était de rejeter la responsabilité des scènes de la veille sur le compte des *bonapartistes* :

« L'hydre de l'anarchie relève sa tête, que l'on croyait à jamais coupée ; la Révolution, que l'on croyait éteinte, renaît de ses cendres, et frappe à nos portes. Elle s'avance, tout armée, dans l'ombre et le silence, et la monarchie va de nouveau se trouver en face de son éternelle ennemie.

» Alerte, fidèles serviteurs de Sa Majesté ! debout, sujets dévoués ! l'autel et le trône, le prêtre et le roi sont menacés.

» Les regrettables événements d'hier ont donné lieu à des scènes de violence ; des cris de menace, des cris de sédition, des cris de mort ont été proférés.

» Heureusement, le préfet de police tenait déjà, depuis vingt-quatre heures, en ses mains, les fils principaux de la trame. Grâce au zèle ardent de cet habile administrateur, le complot a été déjoué, et il espère avoir apaisé la tempête qui, une fois encore, menaçait d'engloutir le vaisseau de l'État.

» Le chef de cette vaste conspiration a été arrêté. Il est entre les mains de la justice, et les amis de l'ordre, les fidèles sujets du roi connaîtront de quelle importance est cette capture, quand ils sauront que le chef de ce complot, qui avait pour but de renverser le roi, et de mettre sur le trône le duc de Reichstadt, n'est autre que le célèbre Corse

Sarranti, arrivé récemment de l'Inde, où le complot est né.

» On frémit en songeant au danger dont le gouvernement de Sa Majesté était menacé. Mais l'horreur succédera bien vite à l'indignation, et l'on saura une fois de plus à quoi s'en tenir sur le compte des hommes qui, après avoir servi l'usurpateur, servent son fils, quand on saura que ce même Sarranti, qui se cachait depuis quelques jours dans la capitale est le même qui a quitté Paris il y a sept ans, sous le coup d'une accusation de vol et d'assassinat.

» Ceux qui ont lu les journaux du temps se souviennent peut-être que le petit village de Viry-sur-Orge fut, dans l'année 1820, le théâtre d'un crime épouvantable. Un des hommes les plus considérés du canton trouva, en rentrant un soir chez lui, sa caisse forcée, sa gouvernante assassinée, ses deux jeunes neveux enlevés et le précepteur des deux enfants disparu.

» Ce précepteur n'était autre que M. Sarranti.

» Une instruction judiciaire est déjà commencée. »

X

Communion d'âmes.

Le regard expressif que M. Sarranti avait jeté à l'abbé Dominique, et les quelques mots qu'il avait prononcés au moment de son arrestation, commandaient au pauvre moine une réserve absolue, une suprême discrétion.

D'abord séparé de son père, Dominique s'était élancé dans la direction ascendante de la rue de Rivoli. Là, il avait retrouvé un groupe agité, tumultueux, et il avait compris que ce groupe, qui s'acheminait rapidement vers les Tuileries, avait pour centre M. Sarranti. En conséquence,

il avait suivi, mais de loin, et comme prudemment il devait faire, à cause de son costume, si facile à reconnaitre.

En effet, Dominique, à cette époque, était peut-être le seul moine dominicain qui habitât Paris.

Au coin de la rue Saint-Nicaise, le groupe s'arrêta, et, du coin de la place des Pyramides, où il était arrivé, Dominique vit celui qui paraissait le chef des agents appeler un fiacre, et, dans ce fiacre accouru à son appel, faire monter M. Sarranti.

Il suivit le fiacre, traversa le Carrousel aussi rapidement que le lui permettait sa robe, et arriva au guichet du quai des Tuileries au moment où le fiacre tournait le pont Neuf.

Il était évident que la voiture roulait vers la préfecture de police.

L'abbé Dominique, en voyant le fiacre disparaître au coin du quai des Lunettes, sentit tout le sang de ses veines affluer à son cœur, et mille pensées sinistres lui monter au cerveau.

Il rentra chez lui anéanti, le corps brisé, l'âme éperdue.

Deux jours et deux nuits passés en diligence, les émotions de toute nature de la journée, l'incertitude des causes qui motivaient l'arrestation de son père, c'était là plus qu'il n'en fallait pour courber le corps le plus robuste, pour dompter l'âme la plus vaillante.

Quand il arriva dans sa chambre, il faisait déjà nuit. Il se jeta sur son lit sans prendre de nourriture, et essaya de prendre quelque repos. Mais mille fantômes s'assirent à son chevet, et, au bout d'un quart d'heure, il était debout et marchant précipitamment dans sa chambre, comme si, pour dormir, il avait besoin de briser le reste de force ou plutôt de fièvre qui brûlait en lui.

L'inquiétude le poussa dehors. La nuit venue, sa robe, perdue dans l'obscurité, ne le désignait plus à l'attention générale. Il s'achemina vers cette préfecture de police où s'était en quelque sorte englouti son père ; gouffre pareil à celui où s'enfonce le plongeur de Schiller, et d'où, comme le plongeur, on sort épouvanté des monstres de toute espèce qu'on y a vus.

Cependant, il n'osa point se hasarder à y entrer. Si l'on savait que Sarranti était son père, son nom à lui était une dénonciation.

M. Sarranti n'avait-il pas été arrêté sous le nom de Dubreuil ? Ne valait-il pas mieux le laisser écrouer sous le bénéfice de ce faux nom, qui ne dénonçait pas le conspirateur dangereux et obstiné ?

Dominique ignorait encore pour quelle cause son père rentrait en France, mais il devinait bien que c'était pour cette cause à laquelle il avait voué sa vie : celle de l'empereur, ou plutôt, l'empereur étant mort, celle du duc de Reichstadt.

Pendant deux heures, le fils erra comme une ombre autour de ce tombeau du père, allant de la rue Dauphine à la place du Harlay, du quai des Lunettes à la place du Palais-de-Justice, sans espoir de revoir celui qu'il cherchait, car c'eût été un miracle que de heurter la voiture qui le conduisait du Dépôt à quelque autre prison ; mais, ce miracle, Dieu pouvait le faire, et Dominique, bon, simple et grand, espérait instinctivement en Dieu.

Cette fois, son espoir fut trompé. A minuit, il rentra, se coucha, ferma les yeux, et, épuisé de fatigue, finit par s'endormir.

Mais à peine fut-il endormi, que les songes les plus sinistres l'assaillirent. Le cauchemar, comme une chauve-souris gigantesque, plana toute la nuit autour de sa tête, et, quand le jour vint, il se réveilla ; le sommeil, au lieu de réparer ses fatigues, n'avait fait que les augmenter.

Il se leva et essaya de retrouver, éveillé, les impressions du sommeil; il lui semblait qu'au milieu de ce chaos orageux un ange avait passé lumineux et pur.

Un jeune homme était venu à lui, au visage doux et loyal, lui avait tendu la main, et, dans une langue inconnue, et que pourtant il avait comprise, il lui avait dit : « Appuie-toi sur moi et je te soutiendrai. »

Ce visage lui était connu. Seulement, où, à quelle époque, dans quelle circonstance l'avait-il vu ? Ce personnage était-il même réel, ou n'était-ce qu'un des souvenirs vagues que l'on semble conserver d'une vie antérieure, qui ne se révèle à la nôtre que dans l'éclair d'un songe? n'était-il pas l'incarnation de l'espérance, ce rêve de l'homme éveillé?

Dominique, en essayant de voir clair dans les ténèbres de son cerveau, alla, tout pensif, s'asseoir près de la fenêtre, sur cette même chaise, où il s'était assis la veille pour re-

garder le tableau de *Saint Hyacinthe*, absent aujourd'hui. Alors, la mémoire de Carmélite et de Colomban lui revint au cœur, et, en se souvenant de ses deux amis, il se rappela Salvator.

Salvator, c'était l'ange de sa nuit, c'était le beau jeune homme au visage doux et loyal qui, debout à son chevet pendant son sommeil, avait écarté de son lit le spectre du désespoir.

Alors, la scène poignante au milieu de laquelle Salvator lui était apparu repassa tout entière devant ses yeux. Il se voyait encore assis dans le pavillon de Colomban, au Bas-Meudon, disant lentement les prières des morts, tandis que des larmes descendaient de ses yeux levés au ciel.

Tout à coup, deux jeunes gens étaient entrés dans la chambre mortuaire, tête nue et inclinée : ces deux jeunes gens, c'étaient Jean Robert et Salvator.

Salvator, en l'apercevant, avait poussé une espèce de cri joyeux, dont il n'eût jamais pu comprendre le sens intime, si Salvator, s'approchant de lui, ne lui eût dit d'une voix à la fois ferme et émue : « Mon père, sans vous en douter, vous avez sauvé la vie à l'homme qui est devant vous; et cet homme, qui ne vous a jamais vu depuis, qui jamais ne vous a rencontré, vous a voué une profonde reconnaissance... Je ne sais pas si vous aurez un jour besoin de moi; mais, sur la chose la plus sainte qui ait jamais existé, sur le corps de l'homme d'honneur qui vient de rendre le dernier soupir, je vous jure que la vie que je vous dois est à vous. » Et lui Dominique avait répondu : « J'accepte, monsieur, quoique j'ignore quand et comment j'ai pu vous rendre le service que vous dites; mais les hommes sont frères, et mis en ce monde pour s'entr'aider. Donc, quand j'aurai besoin de vous, mon frère, j'irai à vous. Votre nom et votre adresse? »

On se souvient que Salvator était allé au bureau de Colomban, avait écrit son nom et son adresse sur un papier qu'il avait présenté au moine, et que le moine avait mis ce papier tout plié dans son livre d'heures.

Dominique alla vivement à sa bibliothèque, prit le livre sur le second rayon, et trouva le papier à la page où il l'avait déposé.

Alors, comme si la chose se fût passée le jour même, il

se rappela le costume, la voix, les traits, les moindres détails de la personne de Salvator, et il reconnut en lui le jeune homme au front doux et au sourire sympathique qu'il avait revu dans son rêve.

— Allons, dit-il, il n'y a pas à hésiter, et c'est une inspiration de Dieu. Ce jeune homme paraissait bien, je ne sais à quel titre, avec un des agents supérieurs de la police, le même avec lequel je l'ai vu causer encore hier devant l'église de l'Assomption; par cet agent, il peut savoir pour quelle cause mon père a été arrêté. Pas un moment à perdre; courons chez M. Salvator!

Il acheva à la hâte sa toilette monastique.

Au moment où il allait sortir, la concierge entra, tenant d'une main une tasse de lait, de l'autre un journal; mais Dominique n'avait le temps, ni de lire son journal, ni de déjeuner. Il dit à la concierge de déposer le tout sur la console; qu'il allait rentrer sans doute dans une heure ou deux, mais que, provisoirement, il était obligé de sortir.

Il descendit précipitamment l'escalier, et arriva au bout de dix minutes rue Mâcon, devant la maison qu'habitait Salvator.

Il chercha vainement le marteau ou la sonnette.

La porte s'ouvrait, le jour, avec une espèce de petite chaîne tirant un loquet; la nuit, on mettait la chaîne en dedans, et la porte était fermée.

Soit que personne ne fût encore sorti, soit que la chaîne fût par accident retombée en dedans, il n'y avait pas moyen d'ouvrir la porte.

Dominique fut donc obligé de frapper avec son poing d'abord, puis avec une pierre qu'il ramassa.

Sans doute eût-il frappé longtemps si la voix de Roland n'eût averti Salvator et Fragola qu'il arrivait une visite inattendue.

Fragola tendit l'oreille.

— C'est une visite d'ami, dit Salvator.

— A quoi reconnais-tu cela?

— Aux aboiements joyeux et caressants du chien. Ouvre la fenêtre, Fragola, et vois quel est ce visiteur ami.

Fragola ouvrit la fenêtre, et reconnut l'abbé Dominique pour l'avoir vu le jour de la mort de Colomban.

— C'est le moine, dite elle.

— Quel moine?... l'abbé Dominique?
— Oui.
— Oh! je te disais bien que c'était un ami!.. s'écria Salvator.

Et il descendit précipitamment les escaliers, précédé de Roland, qui s'était élancé par les degrés aussitôt qu'il avait vu la porte ouverte.

XI

Informations inutiles.

Salvator, avec un geste de tendresse respectueuse, tendit les deux mains à l'abbé Dominique.

— Vous, mon père! s'écria-t-il.
— Oui, répondit gravement le moine.
— Oh! venez et soyez le bienvenu!
— Vous me reconnaissez donc?
— N'êtes-vous pas mon sauveur?
— Vous me l'avez dit du moins, et, cela, dans une circonstance trop douloureuse pour qu'il soit besoin de vous la rappeler.
— Et je vous le répète.
— Vous souvenez-vous de ce que vous avez ajouté?
— Que, si jamais vous aviez besoin de moi, la vie que je vous devais était à vous.
— Je n'ai point oublié votre offre, comme vous voyez; car j'ai besoin de vous, et me voici.

En échangeant ces paroles, ils étaient arrivés dans cette petite salle à manger décorée sur un dessin antique de Pompéi.

Le jeune homme présenta une chaise au moine, et, tout

en faisant signe à Roland, qui flairait la robe de l'abbé Dominique comme s'il eût cherché lui-même en quelle circonstance il l'avait vu, il s'assit près de lui. Roland, écarté de la conversation par son maître, alla se blottir sous la table.

— Je vous écoute, mon père, dit Salvator.

Le moine posa sa main pâle et effilée sur la main de Salvator. Malgré sa pâleur, sa main était fiévreuse.

— Un homme pour lequel j'ai une profonde affection, dit l'abbé Dominique, arrivé depuis quelques jours seulement à Paris, a été arrêté hier à côté de moi, rue Saint-Honoré, près de l'église de l'Assomption, sans que j'aie osé lui porter secours, retenu que j'ai été par la robe dont je suis revêtu.

Salvator s'inclina.

— Je l'ai vu, mon père, dit-il, et je dois ajouter à sa louange qu'il s'est vigoureusement défendu.

L'abbé frissonna à ce souvenir.

— Oui, dit-il, et j'ai bien peur que cette défense si légitime ne lui soit, cependant, comptée comme un crime.

— Alors, continua Salvator en regardant fixement le moine, vous connaissez cet homme?

— Oh! je vous l'ai dit, j'ai pour lui une tendresse profonde.

— Et de quel crime est-il accusé? demanda Salvator.

— Voilà ce que j'ignore complétement, voilà ce que je voudrais connaître; et le service que je viens vous demander est de m'aider à savoir pour quelle cause il a été arrêté.

— Est-ce là tout ce que vous désiriez de moi, mon père?

— Oui; je vous ai vu venir au Bas-Meudon, accompagné d'un homme qui m'a paru un agent supérieur de la police. Hier, je vous ai revu causant avec cet homme. J'ai pensé que, par lui, vous pourriez peut-être savoir le crime dont mon... mon ami est accusé.

— Quel est le nom de votre ami, mon père?

— Dubreuil.

— Sa profession?

— C'est un ancien militaire, vivant, je crois, de sa fortune.

— D'où vient-il?

— De pays lointains, de l'Asie...

— Alors, c'est un voyageur?

— Oui, répondit l'abbé en hochant tristement la tête ; ne sommes-nous pas tous des voyageurs ?

— Je passe une redingote, mon père, et je suis à vous. Je ne veux pas vous retarder plus longtemps; car, si j'en crois la tristesse de votre visage, vous êtes en proie à une violente inquiétude.

— Oui, très-violente, répondit le moine.

Salvator, qui était en blouse, passa dans la pièce voisine, et, un instant après, reparut en redingote.

— Maintenant, dit-il, je suis à vos ordres, mon père.

L'abbé se leva vivement, et tous deux descendirent.

Roland leva la tête, les suivit de son regard intelligent jusqu'à ce qu'ils eussent refermé la porte; mais, voyant qu'on n'avait probablement pas besoin de lui, puisqu'on ne lui faisait pas signe de venir, il laissa retomber sa tête entre ses deux pattes, se contentant de pousser un profond soupir.

A la porte de la rue, Dominique s'arrêta.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— A la préfecture de police.

— Je vous demanderai la permission de prendre un fiacre, dit le moine. Ma robe est si reconnaissable, et il y aurait de si graves inconvénients peut-être pour mon ami à ce que l'on sût que je m'occupe de lui, que c'est, à ce que je crois, une indispensable précaution.

— J'allais vous le proposer, dit Salvator.

On appela un fiacre, et les deux jeunes gens montèrent dedans; Salvator descendit au bout du pont Saint-Michel.

— Je vais vous attendre au coin du quai et de la place Saint-Germain-l'Auxerrois, dit le moine.

Salvator fit de la tête un signe d'assentiment; le fiacre continua par la rue de la Barrillerie, Salvator descendit le quai des Orfèvres.

M. Jackal n'était point à la préfecture. Les scènes de la veille avaient mis Paris en émoi. On redoutait, ou plutôt, disons-le, on espérait quelques attroupements. Tous les agents de police, M. Jackal en tête, étaient dehors, et l'huissier ignorait l'heure de son retour.

Il n'y avait donc pas à l'attendre : mieux valait l'aller chercher.

Soit connaissance profonde de M. Jackal, soit instinct de conspirateur, Salvator savait où le trouver, lui.

Il descendit le quai, et, tournant à droite, prit le pont Neuf.

Il n'avait pas fait dix pas, qu'il croisa une voiture; il entendit le bruit d'une main frappant sur le carreau de la portière en signe d'appel : il s'arrêta.

La voiture s'arrêta de son côté.

La portière s'ouvrit.

— Montez! dit une voix.

Salvator allait s'excuser sur la nécessité où il était de rejoindre un ami, quand il reconnut, dans l'homme qui lui adressait cette invitation, le général la Fayette.

Il n'hésita point, et prit place près de lui.

La voiture repartit, mais doucement.

— Vous êtes monsieur Salvator, n'est-ce pas? demanda le général.

— Oui, et j'ai eu deux fois l'honneur de me trouver avec vous, général, comme délégué de la haute vente.

— C'est cela; je vous ai reconnu, et voilà pourquoi je vous ai arrêté. Vous êtes chef de loge, n'est-ce pas?

— Oui, général.

— Vous avez combien d'hommes?

— Je ne saurais vous dire précisément, général; mais j'en ai beaucoup.

— Deux cents, trois cents?

Salvator sourit.

— Général, dit-il, le jour où vous aurez besoin de moi, je vous promets trois mille soldats.

Le général regarda Salvator.

Salvator inclina la tête avec un geste d'affirmation.

Il y avait une si loyale expression de confiance sur la physionomie du jeune homme, qu'il était impossible de douter.

— Plus vous en avez, plus il est important que vous sachiez la nouvelle.

— Laquelle?

— L'affaire de Vienne a manqué.

— Je m'en doutais, dit Salvator. Aussi ai-je recommandé hier à mes hommes de ne pas se mêler au mouvement.

— Et vous avez bien fait. On veut aujourd'hui une émeute.

— Je sais cela.

— Mais vos hommes...?

— L'ordre donné pour hier subsiste pour aujourd'hui. Maintenant, général, oserai-je vous demander si la nouvelle que vous m'annoncez vient de source certaine.

— Je la tiens de M. de Marande, qui la tenait du duc d'Orléans.

— Et, sans doute, le prince a eu quelques détails?

— Des détails positifs. Un courrier est arrivé hier, sous prétexte d'affaires de commerce, envoyé par la maison Acrostein et Eskeles de Vienne à la maison Rothschild de Paris, mais, en réalité, pour prévenir le prince.

— Alors, le complot a été dénoncé?

— On ignore s'il a échoué par une machination de la police ou par un de ces accidents qui maintiennent ou changent la face des empires. Vous savez sans doute ce qui avait été décidé là-bas?

— Oui, un des principaux chefs de la conjuration nous a tout dit. Le duc de Reichstadt, par l'entremise de sa maîtresse, avait été mis en rapport avec un ancien serviteur de Napoléon, le général Lebastard de Prémont. Le jeune prince avait consenti à fuir, et le jour de cette fuite devait avoir lieu quand il manquerait une lettre au mot XAIPE écrit en lettres de bronze sur la porte d'une villa située entre la porte de Meidling et le pied du mont Vert. Voilà tout ce que je sais.

— Eh bien, le 24 mars, le E a manqué. A sept heures du soir, le duc a jeté un manteau sur ses épaules, et est sorti. Arrivé à la porte de Meidling, un gardien, — les gardiens du palais de Schœnbrünn sont des gendarmes de la cour, — un gardien a barré le chemin au duc.

« — C'est moi, a dit le prince; ne me reconnaissez-vous pas?

» — Si fait, monseigneur, a répondu le gardien en saluant; mais...

» — Serez-vous encore de garde ici dans deux heures?

» — Non, monseigneur; il est sept heures et demie, et, à neuf heures précises, on me relève.

» — Eh bien, dites à votre successeur que je suis sorti, afin que, si, par hasard, il ne me connaissait pas, il me laisse

rentrer. Après une chaude aventure d'amour, il serait triste de passer une froide nuit sur la route.

« Et, en disant ces mots, le prince mit quatre pièces d'or dans la main du gendarme.

» — Vous partagerez avec votre successeur, lui dit-il; il ne serait pas juste que celui qui me laisse sortir eût tout, et que celui qui me laissera rentrer n'eût rien.

» Le soldat prit les quatre pièces d'or, et le duc franchit la grille. Au pied du mont Vert, une voiture attendait avec une escorte de quatre hommes à cheval : le duc monta dans la voiture, qui partit au galop; les quatre hommes suivirent.

» L'un de ces quatre hommes était le général Lebastard de Prémont; il devait faire les trois premières postes à cheval, ensuite monter près du duc et continuer son chemin avec lui. On tourna le château de Schœnbrünn, et l'on parvint, par Baumgarten et Hutteldorf, à Weidlingen. Là est un pont jeté sur la Vienne. Sur ce pont se trouvait une voiture renversée, portant des veaux au marché; les veaux étaient entassés au milieu du pont, et barraient le chemin.

» — Ouvrez la route! dit le général à ses trois compagnons.

» Ceux-ci descendirent de cheval, et s'apprêtèrent à enlever l'obstacle; mais, au même moment, on vit reluire le casque et les épaulettes d'un officier supérieur qui sortait de l'auberge voisine, le général Houdon. Derrière lui marchaient une vingtaine d'hommes.

» — Retournez! dit le général à l'homme déguisé en postillon.

» Celui-ci, qui comprenait l'urgence de la situation, faisait déjà volter ses chevaux, lorsque l'on entendit le galop d'une troupe de cavaliers qui arrivaient par la route qu'on venait de suivre.

» — Fuyez, général! cria le duc; nous sommes trahis.

» — Mais, vous, monseigneur...?

» — Oh! moi, soyez tranquille, il ne m'arrivera aucun mal... Fuyez! fuyez!

» — Cependant, monseigneur...

» — Je vous dis de fuir, ou vous êtes perdu!... et, s'il le faut, au nom de mon père, je vous l'ordonne.

» — De par l'empereur, cria une voix forte, arrêtez!

» — Vous entendez? dit le duc. Fuyez, je le veux, je vous en prie !

» — Votre main, monseigneur...

» Le duc a passé sa main par la portière, le général y a appuyé ses lèvres; puis, enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, et lui rendant la main, il l'a lancé par-dessus le parapet... On a entendu le bruit de l'homme et du cheval tombant dans la rivière, et puis plus rien ! La nuit était trop obscure pour qu'on pût voir ce qu'ils étaient devenus. Quant au duc, il a été conduit à Vienne, au palais de l'empereur.

— Et, demanda Salvator, vous pensez, général, que c'est un simple hasard qui a renversé cette voiture, et amené ces soldats de chaque côté du pont?

— C'est possible; mais ce n'est point l'avis du duc d'Orléans: il croit que la police de M. de Metternich a été prévenue par la police française. En tout cas, vous voilà renseigné... De la prudence !

Le général fit arrêter sa voiture.

— Soyez tranquille, général! dit Salvator.

Puis, comme il hésitait à descendre:

— Eh bien? demanda la Fayette.

— M'accorderez-vous, en vous quittant, la même faveur que le duc de Reichstadt avait accordée au général Lebastard de Prémont?

Et il prit la main du général pour la baiser; mais celui-ci retira sa main, et, lui présentant les deux joues:

— Embrassez-moi, dit-il, et baisez, à mon intention, la main de la première jolie femme que vous rencontrerez.

Salvator embrassa le général, et descendit de la voiture, qui continua son chemin vers le Luxembourg.

Quant à Salvator, il revint par la rue Dauphine et le pont des Arts.

Le fiacre attendait à l'angle du quai et de la place Saint-Germain-l'Auxerrois.

Les angoisses du pauvre Dominique eussent été bien autrement terribles, si le général la Fayette lui eût dit, à lui, ce qu'il venait de raconter à Salvator !

Salvator, en deux mots, annonça l'absence de M. Jackal à Dominique, et, sans lui dire qui l'avait retardé, lui expliqua la cause de son retard.

Mais, nous le répétons, Salvator savait où trouver M. Jackal.

En effet, sans hésitation aucune, il ordonna au fiacre d'aller stationner avec frère Dominique au coin de la rue Neuve-du-Luxembourg, et lui, prenant par la cour du Louvre, tandis que le fiacre suivait les quais, gagna, en descendant, la rue Saint-Honoré.

Ainsi qu'il l'avait prévu, dès l'église Saint-Roch, la rue Saint-Honoré était encombrée.

Il y a à Paris les curieux du jour et les curieux du lendemain : les curieux du jour, qui font l'événement, et les curieux du lendemain, qui viennent visiter le théâtre de l'événement.

Or, dix ou douze mille curieux du lendemain visitaient, avec leurs femmes et leurs enfants, le théâtre de l'événement.

On eût dit une promenade à Saint-Cloud ou à Versailles, un jour de fête.

C'était au milieu de ces curieux que Salvator comptait retrouver M. Jackal.

Il s'engagea dans cette presse.

Nous ne dirons pas combien, avant d'arriver à la rue de la Paix, combien de regards avaient correspondu avec le sien, combien de mains avaient touché la sienne, et, cependant, aucune parole n'était échangée; un geste seulement qui signifiait : « Rien. »

En face de l'hôtel de Mayence, Salvator s'arrêta. Il venait de rencontrer ce qu'il cherchait.

Vêtu d'une redingote à la propriétaire, coiffé d'un chapeau à la Bolivar, un parapluie sous le bras, et prenant une prise de tabac dans une tabatière à la Charte, M. Jackal pérorait et racontait emphatiquement, et au plus grand désavantage de la police, bien entendu, les événements de la veille.

Dans un moment où M. Jackal venait de relever ses lunettes, son regard se croisa avec celui de Salvator ; ce regard resta impassible, et, cependant, Salvator comprit que M. Jackal l'avait vu.

En effet, un instant après, le regard de M. Jackal reprit la même direction, et ce regard exprimait cette question :

— Avez-vous quelque chose à me dire?

— Oui, répondit Salvator.

— Alors, marchez devant; je vous suis.

Salvator marcha devant, et entra sous une porte cochère. M. Jackal l'y suivit.

Salvator alla à lui, et, s'inclinant légèrement, mais sans lui donner la main :

— Vous me croirez si vous voulez, monsieur Jackal, lui dit-il, mais c'est vous que je cherchais.

— Je vous crois, monsieur Salvator, dit le chef de la police avec son fin sourire.

— Oui, le hasard m'a servi merveilleusement, fit Salvator. Je viens de la préfecture.

— Vraiment! dit M. Jackal, vous avez pris la peine de passer chez moi?

— Oui, et votre huissier en fera foi. Seulement, comme il n'a pu me dire où je vous trouverais, force m'a été de le deviner, et je me suis mis en quête de vous, confiant dans ma bonne étoile.

— Aurais-je le bonheur de pouvoir vous rendre quelque service, cher monsieur Salvator? demanda M. Jackal.

— Eh! mon Dieu! oui, répondit le jeune homme, vous pouvez avoir ce bonheur-là, si toutefois vous le voulez.

— Cher monsieur Salvator, vous êtes trop avare de ces occasions-là pour que je les laisse échapper.

— Voici, dit Salvator, et c'est bien simple, comme vous allez voir. L'ami d'un de mes amis a été arrêté hier au soir dans la bagarre.

— Ah! fit M. Jackal.

— Cela vous étonne? dit Salvator.

— Non, car j'ai entendu dire qu'il avait été fait hier un grand nombre d'arrestations. Mettez-moi sur la voie, cher monsieur Salvator.

— C'est bien facile; je vous l'ai montré au moment où on l'arrêtait.

— Ah!... c'est justement celui-là?... Chose étrange!...

— Le reconnaîtriez-vous parmi les prisonniers?

— Je ne puis pas en répondre; j'ai la vue si courte! mais, si vous vouliez m'aider de son nom...

— Il s'appelle Dubreuil.

— Dubreuil? Attendez donc, fit M. Jackal en se frappant le front de la main, comme un homme qui cherche à ras-

sembler ses idées. Dubreuil?... Oui, oui, oui, je connais ce nom-là.

— Mais, si vous aviez besoin de renseignements, je pourrais vous chercher dans la foule les deux agents qui l'ont arrêté? Leurs figures me sont si présentes, que je les reconnaîtrais, j'en suis sûr...

— Vous croyez ?

— D'autant plus que je les avais déjà remarqués dans l'église...

— Non, c'est inutile. Désireriez-vous quelques renseignements sur cet infortuné?

— Mais je désirerais tout simplement savoir pour quelle cause cet infortuné, comme vous l'appelez, a été arrêté.

— Ah ! cela, je ne puis vous le dire en ce moment.

— En tout cas, vous me direz bien où vous croyez qu'il soit?

— Au Dépôt, naturellement... si toutefois quelque charge particulière ne l'a pas fait transférer soit à la Conciergerie, soit à la Force.

— Le renseignement est vague.

— Que voulez-vous, cher monsieur Salvator! vous me prenez à l'improviste.

— Vous, monsieur Jackal! vous y prend-on jamais?

— Bon! vous voilà comme les autres. Parce que je m'appelle M. Jackal, vous tirez des analogies de mon nom, et vous me croyez fin comme un renard.

— Dame! c'est votre réputation.

— Eh bien, je suis le contraire de Figaro : je vaux moins que ma réputation, je vous jure. Non, je suis un bonhomme, et c'est ce qui fait ma force. On me croit fin, on redoute mes finesses, et l'on se laisse prendre à ma bonhomie. Le jour où un diplomate ne mentira point, il trompera tous ses confrères; car jamais ils ne pourront croire qu'il dit la vérité.

— Voyons, cher monsieur Jackal, vous ne me ferez pas croire que vous avez donné l'ordre d'arrêter un homme sans savoir la cause pour laquelle vous le faisiez arrêter.

— Mais, à vous entendre, on dirait que c'est moi qui suis roi de France.

— Non, mais vous êtes roi de Jérusalem.

— Vice-roi, et encore! préfet tout au plus. N'y a-t-il pas

M. de Corbière et M. Delavau qui règnent avant moi dans mon royaume?

— Ainsi, dit Salvator regardant fixement le chef de la police, vous refusez de me répondre?

— Mais je ne refuse pas, monsieur Salvator; seulement, cela m'est littéralement impossible. Que puis-je vous dire, moi?... On a arrêté M. Dubreuil?

— Oui, M. Dubreuil.

— Eh bien, il y a eu une raison pour cela.

— C'est justement cette raison que je vous demande.

— Il aura troublé l'ordre...

— Non, car je le regardais au moment où il a été arrêté; et, tout au contraire, il était fort tranquille.

— Eh bien, alors, on l'aura pris pour un autre.

— Cela arrive donc quelquefois?

— Ah! mais, dit M. Jackal en bourrant son nez de tabac, il n'y a que notre saint-père qui soit infaillible, et encore...

— Permettez-moi de commenter vos paroles, cher monsieur Jackal.

— Commentez-les; mais, en vérité, c'est trop d'honneur que vous leur faites.

— La figure de l'homme arrêté vous est inconnue?

— Oui, je le voyais hier pour la première fois.

— Son nom vous est inconnu?

— Son nom de Dubreuil... oui.

— Et la cause de son arrestation vous est inconnue?

M. Jackal rabattit ses lunettes sur ses yeux.

— Complétement inconnue, dit-il.

— D'où je conclus, continua Salvator, que la cause de son arrestation est peu grave, et, par conséquent, ne saurait être de longue durée.

— Oh! certainement, répondit d'un air paterne M. Jackal. Est-ce cela que vous voulez savoir?

— Oui.

— Alors, que ne le disiez-vous plus tôt? Je ne veux pas avancer que l'ami de votre ami soit relâché à l'heure où je vous parle; mais, puisqu'il est votre protégé, vous n'avez absolument rien à craindre, et, en rentrant à la préfecture, je vais ouvrir les deux battants de la porte à ce gaillard-là.

— Merci! dit Salvator en regardant profondément l'homme de police. Ainsi, je puis compter sur vous?

— C'est-à-dire que votre ami peut dormir sur les deux oreilles. Je n'ai pas, dans mes cartons... sérieux, un seul dossier au nom de Dubreuil. Est-ce là tout ce que vous désiriez de moi ?

— Pas autre chose.

— En vérité, monsieur Salvator, continua l'homme de police en voyant que la foule s'écoulait, et que les rassemblements étaient à peu près dissipés; en vérité, les services que vous me demandez ressemblent beaucoup aux attroupements : on croit les tenir, et ils vous crèvent dans la main comme des bulles de savon.

— C'est que parfois, dit Salvator en riant, les attroupements obligent comme les services. Voilà pourquoi ils sont si rares, et, par conséquent, si précieux.

M. Jackal releva ses lunettes, regarda Salvator, bourra son nez de tabac, et, rabattant ses lunettes :

— Ainsi donc? dit-il.

— Ainsi au revoir, cher monsieur Jackal, répondit Salvator.

Et, saluant l'homme de police sans plus lui donner la main en le quittant qu'en l'abordant, il traversa la rue Saint-Honoré de droite à gauche, et s'en alla rejoindre Dominique, qui l'attendait dans son fiacre, au coin de la rue Neuve-du-Luxembourg.

Alors, ouvrant la portière du fiacre, et tendant les deux mains à Dominique:

— Vous êtes homme, dit-il, vous êtes chrétien; par conséquent, vous savez ce que c'est que la douleur et la résignation...

— Mon Dieu! dit le moine en joignant ses mains blanches et effilées.

— Eh bien, la position de votre ami est grave, très-grave!

— Il vous a donc tout dit?

— Il ne m'a rien dit, au contraire, et voilà ce qui m'effraye. Il ne connaît pas votre ami de visage; il a entendu prononcer hier pour la première fois le nom de Dubreuil, et il ne sait pas la cause de son arrestation... Défiez-vous, mon frère, je vous le répète, la chose est grave, très-grave!

— Que faire?

— Rentrez chez vous. Je vais m'enquerir de mon côté; enquérez-vous du vôtre, et comptez sur moi.

— Ami, dit Dominique, puisque vous êtes si bon...

— Quoi? demanda Salvator en regardant le moine.

— Laissez-moi vous demander pardon de ne pas vous avoir tout dit.

— Est-il encore temps? Parlez!

— Eh bien, l'homme arrêté ne s'appelle pas Dubreuil, il n'est pas mon ami.

— Non?

— Il s'appelle Sarranti, et il est mon père.

— Ah! s'écria Salvator, je sais tout maintenant.

Puis, regardant le moine :

— Entrez dans la première église que vous rencontrerez, mon frère, et priez!

— Et vous?

— Moi... je tâcherai d'agir.

Le moine prit la main de Salvator, et, avant que celui-ci eût eu le temps de s'y opposer, il la baisa.

— Frère, frère, dit Salvator, je vous l'ai dit, je suis à vous de corps et d'âme, mais il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. Adieu!

Il referma la portière, et s'éloigna rapidement.

— A l'église Saint-Germain-des-Prés! dit le moine.

Et, tandis que le fiacre prenait le chemin du pont de la Concorde avec l'allure ordinaire d'un fiacre, Salvator remontait rapidement la rue de Rivoli.

XII

Le spectre.

L'église Saint-Germain-des-Prés, avec son porche roman, ses piliers massifs, ses cintres surbaissés, son parfum de

VIIIe siècle, est une des églises les plus sombres de Paris, et, par conséquent, une de celles où l'on peut le plus facilement trouver l'isolement du corps et l'élévation de l'âme.

Ce n'était donc pas sans raison que Dominique, le moine indulgent, mais l'homme austère, avait choisi Saint-Germain-des-Prés pour y parler à Dieu de son père.

Il pria longtemps, et il était plus de cinq heures de l'après-midi lorsqu'il en sortit les mains perdues dans ses grandes manches, la tête inclinée sur sa poitrine.

Il s'achemina lentement vers la rue du Pot-de-Fer, tout en espérant — d'une espérance bien vague et bien timide cependant — que son père, sorti de prison, serait venu le demander.

Aussi sa première question à la bonne femme qui cumulait près de l'abbé les fonctions de concierge et celles de femme de ménage fut-elle pour s'informer si personne ne l'avait demandé en son absence.

— Si fait, mon père, dit la concierge, un monsieur...

Dominique tressaillit.

— Son nom ? demanda-t-il.

— Il ne me l'a pas dit.

— Vous ne le connaissez pas?

— Non... c'est la première fois qu'il vient.

— Vous êtes bien sûre que ce n'est point celui qui m'a apporté une lettre avant-hier ?

— Oh ! non, celui-là, je l'eusse bien reconnu : il n'y a pas deux figures aussi sombres à Paris.

— Pauvre père ! murmura Dominique.

— Non, continua la concierge, la personne qui est venue deux fois, — car elle est venue deux fois : une fois à midi, et l'autre à quatre heures; — la personne qui est venue deux fois est maigre et chauve. C'est un homme d'une soixantaine d'années, qui a de petits yeux enfoncés dans la tête comme ceux d'une taupe, et qui a l'air tout malade. Du reste, vous le verrez probablement tout à l'heure; car il a dit qu'il allait faire une course, et qu'il reviendrait... Faudra-t-il le laisser monter ?

— Certes, dit l'abbé distrait; car rien ne lui importait, en ce moment, que ce qui venait de son père.

Et, prenant sa clef, il s'apprêta à monter.

— Mais, dit la bonne femme, monsieur l'abbé...

— Quoi ?

— Vous avez donc déjeuné dehors?

— Non, fit l'abbé en secouant la tête.

— Mais, alors, vous n'avez pas mangé de la journée?

— Je n'y ai pas songé... Vous irez chercher quelque chose chez le restaurateur, ce qu'il vous plaira.

— Si monsieur l'abbé voulait, dit la bonne femme en jetant un coup d'œil à son fourneau, j'ai d'abord un bon bouillon...

— Soit!

— Puis je lui mettrais deux côtelettes sur le gril; cela lui vaudrait bien mieux que de la viande de restaurateur.

— Faites comme vous voudrez.

— Dans cinq minutes, le bouillon et les côtelettes seront chez vous.

L'abbé fit avec la tête un signe d'adhésion, et monta l'escalier.

Entré dans sa chambre, il ouvrit la fenêtre. Les derniers rayons du soleil couchant se glissaient dorés entre les branches des arbres du Luxembourg, dont les bourgeons commençaient à se gonfler.

Il y avait dans l'air cette petite brume violâtre qui annonce l'approche du printemps.

L'abbé s'assit, appuya son coude sur le rebord de la fenêtre, regardant et écoutant des volées de moineaux francs qui gazouillaient avant de rentrer dans leurs charmilles.

La concierge, comme elle avait promis de le faire, monta le bouillon et les deux côtelettes; puis, sans troubler le moine dans sa méditation, car elle était habituée à le voir méditer ainsi, elle plaça devant lui la table, et sur la table son dîner.

L'abbé avait pris l'habitude d'émietter du pain sur sa fenêtre, et les oiseaux, accoutumés à cette sportule, accouraient comme des clients romains à la porte de Lucullus ou de César.

Pendant un mois, la fenêtre était restée close; pendant un mois, les oiseaux avaient appelé vainement leur ami; pendant un mois, ils étaient venus se poser inutilement sur le rebord extérieur de cette fenêtre, et regarder curieusement à travers la vitre.

La chambre était vide : l'abbé Dominique était à Penhoël.

Mais, lorsque les oiseaux virent la fenêtre ouverte, eur caquetage redoubla. On eût dit qu'ils s'annonçaient les uns aux autres cette bonne nouvelle. Enfin, quelques-uns d'entre eux, à la mémoire meilleure, se hasardèrent à venir voleter autour du moine.

Ce bruit d'ailes le tira de sa rêverie.

— Ah! dit-il, pauvres petits, je vous oubliais, et vous vous souvenez; vous êtes meilleurs que moi!

Et, prenant son pain comme il faisait autrefois, il l'émietta sur sa fenêtre.

Aussitôt, ce ne furent plus deux ou trois moineaux plus hardis qui se hasardèrent à s'approcher : ce fut tout le vol de ses anciens pensionnaires qui vint tourbillonner autour de lui.

— Libres, libres, libres! murmurait Dominique; vous êtes libres, charmants oiseaux, et mon père, lui, est prisonnier!

Et il retomba dans son fauteuil, où il demeura plongé pendant quelques instants dans une profonde rêverie.

Puis, enfin, machinalement, il but son bouillon et mangea ses côtelettes avec la croûte du pain dont il avait donné la mie aux oiseaux.

Cependant, le soleil descendait de plus en plus vers l'horizon; il ne dorait plus que l'extrémité des branches et le sommet des cheminées. Les petits oiseaux s'en étaient allés, et on entendait au loin, dans les charmilles, leur caquetage, qui allait s'éteignant de plus en plus.

Toujours machinalement, Dominique étendit la main et déplia son journal.

Les deux premières colonnes contenaient le récit verbeux des événements de la veille. L'abbé Dominique, qui savait à quoi s'en tenir là-dessus, pour le moins aussi bien qu'un journal du ministère, sauta les deux colonnes; mais, arrivé à la troisième, il lui passa comme un éblouissement devant les yeux; tout son corps trembla, un frisson courut en lui de la tête aux pieds, une sueur froide inonda son front : il venait de voir trois fois répété, avant d'avoir rien lu, son nom, ou plutôt le nom de son père.

A propos de quoi le nom de M. Sarranti était-il trois fois répété dans les colonnes de ce journal?

Le pauvre Dominique venait de ressentir une commotion pareille à celle qui dut frapper les convives de Balthazar

quand la main invisible traça sur la muraille les trois mots mortels et flamboyants.

Il se frotta les yeux comme si une image de sang l'aveuglait; il essaya de lire; mais le journal tremblait à ce point entre ses deux mains, que les lignes miroitaient en l'éblouissant comme les reflets d'une glace que l'on agite.

Enfin, il étendit la feuille sur ses genoux, la fixa de chaque côté avec ses deux mains, et, aux dernières lueurs du jour, il lut...

Vous devinez ce qu'il lut, n'est-ce pas? Il lut la note terrible insérée dans les journaux, et que nous avons mise sous vos yeux; la note dans laquelle son père était accusé de vol et d'assassinat!

Le tonnerre n'eût pas plus mortellement et plus brutalement terrassé un homme que ne le faisait l'effroyable article.

Mais, tout à coup, il bondit de son fauteuil à son secrétaire en s'écriant :

— Oh! mais béni soit Dieu! Cette calomnie, ô mon père! va rentrer dans l'enfer d'où elle est sortie.

Et, du tiroir, il tira le papier que nous connaissons, la confession écrite de M. Gérard.

Il baisa ardemment le rouleau qui renfermait la vie d'un homme; plus que sa vie, son honneur! — l'honneur de son père!

Il l'ouvrit pour s'assurer que c'était bien le rouleau précieux, et que, dans sa précipitation, il ne se trompait pas; et, ayant reconnu l'écriture, ayant relu le nom dont il était signé, il le baisa de nouveau; puis, le passant sous sa robe, le pressant contre sa poitrine, il sortit de la chambre, ferma la porte, et descendit rapidement l'escalier.

Un homme montait l'escalier en même temps que l'abbé Dominique le descendait. Mais l'abbé ne faisait pas attention à cet homme; il allait passer près de lui sans le remarquer, presque sans le voir, quand il se sentit arrêté par la manche de sa robe.

— Pardon, monsieur l'abbé, dit celui qui l'arrêtait, j'allais chez vous.

Le timbre de cette voix fit tressaillir Dominique; elle ne lui était pas inconnue.

— Chez moi ?... Plus tard, dit Dominique ; je n'ai pas le temps de remonter.

— Ni moi celui de revenir, dit l'homme en saisissant cette fois le bras du moine avec la manche.

Dominique sentit s'abattre sur lui quelque chose comme une profonde terreur.

Ces mains de fer qui lui comprimaient le bras semblaient les mains d'un squelette.

Il essaya de voir celui qui l'arrêtait ainsi au passage ; mais l'escalier était dans l'obscurité, un seul rayon de jour mourant filtrait par un œil-de-bœuf, et éclairait un étroit espace.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? demanda le moine essayant, mais en vain, de dégager son bras.

— Je suis M. Gérard, dit l'homme, et je viens pour ce que vous savez.

Dominique jeta un cri.

Mais la chose lui paraissait tellement impossible, qu'avant d'y croire, au témoignage de ses oreilles il voulut joindre le témoignage de ses yeux.

Il prit l'homme à son tour par les deux bras, et bondit avec lui jusqu'à ce rayon de jour rougeâtre, le seul qui éclairât l'escalier.

La tête du spectre se trouva dans la lumière.

C'était bien, en effet, M. Gérard.

L'abbé recula jusqu'au mur, l'œil effaré, les cheveux dressés sur la tête, ses deux mâchoires claquant l'une contre l'autre.

Là, il resta dans l'attitude d'un homme qui verrait un cadavre se dresser dans sa bière, et, d'une voix sourde, il laissa échapper ce seul mot :

— Vivant !

— Sans doute, vivant, dit M. Gérard. Dieu a eu pitié de mon repentir, et m'a envoyé un bon jeune médecin qui m'a guéri.

— Vous ? s'écria l'abbé, qui se croyait en proie à quelque songe terrible.

— Eh bien, oui, moi... Je conçois que vous m'ayez cru mort, mais je ne le suis pas.

— Et c'est vous qui êtes venu deux fois aujourd'hui déjà?

— Et qui reviens une troisième... Je serais revenu dix fois ;

je tenais, vous le comprenez bien, à ce que vous ne continuassiez pas à me croire mort.

— Mais pourquoi aujourd'hui plutôt qu'un autre jour? demanda machinalement l'abbé regardant l'assassin avec des yeux hagards.

— Mais vous n'avez donc pas lu les journaux?... dit M. Gérard.

— Si fait, je les ai lus, répondit d'une voix sourde le moine, qui commençait à mesurer l'abîme en face duquel il se trouvait.

— Alors, si vous les avez lus, vous devez comprendre le but de ma visite.

Dominique comprenait, en effet, et une sueur froide lui coulait par tout le corps.

— Moi vivant, continua Gérard en baissant la voix, ma confession est nulle.

— Nulle?... répéta machinalement le moine.

— Oui, n'est-il pas défendu aux prêtres, sous peine de damnation éternelle, de révéler la confession sans en avoir obtenu la permission du pénitent?

— Cette permission, s'écria le moine, vous me l'avez donnée.

— Moi mort, oui sans doute; mais, vivant, je la retire.

— Malheureux! s'écria le moine, et mon père?

— Qu'il se défende, qu'il m'accuse, qu'il prouve; mais vous, confesseur, silence!

— C'est bien, dit Dominique comprenant qu'il n'y avait pas à se débattre contre une fatalité qui se présentait à lui sous la forme d'un des dogmes fondamentaux de l'Église, c'est bien, misérable! je me tairai.

Et, repoussant de la main Gérard, il fit un mouvement pour remonter chez lui.

Mais Gérard se cramponna à lui.

— Que me voulez-vous encore? demanda le moine.

— Ce que je veux? dit l'assassin. Je veux le papier que, dans un moment de délire, je vous ai donné.

Dominique porta ses deux mains à sa poitrine.

— Vous l'avez, dit Gérard; il est là... rendez-le moi.

Et le moine sentit de nouveau sur son bras la pression de la main de fer, tandis que le doigt étendu de l'assassin touchait presque le manuscrit.

— Oui, il est là, dit l'abbé Dominique ; mais où il est, je vous jure, foi de prêtre, qu'il restera.

— Vous vouliez donc mentir à votre serment? vous vouliez donc révéler la confession ?

— Je vous ai dit que j'acceptais le pacte, et que, vous vivant, je me tairais.

— Alors, pourquoi gardez-vous ce papier ?

— Parce que Dieu est juste ; parce qu'il se peut que, par incident ou par justice, vous mouriez pendant le procès de mon père ; parce qu'enfin, si mon père est condamné à mourir sur l'échafaud, j'élèverai ce papier vers Dieu, en disant : « Seigneur, toi qui es le Dieu suprême et juste, frappe le coupable et sauve l'innocent ! » Cela, misérable ! c'est dans mon droit d'homme et de prêtre, et j'userai de mon droit.

Alors, écartant violemment M. Gérard, qui s'était placé devant lui comme pour lui barrer le chemin, il remonta l'escalier, défendant, d'un geste impérieux, au meurtrier de le suivre, entra dans son appartement, dont il ferma la porte, et, allant tomber à genoux devant un crucifix :

— Mon Dieu, Seigneur, dit-il, vous qui voyez tout, vous qui entendez tout, vous venez de voir et d'entendre ce qui s'est passé ; mon Dieu, Seigneur, ce serait un sacrilége que d'appeler la main des hommes dans tout ceci... A vous la justice !

Puis il ajouta d'une voix sourde :

— Et, si vous ne faites pas justice, à moi la vengeance !

XIII

Soirée à l'hôtel de Marande.

Un mois après les événements que nous avons racontés dans nos précédents chapitres, le dimanche 30 avril, la rue

Laffitte — ou plutôt nommons-la du nom qu'elle portait à cette époque — la rue d'Artois présentait, vers les onze heures du soir, un aspect inaccoutumé.

Qu'on imagine, en effet, le boulevard des Italiens et le boulevard des Capucines jusqu'au boulevard de la Madeleine, le boulevard Montmartre jusqu'au boulevard Bonne-Nouvelle, et, d'un autre côté, parallèlement, toute la rue de Provence et les rues adjacentes, littéralement inondés d'équipages aux lanternes étincelantes; qu'on se figure la rue d'Artois éclairée par deux ifs gigantesques chargés de lampions, et qui s'élèvent de chaque côté de la porte d'un riche hôtel; deux dragons à cheval gardant cette porte; deux autres stationnant au carrefour formé par le croisement de la rue de Provence; — et l'on aura une idée du spectacle qu'offrent aux passants les alentours de l'hôtel de Marande, quand sa belle maîtresse donne à *quelques amis* une de ces soirées où tout Paris veut être.

Suivons un des équipages qui font la file, et entrons avec lui dans la cour d'honneur; puis arrêtons-nous dans cette cour en attendant quelqu'un qui nous introduise, et, tout en attendant, examinons l'intérieur de l'hôtel.

L'hôtel de Marande était situé, comme nous l'avons dit, rue d'Artois, entre l'hôtel Cerutti — qui, jusqu'en 1792, avait donné son nom à la rue — et l'hôtel de l'Empire.

Trois corps de logis formaient, avec le mur de façade, un immense rectangle. A droite étaient les appartements du banquier; en face, les salons de l'homme politique; à gauche, les appartements de cette belle personne qui, déjà plusieurs fois est apparue à nos lecteurs sous le nom de Lydie de Marande. Ces trois corps de logis communiquaient entre eux, de façon à ce que le maître pût avoir l'œil partout, à chaque heure du jour comme à chaque heure de la nuit.

Les salons de réception occupaient le premier étage, en face de la porte cochère; mais, dans les grands jours, on ouvrait les portes de communication, et les invités pouvaient alors pénétrer, sans indiscrétion, dans les élégants boudoirs de la femme, et dans les sévères retraites du mari.

Le rez-de-chaussée tout entier servait : l'aile gauche, de cuisine et d'office; le centre, de salle à manger et de vestibule; l'aile droite, de bureaux et de caisse.

Montons l'escalier à rampe de marbre, et aux marches

couvertes d'un immense tapis de Sallandrouze, et voyons s'il n'existe pas, dans toute cette foule qui encombre les antichambres, un ami qui puisse nous présenter à la belle hôtesse de la maison.

Nous connaissons les principaux invités, les invités de fondation, comme on dit ; mais nous ne sommes pas assez lié avec eux pour leur demander un pareil service.

Écoutez, on les annonce.

C'est la Fayette, c'est Casimir Périer, c'est Royer-Collard, c'est Béranger, c'est Pajol, c'est Kœchlin, c'est, enfin, tout ce qui représente en France cette opinion intermédiaire entre la monarchie aristocratique et la république ; ce sont ceux qui, avec le mot de Charte à la bouche, travaillent sourdement au grand enfantement de 1830, et, si, au milieu de tous ces chefs de parti que nous venons de nommer, nous n'entendons pas annoncer M. Laffitte, c'est qu'il est à Maisons, soignant, avec ce dévouement que l'illustre banquier avait pour ses amis, Manuel malade, et qui va mourir avant peu.

Mais, tenez, voici quelqu'un qui va nous introduire. Une fois le seuil franchi, nous irons où il nous plaira.

C'est ce jeune homme de taille moyenne, plutôt grande que petite, merveilleusement prise; ce jeune homme vêtu à la mode de l'époque et, en même temps, avec ce je ne sais quoi qui constitue l'artiste. Voyez : habit vert foncé, orné du ruban de la Légion d'honneur, qu'il vient de recevoir, — par quelle influence ? il n'en sait rien ; car il ne l'a pas demandé, et son oncle est trop égoïste pour avoir songé à le lui faire obtenir, et. d'ailleurs, il est dans l'opposition ; — gilet de velours noir, avec un bouton boutonné en haut, trois boutons boutonnés en bas, laissant passer, par l'ouverture, un jabot de dentelle d'Angleterre ; pantalon collant, dessinant une jambe nerveuse, admirablement faite ; des bas de soie noire à jours, et des souliers à petites boucles d'or, enfermant un pied de femme ; — puis, sur tout cela, la tête de Van Dyck à vingt-six ans.

Vous l'avez reconnu, c'est Pétrus. Il vient de faire un charmant portrait de la maîtresse de la maison. — Il n'aime pas à faire les portraits ; mais son ami Jean Robert a tant insisté pour qu'il fît celui de madame de Marande, que le jeune artiste y a consenti. Il est vrai qu'une jolie bouche,

se joignant à la bouche amie de Jean Robert, lui a dit, un soir, en même temps qu'une main charmante lui serrait la main, au bal de madame la duchesse de Berry, — où il a été invité on ne sait sur quelle recommandation, — il est vrai qu'une jolie bouche lui a dit avec son ravissant sourire : « Faites le portrait de Lydie; je le veux ! »

Et le peintre, n'ayant rien à refuser à cette jolie bouche, que le lecteur a déjà reconnue pour celle de Régina de la Mothe-Houdan, comtesse Rappt, a ouvert les portes de son atelier a madame Lydie de Marande, qui, conduite la première fois par son mari, — lequel voulait remercier en personne le peintre de sa complaisance,— est revenue, les autres fois, accompagnée d'un seul domestique.

Puis, le portrait fini, comme on a compris que l'on ne payait pas avec des billets de banque la complaisance d'un artiste tel que Pétrus, d'un gentilhomme tel que le baron de Courtenay, madame de Marande s'est penchée à l'oreille du beau peintre, et lui a dit :

— Venez me voir quand vous voudrez; seulement, prévenez-moi la veille par un petit mot, afin que vous trouviez Régina chez moi.

Et Pétrus a saisi la main de madame de Marande, et l'a baisée avec une ardeur qui a fait dire à la belle Lydie :

— Oh ! monsieur, comme vous devez aimer ceux que vous aimez !

Puis, le lendemain, Pétrus a reçu par l'entremise de Régina, une épingle bien simple, valant à peine la moitié du prix de son tableau, double délicatesse qu'avec son caractère aristocratique, Pétrus était, plus qu'aucun autre, à même d'apprécier.

Suivons donc Pétrus ; vous voyez qu'il a tout droit de nous introduire à sa suite dans la maison du banquier de la rue d'Artois, et de nous faire franchir le seuil de ces salons où tant d'illustrations nous ont précédés.

Allons directement à la maîtresse de la maison. Elle est la, à droite, dans son boudoir.

Le premier mouvement de quiconque entre dans ce boudoir est tout à la surprise. Que sont devenus tous ces illustres personnages que l'on a annoncés, et pourquoi ne trouve-t-on là, au milieu de dix ou douze femmes, que trois ou quatre jeunes gens à peine? C'est que les illustrations

politiques viennent pour M. de Marande; que madame de Marande déteste la politique; qu'elle déclare n'avoir aucune opinion, mais trouver seulement que madame la duchesse de Berry est une charmante femme, et que le roi Charles X a dû être autrefois un parfait gentilhomme.

Mais, si les hommes, — qui vont arriver bientôt, soyez tranquille! — si les hommes ou plutôt les jeunes gens sont en minorité pour le moment, quel éblouissant parterre de femmes!

D'abord, occupons-nous du boudoir.

C'est un joli salon donnant, d'un côté, dans une chambre à coucher, de l'autre, dans une serre-galerie. Il est tendu de satin bleu de ciel, avec des ornements noirs et roses; si bien que les yeux splendides et les magnifiques diamants des belles amies de madame de Marande étincellent sur cet azur comme des étoiles sur le firmament.

Mais celle que l'on aperçoit tout d'abord, celle dont nous avons tout particulièrement à nous occuper, la plus sympathique, sinon la plus belle, la plus attractive, sinon la plus jolie, c'est, sans contredit, la maîtresse de la maison, madame Lydie de Marande.

Nous avons, autant qu'il est permis à la plume de le faire, tracé le portrait de ses trois amies, ou plutôt de ses trois sœurs de Saint-Denis; essayons, maintenant, d'esquisser le sien.

Madame Lydie de Marande paraissait à peine avoir atteint sa vingtième année. C'est une personne d'un aspect charmant pour quiconque veut, dans la femme, trouver un corps, et non pas seulement une âme.

Elle avait les cheveux d'une nuance ravissante: blonds, quand elle les portait en boucles légères; châtains, quand elle les portait en bandeaux serrés; toujours luisants et soyeux.

Son front était beau, intelligent et fier, blanc comme le marbre, poli comme lui.

Ses yeux étaient étranges, ni complétement bleus, ni complétement noirs, mais participant de ces deux couleurs, irisés parfois de nuances d'opale, d'autres fois sombres comme du lapis-lazuli, et, cela, selon la lumière qui les éclairait, selon peut-être les battements du cœur qui les animait.

Le nez était fin, retroussé, moqueur; la bouche bien dessinée, mais un peu grande, fraîche comme le corail humide, rieuse et sensuelle.

D'habitude, ses lèvres rebondies sont légèrement entr'ouvertes, et laissent voir l'extrémité d'une double rangée — pardonnez-moi le mot classique, je n'en connais pas qui rende mieux ma pensée, — l'extrémité d'une double rangée de perles; si les lèvres se serrent, elles donnent, en se joignant, à tout le haut du visage un air superbement dédaigneux.

Le menton était coquet, mignon et rose.

Mais ce qui donnait à tout ce visage sa beauté réelle, sa physionomie véritable, son caractère original, et nous pourrions presque dire originel, c'était cette vie frissonnante qui semblait courir avec le sang sous la peau; c'était ce teint si vivant; c'étaient ces joues si légèrement nuancées de nacre, si coquettement teintées de rose, qu'elles avaient à la fois cette transparence à laquelle on devine la femme du Midi, et cette fraîcheur à laquelle on reconnaît la femme du Nord.

Ainsi, sous un pommier en fleur, revêtue du charmant costume des femmes du pays de Caux, elle eût été réclamée par une Normande pour une compatriote; et, se balançant dans un hamac, à l'ombre d'un bananier, elle eût été prise pour une sœur par une créole de la Guadeloupe ou de la Martinique.

Nous avons, plus haut, laissé entendre que tout le corps qui soutenait cette charmante tête était doué d'un certain embonpoint; mais cet embonpoint, s'arrêtant juste à la femme de l'Albane sans atteindre celle de Rubens, loin d'être disgracieux, était tout séduisant en elle; plus que séduisant : voluptueux.

En effet, une gorge luxuriante, qui semblait n'avoir jamais été condamnée au *carcere duro* du corset, bondissait à chaque haleine, fière et opulente, à travers un nuage de gaze, pareille aux gorges de ces belles filles de Sparte et d'Athènes qui posaient pour les Vénus et les Hébés de Praxitèle et de Phidias.

Si cette radieuse beauté que nous venons de décrire avait ses admirateurs, vous devez comprendre qu'en revanche aussi, elle avait ses ennemis et ses détracteurs. Ses ennemis,

c'étaient presque toutes les femmes; ses détracteurs, c'étaient tous ceux qui s'étaient crus appelés, et qui n'avaient point été élus; c'étaient les amants rebutés; c'étaient ces beaux et ces élégants à cerveau vide qui n'imaginent pas qu'une femme douée de pareils trésors puisse en être avare.

Madame de Marande avait donc été plus d'une fois calomniée; et cependant, quoiqu'elle eût conservé cette délicieuse séduction de la femme, la faiblesse, peu de femmes avaient moins qu'elle mérité la calomnie.

Ainsi, quand le comte Herbel, en véritable voltairien qu'il était, avait dit à son neveu : « Qu'est-ce que madame de Marande? Une Madeleine en puissance de mari, et en impuissance de repentir! » à notre avis, le général avait eu un tort; et nous dirons plus tard de quelle façon grammaticale il eût dû placer ces mots *puissance* et *impuissance*, s'il eût eu la moindre velléité de parler correctement. Or, comme on le verra bientôt, madame Lydie de Marande n'était rien moins qu'une Madeleine.

Mais, maintenant que nous croyons l'avoir suffisamment dépeinte, achevons de décrire le boudoir, et de faire ou de renouveler connaissance avec ceux qui l'occupent momentanément.

XIV

Où il est question de Carmélite.

Nous avons dit qu'il y avait, au milieu de tout ce parterre de femmes, quatre ou cinq hommes seulement. Profitons de ce que la société n'est pas plus nombreuse pour nous mêler à ce bavardage de salon, qui emploie d'habitude tant de paroles à dire si peu de choses.

Le plus bruyant de ces cinq privilégiés du boudoir de madame de Marande était un jeune homme que nous n'avons vu que dans de douloureuses ou sinistres circonstances. C'était M. Lorédan de Valgeneuse, qui, de temps en temps, à quelque endroit du boudoir qu'il fût, et avec quelque femme qu'il causât, échangeait un regard rapide comme l'éclair, et d'une étrange signification, avec sa sœur, mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, l'*amie* de pension de la pauvre Mina.

M. Lorédan était un véritable homme de salon : nulle bouche ne savait mieux sourire, nul regard ne savait mieux complimenter : il avait au plus haut degré cette courtoisie qui frise l'impertinence, et, de 1820 à 1827, personne n'avait pu encore le détrôner dans l'art de mettre sa cravate et d'y faire, même tout ganté, le nœud à la mode sans en chiffonner le satin ou la batiste.

Il causait en ce moment avec madame de Marande, dont il admirait l'éventail rococo en véritable amateur des Vanloo et des Boucher de bric-à-brac.

Celui qui, après Lorédan, attirait les regards des femmes, moins à cause de sa beauté et de son élégance qu'à cause de sa réputation, déjà établie par trois ou quatre succès de théâtre, et par une conversation plus originale encore peut-être que spirituelle, était le poëte Jean Robert. Au nombre des invitations imprimées qu'avaient fait pleuvoir autour de lui ses premiers triomphes, et auxquelles il se gardait bien de répondre, deux ou trois invitations autographes de la belle Lydie, — qui voulait faire de son salon le rendez-vous littéraire, comme son mari voulait faire du sien le rendez-vous politique des grands hommes de l'époque, — avaient vaincu ses scrupules. Sans être un des visiteurs les plus assidus de madame de Marande, il était un de ses habitués, et, à chaque séance qu'elle avait donnée depuis trois semaines à son ami Pétrus, il avait assisté religieusement, dans le but de donner, en causant avec la charmante jeune femme de l'animation à son portrait. Il faut dire que, cette fois encore, Jean Robert avait réussi, et que jamais le regard et le sourire de Lydie n'avaient été, l'un plus brillant, l'autre plus animé.

M. de Marande en avait fait, ce soir-là même, — le portrait n'était de retour à l'hôtel que depuis deux jours, —

M. de Marande, disons-nous, en avait fait, ce soir-là même, son compliment à Jean Robert, en le remerciant de la complaisance avec laquelle il avait abrégé pour madame de Marande les ennuis de la pose.

Jean Robert n'avait pas su d'abord si M. de Marande parlait sérieusement ou raillait; son regard, rejeté rapidement sur le visage du banquier, avait même cru un instant surprendre sur ce visage une expression ironique.

Mais les yeux des deux hommes s'étaient arrêtés et fixés l'un sur l'autre avec une certaine gravité, et, alors, M. de Marande, en s'inclinant, avait répété ces mots:

— Monsieur Jean Robert, c'est sérieusement que je parle; et madame de Marande ne saurait me faire de plus grand plaisir que de cultiver la connaissance d'un homme de votre mérite.

Et il lui avait tendu la main si franchement, que Jean Robert lui avait donné la sienne avec une franchise égale, quoique cette franchise, de la part du jeune poëte, ne parût pas exempte d'une certaine hésitation.

Le troisième personnage dont nous nous occuperons est notre introducteur Pétrus. Nous savons, lui, quel astre l'attire. Aussi, les compliments d'usage faits à madame de Marande, à Jean Robert, à son oncle le vieux général Herbel, — qui digère dans un coin assez péniblement pour que sa digestion lui donne un air digne et sérieux, — les dames saluées en masse, a-t-il trouvé moyen, au bout d'un instant, de se trouver accoudé à la causeuse sur laquelle la belle Régina, à moitié couchée, effeuille un bouquet de violettes de Parme, bien certaine que, lorsqu'elle se sera levée et aura changé de place, les violettes décapitées par elle ne seront point perdues.

Le cinquième personnage est tout simplement un danseur. Il appartient à cette race très-appréciée des maîtresses de maison, mais dont la poésie, le roman et la peinture n'ont à s'occuper que comme un metteur en scène s'occupe d'un comparse.

Nous avons donc dit que Lorédan causait avec madame de Marande; que Jean Robert, appuyé au marbre de la cheminée, les regardait; que Pétrus causait avec Régina, souriant à chaque violette qui tombait des belles mains de sa divinité; que le général comte Herbel digérait laborieuse-

ment sur un sofa : enfin, que le danseur inscrivait ses contredanses, afin de s'élancer chronologiquement vers sa danseuse, chaque fois que l'orchestre, qui ne devait se faire entendre qu'à minuit, jetterait à l'atmosphère parfumée des salons ses notes d'appel à un nouveau quadrille.

Pour être exact, il faut dire que le tableau que nous venons d'essayer de peindre n'avait aucune fixité. De minute en minute, on annonçait un nouveau nom; la personne désignée par le nom entrait: si c'était une femme, madame de Marande allait au-devant d'elle, et, selon le degré d'intimité où elle était avec cette femme, l'embrassait ou se contentait de lui serrer la main; si c'était un homme, elle faisait un signe de tête, accompagnait ce signe de tête d'un gracieux sourire et même de quelques mots, puis, montrant un siége libre à une femme, la serre-galerie à l'homme, laissait les nouveaux venus devenir ce qu'ils voulaient, soit qu'il leur plût d'examiner les batailles d'Horace Vernet, les marines de Gudin, les aquarelles de Decamps; soit qu'ils aimassent mieux nouer quelque conversation particulière, ou coudre un lambeau à cette sorte de conversation générale qui flotte toujours dans un salon, et à laquelle s'accrochent les gens qui ne savent ni causer à deux, ni — chose bien autrement difficile! — garder le silence.

Quelqu'un qui eût eu intérêt à s'apercevoir de cela eût pu remarquer que, malgré tous les déplacements que l'arrivée des nouveaux venus imposait à la maîtresse de la maison, quelque part que se trouvât madame de Marande, après sa révérence faite, après son baiser donné, ou son serrement de main accompli, M. Lorédan de Valgeneuse avait le talent de se retrouver près d'elle.

Lydie avait remarqué cette insistance, et, soit qu'elle lui déplût en réalité, soit qu'elle craignît que quelque autre personne ne la remarquât, elle avait essayé d'y échapper, une première fois, en venant s'asseoir à côté de Régina, et en interrompant pour quelques instants la douce conversation des deux jeunes gens, — égoïsme qu'elle s'était bien vite reproché; — une seconde fois, en allant se réfugier sous l'aile du vieux voltairien que nous avons vu si rigide observateur des dates dans sa conversation avec la marquise de la Tournelle.

Cette fois, madame de Marande s'obstinait à vouloir tirer

du cœur du vieux comte ce secret, qui rendait soucieux un visage d ordinaire souriant; plusque souriant : railleur.

Mais, que le chagrin du vieux comte lui vînt du cœur ou — ce qui, pour lui, était bien autrement grave — de l'estomac, il ne paraissait pas le moins du monde décidé à faire madame de Marande confidente de son secret.

Quelques mots de leur conversation parvinrent jusqu'à Pétrus et Règina, et les tirèrent de leur extase.

Les deux jeunes gens échangèrent un regard.

De la part de Régina, ce regard voulait dire :

— Nous sommes bien imprudents, Pétrus! voilà une demi-heure que nous causons ensemble avec autant d'abandon que si nous étions dans la serre du boulevard des Invalides.

— Oui, répondit le regard de Pétrus, bien imprudents, c'est vrai, mais bien heureux, ma Régina!

Puis, comme ils avaient échangé un regard, les deux jeunes gens échangèrent, à distance, et par un simple frissonnement de lèvres, un de ces baisers que le cœur envoie au cœur; et, comme s'il était naturellement attiré par la conversation de son oncle et de madame de Marande, Pétrus s'approcha d'eux, et, le sourire de l'insouciance sur les lèvres :

— Mon oncle, fit-il en enfant gâté qui se croit le droit de tout dire, je vous préviens que, si vous ne confiez pas à madame de Marande, qui vous a fait l'honneur de vous la demander deux fois, la cause de vos soucis, par notre aïeul Josselin II, qu'on appelait Josselin le Galant, un siècle et demi avant que la galanterie fût découverte, par cet ancêtre mort au champ d'honneur de l'amour, je vous jure, mon oncle, que je vous dénonce à madame, et que je révèle la véritable cause de vos peines, si mystérieuse qu'elle soit!

— Révèle, garçon, dit le général avec un certain air de tristesse, qui donna à douter à Pétrus que son oncle fût sous la seule préoccupation d'une digestion laborieuse, révèle; mais, si tu m'en crois, avant la révélation, tu tourneras ta langue sept fois dans ta bouche, de peur de te fourvoyer.

— Oh! je n'ai crainte, mon oncle! dit Pétrus.

— Alors, dites vite, monsieur Pétrus, car je meurs d'inquiétude, reprit madame de Marande, qui, elle aussi, pa-

raissait tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant d'aborder le véritable sujet de conversation qui l'avait amenée là.

— Vous mourez d'inquiétude, madame? dit le vieux général. Eh bien, voilà qui dépasse tout à fait ma perspicacité! Aurais-je le bonheur, par hasard, que vous eussiez quelque faveur à me demander, et craignez-vous que ma mauvaise humeur n'influe sur ma réponse?

— O profond philosophe! dit madame de Marande, qui vous a donc révélé ainsi les secrets du cœur humain?

— Donnez-moi votre belle main, madame.

Lydie tendit la main au vieux général, après lui avoir fait la galanterie d'ôter son gant.

— Quelle merveille! dit le général; je croyais qu'il n'y avait plus de ces mains-là.

Il l'approcha de ses lèvres; puis, s'arrêtant :

— Oh! par ma foi, dit-il, c'est un sacrilége que des lèvres de soixante-six ans touchent un pareil marbre.

— Comment! dit madame de Marande en minaudant, vous refusez de baiser ma main, général?

— Cette main est-elle à moi en toute propriété pour une minute?

— En toute propriété, général.

Le général se tourna vers Pétrus :

— Approche ici, garçon, lui dit-il, et baise-moi cette main-là.

Pétrus obéit.

— La! et, maintenant, prends garde; car, après un pareil cadeau, je me crois parfaitement libre de te déshériter.

Puis, à madame de Marande :

— Donnez vos ordres, madame, dit le vieux comte; votre indigne serviteur les attend à genoux.

— Non, je suis femme et entêtée. Je veux, auparavant, savoir quelle chose vous rend si soucieux, mon cher général.

— Vous avez ce coquin-là qui va vous le dire... Ah! madame, à son âge, je me serais fait tuer pour baiser une pareille main! Que le paradis n'est-il à reperdre, et que ne suis-je Adam?

— Ah! général, dit madame de Marande, on ne peut être

à la fois Adam et le serpent. — Voyons, monsieur Pétrus, dites-nous ce qui est arrivé à votre oncle.

— Eh bien, madame, voici le fait. Mon oncle, qui a l'habitude de se préparer par la méditation à tous les actes importants de sa vie, a l'habitude, à cet effet, de rester seul une heure avant son dîner, et je crois...

— Vous croyez?

— Eh bien, je crois que sa chère solitude a été troublée aujourd'hui.

— Ce n'est pas cela, dit le général. Tu n'as tourné ta langue que sept fois : tourne-la quatorze.

— Mon oncle, continua Pétrus sans s'inquiéter du démenti que lui donnait le vieux général, mon oncle a reçu aujourd'hui, entre cinq et six heures, la visite de madame la marquise Yolande Pentaltais de la Tournelle.

Régina, qui ne demandait qu'une occasion de se rapprocher de Pétrus, et de ne pas perdre une de ses paroles, dont chaque syllabe faisait battre son cœur, — Régina, en entendant prononcer le nom de sa tante, crut que c'était une occasion de prendre part à la conversation.

Elle se leva donc de sa causeuse, et s'approcha doucement du groupe.

Pétrus ne la vit pas, ne l'entendit pas; mais il la sentit venir, et frissonna de tous ses membres.

Ses yeux se fermèrent, sa voix s'éteignit.

La jeune fille comprit, de son côté, ce qui se passait dans le cœur de son cœur, et elle en ressentit une volupté étrange.

— Eh bien, dit-elle d'une voix douce comme les vibrations d'une harpe éolienne, est-ce parce que je suis-là que vous ne parlez plus, monsieur Pétrus?

— O jeunesse! jeunesse! murmura le comte Herbel.

Il s'élevait, en effet, tout autour de ce beau groupe un parfum de jeunesse, de santé, de bonheur et de gaieté, qui parvint à dérider le vieux général.

Au regard qu'il jeta sur Pétrus, on eût dit qu'il pouvait, d'un mot, faire évanouir tout cela, mais qu'il avait pitié, tout égoïste qu'il était, de souffler sur ce beau palais de nuages où habitait son neveu. Il lui prêta donc le flanc, au contraire.

— Va, garçon! va! dit-il; tu brûles!

— Eh bien, puisque mon oncle le permet, continua Pétrus, forcé de persister dans son récit de rapin, je vous dirai, que madame de la Tournelle, comme toutes les...

Pétrus allait dire : « Comme toutes les vieilles femmes ; » mais, à quatre pas de lui, il aperçut à temps le visage maussade d'une douairière, et il se reprit :

— Je vous dirai que madame de la Tournelle, comme toutes les marquises, a un carlin, ou plutôt une carline qu'on appelle Croupette.

— Un nom charmant! dit madame de Marande. Je ne connaissais pas le nom, mais je connaissais le carlin.

— Alors, continua Pétrus, vous pourrez apprécier la vérité du récit. Il paraît que ce carlin, ou plutôt cette carline, sent le musc d'une façon extravagante... — Y suis-je, mon oncle?

— Tout à fait, dit le vieux général.

— Il paraît encore que l'odeur du musc a la propriété de faire tourner les sauces; et, comme mademoiselle Croupette est très-gourmande; que, chaque fois que madame de la Tournelle vient voir mon oncle, mademoiselle Croupette va voir le cuisinier, j'oserais parier que mon très-cher oncle a eu aujourd'hui un dîner détestable, et que voilà ce qui le rend si sombre et si mélancolique.

— Bravo, garçon! il est impossible d'être meilleur devin; et, cependant, si je voulais bien chercher, moi, ce qui te rend si gai et si distrait, je crois que je rencontrerais plus juste encore... Mais j'ai hâte de savoir ce que cette belle sirène veut de moi, et je remettrai l'explication à un autre jour.

Puis, se retournant vers madame de Marande :

— Vous disiez, madame, avoir quelque chose à me demander ; j'attends.

— Général, dit madame de Marande regardant le vieillard avec ses plus doux yeux, vous avez eu l'imprudence de dire plusieurs fois que, pour mon service personnel, votre bras, votre cœur, votre tête, en un mot tout ce dont vous aviez la libre disposition et le libre usage était à moi. Vous m'avez dit cela, n'est-il pas vrai ?

— C'est la vérité, madame, répondit le comte avec cette galanterie qu'en 1827, on ne rencontrait déjà plus que chez les vieillards. Je vous ai dit que, n'ayant pas eu le bonheur

de vivre pour vous, j'aurais une grande joie à y mourir.

— Et vous êtes toujours dans cette louable disposition, général ?

— Plus que jamais !

— Eh bien, voici une occasion, je vous jure, de me le prouver.

— Votre occasion n'eût-elle qu'un cheveu, madame, je vous promets de la saisir par là.

— Écoutez-moi donc, général.

— Je suis tout oreilles, madame.

— C'est justement de cette partie de votre personne que je vous demande l'aliénation momentanée en ma faveur.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai besoin de vos oreilles pour toute la soirée, général.

— Que ne le disiez vous tout de suite, belle dame ! Voyons, donnez-moi une paire de ciseaux, et je vous en fais l'holocauste sans peur, sans regret et même sans reproche... à la seule condition qu'après mes oreilles, vous ne me demanderez pas mes yeux.

— Oh! général, dit madame de Marande, rassurez-vous ! il n'est pas question de les détacher du tronc où elles me semblent admirablement placées : il s'agit tout simplement de les tendre du côté que je vous indiquerai, pendant une heure, et avec une attention soutenue ; en d'autres termes, général, je vais avoir l'honneur de vous présenter une de mes amies de pension, — des meilleures, — une jeune fille que, Régina et moi, nous appelons notre sœur. C'est vous dire qu'elle est digne de tous vos égards, comme elle est digne de toute notre amitié. Cette jeune fille est orpheline.

— Orpheline ! répéta Jean Robert. Ne venez-vous pas de dire, madame, que vous et madame la comtesse Rappt étiez ses sœurs ?

Madame de Marande remercia Jean Robert d'un sourire, et continua :

— Elle est orpheline de père et de mère... Son père, brave capitaine de la garde, officier de la Légion d'honneur, a été tué à Champaubert, en 1814. — Voilà comment elle fut élevée avec nous à Saint-Denis. — Sa mère est morte dans ses bras, il y a deux ans ; elle est pauvre...

— Elle est pauvre ! répéta le général. Ne venez-vous pas de dire, madame, qu'elle avait deux amies ?

— Pauvre et fière, général, continua madame de Marande; et elle veut demander à l'art une existence que lui refuseraient ses travaux d'aiguille... Puis elle a une immense douleur, non pas à oublier, mais à endormir.

— Une immense douleur ?

— Oh ! oui, la plus grande, la plus profonde douleur que puisse contenir le cœur d'une femme !... Maintenant, général, vous savez cela, et vous lui pardonnerez la tristesse de son visage, et vous écouterez sa voix.

— Et, demanda le général, — pardon de la question, elle est moins indiscrète qu'elle ne le semble au premier abord : dans la carrière à laquelle votre amie se destine, la beauté n'est point une chose inutile ; — et votre amie est-elle belle ?

— Comme la Niobé antique à vingt ans, général.

— Et elle chante... ?

— Je ne vous dirai pas comme la Pasta, je ne vous dirai pas comme la Malibran, je ne vous dirai pas comme la Catalani ; je vous dirai comme elle-même... Non, elle ne chante pas : elle pleure, elle souffre, elle fait pleurer et souffrir.

— Quelle voix ?

— Un magnifique contralto.

— S'est-elle déjà fait entendre en public ?

— Jamais... Pour la première fois ce soir, elle chantera devant cinquante personnes réunies.

— Et vous désirez... ?

— Je désire, général, que, vous qui êtes un dilettante consommé, et surtout un admirable connaisseur, je désire que vous l'écoutiez de toutes vos oreilles, et que, quand vous l'aurez entendue, vous fassiez pour elle ce que vous feriez pour moi en pareille occasion ; je désire, si vous permettez que je me serve de vos propres expressions, que vous viviez pour notre bien-aimée Carmélite; — n'est-ce pas, Régina ? — que vous n'ayez pas un moment de vos jours qui ne lui soit exclusivement consacré ; je désire, en un mot, que vous vous déclariez son chevalier, et qu'à partir de cette heure, elle n'ait pas de défenseur plus ardent et d'admirateur plus passionné que vous. Je sais que votre avis fait loi à l'Opéra, général.

— Oh ! ne rougissez pas, mon oncle : c'est connu, dit Pétrus.

— Je désire, reprit madame de Marande, que vous répétiez ce nom de mon amie — Carmélite — à tous les échos que vous avez pour amis... non pas que je veuille, présentement du moins, la faire engager à l'Opéra : mes prétentions ne vont pas si loin ; mais, comme c'est de votre loge...

— De la loge *infernale,* ajouta Pétrus. Oh ! dites le mot, madame.

— Soit... comme c'est de la loge infernale que partent toutes les trompettes de la renommée ; comme c'est dans la loge infernale que s'échafaudent toutes les gloires futures, ou que se démolissent toutes les gloires présentes, je compte sur votre vraie et dévoué amitié, général, pour chanter les louanges de Carmélite dans tous les lieux que vous daignerez hanter : au club, aux courses, au café Anglais, chez Tortoni, à l'Opéra, aux Italiens, et je dirai même au château, si votre présence dans mon réduit n'était la plus haute protestation de vos sympathies politiques. Promettez-moi donc de *lancer* — n'est-ce pas le mot consacré ? — ma belle et triste amie aussi loin et aussi vite que vous pourrez. Je vous en aurai, général, une reconnaissance éternelle.

— Je vous demande un mois pour la lancer, belle dame, deux mois pour la faire engager, et trois mois pour la faire entendre ; à moins qu'elle ne veuille débuter dans un opéra nouveau, auquel cas, ce sera l'affaire d'un an.

— Oh ! elle débutera dans tout ce que l'on voudra : elle sait le répertoire français et italien.

— En ce cas, dans trois mois, je vous amène votre amie couverte de lauriers des pieds à la tête !

— Alors, c'est que vous partagerez les vôtres avec elle, général, dit madame de Marande en tendant sa main, et serrant cordialement celle du vieux comte.

— Et, moi aussi, général, dit une douce voix qui fit tressaillir Pétrus, moi aussi, je vous en aurai une reconnaissance infinie.

—Je n'en doute pas un instant, princesse, dit le vieillard, qui, par courtoisie, continuait de donner à la comtesse Rappt son titre de jeune fille, et qui, en répondant qu'il ne doutait pas de la reconnaissance de Régina, avait regardé son neveu. — Eh bien donc, reprit-il en se retournant vers

madame de Marande, il ne vous reste, madame, qu'à me faire l'honneur de me présenter à votre amie comme son plus dévoué serviteur.

— Ce sera bien facile, général : elle est là.

— Comment, là ?

— Oui, là, dans ma chambre à coucher... J'ai voulu lui épargner l'ennui — c'est toujours ennuyeux, pour une jeune femme — de traverser tous ces salons, et de se faire annoncer. Voilà pourquoi nous sommes ici en petit comité ; voilà pourquoi, sur certaines de mes invitations, il y avait : *Dix heures*, et sur les autres : *Minuit;* je voulais faire à Carmélite un cercle d'amis choisis et indulgents.

— Je vous remercie, madame, dit Lorédan trouvant un prétexte pour se mêler à la conversation, je vous remercie de m'avoir mis au nombre des élus ; mais je vous en veux de me croire assez peu important pour ne pas me recommander votre amie.

— Oh ! dit madame de Marande, vous êtes trop compromettant, monsieur le baron, pour qu'on vous recommande une jeune et belle personne de vingt ans ! D'ailleurs, la beauté de Carmélite la recommandera suffisamment près de vous.

— Le moment est mal choisi, madame, et je vous proteste qu'à cette heure, une seule beauté a le droit...

— Pardon, monsieur, fit une voix avec la plus grande douceur et la plus exquise politesse, tout en interrompant cependant le baron ; j'aurais un mot à dire à madame de Marande.

Lorédan se retourna en fronçant le sourcil ; mais, reconnaissant M. de Marande lui-même, qui, le sourire sur les lèvres, tendait le bras à sa femme, il s'effaça vivement.

— Vous avez quelque chose à me dire, monsieur ? demanda madame de Marande en pressant avec affection le bras de son mari. Dites !

Puis, se retournant :

— Vous excusez, général ?

— Heureux qui a de pareils droits ! répondit le comte Herbel.

— Que voulez-vous, général ! dit en riant madame de Marande, ce sont les droits du seigneur !

Et elle se retira doucement du cercle, appuyee sur le bras de son mari.

Me voici à vos ordres, monsieur.

— En vérité, je ne sais comment vous dire cela... C'est une chose que j'avais complétement oubliée, et que, par bonheur, je viens de me rappeler.

— Dites !

— M. Thompson, mon correspondant des États-Unis, m'a recommandé un jeune homme et une jeune femme de la Louisiane qui ont une lettre de crédit pour moi. Je leur ai fait donner une carte d'invitation pour votre soirée, et voilà que j'ai oublié leurs noms.

— Eh bien ?

— Eh bien, je m'en rapporte à votre sagacité pour reconnaître deux visages étrangers, et à votre courtoisie pour recevoir gracieusement deux personnes recommandées par M. Thompson. Voilà, madame, tout ce que j'avais à vous dire.

— Comptez sur moi, monsieur, dit, avec un charmant sourire, madame de Marande.

— Merci... Maintenant, laissez-moi vous faire tous mes compliments ; vous êtes toujours en beauté, madame; mais, ce soir, vous êtes véritablement splendide !

Et, baisant galamment la main de sa femme, M. de Marande la conduisit jusqu'à la porte de sa chambre à coucher, dont Lydie souleva la portière en disant :

— Quand tu voudras, Carmélite...

XV

Présentations.

Au moment où madame de Marande prononçait ces mots : « Quand tu voudras, Carmélite... » en entrant dans la cham-

bre à coucher, et en laissant retomber la portière derrière elle, on annonçait à la porte du salon :

— Monseigneur Coletti.

Profitons des quelques secondes que va mettre Carmélite se rendre à l'invitation de son amie pour jeter un coup d'œil rapide sur monseigneur Coletti, qu'on annonce et qui fait son entrée.

Nos lecteurs se rappellent peut-être avoir entendu prononcer le nom de ce saint homme par madame de la Tournelle.

En effet, monseigneur Coletti était le directeur de la marquise.

Monseigneur Coletti était, en 1827, non-seulement un homme en faveur, mais encore un homme en réputation ; non-seulement un homme en réputation, mais encore un homme à la mode. Les conférences qu'il venait de tenir pendant le carême lui avaient fait un renom de grand prédicateur que nul, si peu dévot qu'il fût, ne songeait à lui contester ; — excepté peut-être Jean Robert, qui, poëte avant tout, et voyant tout en poëte, s'étonnait toujours que les prêtres, ayant un texte aussi magnifique que l'Évangile, fussent d'ordinaire si mal inspirés, si peu éloquents. Il lui semblait, à lui qui luttait, et qui luttait victorieusement, contre un auditoire cent fois plus rebelle que celui qui vient s'édifier aux conférences saintes, il lui semblait, disons-nous, qu il eût eu, s'il fût monté en chaire, une parole bien autrement persuasive ou bien autrement tonnante que toutes les paroles musquées de ces mondains prélats dont une fois, par hasard, il allait écouter les homélies. Alors, il se prenait à regretter de n'être pas prêtre, de ne pas avoir une chaire au lieu d'un théâtre, et des auditeurs chrétiens au lieu de spectateurs profanes.

Bien que ses fins bas de soie et tout son costume de couleur violette révélassent un des dignitaires de l'Église, on pouvait prendre monseigneur Coletti pour un simple abbé du temps de Louis XV, tant sa figure, sa tournure, son air, sa démarche et son dandinement dénonçaient un galant coureur de ruelles, bien plus qu'un rigide prélat prêchant l'abstinence en carême ; on eût dit qu'après s'être endormi, comme Épiménide, pendant un demi-siècle, dans le boudoir de madame de Pompadour ou de madame du Barry,

monseigneur Coletti s'était réveillé tout à coup, et s'était mis à courir le monde sans s'informer des changements survenus dans les mœurs ou dans les coutumes, ou bien encore qu'arrivé tout frais de la cour pontificale, il s'était fourvoyé au milieu d'une réunion française avec son costume d'abbé ultramontain.

Au premier aspect, c'était un joli prélat dans toute l'acception du mot, rose, frais, paraissant trente-six ans à peine; mais, en y regardant de plus près, on s'apercevait bientôt que monseigneur Coletti avait, pour son visage, la faiblesse qu'ont pour le leur les femmes de quarante-cinq ans qui tiennent à n'en paraître que trente : monseigneur Coletti mettait du blanc; monseigneur Coletti mettait du rouge.

Lorsqu'on parvenait à percer cette couche de badigeon, et qu'on arrivait jusqu'à la peau, on était effrayé de rencontrer, sous cette apparence animée, je ne sais quoi de morbide et d'éteint qui faisait froid.

Deux choses, cependant, vivaient dans ce visage immobile comme un masque de cire : les yeux et la bouche; — les yeux, petits, noirs et profonds, lançant des éclairs rapides, menaçants même, puis se voilant aussitôt sous une paupière doucereuse et béate; la bouche, petite, fine, avec la lèvre inférieure moqueuse, spirituelle, méchante par moments jusqu'au venin.

L'ensemble de cette physionomie pouvait parfois révéler l'esprit, l'ambition, la luxure, mais jamais la bonté. On sentait de prime abord qu'on avait tout intérêt à ne pas avoir cet homme pour ennemi; mais nul n'eût éprouvé, au point de vue de la sympathie, le désir de s'en faire un ami.

Sans être grand, il était, comme disent les bourgeois en parlant d'un homme d'Église, d'une belle prestance. Joignez à cela quelque chose d'éminemment hautain, dédaigneux, impertinent, dans sa façon de porter la tête, de saluer les hommes, d'entrer dans un salon, d'en sortir, de s'asseoir et de se lever. En revanche, il semblait avoir réservé pour les femmes ses plus fines fleurs de courtoisie; il clignait des yeux, en les regardant, d'une façon significative, et, lorsque la femme à laquelle il adressait la parole lui plaisait, sa figure prenait une indéfinissable expression de luxurieuse douceur.

Ce fut avec ces yeux à demi fermés et clignotants qu'il entra dans ce salon qu'on pouvait appeler le salon des femmes, tandis que le général, qui connaissait monseigneur Coletti de longue main, murmurait entre les dents en l'entendant annoncer :

— Entrez, monseigneur Tartufe !

Cette annonce, cette entrée, ce salut, l'hésitation de monseigneur Coletti à s'asseoir, enfin, l'espèce d'importance qui s'attachait au prédicateur en renom du dernier carême, avaient un instant détourné l'attention de Carmélite; — nous disons *un instant*, car il ne s'était passé qu'un instant entre le moment où madame de Marande avait laissé retomber la portière et celui où la portière se releva pour donner passage aux deux amies.

Il était impossible de voir un plus saisissant contraste que celui qui existait entre madame de Marande et Carmélite.

Mais était-ce bien là Carmélite?

Oui, c'était elle... mais non plus la Carmélite dont nous avons copié le portrait dans la *Monographie de la Rose ;* non plus la Carmélite aux joues empourprées, au teint brillant, au front éclatant de candeur et d'innocence; non plus la Carmélite à la lèvre souriante, aux narines dilatées pour aspirer le parfum de ce champ de fleurs qui s'étendait sous ses fenêtres, et embaumait le tombeau de la Vallière... Non, la Carmélite nouvelle, c'était une grande jeune femme dont les cheveux noirs retombaient toujours avec le même luxe sur ses épaules; mais les épaules étaient de marbre! c'était le même front, haut, découvert, intelligent; mais le front était d'ivoire ! c'étaient les mêmes joues, autrefois teintées des nuances rosées de la jeunesse et de la santé, mais, aujourd'hui, décolorées, pâlies et devenues d'une étrange mateur !

Les yeux surtout, déjà si grands et si beaux, semblaient avoir grandi de moitié; ils lançaient toujours des flammes, mais les étincelles étaient devenues des éclairs, et, grâce au cercle bistré qui les enveloppait, on eût dit que ces éclairs sortaient d'une nuée d'orage.

Puis ses lèvres, autrefois de pourpre; ses lèvres, qui, après son évanouissement, avaient eu tant de peine à revenir à la vie, ses lèvres n'avaient pu reprendre leur couleur

primitive; elles avaient seulement atteint, et à grand'peine la pâle nuance du corail rose; mais, il faut le dire, par cela même, elles complétaient à merveille ce singulier ensemble qui faisait toujours de Carmélite une beauté de premier ordre, mais qui donnait une teinte fantastique à cette beauté.

Elle était simplement mais adorablement vêtue.

Poussée par ses trois sœurs à venir à la soirée de Lydie, et, bien plus encore, soutenue par sa résolution de se faire promptement indépendante, la question de la toilette dans laquelle elle viendrait avait été longtemps débattue. — Il va sans dire que Carmélite n'avait été pour rien dans le débat; elle avait tout d'abord déclaré qu'elle était la veuve de Colomban, dont elle porterait le deuil toute sa vie, et qu'elle ne viendrait qu'en robe noire : maintenant, Fragola, Lydie et Régina pouvaient tailler et ordonner cette robe comme elles l'entendraient.

Régina décida que la robe serait de dentelle noire sur corsage et jupe de satin noir, et qu'elle aurait, pour tout ornement, une guirlande de cette sombre fleur violette, emblème de tristesse, qu'on appelle l'ancolie; aux fleurs seraient entremêlées des branches de cyprès.

La couronne, tressée par Fragola, la plus savante des trois dans cet habile mariage des fleurs, dans cette intelligente fusion des nuances, se composait, comme la guirlande de la robe, comme le bouquet du corsage, de branches de cyprès et de fleur d'ancolie.

Un collier de perles noires, précieux cadeau de Régina, ceignait le cou.

Quand Carmélite sortit, pâle et cependant parée, de la chambre à coucher de madame de Marande, ceux qui s'attendaient à la voir, mais non pas à la voir ainsi, jetèrent un cri où se confondaient l'admiration et la terreur. On eût dit une apparition antique, la Norma ou la Médée. Un frisson courut dans toutes les veines.

Le vieux général, tout sceptique qu'il était, comprit qu'il y avait là quelque chose de saint comme le dévouement, de grand comme le martyre. Il se leva et attendit.

De son côté, aussitôt que Carmélite parut, Régina courut à elle.

Le spectre splendide s'avança entre les deux jeunes femmes rayonnantes de vie et de bonheur.

Tout le monde suivait du regard ce groupe silencieux, avec une curiosité qui touchait à l'émotion.

— Oh! que tu es pâle, ma pauvre sœur! dit Régina.

— Que tu es belle, ô Carmélite! dit madame de Marande

— J'ai cédé à vos instances, mes bien-aimées, dit la jeune femme; mais, en vérité, pendant qu'il en est temps encore, peut-être devriez-vous me dire de m'arrêter.

— Pourquoi cela?

— Savez-vous que je n'ai pas ouvert un piano depuis que nous avons chanté ensemble, lui et moi, notre adieu à la vie? Si la voix allait me manquer! si j'avais tout oublié!

— On n'oublie pas ce qu'on n'a point appris, Carmélite, dit Régina. Tu chantais comme les oiseaux : est-ce que les oiseaux désapprennent de chanter?

— Régina a raison, répliqua madame de Marande; et je suis sûre de toi comme tu en es sûre toi-même. Chante donc sans trouble, ma bien chérie! jamais artiste, je t'en réponds, n'aura eu, pour l'écouter, un auditoire plus sympathique.

— Oh! chantez! chantez, madame! dirent toutes les voix, — excepté les voix de Suzanne et de Lorédan, celles du frère et de la sœur, qui regardaient, le frère avec surprise, la sœur avec envie, cette sombre mais splendide beauté.

Carmélite remercia en inclinant la tête, et continua son chemin vers le piano, et, en même temps, vers le comte Herbel.

Celui-ci fit deux pas au-devant d'elle, et s'inclina.

— Monsieur le comte, dit madame de Marande, j'ai l'honneur de vous présenter mon amie la plus chère; car, de mes trois amies, c'est la plus malheureuse.

Le général salua une seconde fois, et, avec une courtoisie digne des temps chevaleresques :

— Mademoiselle, dit-il, je regrette que madame de Marande ne m'ait pas donné une tâche plus difficile que celle de publier vos louanges. Croyez que je m'y emploierai de toute mon âme, et que je me considérerai encore comme votre débiteur.

— Oh! chantez! chantez, madame! murmurèrent quelques voix avec l'accent de la prière.

— Tu vois, chère sœur, dit madame de Marande, tout le monde attend avec impatience... Veux-tu commencer?

— A l'instant même, si on le désire, répondit simplement Carmélite.

— Que vas-tu chanter? demanda Régina.

— Choisissez vous-mêmes.

— Tu n'as pas de préférence?

— Aucune.

— J'ai tout *Otello* ici.

— Va donc pour *Otello*.

— Est-ce que tu t'accompagnes toi-même? demanda Lydie.

— Quand je ne puis pas faire autrement, répondit Carmélite.

— Moi, je t'accompagnerai, dit vivement Régina.

— Et, moi, je tournerai les pages, dit madame de Marande. Entre nous deux, tu n'auras pas peur?

— Je n'aurai pas peur..., dit Carmélite en secouant mélancoliquement la tête.

En effet, la jeune fille était parfaitement calme. Elle posa sa main froide sur la main de madame de Marande; son front exprimait la plus ineffable sérénité.

Madame de Marande se dirigea vers le piano, et, au milieu des partitions empilées, prit celle d'*Otello*.

Carmélite resta debout et appuyée à Régina, aux deux tiers du boudoir à peu près.

Tout le monde s'était assis; on n'entendait pas un souffle sortir de toutes les poitrines.

Madame de Marande plaça la partition sur le piano, tandis que Régina, s'avançant à son tour, s'assit et parcourut rapidement le clavier dans un brillant prélude.

— Veux-tu chanter la romance du *Saule*? demanda madame de Marande.

— Volontiers, répondit Carmélite.

Madame de Marande ouvrit la partition à l'avant-dernière scène du dernier acte.

Régina se retourna vers Carmélite, les mains étendues et toutes prêtes à commencer.

En ce moment, le domestique annonça :

— M. et madame Camille de Rozan.

XVI

La romance du Saule

Un long, sourd et pénible soupir, parti de trois ou quatre points du salon, suivit cette annonce; un profond silence succéda à cette exclamation de douleur. On eût dit que toutes les personnes présentes connaissaient l'histoire de Carmélite, et que l'effroi venait de tirer de leur âme ce douloureux gémissement, qu'elles n'avaient pu retenir en entendant annoncer, et en voyant tout à coup apparaître, le feu dans les yeux, la joie sur les lèvres, l'insouciance au front, ce jeune homme qu'on pouvait en quelque sorte regarder comme le meurtrier de Colomban.

Ce soupir avait été poussé à la fois par Jean Robert, par Pétrus, par Régina et par madame de Marande.

Quant à Carmélite, non-seulement elle n'avait ni crié ni soupiré, mais encore elle était restée, sans souffle et sans haleine, immobile comme une statue.

M. de Marande seul, qui venait d'entendre et de reconnaître le nom oublié par lui, s'avança au-devant du jeune couple que lui avait recommandé son correspondant américain, en disant :

— Vous arrivez à merveille, monsieur de Rozan ! Si vous voulez vous asseoir et écouter, vous allez entendre, à ce qu'assure madame de Marande, la plus belle voix que vous ayez jamais entendue.

Et, offrant le bras à madame de Rozan, il la conduisit à un fauteuil, tandis que Camille cherchait, dans le spectre qu'il avait devant les yeux, à reconnaître Carmélite, et poussait, en la reconnaissant, un faible cri de surprise.

Lydie et Régina s'étaient élancées vers leur amie, croyant qu'elle avait besoin de secours, et s'attendant à la voir s'évanouir entre leurs bras; mais, à leur grand étonnement, Carmélite était, comme nous l'avons dit, restée debout et l'œil fixe; seulement, son teint avait passé de la pâleur à la lividité.

Cet œil fixe, immobile, sans expression, sans vie apparente, semblait ne plus rien regarder; le cœur avait l'air de ne plus battre, tant le corps paraissait subitement pétrifié. La jeune femme était effrayante à voir ainsi, — d'autant plus effrayante, qu'à part cette lividité terrible, son visage de marbre ne portait la trace d'aucune émotion.

— Madame, dit M. de Marande en s'approchant de sa femme, ce sont les deux personnes dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

— Occupez-vous d'elles, je vous en supplie, monsieur, dit madame de Marande; moi, je suis toute à Carmélite... Voyez l'état où elle est.

En effet, cette lividité, ce regard atone, cette immobilité sculpturale frappèrent M. de Marande.

— Oh! mon Dieu! mademoiselle, demanda-t-il avec le ton du plus vif intérêt, que vous est-il donc arrivé?

— Rien, monsieur, dit Carmélite en relevant la tête de ce mouvement que fait un cœur puissant pour regarder le malheur en face; — rien!

— Ne chante pas... ne chante pas ce soir! murmura sourdement Régina à Carmélite.

— Et pourquoi donc ne chanterai-je pas?

— Le combat est au-dessus de tes forces, dit Lydie.

— Tu vas voir! repartit Carmélite.

Et quelque chose comme le pâle reflet d'un sourire de morte se dessina sur ses lèvres.

— Tu le veux? fit Régina en se remettant au piano.

— Ce n'est point la femme qui va chanter, Régina : c'est l'artiste.

Et Carmélite fit les trois pas qui la séparaient encore du piano.

— A la grâce de Dieu! dit madame de Marande.

Régina préluda une seconde fois.

Carmélite commença :

Assisa al pié d'un salice...

La voix était restée ferme, assurée, et, si, dès le second vers, une profonde émotion vint saisir les auditeurs, cette émotion résultait bien plus de la douleur de Desdemona que de la souffrance de Carmélite.

Il était, en effet, difficile de choisir un chant mieux approprié à la situation de la jeune fille : les craintes mortelles dont le cœur de Desdemona est assailli quand elle chante le premier couplet à l'esclave africaine, sa nourrice, étaient en quelque façon la formule des angoisses qui serraient son propre cœur; l'orage qui plane au-dessus du palais de la belle Vénitienne, le vent qui vient briser un panneau de la croisée gothique de sa chambre, le tonnerre qui roule avec fracas dans le lointain, la nuit qui est sombre, la lampe qui vacille tristement, tout, dans cette soirée funeste, jusqu'à ces mélancoliques vers du Dante, que chante un gondolier en passant sur sa barque :

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice,
Nella miseria...

tout jette la pauvre Desdemona dans le désespoir le plus profond, tout est présage mauvais, tout est sinistre augure!

Le chant de la statue dans le *don Juan* de Mozart, et le désespoir de la pauvre doña Anna quand elle heurte le cadavre de son père, sont peut-être les deux seules situations comparables à cette poignante scène de pressentiments.

Nulle musique, nous le répétons, n'était donc plus propre que celle du grand maître italien à exprimer les douleurs de Carmélite.

Ce Colomban, brave, loyal et fort, dont elle menait le deuil en son cœur, n'était-il pas en quelque sorte le sombre et loyal Africain amoureux de Desdemona? ce sinistre Iago, cet ami venimeux qui sème dans le cœur d'Otello les poisons de la jalousie, n'était-ce pas, toute proportion gardée, cet Américain frivole qui avait fait autant de mal avec sa légèreté qu'Iago en avait pu faire avec sa haine?

Eh bien, cette situation était celle où se trouvait Carmélite en revoyant Camille, et cette romance, qu'elle chantait avec tant de fermeté et tant d'expression à la fois, cette romance était un martyre continuel, et chaque note s'en-

fonçait dans son cœur, froide et douloureuse comme la lame d'un poignard.

Après le premier couplet, tout le monde applaudit avec le franc enthousiasme qu'excite tout talent nouveau chez le public qui n'est pas intéressé à porter un faux jugement.

Le second couplet :

I ruccelletti limpidi
A caldi suoi sospiri...

remplit les auditeurs d'étonnement; ce n'était plus une femme, ce n'était plus une chanteuse qui faisait pleuvoir de sa bouche cette cascade de plaintes : c'était la Douleur qui se chantait elle-même.

Le refrain surtout :

Laura fra i rami flebile
Ripetiva il suon...

fut dit avec une mélancolie si touchante, que tout le poëme désespéré de la jeune fille dut, en ce moment, repasser devant les yeux de ceux qui la connaissaient, comme il repassait, bien certainement, devant les siens.

Régina était devenue presque aussi pâle que Carmélite ; Lydie pleurait.

En effet, jamais voix plus sympathique, — à cette époque où tant de grandes cantatrices : la Pasta, la Pizzaroni, la Mainvielle, la Sontag, la Catalani, la Malibran, ravissaient leur auditoire; — jamais timbre plus frémissant n'avait ému le cœur des *dilettanti* dans cette belle langue italienne qui est elle-même une musique. Mais qu'on nous permette de dire en quelques lignes, pour ceux qui ont connu les grandes artistes que nous venons de nommer, qu'on nous permette de dire en quoi la voix de notre héroïne différait de celles de ces illustres cantatrices.

La voix de Carmélite avait naturellement une étendue extraordinaire : elle donnait le *sol* d'en bas avec la même facilité et la même sonorité que madame Pasta donnait le *la*, et elle montait jusqu'au *ré* aigu. La jeune fille pouvait donc chanter — et c'était le miracle de sa voix — les rôles de contralto aussi bien que les rôles de soprano.

Effectivement, nulle voix de soprano n'était plus pure, plus riche, plus brillante, plus propre aux fioritures, aux *gorgheggi*, s'il nous est permis de nous servir de ce mot, employé spécialement à Naples, pour désigner le gazouillement du gosier, dont tout soprano qui débute abuse, à notre avis, si démesurément.

Quant à la voix de contralto, elle était unique.

Chacun connaît les effets prodigieux, magnétiques, pour ainsi dire, de la voix de contralto : elle peint l'amour avec plus de force, la tristesse avec plus d'expression, la douleur avec plus d'énergie que la voix de soprano. Les *soprani* chantent comme les oiseaux : ils plaisent, charment, ravissent; les *contralti* agitent, inquiètent, passionnent. La voix de soprano est une pure voix de femme : elle en a les tendresses et les douceurs; la voix de contralto est une véritable voix d'homme : elle en a la gravité, la rudesse, l'âpreté; et, cependant, c'est un timbre à part, qui participe de l'un et de l'autre, une voix hermaphrodite. Aussi, ces voix s'emparent-elles de l'âme des spectateurs avec la rapidité et la force de l'électricité ou du magnétisme. La voix de contralto est en quelque sorte l'écho des sentiments de l'auditeur : si celui qui écoute chantait, il voudrait bien certainement, chanter ainsi.

C'était donc là l'effet produit sur l'auditoire par la voix de Carmélite. Douée d'une habileté peu commune, quoique purement instinctive, car elle connaissait peu les procédés des grands chanteurs à la mode, Carmélite unissait, avec un bonheur étonnant, la voix de tête à la voix de poitrine; l'union de ces deux voix était apparente, et un vieux maître eût été bien embarrassé de dire combien d'études avaient été nécessaires pour combiner les effets merveilleux de deux voix si contraires.

Carmélite, en grande musicienne qu'elle était, et sous l'œil de Colomban, avait étudié si laborieusement et si fermement les principes fondamentaux de la musique, qu'elle n'avait besoin désormais que de se laisser aller, pour séduire et pour électriser; si sa voix était belle, son goût était parfait. Habituée, dès les premières leçons, aux sobriétés de la musique allemande, elle ne faisait qu'un usage fort modéré des fioritures italiennes, et ne s'en servait que our augmenter l'expression d'un morceau, ou pour relier une

phrase à une autre, mais jamais comme agrément, jamais comme tour de force.

Nous finirons cette analyse du talent de Carmélite en disant qu'au contraire des plus grandes chanteuses de l'époque, — et même de toutes les époques, — la même note, dans deux situations différentes de l'âme, n'avait point chez elle, pour ainsi dire, le même ton.

Que si, maintenant, quelqu'un s'étonne et nous taxe d'exagération, prétendant que nulle cantatrice, ayant eu pour maîtres Porpora, Mozart, Pergolèse, Weber ou même Rossini, n'est arrivée aux perfections de cette double voix, nous répondrons que Carmélite avait eu un maître bien autrement sérieux que ceux que nous venons de nommer, et que l'on appelle le Malheur !

Aussi, à la fin du troisième couplet, ce fut un hourra unanime, une frénésie inexprimable.

Les dernières notes ne s'étaient pas encore éteintes, plaintives et gémissantes comme le cri de la Douleur elle-même, qu'un tonnerre d'applaudissements ébranla la coupole dorée de ce salon mondain. Chacun se leva, comme pour être le premier à complimenter, à féliciter l'artiste qui venait de le ravir ; c'était une véritable fête, un entraînement général, tout ce que la *furia francese*, oublieuse du décorum, peut autoriser. On se précipitait vers le piano, pour regarder de plus près cette jeune fille, belle comme la Beauté, puissante comme la Force, sinistre comme le Désespoir. Les vieilles femmes qui enviaient sa jeunesse, les jeunes femmes qui enviaient sa beauté, toutes celles qui enviaient son talent incomparable, tous ceux qui se disaient qu'il y aurait presque une gloire à être aimé d'une pareille femme, s'approchaient d'elle, lui prenant la main, et la lui serrant avec amour !

Et voilà pourquoi l'art est véritablement beau, véritablement grand : c'est qu'il fait en un instant un vieil ami d'un inconnu.

Mille invitations, comme les fleurs futures de sa renommée, tombèrent et s'éparpillèrent en un instant autour de Carmélite.

Le vieux général, qui s'y connaissait, nous l'avons dit, le vieux général, qui n'était pas facile à émouvoir, sentit couler ses larmes ; c'était la pluie de l'orage qui avait gonflé

son cœur pendant qu'il entendait chanter la sombre jeune fille.

Jean Robert et Pétrus s'étaient instinctivement rapprochés l'un de l'autre, et, dans la muette étreinte de leurs mains, ils s'étaient tacitement raconté leur poignante émotion, leur mélancolique ravissement. Si Carmélite leur eût fait un signe de vengeance, ils eussent bondi sur cet insoucieux Camille, qui, ignorant ce qui s'était passé, avait écouté tout cela, le sourire aux lèvres, le lorgnon à l'œil, et criant de sa place : « Brava! brava! brava! » comme il eût fait d'une stalle des Italiens.

Régina et Lydie, qui avaient compris tout ce que la présence du créole avait ajouté de douleur et d'expression à la voix de Carmélite, — Régina et Lydie, qui, pendant tout le temps que le chant avait duré, avaient tremblé, à chaque note, que le cœur de la chanteuse ne se brisât, étaient comme atterrées toutes deux; Régina n'osait pas se retourner, Lydie n'osait pas relever la tête.

Tout à coup, à un cri d'effroi poussé par ceux qui entouraient Carmélite, les deux jeunes femmes sortirent de leur stupeur, et se retournèrent en même temps de son côté.

Carmélite, après sa dernière note pleurée, venait de renverser sa tête en arrière, et, pâle, roide, immobile, elle allait infailliblement tomber sur le parquet, si deux bras ne l'eussent soutenue, et si une voix amie ne lui eût dit tout bas :

— Courage, Carmélite! et soyez fière : à partir de ce soir, vous n'avez plus besoin de personne!

Avant de fermer les yeux, la jeune fille eut le temps de reconnaître Ludovic, ce cruel ami qui l'avait rappelée à la vie.

Elle poussa un dernier soupir, secoua tristement la tête, et s'évanouit.

Ce fut alors seulement que, de ses yeux fermés, on vit sourdre deux larmes qui roulèrent sur ses joues glacées.

Les deux jeunes femmes la prirent des mains de Ludovic, qui était survenu pendant que Carmélite chantait, et qui, par conséquent, entré sans bruit et sans être annoncé, s'était trouvé là pour la recevoir dans ses bras.

— Ce n'est rien, dit-il aux deux amies; de pareilles crises

lui font plus de bien que de mal... Qu'elle respire ce flacon : dans cinq minutes, elle sera revenue à elle.

Régina et Lydie, aidées du général, emportèrent Carmélite dans la chambre à coucher; seulement, le général s'arrêta à la porte.

Une fois Carmélite disparue, et l'auditoire rassuré par les quelques paroles de Ludovic, l'enthousiasme, arrêté dans son cours, fit de nouveau irruption de toutes parts.

Et ce ne fut qu'un cri unanime d'admiration !

XVII

Où les pétards de Camille font long feu.

Quand on se fut bien extasié sur le talent de la future débutante, quand on eut épuisé en sa faveur toutes les formules de l'éloge, chacun des heureux auditeurs, en promettant de la prôner dans son cercle, se laissa peu à peu attirer du boudoir vers le salon, où retentissaient les premiers accords de l'orchestre, et passa de la musique à la danse.

Le seul épisode digne d'être rapporté dans le mouvement qui se fit à cette occasion, et que nous mentionnerons parce qu'il se lie tout naturellement à notre drame, c'est le faux pas que fit Camille de Rozan en adressant étourdiment la parole à des gens qui connaissaient à fond l'histoire de Carmélite.

Madame de Rozan, sa femme, jolie créole de quinze ans, avait été provisoirement accaparée par une douairière d'origine américaine, qui se déclarait sa parente.

Camille, voyant sa femme en famille, avait profité de la circonstance pour redevenir garçon.

Il avait aperçu Ludovic, son ancien camarade, presque

son ami; et, aussitôt le calme rétabli, à la suite de la sortie de Carmélite, dont il avait attribué l'évanouissement à la simple émotion, il s'était précipité vers le jeune docteur avec le vif engouement d'un étranger nouvellement arrivé, qui retrouve une ancienne connaissance, et, lui tendant la main :

— Par Hippocrate! s'était-il écrié, c'est M. Ludovic!... Bonjour, monsieur Ludovic! comment se porte monsieur Ludovic?

— Mal, répondit froidement le jeune médecin.

— Mal? répéta le créole. Mais vous avez le mois d'avril sur les joues!

— Qu'importe, monsieur, si j'ai le mois de décembre dans le cœur?

— Vous avez du chagrin?

— Plus que du chagrin : de la douleur!

— Une douleur?

— Profonde!

— Mon Dieu! mon pauvre Ludovic, auriez-vous perdu un parent?

— J'ai perdu quelqu'un de plus cher qu'un parent.

— Qu'y a-t-il donc de plus cher qu'un parent?

— Un ami... attendu que c'est plus rare.

— Est-ce que je le connaissais?

— Beaucoup.

— Un de nos camarades de collége?

— Oui.

— Ah! le pauvre garçon! dit Camille avec une suprême indifférence. Et comment s'appelait-il?

— Colomban, répondit séchement Ludovic en saluant Camille, et en lui tournant le dos.

Le créole fut près de sauter à la gorge de Ludovic; mais nous avons dit ailleurs qu'il avait de l'esprit : il comprit qu'il avait fait fausse route; il pirouetta sur les talons, remettant sa colère à une meilleure occasion.

En effet, si Colomban était mort, Ludovic avait eu le droit de s'étonner que Camille ne fût pas plus attristé d'un pareil événement.

Mais comment pouvait-il être attristé de cet événement? Il l'ignorait!

Pauvre Colomban, si jeune, si beau, si fort, de quoi avait-il pu mourir?

Camille chercha des yeux Ludovic, pour lui dire qu'il ignorait tout, et lui demander des détails sur la mort de leur ami commun; mais il avait déjà disparu.

Tout en cherchant Ludovic, les regards de Camille tombèrent sur un jeune homme dont il crut reconnaître le visage sympathique; seulement, il lui était impossible de mettre un nom sur ce visage. Il l'avait vu, il en était certain; il l'avait connu, il pensait en être sûr. Si c'était à l'école de Droit, — ce qui était probable, — ce jeune homme pourrait lui donner les renseignements qu'il désirait.

Il alla donc à lui.

— Pardon, monsieur, dit-il, j'arrive ce matin de la Louisiane, qui est à moitié chemin, à peu près, des antipodes; j'ai fait naturellement deux mille lieues en mer; par suite de quoi, il me reste dans le cerveau une sorte de tangage et de roulis intellectuels qui m'ôtent à la fois le discernement et la mémoire... Pardonnez-moi donc la question que je vais avoir l'honneur de vous adresser.

— Je vous écoute, monsieur, répondit assez poliment, mais, cependant, avec assez de sécheresse, celui qu'il venait d'accoster.

— Je crois, monsieur, reprit Camille, vous avoir vu dans plusieurs circonstances, à mon dernier voyage à Paris; et, quand je vous ai aperçu tout à l'heure, votre figure m'a frappé comme celle d'une vieillle connaissance... Avez-vous plus de mémoire que moi, et ai-je l'honneur d'être connu de vous?

— Vous avez raison, je vous connais parfaitement, monsieur de Rozan, répondit le jeune homme.

— Ah! vous savez mon nom? s'écria joyeusement Camille.

— Comme vous voyez.

— Et me ferez-vous le plaisir de me dire le vôtre?

— Je me nomme Jean Robert.

— Ah! c'est cela, Jean Robert... Parbleu! je savais bien que je vous connaissais! un de nos plus illustres poëtes, et l'un des meilleurs amis de mon camarade Ludovic, si je ne m'abuse...

— Qui était lui-même un des meilleurs amis de Colomban, répondit Jean Robert en saluant sèchement le créole, et en se retournant.

Mais Camille l'arrêta.

— Monsieur, par grâce! lui dit-il; vous êtes la seconde personne qui me parle de la mort de Colomban... Pourriez-vous me donner des détails sur cette mort?

— Lesquels?

— Je désire savoir de quelle maladie Colomban est mort.

— Il n'est pas mort de maladie.

— Aurait-il donc été tué en duel?

— Non, monsieur, il n'a pas été tué en duel.

— Mais, enfin, comment est-il mort?

— Il s'est asphyxié, monsieur.

Et, cette fois, Jean Robert salua si froidement Camille, que celui-ci, tout entier, d'ailleurs, à son étonnement, ne songea pas à l'arrêter davantage.

— Mort! murmura Camille; mort asphyxié! Qui aurait pu supposer cela de Colomban, lui si pieux?... Ah! Colomban!

Et Camille leva les mains au ciel, en homme qui, pour croire la chose qu'on vient de lui dire, aurait besoin qu'on la lui répétât deux fois.

En levant les mains, Camille leva les yeux, et, en levant les yeux, il aperçut un jeune homme qui paraissait absorbé dans les plus profondes réflexions.

Il le reconnut pour un artiste qu'on lui avait montré pendant le trouble qui avait suivi l'évanouissement de Carmélite, et qu'on lui avait dit être un peintre des plus distingués. La figure de ce jeune homme exprimait la plus vive admiration.

C'était Pétrus, que l'effort sublime de Carmélite remplissait à la fois de tristesse et d'orgueil. — Les artistes avaient donc un autre cœur que le reste des hommes; les artistes avaient donc une autre âme; les artistes étaient donc des êtres privilégiés, pour la douleur peut-être; mais, enfin, puisqu'ils triomphaient si royalement de la douleur, c'étaient des êtres à part!

Camille se trompa à l'expression du visage de Pétrus : il le prit purement et simplement pour un dilettante en extase; et, allant à lui avec l'intention de lui faire un compliment des plus agréables :

— Monsieur, lui dit-il, si j'étais peintre, je ne choisirais pas d'autre physionomie que la vôtre pour exprimer le ravissement d'un grand cœur en entendant la divine musique du grand maître.

Pétrus regarda Camille avec une froideur dédaigneuse, et s'inclina sans répondre.

Camille continua :

— Je ne sais pas précisément jusqu'où va l'enthousiasme des Français pour la musique du divin Rossini ; mais, dans nos colonies, elle fait fureur : c'est de la passion, de la frénésie, du fanatisme ! J'avais un ami, amateur de la musique allemande, qui a été tué en duel, pour avoir prétendu que Mozart était supérieur à Rossini, et dit qu'il préférait les *Nozze di Figaro* au *Barbier de Séville*. Pour moi, j'avoue que je suis partisan de Rossini, et que je le mets à cent pieds au-dessus de Mozart... C'est mon opinion, et, au besoin, je la soutiendrais jusqu'à la mort.

— Ce n'était pas, je crois, l'opinion de votre ami Colomban, monsieur, dit Pétrus en saluant froidement le créole.

— Ah ! parbleu ! s'écria Camille, puisque tout le monde s'est donné le mot ici pour me parler de Colomban, et que vous faites comme tout le monde, monsieur, vous me direz si c'est à cause du triomphe de Rossini sur Mozart qu'il s'est asphyxié.

— Non, monsieur, répondit Pétrus avec une suprême politesse : il s'est asphyxié parce qu'il aimait Carmélite, et qu'il a préféré mourir plutôt que de trahir son ami.

Camille jeta un cri, et porta ses deux mains à son front, comme si un éblouissement passait sur ses yeux.

Pendant ce temps, Pétrus, ainsi qu'avaient successivement fait Ludovic et Jean Robert, passa du boudoir dans le salon.

Au moment où Camille, un peu remis du choc qu'il venait d'éprouver, écartait ses mains de son visage, et rouvrait les yeux, il vit devant lui — ce qui ne lui était pas encore arrivé depuis son entrée dans les salons de M. de Marande — un jeune homme de belle et hautaine tournure, qui se tenait prêt à l'aborder, quand lui-même serait prêt à soutenir cet abordage.

— Monsieur, lui dit le jeune homme, j'apprends que vous arrivez des colonies ce matin même, et que, pour la première fois, ce soir, vous avez été présenté à M. et à madame de Marande. Voulez-vous me faire l'honneur de m'accepter pour parrain dans les salons de notre commun banquier, et pour guide à travers les plaisirs de la capitale ?

Cet obligeant cicerone, c'était le comte Lorédan de Valgeneuse, qui avait, dès son entrée, remarqué la jolie créole que venait d'importer en France Camille de Rozan, et qui, à tout hasard, essayait de se mettre bien avec le mari, pour, le cas échéant, se mettre, s'il était possible, mieux encore avec la femme.

Camille respira en rencontrant un homme qui échangeait dix paroles avec lui sans que le nom de Colomban fût mêlé à ces dix paroles.

Il va sans dire qu'il accepta avec empressement l'offre de M. de Valgeneuse.

Les deux jeunes gens s'engagèrent alors dans les salons de danse; on venait de jouer le prélude d'une valse. Ils entrèrent juste au moment où la valse commençait.

La première personne qu'ils rencontrèrent en entrant dans le salon, — on eût dit que son frère lui avait donné là rendez-vous, tant elle semblait attendre ! — ce fut mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

— Monsieur, dit Lorédan, permettez-moi de vous présenter à ma sœur, mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

Puis, sans attendre la réponse de Camille, que, du reste on pouvait lire dans ses yeux :

— Ma chère Suzanne, dit le comte, je vous présente un nouvel ami, M. Camille de Rozan, gentilhomme américain.

— Oh ! mais, dit Suzanne, votre nouvel ami, mon cher Lorédan, est pour moi une ancienne connaissance !

— Bon ! et comment cela ?

— Et quoi ! dit Camille avec une orgueilleuse joie, j'aurais l'honneur d'être connu de vous, mademoiselle ?

— Oh ! parfaitement, monsieur ! répondit Suzanne. A Versailles, dans la pension où j'étais, il n'y a pas bien longtemps encore, j'étais étroitement liée avec deux de vos compatriotes.

En ce moment, Régina et madame de Marande, après avoir confié aux soins d'une femme de chambre Carmélite revenue de son évanouissement, entraient dans la salle de bal.

Lorédan fit un signe imperceptible à sa sœur, qui lui répondit par un imperceptible sourire.

Et, tandis que, pour la troisième fois de la soirée, Lorédan s'apprêtait à renouer, avec madame de Marande, la conver-

sation toujours interrompue, Camille et mademoiselle de Valgeneuse, pour faire plus ample connaissance, s'élançaient dans le tourbillon vertigineux de la valse, et s'y perdaient au milieu d'un océan de gaze, de satin et de fleurs.

XVIII

Comment était morte la loi d'amour.

Faisons quelques pas en arrière ; car nous nous apercevons que, pressé d'entrer chez madame de Marande, nous avons cavalièrement enjambé par-dessus des événements et des journées qui doivent avoir leur place dans ce récit, comme ils l'ont déjà dans l'histoire.

On se rappelle le scandale qui s'était produit à l'enterrement de M. le duc de la Rochefoucauld.

Comme quelques-uns des personnages qui tiennent le premier rang dans notre histoire y jouaient un rôle, nous avons essayé de raconter dans tous ses détails cette terrible scène, où la police était arrivée au résultat qu'elle se proposait : arrêter M. Sarranti, et tâter le degré de résistance qu'était capable d'opposer la population aux plus incroyables insultes qu'on pût faire au cadavre d'un homme qu'elle entourait de son respect et de son amour.

Force était restée à la loi ! comme on dit en langage gouvernemental.

« Encore une victoire pareille, disait Pyrrhus, qui n'était point un roi constitutionnel, mais qui était un tyran plein de sens, et je suis perdu ! » C'est ce qu'aurait dû se dire Charles X après la triste victoire qu'il venait de remporter sur les marches de l'Assomption.

En effet, l'émotion produite avait été profonde, et, cela,

non-seulement sur la foule, — dont le roi, momentanément du moins, était trop éloigné pour sentir le tressaillement à travers les différentes couches sociales qui le séparaient d'elle, — mais encore sur la chambre des pairs, dont il n'était séparé que par le tapis étendu sur les marches du trône.

Les pairs, nous l'avons déjà dit, s'étaient sentis insultés, depuis le premier jusqu'au dernier, par l'insulte faite aux restes du duc de la Rochefoucauld. Les plus indépendants avaient manifesté tout haut leur indignation ; les plus *dévoués* l'avaient renfermée dans le fond de leur cœur ; mais, là, elle bouillonnait au souffle de ce terrible conseiller qu'on appelle l'orgueil. Tous attendaient une occasion de rendre, soit au ministère, soit même à la royauté, cette ruade immonde que la haute chambre venait de recevoir de la police.

Le projet de la *loi d'amour* allait leur fournir cette occasion.

Il avait été soumis à l'examen de MM. de Broglie, Portalis, Portal et le Bastard.

Nous avons oublié les noms des autres membres de la commission ; — cela soit dit sans intention de blesser aucunement les honorables.

La commission d'examen, dès ses premières séances, avait paru loin d'être sympathique au projet.

Les ministres eux-mêmes commençaient à s'apercevoir, avec ce même effroi qu'éprouvent des voyageurs qui, parcourant un pays inconnu, se trouvent tout à coup sur le bord d'un précipice, les ministres eux-mêmes, disons-nous, commençaient à s'apercevoir que, sous la question politique, qui paraissait la question principale, était cachée une question individuelle bien autrement grave.

La loi contre la liberté de la presse eût peut-être passé, en effet, si elle n'eût attenté qu'aux droits de l'intelligence. Qu'importaient les droits de l'intelligence à la bourgeoisie, cette suprême puissance de l'époque ? Mais la loi contre la liberté de la presse attentait aux intérêts matériels, question bien autrement vitale pour tous ces souscripteurs au Voltaire-Touquet qui lisaient le *Dictionnaire philosophique* en prenant du tabac dans une tabatière à la Charte.

Ce qui leur ouvrait peu à peu les yeux, à ces pauvres

aveugles à cent mille francs d'appointements, c'était que toutes les dispositions attentatoires à la liberté de la presse et aux intérêts de l'industrie étaient, contre toutes prévisions, unanimement repoussées par la commission de la chambre des pairs.

Alors, ils commencèrent à craindre un rejet absolu.

Ce qui pouvait leur arriver de moins désagréable, c'est que le projet se présentât devant la chambre avec de tels amendements, que ces amendements arrivassent à en détruire l'effet.

Il fallait choisir entre une retraite, une défaite et peut-être une déroute. Il y eut conseil; chacun fit part à tous de ses appréhensions, et il fut convenu que la discussion serait remise à la prochaine session.

Dans l'intervalle, M. de Villèle se chargeait, par une de ces combinaisons qui lui étaient familières, de donner au ministère, dans la chambre haute, une majorité aussi docile et aussi régulièrement disciplinée que celle dont il jouissait à la chambre des députés.

Puis, sur ces entrefaites, se produisit un incident qui acheva de ruiner le projet de loi.

Le 12 avril — un des jours sur lesquels nous avons si cavalièrement enjambé — était l'anniversaire de la première rentrée de Charles X à Paris : 12 avril 1814. Ce jour-là, la garde nationale faisait le service militaire des postes des Tuileries, remplaçant ainsi toutes les autres troupes du palais.

C'était une faveur dont le roi récompensait le dévouement de la garde nationale, qui, pendant plusieurs semaines, avait formé son unique garde; c'était, enfin, une marque de confiance qu'il donnait à la population de Paris.

Mais, ce jour-là, chose qu'il n'avait pas été possible de prévenir, le 12 avril était tombé sur un jeudi saint.

Or, le jeudi saint, le roi Charles X, tout entier à ses dévotions, ne pouvait livrer son esprit à aucune préoccupation politique : on avait donc reporté le service de la garde du 12 au 16, du jeudi saint au lundi de Pâques.

En conséquence, le 16 au matin, au moment de la garde montante, comme neuf heures sonnaient au pavillon de l'Horloge, le roi Charles X descendit le perron des Tuileries,

en général de la garde nationale. Il était accompagné de M. le dauphin et entouré d'un nombreux état-major.

Il arriva sur la place du Carrousel, où se trouvaient réunis des détachements fournis par toutes les légions de la garde nationale, y compris la légion de cavalerie.

Parvenu devant le front de bataille de la garde nationale, il salua, selon son usage, avec cordialité et effusion.

Bien que, dans ses promenades ordinaires, Charles X, dépopularisé peu à peu, — non point par ses défauts personnels, mais par les erreurs de son gouvernement, qui avait adopté une politique antinationale, — bien que, dans ses promenades ordinaires, disons-nous, Charles X eût été habitué, depuis un an, à un accueil assez froid, encore provoquait-il de temps en temps, par les sourires et les saluts qu'il envoyait à la foule, de sympathiques acclamations.

Mais, ce jour-là, l'accueil fut glacial. Nul élan, nul enthousiasme; quelques rares cris de « Vive le roi! » timidement hasardés, à peine entendus et comme arrêtés en route.

Il passa la revue, et quitta le Carrousel, le cœur gonflé d'une tristesse amère, accusant de cet accueil de la foule, non pas son système gouvernemental, mais les calomnies des journaux, mais les menées sourdes du parti libéral.

Plusieurs fois, pendant la revue, il s'était retourné vers son fils comme pour l'interroger; mais M. le dauphin avait le singulier avantage d'être distrait sans que son esprit fût ailleurs. M. le dauphin suivait machinalement son père; et, en rentrant au palais, M. le dauphin avait bien la conscience qu'il venait de faire une petite promenade à cheval, M. le dauphin se doutait bien qu'il venait de passer une revue; mais il est probable qu'il lui eût été impossible de dire quelle espèce de troupe venait de défiler devant lui.

Ce ne fut donc pas à M. le dauphin que le vieux roi, qui se sentait isolé dans sa grandeur, faible dans son droit divin, s'adressa : ce fut à un homme de soixante ans, portant l'uniforme de maréchal de France et le double cordon de Saint-Louis et du Saint-Esprit.

Cet homme, c'était une des vieilles gloires de la France; c'était le soldat du régiment de Médoc, c'était le chef de bataillon des volontaires de la Meuse, c'était le colonel du régiment de Picardie, c'était le conquérant de Trèves, le héros du pont de Manheim, le commandant des grenadiers

réunis de la grande armée, le vainqueur d'Ostrolenka, l'homme de Wagram, de la Bérésina, de Bautzen, le major général de la garde royale, le commandant en chef de la garde parisienne; c'était le mutilé de tous les combats auxquels il assistait; c'était celui dont le corps comptait vingt-sept blessures, cinq de plus que celui de César, et qui avait survécu à ses vingt-sept blessures; — c'était le maréchal Oudinot, duc de Reggio.

Charles X prit le vieux soldat sous le bras, et, le tirant hors du cercle de courtisans qui attendaient son retour :

— Voyons, maréchal, lui dit-il, parlez-moi franchement.

Le maréchal regarda le roi avec étonnement; le silence et la froideur de la garde nationale ne lui avaient point échappé.

— Franchement, sire? demanda-t-il.

— Oui, je désire savoir la vérité.

Le maréchal sourit.

— Cela vous étonne qu'un roi désire savoir la vérité. On nous trompe donc bien, nous autres, mon cher maréchal?

— Mais, sire, chacun fait de son mieux pour cela.

— Et vous?

— Moi, je ne mens jamais, sire!

— Alors, vous dites la vérité?

— J'attends qu'on me la demande.

— Et alors...?

— Sire, que Votre Majesté m'interroge : elle verra.

— Eh bien, maréchal, que dites-vous de la revue?

— Froide!

— A peine si l'on a crié : « Vive le roi! » Avez-vous remarqué cela, maréchal?

— Je l'ai remarqué, sire.

— J'ai donc démérité de la confiance et de l'affection de mon peuple?

Le vieux soldat se tut.

— Ne m'entendez-vous pas, marechal? lui demanda Charles X.

— Si fait, sire, je vous entends.

— Eh bien, je vous demande si, *à votre avis*, entendez-vous, maréchal? je vous demande si, à votre avis, j'ai démérité de la confiance et de l'affection de mon peuple.

— Sire!

— Vous m'avez promis la vérité, maréchal.

— Pas vous, sire, mais vos ministres... Par malheur, le peuple ne comprend pas les subtilités de votre gouvernement constitutionnel : roi et ministres, il confond tout.

— Mais qu'ai-je donc fait? s'écria le roi.

— Vous n'avez pas fait, sire, vous avez laissé faire.

— Maréchal, je vous jure que je suis plein de bonnes intentions.

— Il y a un proverbe, sire, qui prétend que l'enfer en est pavé!

— Voyons, maréchal, dites-moi tout ce que vous en pensez.

— Sire, reprit le maréchal, je serais indigne des bontés du roi si... je... n'obéissais point à l'ordre qu'il me donne.

— Eh bien?

— Eh bien, sire, je pense que vous êtes un bon et loyal prince; mais Votre Majesté est entourée et circonvenue par des conseillers ou aveugles ou ignorants, qui ne voient pas ou qui voient mal.

— Continuez, continuez.

— La voix publique vous dit, par ma voix, sire, que votre cœur est véritablement français, et que c'est dans votre cœur, et non ailleurs, qu'il faut lire.

— Alors, on est mécontent?

Le maréchal s'inclina.

— Et à quel propos ce mécontentement?

— Sire, la loi sur la presse blesse profondément et mortellement la population.

— Vous croyez que c'est à cela que je dois la froideur d'aujourd'hui?

— Sire, j'en suis sûr.

— Alors, un conseil, maréchal.

— Sur quoi, sire?

— Sur ce que j'ai à faire.

— Sire, je n'ai pas de conseil à donner au roi.

— Si fait, quand j'en demande un.

— Sire, votre haute sagesse...

— Que feriez-vous à ma place, maréchal?

— C'est sur l'ordre du roi que je parle.

— Mieux que cela, duc, reprit Charles X avec une majesté

qui ne lui faisait pas défaut dans certaines occasions, c'est sur ma prière.

— Eh bien, sire, reprit le maréchal, faites retirer la loi; convoquez pour une autre revue la garde nationale tout entière, et vous verrez, par ses acclamations unanimes, quelle était la vraie cause de son silence d'aujourd'hui.

— Maréchal, la loi sera retirée demain. Fixez vous-même le jour de la revue.

— Sire, Votre Majesté veut-elle que ce soit pour le dernier dimanche du mois, c'est-à-dire pour le 2 avril?

— Donnez les ordres vous-même : vous êtes commandant général de la garde nationale.

Le soir même, le conseil était réuni aux Tuileries, et, malgré les résistances opiniâtres de quelques-uns, le roi exigeait le retrait immédiat de la *loi d'amour*.

Les ministres, malgré les félicités qu'ils s'étaient promises de l'application de cette loi, furent obligés de se soumettre à l'autorité souveraine. Le retrait de la loi, d'ailleurs, n'était qu'un acte de prudence, une mesure de précaution qui leur épargnait un échec certain et décisif devant la chambre des pairs.

Le lendemain de cette première revue, c'est-à-dire de cette manifestation de la garde nationale, dont le roi avait si bien apprécié les effets, et le maréchal Oudinot si bien jugé la cause, M. de Peyronnet demanda la parole au commencement de la séance de la chambre des pairs, et lut à la tribune l'ordonnance qui retirait le projet de loi. Ce fut un immense cri de joie poussé des quatre coins de la France, et par tous les journaux indistinctement, royalistes ou libéraux.

Le soir, Paris fut illuminé.

De longues colonnes d'ouvriers imprimeurs parcoururent les rues et les places publiques de la ville, aux cris de « Vive le roi! Vive la chambre des pairs! Vive la liberté de la presse! »

Ces promenades, le prodigieux concours de curieux qui encombraient les boulevards, les quais, les rues latérales, affluant par toutes les grandes artères jusqu'aux Tuileries, comme le sang afflue vers le cœur; les cris de cette foule, l'explosion des pétards lancés par les fenêtres, l'ascension enflammée des fusées volantes qui parsemaient le ciel

d'étoiles éphémères, la prodigalité des lumières placées à tous les édifices autres que les édifices publics, tout ce bruit, tout cet éclat, offraient un aspect de fête, un air de joie que ne présentent pas d'habitude les solennités officielles ordonnées par le gouvernement.

L'allégresse ne fut pas moindre dans les autres grandes villes du royaume ; il semblait, non point que la France eût remporté une de ces victoires auxquelles elle est accoutumée, mais que chaque Français eût triomphé individuellement.

Cette allégresse se manifestait, en effet, sous les formes non-seulement les plus diverses, mais encore les plus individuelles; chacun cherchait une manière personnelle de témoigner sa joie.

Ici, c'étaient des chœurs nombreux qui stationnaient sur les places, ou parcouraient les rues en faisant entendre des chants nationaux ; là, c'étaient des feux d'artifice improvisés qui se prolongeaient par toute sorte de caprices populaires, ou des danses qui duraient toute la nuit; ailleurs, c'étaient des promenades aux flambeaux, exécutées, comme les courses antiques, à pied et à cheval; ailleurs encore, des arcs de triomphe ou des colonnes chargées d'inscriptions; partout, c'étaient des illuminations flamboyantes, — celles de Lyon, notamment, furent admirables : les rives des deux fleuves, les principales places de la cité, les nombreuses terrasses de ses nombreux faubourgs se trouvèrent, pour ainsi dire, reliées par de longs cordons de feu que reflétaient les eaux du Rhône et de la Saône.

Marengo n'avait pas inspiré plus d'orgueil; Austerlitz, plus d'enthousiasme.

C'est que l'une et l'autre de ces victoires n'était qu'un triomphe : la chute de la *loi d'amour* était à la fois un triomphe et une vengeance; c'était un engagement pris, vis-à-vis de la France, de la débarrasser de ce ministère qui, à chaque session nouvelle, s'était donné la tâche de détruire quelqu'une des libertés promises, garanties, consacrées par le pacte fondamental.

Cette manifestation éclatante de la conscience publique, cette démonstration populaire, cette allégresse spontanée du pays tout entier, à la nouvelle du retrait de la loi, stupéfièrent les ministres, qui résolurent, dès le même soir, au

milieu de tout ce bruit et de toutes ces rumeurs, de se rendre en corps chez le roi.

Ils demandèrent à être introduits.

On chercha le roi.

Le roi n'était point sorti, et, cependant, il n'était ni au grand salon, ni dans son cabinet, ni chez M. le dauphin, ni chez madame la duchesse de Berry.

Où était-il donc?

Un valet de chambre dit qu'il avait vu Sa Majesté, suivie du maréchal Oudinot, s'acheminer vers l'escalier qui conduisait à la terrasse du pavillon de l'Horloge.

On monta cet escalier.

Deux hommes étaient debout, dominant tous ces cris, toutes ces rumeurs, toutes ces lumières, se détachant en vigueur sur le globe lumineux de la lune, et sur les nuages argentés qui passaient rapidement au ciel.

Ces deux hommes, c'étaient Charles X et le maréchal Oudinot.

On leur annonça la visite ministérielle.

Le roi regarda le maréchal.

— Que viennent-ils faire? demanda-t-il.

— Réclamer de Votre Majesté quelque mesure répressive contre la joie publique.

— Faites monter ces messieurs, dit le roi.

Les ministres, fort étonnés, suivirent l'aide de camp à qui le valet de chambre avait transmis l'ordre du roi.

Cinq minutes après, le conseil était réuni sur la plate-forme du pavillon de l'Horloge.

Le drapeau blanc, le drapeau de Taillebourg, de Bouvines et de Fontenoy, se déployait gracieusement selon les caprices de la brise. On eût dit qu'il était tout fier d'entendre ces acclamations inaccoutumées.

M. de Villèle s'avança.

— Sire, dit-il, ému du danger que court Votre Majesté, je viens avec mes collègues...

Le roi l'arrêta.

— Monsieur, demanda-t-il, votre discours était préparé, n'est-ce pas, avant de sortir de l'hôtel des finances?

— Sire...

— Je ne refuse pas de l'entendre, monsieur; mais, au-

paravant, je désire que, de cette plate-forme qui domine Paris, vous regardiez et vous écoutiez ce qui se passe.

Et le roi étendit la main vers cet océan de lumière.

— Alors, hasarda M. de Peyronnet, c'est notre démission que demande Sa Majesté.

— Eh ! qui vous parle de démission, monsieur ? Je ne vous demande rien : je vous dis de regarder et d'écouter.

Il se fit un instant de silence, non pas dans les rues, — les rues étaient, au contraire, de moment en moment, plus bruyantes et plus joyeuses, mais parmi les illustres observateurs.

Le maréchal se tenait à l'écart, le sourire du triomphe sur les lèvres ; le roi, la main toujours étendue, et se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, dominait, grâce à sa haute taille, qui, ayant fléchi sous le poids des années, se redressait cependant dans les grandes circonstances, — le roi dominait tous ces hommes. En ce moment, sa pensée, comme sa taille, les dépassait de toute la tête !

— Maintenant, parlez, monsieur de Villèle, reprit le roi, qu'avez-vous à me dire ?

— Rien, sire, répondit le président du conseil, et il ne nous reste qu'à présenter à Votre Majesté l'hommage de nos respects.

Charles X salua ; les ministres se retirèrent.

— Décidément, maréchal, je crois que vous avez raison, dit le roi.

Et il regagna ses appartements.

A la prochaine séance du conseil, le roi exposa aux ministres le désir qu'il avait de passer une revue le 29 avril.

C'était le 25 que Sa Majesté manifestait cette intention.

Les ministres essayèrent d'abord de combattre la volonté du roi ; mais cette volonté était trop bien arrêtée pour céder aux mauvaises armes de l'intérêt personnel. Alors, ils se rabattirent sur un détail : c'était d'isoler les gardes nationaux des séditieux et des provocateurs qui ne manqueraient pas de les entourer.

Le lendemain, un ordre du jour faisait connaître que, « le roi ayant annoncé à la parade du 16 avril que, pour donner une preuve de sa bienveillance et de sa satisfaction à la garde nationale, il avait l'intention de la passer en revue,

cette revue aurait lieu au Champ de Mars le dimanche 29 avril. »

C'était une grande nouvelle.

Dès la veille au soir, c'est-à-dire dès le 25, un ouvrier imprimeur, affilié aux sociétés secrètes, avait apporté à Salvator une épreuve de l'ordre du jour qui devait être affiché le lendemain.

Salvator était fourrier dans la 11e légion. — On comprend pourquoi il avait accepté, sollicité même ce grade de fourrier : c'était là un des mille moyens qu'employait l'actif carbonaro pour se mettre en contact avec les opinions populaires.

Cette revue était une occasion de tâter l'esprit public : Salvator ne la négligea point.

Plus de cinq cents ouvriers dont il connaissait les ardentes opinions avaient toujours refusé de faire partie de la garde nationale, motivant leur refus sur la dépense que nécessitait l'uniforme; quatre délégués, choisis par Salvator, visitèrent ces hommes à domicile; chacun de ceux-ci reçut cent francs, à la condition d'avoir son costume complet, et de prendre son rang dans la compagnie, le dimanche 29. On donna les adresses de tailleurs appartenant à l'association, et qui avaient pris l'engagement de fournir le costume au jour fixé, pour la somme de quatre-vingt-cinq francs. Il restait à chaque homme quinze francs de boni.

Il en fut fait ainsi dans les douze arrondissements.

Les maires, presque tous libéraux, étaient enchantés de cette démonstration; ils ne firent aucune difficulté de remettre des fusils aux nouveaux enrôlés.

Cinq ou six mille hommes qui, huit jours auparavant, ne faisaient pas même partie de la garde nationale, furent de la sorte armés et habillés. Tous ces hommes devaient obéir, non pas aux ordres de leurs colonels, mais au signal d'un chef carbonaro reconnaissable pour eux seuls. Toutefois, comme les plus avancés ne croyaient pas encore l'heure de l'insurrection venue, il était ordonné, de la part de la vente suprême, de ne se porter à aucun acte d'hostilité pendant la revue.

De son côté, la police était sur pied, et se tenait l'œil au guet, l'oreille aux écoutes. Mais que faire contre des hommes qui s'empressent d'obéir aux ordres du roi ?

M. Jackal incorpora dix hommes dans chaque légion; seulement, comme cette idée ne lui vint que lorsqu'il eut appris le mouvement qui s'opérait, il se trouva que les tailleurs de Paris avaient tant d'ouvrage, que la plupart des hommes de M. Jackal furent bien armés le dimanche, mais ne furent habillés que le lundi.

C'était trop tard !

XIX

La revue du dimanche 29 avril.

Depuis le moment où l'ordre du jour annonçant la revue pour le 29 avril avait été publié, jusqu'au jour de cette revue, on avait senti courir dans Paris un de ces sourds tressaillements qui précèdent et annoncent les orages politiques. Nul ne pouvait dire ce que présageait cette espèce de fièvre, ni même qu'elle présageât quelque chose; mais, sans savoir à quel vertige on était en proie, on se rencontrait, on se serrait la main, on se disait :

— Vous y serez?

— Dimanche ?

— Oui.

— Je crois bien !

— N'y manquez pas!

— Je n'ai garde!

Puis on se serrait de nouveau la main, — les maçons et les affiliés aux ventes avec le signe de leur société, les autres tout simplement, — et l'on se quittait en se disant chacun à soi-même :

— Y manquer? Ah ! par exemple !

Du 26 au 29, les journaux libéraux ne firent que parler de

cette revue, excitant les citoyens à s'y trouver, et leur recommandant la prudence. On sait ce que veulent dire ces recommandations venant de plumes ennemies du gouvernement; elles veulent dire : « Tenez-vous prêts à tout événement, car un événement est suspendu dans l'air, et saisissez l'occasion ! »

Ces trois jours n'avaient point passé indifférents pour les jeunes héros de notre histoire. Cette génération, qui est la nôtre, — est-ce un avantage ou une infériorité ? — avait encore, à cette époque, la foi, perdue non point par elle, — elle est restée jeune de cœur, — mais par la génération qui l'a suivie, et qui est aujourd'hui celle des hommes de trente à trente-cinq ans. Cette foi, c'est le vaisseau qui a fait naufrage dans les révolutions de 1830 et de 1848, lesquelles étaient encore cachées dans l'avenir, comme un enfant qui vit et qui tressaille déjà est caché dans le sein de sa mère.

Chacun de nos jeunes amis avait donc senti l'influence de ces trois jours, les uns activement, les autres passivement.

Salvator, un des principaux chefs du carbonarisme, cette religion de l'époque; âme des sociétés secrètes, organisées non-seulement à Paris, non-seulement dans les départements, mais encore à l'étranger; Salvator avait, comme nous l'avons vu, contribué activement à renforcer les rangs de la garde nationale de cinq ou six mille patriotes qui, jusque-là, n'en avaient point fait partie. Ces patriotes étaient habillés, avaient des fusils : c'était l'important; des cartouches, il serait facile de s'en procurer; à un jour donné, à un moment convenu, on se retrouverait avec un uniforme et des armes.

Justin, simple voltigeur dans une compagnie de la 11e légion; Justin, qui avait jusque-là négligé ces relations superficielles qu'une nuit passée au corps de garde, que deux heures passées en faction nouent entre deux citoyens; Justin, depuis qu'il avait vu dans le carbonarisme un moyen de renverser ce gouvernement sous lequel un noble, appuyé d'un prêtre, pouvait impunément porter le trouble dans les familles; Justin s'était mis à faire de la propagande carbonariste avec une activité d'autant plus grande qu'elle avait été jusque-là contenue; et, comme il était estimé, aimé, honoré même, dans son quartier, à cause de ses vertus de

famille, si bien connues, il était écouté comme un oracle par des gens qui, au reste, ne demandaient pas mieux que d'être convaincus, et qui allaient eux-mêmes au-devant de la conviction.

Quant à Ludovic, Pétrus et Jean Robert, c'étaient de simples unités, mais agissant chacune sur un centre. Ludovic inspirait et dirigeait ses jeunes condisciples, les étudiants en droit et en médecine, dont il avait quitté les rangs depuis la veille à peine; Pétrus, toute cette jeunesse d'atelier, alors pleine de flamme artistique et de foi nationale ; Jean Robert, tout ce qui tenait une plume, et qui, suivant un chef reconnu sur le terrain de l'art, était prêt à le suivre aussi sur tout autre terrain où il lui plairait de s'aventurer.

Jean Robert faisait partie de la garde nationale à cheval ; Pétrus et Ludovic étaient lieutenants dans la garde nationale à pied.

Chacun d'eux, avec ses préoccupations d'art, de science ou d'amour, — car ces jeunes cœurs-là étaient ouverts à tous les sentiments généreux, — chacun d'eux, disons-nous, avait vu venir ce jour du 29 avril en éprouvant sa part de cette trépidation générale dont nous avons constaté l'existence sans en pouvoir spécifier la cause.

Le soir du 28, sur la convocation de Salvator, il y avait eu réunion chez Justin. Là, Salvator, gravement et simplement, avait mis ses quatre compagnons au courant de ce qui se passait. Il croyait à une démonstration pour le lendemain, mais pas à un mouvement ; il les priait de rester maîtres d'eux, et de ne rien faire de grave sans qu'ils eussent su de lui-même si le moment était venu.

Enfin, le grand jour avait lui. C'était bien véritablement un dimanche, à en juger par l'aspect des rues de Paris ; plus qu'un dimanche : c'était un jour de fête.

Dès neuf heures du matin, les légions des divers arrondissements sillonnaient Paris, musique en tête, et étaient suivies, soit sur les trottoirs, soit sur les deux côtés des boulevards, par la population des divers quartiers qu'elles traversaient.

A onze heures, vingt mille gardes nationaux étaient rangés en bataille devant l'École militaire. Ils avaient sous leurs pieds cette terre du Champ de Mars si pleine de souvenirs, et qui avait été remuée par leurs pères dans ce

grand jour de la fédération qui fit de la France une patrie, et de tous les Français des frères. Le Champ de Mars! c'est le seul monument qui soit resté de cette formidable révolution qui avait mission, non pas d'élever, mais de détruire. Or, qu'avait-elle à détruire surtout? La vieille race des Bourbons, dont un membre osait, dans cet aveuglement qui est la maladie contagieuse des rois, venir fouler cette terre, plus brûlante que la lave du Vésuve, plus mouvante que les sables du Sahara!

Depuis plusieurs années, la garde nationale n'avait point été passée en revue. C'est un singulier esprit que celui de ces soldats citoyens : si on leur fait monter leur garde, ils murmurent; si on les dissout, ils s'insurgent.

La garde nationale, lasse de son inaction, avait donc répondu à l'appel qu'on lui avait fait. Renforcée de six mille hommes vêtus à neuf, elle était au grand complet et magnifique de tenue.

Au moment où elle se rangeait en bataille, la face tournée vers Chaillot, c'est-à-dire du côté par lequel devait arriver le roi, trois cent mille spectateurs prenaient place sur les talus qui enceignent les terrains de manœuvre. Chacun de ces trois cent mille spectateurs semblait, par ses regards approbateurs, par ses bravos prolongés, par ses vivats sans cesse renaissants, féliciter la garde nationale des soins qu'elle avait mis à représenter dignement la capitale, et à remercier par sa présence le roi, qui venait de se rendre au vœu général de la nation en retirant la loi maudite ; — car, il faut le dire, excepté dans le cœur de ces conjurés qui reçoivent de leurs pères et qui transmettent à leurs enfants la grande tradition révolutionnaire fondée par les Swedenborg et les Cagliostro, il n'y avait, en ce moment, au Champ de Mars, dans Paris, en France, que gratitude et sympathie pour Charles X. Il eût fallu un œil bien pénétrant pour voir, à trois ans de distance, le 29 juillet à travers ce 29 avril.

Qui donnera le mot de ces grands revirements populaires qui, en quelques années, en quelques mois, en quelques jours souvent, renversent ce qui était élevé, relèvent ce qui était abattu ?

Le soleil d'avril, ce soleil encore jaune qui, le visage couvert de rosée, regarde avec l'amour d'un fiancé la terre,

poétique et amoureuse Juliette se levant de son tombeau, et, pli à pli, laissant tomber son linceul; — le soleil d'avril brillait derrière le dôme des Invalides, et allait favoriser la revue.

A une heure, les salves du canon et des cris lointains annoncèrent l'arrivée du roi, qui s'avançait à cheval, accompagné de M. le dauphin, du duc d'Orléans, du jeune duc de Chartres, et d'une foule d'officiers généraux. La duchesse d'Angoulême, la duchesse de Berry et la duchesse d'Orléans suivaient en calèche découverte.

La vue de cet éclatant cortége fit courir un frissonnement dans ce monde de spectateurs.

Quelle est donc la sensation qui, dans certains moments, effleure notre cœur de ses ailes de feu, nous fait tressaillir de la tête aux pieds, et, bonnes ou mauvaises, nous pousse aux choses extrêmes?

La revue commença; Charles X parcourut les premières lignes aux cris de « Vive la Charte! Vive la liberté de la presse! » mais aux cris plus nombreux encore de « Vive le roi! »

On avait répandu dans toutes les légions des avis recommandant d'éviter toute manifestion qui pût blesser la susceptibilité royale. Celui qui écrit ces lignes était dans les rangs ce jour-là, et un imprimé ainsi conçu demeura entre ses mains:

AVIS AUX GARDES NATIONAUX

POUR FAIRE CIRCULER JUSQU'A LA DERNIÈRE FILE

« On a fait courir le bruit que les légions avaient le projet de crier: *Vive le roi! A bas les ministres! A bas les jésuites!* Ce ne peut être que des malveillants qui ont intérêt à voir la garde nationale sortir de son noble caractère. »

L'avis était plus prudent de forme qu'élégant de rédaction; mais, tel qu'il est, nous le consignons ici comme pièce historique.

Pendant quelques minutes, au reste, on put croire que l'avis serait ponctuellement suivi: sur tout le front de bataille, les seuls cris de « Vive le roi! Vive la Charte! Vive la liberté de la presse! » retentirent, ainsi que nous l'avons

dit; mais, au fur et à mesure que le roi pénétra dans les lignes, comme si sa présence forçait les cœurs de s'ouvrir, aux cris de « Vive le roi ! Vive la charte ! Vive la liberté de la presse ! » commencèrent à se mêler ceux de « A bas les jésuites ! A bas les ministres ! »

Le vieux roi, à ces cris, arrêta malgré lui son cheval. L'homme était rétif comme l'animal.

Les cris qui lui avaient déplu s'éteignirent; le sourire bienveillant qui faisait le fond de sa physionomie, un instant absent, reparut. Il continua sa marche à travers les légions; mais, entre le troisième et le quatrième rang, les cris séditieux recommencèrent, quoique, les uns aux autres, les gardes nationaux, tout frémissants, se recommandassent la prudence; seulement, sans qu'ils sussent eux-mêmes comment cela se faisait, les cris de « A bas les ministres ! A bas les jésuites ! » qu'ils s'efforçaient de renfermer dans leur cœur, s'échappaient malgré eux de leurs lèvres.

Il y avait dans les rangs de la garde nationale quelque chose comme un élément étranger, inconnu, électrique : c'était l'élément populaire, qui, sous l'influence des chefs carbonari, s'était mêlé, pour ce jour-là, à l'élément bourgeois.

Le roi fut de nouveau blessé dans son orgueil par ces cris, qui semblaient lui imposer une règle de conduite politique.

Il s'arrêta une seconde fois : il se trouva en face d'un garde national de haute taille et d'une force herculéenne; c'était bien le type que Barye eût choisi pour l'homme-lion ou pour le lion-peuple.

Cet homme, c'était notre ami Jean Taureau.

Il brandissait son fusil comme il eût fait d'un fétu de paille, en criant, lui qui ne savait pas lire :

— Vive la liberté de la presse !

L'énergie de cette voix, la vigueur de ce geste, étonnèrent le vieux roi. Il fit faire deux pas à son cheval, et s'avança vers cet homme. Celui-ci, de son côté, fit deux pas hors des rangs, — il y a des organisations que le danger attire, — et, toujours secouant son arme, il cria :

— Vive la Charte ! A bas les jésuites ! A bas les ministres !

Charles X, comme tous les Bourbons, même Louis XVI, avait parfois une grande dignité.

Il fit signe qu'à son tour, il avait quelque chose à répondre : ces vingt mille hommes se turent comme par enchantement.

— Messieurs, dit-il, je suis venu ici pour recevoir des hommages, et non des leçons!

Puis, se retournant vers le maréchal Oudinot :

— Commandez le défilé, maréchal! ajouta-t-il.

Et, mettant son cheval au galop, il quitta les rangs de la garde nationale, et alla prendre place sur le flanc et en avant de la masse épaisse et tumultueuse.

Le défilé commença.

Chaque compagnie, en passant devant le roi, poussa son cri; la majorité de ces cris étaient ceux de « Vive le roi! » La figure de Charles X se rasséréna un peu.

Le défilé achevé :

— Cela aurait pu mieux se passer, dit le roi au maréchal Oudinot. Il y a eu quelques brouillons; mais la masse est bonne. Au total, je suis satisfait.

Et l'on reprit au galop le chemin des Tuileries.

De retour au château, le maréchal s'approcha du roi.

— Sire, demanda-t-il, puis-je, dans un ordre du jour, faire mention de la satisfaction de Votre Majesté?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit le roi. Toutefois, je voudrais connaître les termes dans lesquels cette satisfaction sera exprimée.

Sur ce, le maître d'hôtel annonça que le roi était servi, et, Sa Majesté offrant le bras à madame la duchesse d'Orléans, le duc d'Orléans à la duchesse d'Angoulême, le duc de Chartres à la duchesse de Berry, on passa dans la salle à manger.

Pendant ce temps, les gardes nationaux revenaient dans leurs quartiers; mais, avant de revenir dans leurs quartiers, ils avaient commenté la réponse de Charles X à Barthélemy Lelong : « Je suis venu ici pour recevoir des hommages, et non des leçons. »

On avait trouvé le mot un peu bien aristocratique pour le lieu où il avait été dit : Charles X, en prononçant ces paroles, se trouvait juste à la place où, trente-sept ans auparavant, s'élevait cet autel de la patrie où Louis XVI avait prêté serment à la constitution française. — A la vérité, Charles X,

alors comte d'Artois, n'avait pas entendu ce serment, attendu que, dès 1789, il était parti pour l'étranger. — Il en résultait qu'à peine le roi hors du Champ de Mars. les cris contenus jusque-là avaient éclaté, et la vaste arène tout entière avait semblé tressaillir sous un hourra universel de colère et d'imprécations.

Mais ce ne fut pas le tout : chaque légion, en reprenant le chemin de son arrondissement, emporta avec elle une certaine somme d'animation puisée au foyer général, et qu'elle répandit en cris tout le long de son chemin. Si ces cris n'eussent point eu d'écho dans la population, ils se fussent bientôt éteints comme un brasier sans aliment; mais, tout au contraire, ils semblaient n'être que des étincelles tombant sur des foyers tout prêts à s'enflammer.

Les cris étaient répercutés dans la foule comme un écho grossi; les hommes, sur les portes, secouaient leur chapeau; les femmes, aux fenêtres, secouaient leur mouchoir, en hurlant, non plus « Vive le roi! Vive la Charte! Vive la liberté de la presse! » mais « Vive la garde nationale! A bas les jésuites! A bas les ministres! » On avait passé de l'enthousiasme à la protestation, on passait de la protestation à l'émeute.

Mais c'était bien pis pour les légions qui, revenant par la rue de Rivoli et par la place Vendôme, avaient à passer devant le ministère des finances et devant le ministère de la justice. Là, ce ne furent plus des cris, ce furent des vociférations. Malgré l'ordre donné par les colonels de continuer le chemin, les légions firent halte, les crosses de fusil frappèrent bruyamment le pavé, et les hurlements « A bas Villèle! A bas Peyronnet! » ébranlèrent les vitres des deux hôtels.

Un ou deux colonels, après avoir réitéré l'ordre de continuer la marche, voyant qu'ils n'étaient point obéis, s'étaient retirés en protestant; mais les autres officiers étaient restés; et, loin de chercher à calmer leurs soldats, atteints par l'hallucination générale, ils criaient comme les autres, quelques-uns même plus fort que les autres.

La démonstration était grave; ce n'était plus une masse populaire, un ramas de faubouriens, un rassemblement d'ouvriers : c'était un corps constitué, une puissance politique, c'était la bourgeoisie qui, avec le peuple de France

tout entier, protestait par la bouche de vingt mille hommes armés.

Les ministres dînaient en ce moment chez l'ambassadeur d'Autriche, M. d'Appony. Avertis par la police, ils se levèrent de table, demandèrent leurs voitures, et allèrent tenir conseil au ministère de l'intérieur. De là, ils se rendirent en corps aux Tuileries.

Des fenêtres de son cabinet, le roi aurait pu voir ce qui se passait, et se rendre compte de la gravité de la situation; mais le roi, lui aussi, dînait dans le salon de Diane, et aucun bruit n'arrivait jusqu'aux illustres convives.

Le roi Louis-Philippe n'était-il pas également en train de déjeuner lorsqu'on lui annonça, en 1848, que les corps de garde de la place Louis XV étaient pris?

Les ministres attendirent dans la salle du conseil les ordres du roi, que l'on alla prévenir de leur arrivée au château.

Charles X fit un signe de tête, mais resta à table.

La duchesse d'Angoulême, inquiète, interrogeait des yeux le dauphin et son père : le dauphin passait un cure-dents entre ses incisives, mais il ne voyait ni n'écoutait; Charles X répondit par un sourire qui signifiait qu'il ne fallait pas s'inquiéter.

Et, en effet, le dîner ne fut pas interrompu.

Vers huit heures, on quitta la salle à manger, et l'on rentra dans les appartements.

Le roi, en courtois chevalier qu'il était, conduisit la duchesse d'Orléans jusqu'à son fauteuil, puis se dirigea vers la salle du conseil.

Sur son chemin, il trouva la duchesse d'Angoulême.

— Qu'y a-t-il donc, sire? demanda-t-elle.

— Mais rien, je suppose, répondit Charles X.

— Les ministres attendent, dit-on, le roi dans la salle du conseil.

— On est venu, pendant le dîner, me prévenir de leur présence au château.

— Y aurait-il du bruit dans Paris?

— Je ne crois pas.

— Le roi pardonnera-t-il à mon inquiétude si je vais m'enquérir près de lui du point où en sont les choses?

— Envoyez-moi le dauphin.

— Que le roi m'excuse d'insister, j'aimerais mieux aller moi-même...

— Eh bien, dans un instant, venez.

— Le roi me comble!

La duchesse salua, puis, s'approchant de M. de Damas, l'attira dans l'embrasure d'une fenêtre.

M. le duc de Chartres et madame la duchesse de Berry causaient ensemble avec l'insouciance de la jeunesse : M. le duc de Chartres avait seize ans; madame la duchesse de Berry, vingt-cinq. M. le duc de Bordeaux, enfant de cinq ans, jouait aux pieds de sa mère.

Le duc d'Orléans, appuyé à la cheminée, insoucieux en apparence, prêtait l'oreille au moindre bruit, et, de temps en temps, passait son mouchoir sur son front, trahissant par ce seul mouvement l'agitation intérieure qui le dévorait.

Pendant ce temps, le roi Charles X entrait dans la salle du conseil.

Les ministres étaient debout et fort agités. Cette agitation se manifestait sur les visages selon le tempérament : M. de Villèle était aussi jaune que si la bile lui fût passée dans le sang; M. de Peyronnet était rouge comme s'il eût été menacé d'une apoplexie foudroyante; M. de Corbière était couleur de cendre.

— Sire..., dit M. de Villèle.

— Monsieur, interrompit le roi faisant remarquer au ministre qu'il oubliait l'étiquette à ce point de lui parler le premier, vous ne me laissez pas le temps de vous demander des nouvelles de votre santé et de celle de madame de Villèle.

— C'est vrai, sire; mais cela tient à ce que, pour moi, les intérêts de Votre Majesté passent avant ceux de son humble serviteur.

— Alors, vous venez me parler de mes intérêts, monsieur de Villèle?

— Sans doute, sire.

— Je vous écoute.

— Votre Majesté sait ce qui se passe? demanda le président du conseil.

— Il se passe donc quelque chose? fit le roi.

— Votre Majesté nous a invités, l'autre jour, à écouter les cris de joie du peuple parisien?

— Oui.

— Le roi nous autorise-t-il à lui faire entendre ses cris de menace ?

— Où faudra-t-il aller pour cela ?

— Oh ! pas bien loin : il suffira d'ouvrir cette fenêtre. Le roi permet-il... ?

— Ouvrez.

M. de Villèle fit jouer l'espagnolette, et la fenêtre s'ouvrit.

Avec l'air du soir, qui fit vaciller les bougies, s'engouffra un tourbillon de bruits confus. C'étaient tout à la fois des cris de joie et des cris de menace, de ces rumeurs qui courent au-dessus des villes en émoi, dont on ne peut saisir les intentions, et qui deviennent d'autant plus effrayantes que l'on comprend qu'elles renferment l'inconnu.

Puis, au milieu de tout cela, éclataient, comme un tonnerre de malédictions, les cris « A bas Villèle ! A bas Peyronnet ! A bas les jésuites ! »

— Ah ! ah ! dit le roi en souriant, je connais cela. Vous n'étiez pas à la revue, ce matin, messieurs ?

— J'y étais, moi, sire, répondit M. de Peyronnet.

— C'est vrai, je crois vous avoir aperçu à cheval avec l'état-major.

M. de Peyronnet s'inclina.

— Eh bien, c'est la continuation du Champ de Mars, reprit le roi.

— C'est une audace qu'il faut réprimer, sire ! s'écria M. de Villèle.

— Vous dites, monsieur... ? demanda froidement le roi.

— Je dis, sire, poursuivit le ministre des finances, rappelé au sentiment de son devoir, je dis qu'à mon avis, les insultes qui frappent le ministère atteignent le roi. Nous venions donc demander à Sa Majesté quel était son bon plaisir à l'endroit de ce qui se passe.

— Messieurs, répondit le roi, ne vous exagérez-vous point, je ne dirai pas le danger, — je ne crois pas que je coure aucun danger au milieu de mon peuple, et je suis sûr que je n'aurais qu'à me montrer pour changer tous ces cris divers en un seul, celui de « Vive le roi ! »

— Oh ! sire, dit derrière Charles X une voix de femme, j'espère que le roi ne commettra pas l'imprudence de sortir !

— Ah ! vous voilà, madame la dauphine !

— Le roi ne m'a-t-il pas permis de venir le rejoindre?

— C'est vrai... Eh bien, messieurs, que me proposez-vous à l'endroit de ce qui se passe, comme vous disiez tout à l'heure, monsieur le ministre des finances?

— Sire, vous savez qu'au nombre des cris proférés, sont ceux de « A bas les prêtres? » dit la duchesse d'Angoulême.

— Ah! vraiment?... J'avais bien entendu crier : « A bas les jésuites!... »

— Eh bien, sire ? dit la dauphine.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, ma chère fille... Demandez plutôt à monseigneur l'archevêque. — Voyons, monsieur de Frayssinous, parlez-nous franchement : croyez-vous que les cris « A bas les jésuites ! » s'adressent au clergé?

— Je fais une différence, sire, répondit l'archevêque, homme d'un caractère doux et d'un esprit droit.

— Moi, dit la dauphine en serrant ses lèvres minces, j'avoue que je n'en fais point.

— Allons, messieurs, dit le roi, prenez place, et parlez chacun sur la question.

Les ministres s'assirent, et la discussion commença.

XX

M. de Valsigny.

Tandis que la discussion, dont nous connaîtrons plus tard les détails et les résultats, s'ouvrait autour de cette table au tapis vert, où se sont tant de fois joués les destins de l'Europe; — tandis que M. de Marande, simple voltigeur dans la 2e légion, rentrant chez lui sans avoir, de toute la journée, laissé échapper une marque d'approbation ou d'improbation

à laquelle on pût reconnaître son opinion politique, dévêtait son uniforme avec un empressement qui indiquait son peu de sympathie pour l'état militaire, et, comme s'il n'eût été préoccupé que du grand bal qu'il devait donner, présidait lui même à tous les préparatifs de la soirée, — nos jeunes gens, qui n'avaient pas revu Salvator depuis les dernières recommandations échangées à la revue, s'étaient hâtés, ainsi que M. de Marande, de mettre bas leur uniforme, et de venir s'informer chez Justin, comme à une source commune, de ce qu'il leur restait à faire dans les différentes éventualités qui pouvaient s'offrir.

Justin attendait lui-même Salvator.

Le jeune homme arriva vers les neuf heures; il avait, lui aussi, ôté son uniforme, et repris son costume de commissionnaire. On voyait, à son front couvert de sueur et à sa poitrine haletante, qu'il avait largement utilisé le temps depuis son retour de la revue.

— Eh bien? demandèrent les quatre jeunes gens d'une seule voix, aussitôt qu'ils l'aperçurent.

— Eh bien, répondit Salvator, il y a conseil des ministres.

— A quel propos?

— Mais à propos de la punition qu'il s'agit d'infliger à cette bonne garde nationale, qui n'a pas été sage.

— Et quand saura-t-on le résultat du conseil?

— Aussitôt qu'il y aura un résultat.

— Vous avez donc vos entrées aux Tuileries?

— J'ai mes entrées partout.

— Diable! fit Jean Robert, je regrette de ne pouvoir attendre : j'ai un bal obligé.

— Moi aussi, dit Pétrus.

— Chez madame de Marande? demanda Salvator.

— Oui, firent les deux jeunes gens étonnés. Comment savez-vous cela?

— Je sais tout.

— Mais, demain matin, au point du jour, des nouvelles, n'est-ce pas?

— Inutile! vous en aurez cette nuit.

— Mais, puisque Pétrus et moi allons chez madame de Marande...

— Eh bien, vous en aurez chez madame de Marande.

— Qui nous en donnera?

— Moi.

— Comment ! vous allez chez madame de Marande ?

Salvator sourit finement.

— Non pas chez *madame* de Marande, dit-il, mais chez *monsieur*.

Puis il ajouta avec le même sourire qui était un des signes particuliers de sa physionomie :

— C'est mon banquier.

— Ah ! sacrebleu ! dit Ludovic, je suis fâché, maintenant, de ne pas avoir accepté l'invitation que tu m'offrais, Jean Robert.

— S'il n'était pas si tard ! s'écria ce dernier.

Et, tirant sa montre :

— Mais neuf heures et demie, continua-t-il ; impossible !

— Vous désirez aller au bal de madame de Marande ? demanda Salvator.

— Oui, répondit Ludovic; j'aurais voulu ne pas quitter mes amis cette nuit... Ne peut-il pas y avoir quelque chose d'un moment à l'autre ?

— Il n'y aura probablement rien, dit Salvator; mais ne quittez pas vos amis pour cela.

— Il faut bien que je les quitte, puisque je n'ai pas d'invitation.

Salvator laissa errer sur son visage un de ces sourires qui lui étaient habituels.

— Priez notre poëte de vous présenter, dit-il.

— Oh ! fit vivement Jean Robert, je ne suis pas assez libre dans la maison.

Et une légère rougeur passa sur ses joues.

— Alors, reprit Salvator en se retournant vers Ludovic, priez M. Jean Robert de mettre votre nom sur cette carte.

Et il tira de sa poche une carte imprimée, portant ces mots :

« M. et madame de Marande ont l'honneur d'inviter M... à la soirée qu'ils donneront en leur hôtel de la rue d'Artois, le dimanche 29 avril prochain. On dansera. »

» Paris, 20 avril 1827. »

Jean Robert regarda Salvator avec un étonnement qui tenait de la stupéfaction.

— Allons, dit Salvator, vous avez peur qu'on ne reconnaisse votre écriture ?... Donnez-moi une plume, Justin.

Justin tendit une plume à Salvator; celui-ci écrivit le nom de Ludovic sur la carte, en forçant son écriture fine et aristocratique à prendre les proportions d'une écriture ordinaire; puis il donna la carte au jeune docteur.

— Maintenant, demanda Jean Robert, vous avez dit, mon cher Salvator, que vous alliez, non pas chez *madame* de Marande, mais chez *monsieur ?*

— En effet, j'ai dit cela.

— Comment nous verrons-nous ?

— C'est vrai, reprit Salvator avec son même sourire, car vous allez chez madame, vous !

— Je vais au bal d'un ami, et je ne présume pas qu'on parlera politique dans ce bal.

— Non... mais, à onze heures et demie, quand notre pauvre Carmélite aura chanté, le bal commencera, et, à minuit sonnant, on ouvrira, au bout de la galerie qui forme une serre, le cabinet de M. de Marande; là seront admis tous ceux qui diront ces deux mots : *Charte* et *Chartres*. Ils ne sont pas difficiles à retenir, n'est-ce pas ?

— Non.

— Eh bien, voilà toutes choses convenues. Maintenant, si vous voulez vous habiller et être à dix heures et demie dans le boudoir bleu, il n'y a pas de temps à perdre !

— J'ai une place pour quelqu'un dans mon coupé, dit Pétrus.

— Prends Ludovic : vous êtes voisins, dit Jean Robert; moi, j'irai de mon côté.

— Soit !

— Ainsi, à dix heures et demie dans le boudoir de madame, pour entendre Carmélite, dit Pétrus; et à minuit dans le cabinet de monsieur, pour savoir ce qui se sera passé aux Tuileries.

Et les trois jeunes gens, après avoir serré la main de Salvator et de Justin, se retirèrent, laissant ensemble les deux carbonari.

A onze heures, nous l'avons vu, Jean Robert, Pétrus et Ludovic étaient réunis chez madame de Marande, et applaudissaient Carmélite; à onze heures et demie, tandis que madame de Marande et Régina prodiguaient leurs soins à

Carmélite évanouie, ils donnaient à Camille la leçon que nous avons dite; enfin, à minuit, pendant que M. de Marande, resté en arrière pour prendre des nouvelles de Carmélite, baisait galamment la main de sa femme, et lui demandait comme une faveur, une fois le bal terminé, d'aller la saluer dans sa chambre à coucher, — ils entraient dans le cabinet du banquier en donnant le mot de passe convenu : *Charte* et *Chartres.*

Là étaient rassemblés tous les vétérans des conspirations de Grenoble, de Belfort, de Saumur et de la Rochelle; tous ces hommes, enfin, qui avaient conservé leur tête sur leurs épaules par un miracle d'équilibre : les la Fayette, les Kœchlin, les Pajol, les Dermoncourt, les Carrel, les Guinard, les Arago, les Cavaignac, chacun représentant soit une opinion tranchée, soit une nuance d'opinion, tous produisant au grand jour une honorabilité reconnue.

On mangeait des glaces, on buvait du punch, et l'on parlait théâtres, art, littérature... Politique, on s'en fût bien gardé!

Les trois jeunes gens entrèrent ensemble, et cherchèrent des yeux Salvator.

Salvator n'était point encore arrivé.

Tous trois, alors, selon leurs sympathies, allèrent s'attacher à une de ces grandes renommées qui étaient là : Jean Robert à la Fayette, qui avait pour lui une amitié presque paternelle; Ludovic à François Arago, cette belle tête, ce grand cœur, ce charmant esprit; enfin, Pétrus à Horace Vernet, dont tous les tableaux venaient d'être refusés au Salon, et qui avait fait chez lui une exposition particulière, à laquelle courait tout Paris.

Le cabinet de M. de Marande présentait un curieux échantillon des mécontents de tous les partis. Tous ces mécontents, parlant, comme nous l'avons dit, de choses d'art, de science, de guerre, tournaient cependant la tête vers la porte à chaque nouvel arrivant : ils semblaient attendre quelqu'un.

Et, en effet, ils attendaient le messager encore inconnu qui devait leur apporter des nouvelles du château.

Enfin, la porte s'ouvrit et donna passage à un jeune homme d'une trentaine d'années, mis avec la plus parfaite élégance.

Pétrus, Ludovic et Jean Robert retinrent un cri d'étonnement : ce jeune homme, c'était Salvator.

Le nouveau venu chercha des yeux, aperçut M. de Marande, et s'avança vers lui.

M. de Marande lui tendit la main.

— Vous arrivez tard, monsieur de Valsigny, dit le banquier.

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme avec une voix et des gestes parfaitement différents de ses gestes et de sa voix habituels, et en portant un lorgnon à son œil droit, comme s'il avait besoin de cet appendice pour reconnaître Jean Robert, Pétrus et Ludovic ; oui, j'arrive tard, c'est vrai ; mais j'ai été retenu chez ma tante, une vieille douairière, amie de madame la duchesse d'Angoulême, et qui me donnait des nouvelles du château.

Tous les assistants redoublèrent d'attention. Salvator échangea quelques saluts avec les personnes qui se pressaient autour de lui, y mettant, dans une mesure précise, le degré d'amitié, de respect ou de familiarité que l'élégant M. de Valsigny croyait devoir accorder à chacun.

— Des nouvelles du château ! répéta M. de Marande ; il y a donc des nouvelles du château ?

— Ah ! vous ne savez pas?... Oui, il y avait conseil.

— Cela, cher monsieur de Valsigny, dit en riant M. de Marande, ce n'est pas du nouveau.

— Mais cela peut en faire, et cela en a fait.

— Vraiment ?

— Oui.

On se rapprocha.

— Sur la proposition de MM. de Villèle, de Corbière, de Peyronnet, de Damas, de Clermont-Tonnerre ; sur l'insistance de madame la dauphine, que les cris « A bas les jésuites ! » avaient fort blessée ; malgré l'opposition de MM. de Frayssinous et de Chabrol, qui votaient pour le licenciement partiel, — la garde nationale est dissoute !

— Dissoute !

— De fond en comble ! de sorte que, moi qui avais un très-beau grade, — j'étais fourrier, — me voilà sans emploi, et il faudra que je m'occupe à autre chose !

— Dissoute ! répétèrent les auditeurs comme s'ils ne pouvaient croire à cette nouvelle.

— Mais c'est très-grave, ce que vous dites-là, monsieur ! fit le général Pajol.

— Trouvez-vous, général?

— Sans doute !... c'est tout simplement un coup d'État.

— Oui?... Eh bien, Sa Majesté Charles X a fait un coup d'État.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites? demanda la Fayette.

— Ah ! monsieur le marquis... (Salvator n'avait pas pris au sérieux MM. de la Fayette et de Montmorency brûlant leurs titres dans la nuit du 4 août 1789.) Ah ! monsieur le marquis, je ne dirais rien qui ne fût l'exacte vérité.

Puis, d'une voix ferme :

— Je croyais avoir l'honneur d'être assez connu de vous pour que vous ne doutassiez point de ma parole.

Le vieillard tendit la main au jeune homme.

Puis, tout en souriant, et à demi-voix :

— Déshabituez-vous donc de m'appeler *marquis*, lui dit-il.

— Excusez-moi, reprit en riant Salvator, mais vous êtes tellement marquis pour moi...

— Eh bien, soit ! pour vous qui êtes un homme d'esprit, je resterai ce que vous voudrez ; mais faites-moi seulement général pour les autres.

Alors, revenant à la conversation primitive :

— Et quand rend-on cette belle ordonnance ? demanda la Fayette.

— Elle est rendue.

— Comment, rendue? fit M. de Marande ; et je ne le sais pas encore !

— Vous le saurez probablement tout à l'heure. Il ne faut pas en vouloir à votre donneur d'avis s'il est en retard : j'ai des moyens à moi de voir à travers les murailles, une espèce de diable boiteux qui soulève les toits pour que je regarde dans les conseils d'État.

— Et, en regardant à travers les murailles des Tuileries, vous avez vu rédiger l'ordonnance? reprit le banquier.

— Il *y* a plus : j'ai lu par-dessus l'épaule de celui qui tenait la plume. Oh ! il n'y a pas de phrases... ou plutôt il n'y a qu'une phrase : « Charles X, par la grâce de Dieu, etc., sur le rapport de notre secrétaire d'État, ministre de l'inté-

rieur, etc., *la garde nationale de Paris est dissoute.* » Voilà tout.

— Et cette ordonnance...?

— Est envoyée en double, un pli au *Moniteur*, un pli au maréchal Oudinot.

— Et elle sera demain au *Moniteur?*

— Elle y est déjà; seulement, le *Moniteur* n'a pas encore paru.

Les assistants se regardèrent.

Salvator continua :

— Demain ou plutôt aujourd'hui, — car nous avons enjambé minuit, — aujourd'hui, à sept heures du matin, les gardes nationaux seront relevés dans leurs postes par la garde royale et la troupe de ligne.

— Oui, dit une voix, jusqu'à ce que les gardes nationaux relèvent dans leurs postes la troupe de ligne et la garde royale !

— Cela pourra bien arriver un jour, répondit Salvator, dont l'œil lança un éclair; mais ce ne sera point sur une ordonnance du roi Charles X que la chose arrivera.

— C'est à ne pas croire d'aveuglement ! dit Arago.

— Ah ! monsieur Arago, fit Salvator, vous, un astronome, qui pouvez, à l'heure et à la minute, prédire les éclipses, vous ne voyez pas mieux que cela dans le ciel de la royauté ?

— Que voulez-vous ! dit l'illustre savant, je suis un homme positif et, par conséquent, plein de doutes.

— C'est à dire que vous voulez une preuve ? fit Salvator. Soit ! on va vous en donner une.

Il sortit de sa poche un petit papier encore humide.

— Tenez, reprit-il, voici une épreuve de l'ordonnance qui sera demain au *Moniteur*. Dame ! elle est un peu effacée : elle a été tirée tout exprès pour moi, à la brosse.

Puis, avec un sourire :

— C'est cela qui m'a un peu retardé, ajouta-t-il : je l'attendais.

Et il donna l'épreuve à Arago, des mains duquel elle passa dans toutes les mains; puis, comme un acteur qui ménage ses effets, quand Salvator eut vu que l'effet de l'épreuve était produit :

Ce n'est pas le tout, dit-il.

— Comment! qu'y a-t-il donc encore? demandèrent toutes les voix.

— Il y a que M. le duc de Doudeauville, ministre de la maison du roi, a donné sa démission.

— Oh! dit la Fayette, je savais que, depuis l'insulte faite par la police au corps de son parent, il n'attendait qu'une occasion.

— Eh bien, fit Salvator, à propos de la garde nationale, l'occasion s'est présentée.

— Et la démission a été acceptée?

— Avec empressement.

— Par le roi?

— Le roi se faisait bien un peu tirer l'oreille; mais madame la duchesse d'Angoulême lui a fait observer que c'était une place toute trouvée pour M. le prince de Polignac.

— Comment, pour M. le prince de Polignac?

— Pour M. le prince Anatole-Jules de Polignac, condamné à mort en 1804, sauvé par l'intervention de l'impératrice Joséphine, fait prince romain en 1814, pair en 1816, et ambassadeur à Londres en 1823. Y a-t-il encore à se tromper sur l'identité?

— Mais puisqu'il est ambassadeur à Londres...

— Oh! qu'à cela ne tienne, général: on le rappellera.

— Et M. de Villèle, fit M. de Marande, il a approuvé le rappel?

— Il s'y est bien un peu opposé, répondit Salvator conservant, avec une persistance stupéfiante, son air léger; car c'est un fin renard, que M. de Villèle, à ce que l'on dit, du moins: — moi, je n'ai l'honneur de le connaitre que comme le commun des martyrs... et martyrs est bien le mot, je crois, depuis le *cinq pour cent!* — Or, en sa qualité de fin renard, il comprend, quoique, au dire de Barthélemy et Méry,

> Depuis cinq ans entiers, l'impassible Villèle
> Cimente sur le roc sa fortune éternelle,

il comprend qu'il n'y a pas de roc, si solide qu'il soit, qu'on ne puisse miner, — témoin Annibal, qui, suivant Tite-Live, a percé la chaîne des Alpes avec du vinaigre, — et il a peur

que M. de Polignac ne soit le vinaigre qui pulvérisera son roc !

— Comment ! s'écria le général Pajol, M. de Polignac au ministère ?

— Il ne nous resterait plus qu'à nous voiler la face ! ajouta Dupont (de l'Eure.)

— Je crois, monsieur, dit Salvator, qu'il nous resterait, au contraire, à la montrer.

Le jeune homme prononça ces mots avec un accent si différent de celui qu'il avait adopté jusque-là, que tous les yeux se fixèrent sur lui.

Là seulement, ses trois amis l'avaient reconnu; c'était bien leur Salvator, à eux, et non plus le Valsigny de M. de Marande.

En ce moment, un laquais entra et remit un pli au maître de la maison.

— Pressé ! dit-il.

— Je sais ce que c'est, fit le banquier.

Et il prit vivement la lettre, qu'il tira d'une enveloppe sans cachet, et lut ces trois lignes, écrites d'une grosse écriture :

« La garde nationale dissoute,

» La démission du duc de Doudeauville acceptée.

» M. de Polignac rappelé de Londres. »

— En vérité, s'écria Salvator, on dirait que c'est moi qui renseigne Son Altesse royale monseigneur le duc d'Orléans !

Tout le monde tressaillit.

— Mais qui vous dit que ce billet soit de Son Altesse royale? fit M. de Marande.

— J'ai reconnu son écriture, répondit simplement Salvator.

— Son écriture ?

— Oui... Il n'y a rien d'étonnant à cela, j'ai le même notaire que lui : M. Baratteau.

On annonça que le souper était servi.

Salvator laissa retomber son lorgnon, et regarda son chapeau en homme qui s'apprête à sortir.

— Vous ne nous restez pas à souper, monsieur de Valsigny ? demanda vivement M. de Marande.

— Impossible, monsieur, et j'en suis au regret.

— Comment cela?

— Ma nuit n'est pas finie, et je vais l'achever à la cour d'assises.

— A la cour d'assises? à cette heure?

— Oui; on est pressé d'en finir avec un pauvre diable dont le nom ne vous est peut-être pas inconnu.

— Ah! Sarranti... ce misérable qui a tué deux enfants, et volé une somme de cent mille écus à son bienfaiteur, dit une voix.

— Et qui se fait passer pour bonapartiste, dit une autre voix. J'espère bien qu'il sera condamné à mort.

— Oh! pour condamné à mort, vous pouvez en être sûr, monsieur, dit Salvator.

— Et exécuté!

— Ah! exécuté, c'est moins sûr.

— Comment! vous croyez que Sa Majesté ferait grâce à un pareil scélérat?

— Non; mais il se pourrait que le scélérat fût innocent, et, alors, sa grâce viendrait, non pas du roi, mais de Dieu.

Et Salvator prononça ces derniers mots avec un accent qui le faisait, de temps en temps, reconnaître par ses trois amis sous l'apparence frivole qu'il avait revêtue.

— Messieurs, dit M. de Marande, vous avez entendu : le souper est servi.

Pendant que les personnes auxquelles s'adressait M. de Marande prenaient le chemin de la salle à manger, les trois jeunes gens s'approchèrent de Salvator.

— Dites-moi, mon cher Salvator, lui demanda Jean Robert, il serait possible que nous eussions besoin de vous voir demain...

— C'est probable.

— Alors, où vous trouverons-nous?

— Mais à ma place habituelle, rue aux Fers, à la porte de mon cabaret, au coin de ma borne; vous oubliez toujours que je suis commissionnaire, mon cher... Oh! les poëtes! les poëtes!

Et il sortit par la porte opposée à celle qui conduisait dans la salle à manger, sans hésitation, comme un homme à qui tous les passages de la maison sont familiers, et laissant ses trois amis dans un étonnement qui allait presque jusqu'à la stupéfaction.

XXI

Le nid de la colombe.

Nos lecteurs se rappellent peut-être qu'avec un accent de charmante galanterie, M. de Marande, avant de rentrer dans son cabinet, où l'attendaient les nouvelles des Tuileries données par Salvator, avait demandé à sa femme la permission d'aller, après la clôture du bal, lui faire une visite dans sa chambre à coucher.

Il est six heures du matin; le jour commence à paraître; les dernières voitures ont cessé de faire retentir le pavé de la cour de l'hôtel; les dernières lumières s'éteignent dans les appartements; les premiers bruits de Paris s'éveillent. Il y a un quart d'heure que madame de Marande est retirée dans sa chambre à coucher; il y a cinq minutes que M. de Marande a échangé les dernières paroles avec un homme dont l'allure militaire se trahit sous son habit bourgeois.

Ces dernières paroles ont été :

— *Que Son Altesse royale soit tranquille! elle sait qu'elle peut compter sur moi comme sur elle-même...*

Derrière cet homme, qui est parti rapidement, emporté par deux vigoureux chevaux, dans une voiture sans armoiries, conduite par un cocher sans livrée, et qui a disparu au coin de la rue de Richelieu, les portes de l'hôtel se sont fermées.

Maintenant, que le lecteur ne se préoccupe point trop de ces cloisons de fer et de chêne qui viennent de s'interposer entre lui et les maîtres de cette splendide maison dont nous avons éclairé quelques parties : notre baguette de romancier n'a qu'à se lever, et les portes les mieux fermées se

s'ouvriront devant nous. Usons donc de ce privilége, et tournons, du bout de cette baguette, la porte du boudoir de madame Lydie de Marande. — SÉSAME, OUVRE-TOI!

Vous le voyez, voici la porte ouverte sur ce charmant boudoir bleu céleste où vous avez, il y a quelques heures, entendu Carmélite chanter la romance du *Saule*.

Tout à l'heure, nous aurons à ouvrir devant vous une porte bien autrement terrible, celle de la cour d'assises; mais permettez qu'avant de mettre le pied dans cet enfer du crime, nous entrions nous reposer un instant, et prendre des forces, dans ce paradis d'amour qu'on appelle la chambre de madame de Marande.

Cette chambre était — pour ne pas se trouver en contact immédiat avec le boudoir — précédée d'une espèce de vestibule ayant la forme d'un dais immense; ce vestibule, qui faisait en même temps une salle de bain, était éclairé par le plafond, avec des verres de couleur formant des dessins arabes; ses murailles et son plafond — moins l'ouverture destinée à laisser pénétrer un jour qui ne devait jamais aller au delà d'une demi-obscurité — étaient tendus d'une étoffe toute particulière, d'un ton neutre flottant entre le gris-perle et le jaune-orange; le tissu semblait fait avec ces plantes d'Asie dont les Indiens extraient les fils textiles pour en fabriquer cette étoffe connue chez nous sous le nom de *nankin*. Les tapis étaient des nattes de Chine, douces comme l'étoffe la plus flexible, et s'harmonisaient admirablement de couleur avec les tentures; quant aux meubles, ils étaient de laque de Chine, avec de simples filets d'or. Les marbres étaient blancs comme du lait, et les porcelaines qu'ils supportaient, de ce bleu turquoise tout particulier à ce qu'en termes de bric-à-brac, on appelle du vieux sèvres pâte tendre.

En mettant le pied dans ce doux réduit, mystérieusement éclairé par une lampe de verre de Bohême suspendue au plafond, on se fût cru à cent lieues de la terre, et il eût semblé que l'on voyageait dans un de ces nuages orangés, pétris d'azur et d'or, dont Marilhat frangeait ses paysages d'Orient.

Une fois parvenu à ce nuage, il était tout simple que l'on entrât dans le paradis; — et c'était bien le paradis, en effet, que cette chambre où nous conduisons le lecteur!

Aussitôt la porte ouverte, ou, pour parler plus exactement, aussitôt la portière soulevée, — car, s'il y avait des portes, l'art du tapissier les avait rendues invisibles, — aussitôt la portière soulevée, le premier objet qui frappait les yeux, c'était la belle Lydie, rêveusement étendue dans le lit qui occupait le côté droit de la chambre, un coude appuyé ou plutôt enfoncé dans un oreiller qui semblait de gaze, et tenant de l'autre main un petit livre de poésie relié en maroquin, livre que peut-être elle avait le plus grand désir de lire, mais qu'elle ne lisait pas, tant elle semblait pleine d'une autre pensée que celle de la lecture.

Une lampe de porcelaine de Chine brûlait sur une petite table de Boule, et éclairait, à travers un globe de verre de Bohême rouge, les draps du lit, d'une teinte rosée pareille à celle qui se répand, au lever du soleil, sur la neige virginale de la Yungfrau ou du mont Blanc.

Voilà ce qui attirait d'abord les yeux; et peut-être essayerons-nous tout à l'heure de rendre, le plus chastement qu'il nous sera possible, l'impression produite par ce ravissant tableau; mais, auparavant, nous nous sentons entraîné comme malgré nous à décrire le reste de l'habitation.

L'Olympe d'abord; — puis la déesse qui l'habitait.

Qu'on imagine une chambre — ou plutôt un nid de colombe — assez grande tout juste pour dormir, assez haute tout juste pour respirer. Elle était tendue, plafond et muraille, de velours nacarat ayant des reflets de grenat, d'escarboucle et de rubis, aux endroits que leur saillie mettait en lumière.

Le lit en tenait presque toute la longueur, et à peine si, à chaque extrémité du lit, pouvait tenir une étagère en bois de rose chargée des plus délicieux brimborions de Saxe, de Sèvres et de Chine qu'on avait pu recueillir chez Monbro et chez Gansberg.

En face du lit était la cheminée, tout habillée de velours, comme le reste de la chambre; aux deux côtés de cette cheminée étaient deux causeuses qui semblaient recouvertes avec les plumes de la gorge d'un colibri, et, au-dessus de chacune de ces causeuses, une glace dont le cadre était formé de feuilles et d'épis de maïs dorés.

Asseyons-nous sur une de ces causeuses, et donnons un coup d'œil au lit.

Le lit était de velours nacarat, capitonné, et sans un seul ornement; seulement, sa riche nuance ressortait par l'encadrement au milieu duquel il apparaissait; cet encadrement était un chef-d'œuvre de simplicité, et l'on s'étonnait, en le voyant, qu'il y eût un tapissier assez poëte, ou un poëte assez tapissier pour arriver à un pareil résultat. Il se composait de ces grandes pièces d'étoffe d'Orient que les femmes arabes appellent des *haïks;* ces haïks étaient de soie, à bandes alternées bleues et blanches; leurs franges étaient les franges mêmes du tissu.

Aux deux extrémités du lit, deux larges pièces de cette étoffe tombaient verticalement, et pouvaient se draper le long de la muraille à l'aide d'embrasses algériennes tressées de soie et d'or, avec des anneaux de turquoises.

Le fond du lit était une immense glace prise dans un cadre de velours pareil au lit, et reposant, non pas sur la muraille, mais sur un troisième haïk. Au niveau supérieur de la glace, l'étoffe, froncée en mille plis, s'élançait et allait, par une pente douce, rejoindre une grande flèche d'or, autour de laquelle elle s'enroulait en deux gros bouillons.

Mais la merveille de cette chambre était ce que reflétait la glace de ce lit, évidemment destinée à faire disparaître les limites de l'appartement.

Nous avons dit qu'en face du lit était la cheminée. Au-dessus de cette cheminée, chargée de ces mille futilités délicieuses qui composent *le monde* d'une femme, s'étendait une serre dont on n'était séparé que par une glace sans tain, qui, au besoin, pouvait rentrer dans la muraille, et mettre ainsi en communication la chambre de la femme avec la chambre des fleurs. Au milieu de cette petite serre, surmontant un bassin dans lequel jouaient des poissons de Chine, de toutes les couleurs, et où venaient s'abreuver des oiseaux de pourpre et d'azur gros comme des abeilles, s'élevait une statue de marbre de Pradier, demi-nature.

Certes, cette petite serre était à peine de la grandeur de la chambre; mais, par un miracle d'arrangement, elle paraissait un magnifique et immense jardin de l'Inde ou des Antilles, tant les plantes tropicales dont elle était plantée s'enlaçaient les unes aux autres, comme pour donner aux regards qui se fixaient sur elles le spectacle de toute une flore exotique.

C'était, en effet, tout un continent de dix pieds carrés, toute une Asie de poche.

L'arbre que l'on a appelé le roi des végétaux, l'arbre de la science du bien et du mal, l'arbre né dans le paradis terrestre, — et dont l'origine est incontestable, puisque la feuille a servi à couvrir la nudité de nos premiers parents, et que, pour cette cause, il a reçu le nom de figuier d'Adam, — était représenté par ses cinq espèces principales : le bananier du paradis, le bananier à fruits courts, le bananier de la Chine, le bananier à sparte rose, le bananier à sparte rouge. A côté de lui, croissait l'héliconia, qui s'en rapproche par la longueur et la largeur des feuilles ; puis le ravelania de Madagascar, représentant, en miniature, le fameux arbre du voyageur, où le nègre altéré trouve l'eau fraîche que lui refuse le ruisseau tari ; la strelitzia-regina, dont la fleur semble la tête d'un serpent à dard et à aigrette de feu ; le balisier des Indes orientales, avec lequel on fabrique, à Delhi, des tissus aussi souples que l'étoffe de soie la plus fine ; le costus, employé par les anciens dans toutes les cérémonies religieuses, à cause de son parfum ; l'angrec odorant de l'île de la Réunion ; le zingiber de la Chine, lequel n'est autre que la plante qui donne le gingembre ; enfin, toute une collection, en abrégé, des richesses végétales du monde entier.

Le bassin et le socle de la statue étaient perdus dans des fougères aux feuilles découpées comme avec un emporte-pièce, et dans des lycopodes qui pouvaient lutter avec la mousse des plus fins tapis de Smyrne et de Constantinople.

Maintenant, à défaut du soleil, qui ne sera que dans quelques heures le roi de l'horizon, cherchez, à travers toutes ces feuilles, toutes ces fleurs, tous ces fruits, le globe lumineux qui descend de la voûte, et qui, répandant ses rayons à travers une eau légèrement teintée de bleu, donne à cette petite forêt vierge la clarté sereine et mélancolique, les reflets doux et argentés de la lune.

Vue du lit, cette petite serre était un spectacle adorable.

Aussi, comme nous l'avons dit tout à l'heure, la personne qui était couchée dans le lit, et qui, appuyée sur le coude, tenait un livre de l'autre main, cette personne levait-elle les yeux au-dessus de son livre, et laissait-elle errer ses regards au milieu des sentiers lilliputiens que traçait çà et là la lu-

mière dans le pays enchanté qu'elle voyait à travers une glace comme à travers un rêve.

Si elle aimait, elle devait chercher des yeux les rameaux fleuris, amoureusement entrelacés, où elle voudrait poser son nid; si elle n'aimait pas, elle devait demander à la vie luxuriante de cette magnifique végétation l'ineffable secret de l'amour, dont chaque feuille, chaque fleur, chaque parfum, dévoilaient chastement et mystérieusement les premiers mots.

Et, maintenant que nous croyons avoir suffisamment décrit cet Éden inconnu de la rue d'Artois, parlons de l'Ève qui l'habitait.

Oui, Ève est bien le nom que méritait Lydie, ainsi rêveusement accoudée, et lisant les *Méditations* de Lamartine; regardant, à chacune des strophes, — strophes parfumées ! — s'entr'ouvrir les boutons des plantes, et continuant ainsi, dans la nature, le rêve commencé dans le livre. Oui, c'était une Ève véritable, rose, fraîche et blonde; Ève au lendemain du péché, laissant errer son regard sur tout ce qui l'entourait; Ève tremblante, inquiète, palpitante, cherchant anxieusement le secret de ce paradis, où l'on sentait bien qu'elle avait été deux, et où elle était tout attristée de se retrouver seule; appelant, enfin, par les battements de son cœur, par les éclairs de ses yeux, par les frissons de ses lèvres, ou le Dieu qui l'avait fait naître, ou l'homme qui l'avait fait mourir.

Enveloppée comme elle l'était dans des draps de fine batiste, le cou entouré d'une palatine de duvet, la lèvre humide, l'œil en feu, la joue en fleur, un sculpteur d'Athènes ou de Corinthe n'eût pas rêvé un autre modèle, un type plus complet et plus achevé pour un statue de Léda.

Elle avait, en effet, de la Léda enlacée par le cygne, la rougeur amoureuse et la voluptueuse contemplation. En la voyant ainsi, l'auteur de la *Psyché*, cette Ève païenne, Canova en eût fait un chef-d'œuvre de marbre qui eût détrôna sa *Vénus Borghèse*; Corrége en eût fait quelque Calypso rêveuse, ayant derrière elle un Amour caché dans un coin de draperie; Dante en eût fait la sœur aînée de Béatrix, et eût demandé à être conduit par elle à travers les détours de la terre, comme il avait été conduit par la sœur cadette à travers les détours du ciel.

Mais, à coup sûr, poëtes, peintres et sculpteurs se fussent

inclinés devant la merveilleuse personne en qui résidaient à la fois, par un incompréhensible mélange, la pudeur de la jeune fille, le charme de la femme, la sensualité de la déesse; oui, la dixième, la quinzième, la vingtième année, l'année enfantine, l'année nubile, l'année amoureuse, ces trois années qui font la trilogie de la jeunesse, qui viennent, chacune à son tour, au-devant de l'enfant, de la jeune fille et de la femme, et qui, une fois dépassées, restent en arrière; ces trois années, comme *les Trois Grâces* de Germain Pilon, semblaient faire cortége à la créature privilégiée dont nous essayons de tracer le portrait, et effeuiller ensemble sur son front les fleurs aux plus purs parfums, aux plus fraîches couleurs.

Selon la manière de la regarder, elle *apparaissait* : un ange l'eût prise pour sa sœur, Paul pour Virginie, Desgrieux pour Manon Lescaut.

D'où lui venait cette triple beauté, incomparable, étrange, inexplicable? C'est ce que nous tâcherons, non pas d'expliquer, mais de faire comprendre dans la suite de notre récit, réservant ce chapitre, ou plutôt le chapitre suivant, à la conversation de madame de Marande et de son mari.

Ce mari va entrer tout à l'heure; c'est lui que la belle Lydie attend dans une distraction si profonde; mais, à coup sûr, ce n'est pas lui que son vague regard cherche dans les demi-teintes de l'appartement et dans les pénombres de la serre.

Il lui a, cependant, d'une façon bien tendre demandé cette permission dont il va profiter, de venir un instant causer avec elle dans son appartement, avant d'aller se renfermer chez lui.

Eh quoi! tant de beauté, tant de jeunesse, tant de fraîcheur, tout ce que l'homme, arrivé à sa vingt-cinquième année, c'est-à-dire à l'apogée de sa jeunesse, peut rêver de plus idéal, et ce qu'il ne rencontre jamais; eh quoi! tant de bonheur, tant de joie, tant d'ivresse, tous ces trésors appartiennent à un seul homme; et cet homme, c'est ce banquier blond, frais, rose, pimpant, poli et spirituel, c'est vrai, mais sec, froid, égoïste, ambitieux, que nous connaissons! tout cela est à lui, comme son hôtel, comme ses tableaux, comme sa caisse!

Quelle aventure mystérieuse, quelle puissance sociale,

quelle tyrannique et implacable autorité, ont pu lier l'un à l'autre ces deux êtes si dissemblables, — en apparence du moins, — ces deux voix si peu faites pour se parler, ces deux cœurs si mal faits pour s'entendre?

Probablement, nous le saurons plus tard. En attendant, écoutons-les causer, et peut-être un regard, un signe, un mot de l'un de ces deux enchaînés nous mettra-t-il sur la trace d'événements encore cachés pour nous dans la nuit sombre du passé.

Tout à coup, la belle rêveuse crut entendre le sourd froissement des tapis dans la chambre précédente; si léger que fût le pas qui s'approchait, le parquet craqua sous lui. Madame de Marande passa une dernière et rapide revue de sa toilette; elle croisa plus étroitement sur son cou sa pelisse de cygne; elle tira plus avant sur ses poignets la dentelle de sa chemise de nuit, et, voyant que tout le reste de sa personne était voilé d'une façon irréprochable, elle ne fit plus le moindre mouvement pour en changer la disposition.

Seulement, elle renversa sur le lit son livre ouvert, leva un peu le front, de manière à ce que ce fût, non pas le haut de sa tête, mais son menton qui plongeât dans sa main, et, dans cette posture, où il y avait encore plus d'indifférence que de coquetterie, elle attendit son seigneur et maître.

XXII

Causerie conjugale.

M. de Marande souleva la tapisserie, mais s'arrêta sur le seuil de la porte.

— Puis-je entrer? demanda-t-il.

— Certainement... Ne m'aviez-vous pas dit que vous viendriez ? Je vous attends depuis un quart d'heure.

— Oh ! que me dites-vous là, madame?... Quand vous devez être si fatiguée ! J'ai été indiscret, n'est-ce pas ?

— Non, venez !

M. de Marande s'approcha, fit un salut plein de grâce, prit la main que lui tendait sa femme, s'inclina sur cette main au poignet délicat, aux doigts blancs et effilés, aux ongles roses, et y posa si légèrement ses lèvres, que madame de Marande comprit l'intention plutôt qu'elle ne sentit le baiser.

La jeune femme interrogea des yeux son mari.

Il était facile de voir que rien n'était plus inaccoutumé qu'une pareille visite de la part de M. de Marande ; et, cependant, il était facile de voir aussi que cette visite n'était ni désirée ni redoutée : — c'était plutôt la visite d'un ami que celle d'un époux, et Lydie paraissait même attendre avec plus de curiosité que d'inquiétude.

M. de Marande sourit ; puis, avec sa voix la plus douce :

— Que je vous fasse avant tout mes excuses, madame, de vous venir visiter si tard, ou plutôt si matin. Croyez bien que, si les occupations les plus graves ne devaient pas me retenir toute la journée hors de l'hôtel, j'aurais attendu une plus favorable occasion pour causer confidentiellement avec vous.

— Quelle que soit l'heure que vous choisissiez pour causer avec moi, monsieur, dit madame de Marande d'une voix affectueuse, c'est toujours une occasion précieuse, d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare.

M. de Marande s'inclina, mais, cette fois, en signe de remerciement ; — puis, approchant une bergère, il s'assit, appuyant le bras du fauteuil au lit de madame de Marande, de manière à se trouver en face d'elle.

La jeune femme laissa retomber sa tête sur sa main, et attendit.

— Permettez, madame, dit M. de Marande, qu'avant d'entrer en matière, ou, si vous le préférez qu'afin d'y mieux entrer, je vous renouvelle mes compliments bien sincères sur votre rare beauté, qui grandit tous les jours, et qui, cette nuit, semblait arrivée véritablement à l'apogée de la beauté humaine.

— En vérité monsieur, je ne sais comment répondre à

une pareille courtoisie : elle me cause d'autant plus de joie que vous me mesurez d'habitude les compliments avec une certaine épargne... Laissez-moi m'en plaindre, sans vous le reprocher.

— N'accusez de mon avarice que l'amour jaloux du travail, madame... Tout mon temps est consacré à la tâche que je me suis imposée ; mais, si, un jour, il m'était permis de passer une partie de mes heures dans le doux loisir que vous me faites en ce moment, croyez que ce jour serait un des plus beaux de ma vie.

Madame de Marande leva les yeux sur son mari, et, comme si rien ne pouvait lui sembler plus étrange que ce qu'il venait de lui dire, elle le regarda avec étonnement.

— Mais il me semble, monsieur, répondit-elle avec tout le charme qu'elle put donner à sa voix, que, toutes les fois que vous souhaiterez avoir ce loisir, vous n'aurez qu'à faire ce que vous avez fait ce matin : me prévenir que vous désirez me voir, ou même, ajouta-t-elle en souriant, vous présenter chez moi sans me prévenir.

— Vous savez, dit M. de Marande en souriant à son tour, que ce ne sont point là nos conditions.

— Ces conditions, monsieur, c'est vous qui les avez dictées, et non pas moi ; je les ai acceptées, voilà tout. Ce n'était point à celle qui, ne vous apportant aucune dot, recevait de vous sa fortune, sa position... et même l'honneur de son père, à faire des conditions, ce me semble.

— Croyez-vous, chère Lydie, que le moment soit venu de changer quelque chose à ces conditions, et ne vous paraîtrais-je pas bien importun si, ce matin, par exemple, je venais brutalement jeter mon réalisme conjugal au milieu des rêves que vous avez faits cette nuit, et que vous faites peut-être encore en ce moment où je vous parle ?

Madame de Marande commença de comprendre où tendait la conversation, et sentit passer sur son visage un nuage de pourpre. Son mari laissa à ce nuage le temps de se dissiper ; puis, revenant juste au point où la conversation avait été interrompue :

— Ces conditions, madame, demanda-t-il avec son éternel sourire et son implacable politesse, vous les rappelez-vous ?

— Parfaitement, monsieur, répondit la jeune femme d'une voix qu'elle s'efforçait de maintenir calme.

— C'est que voilà bientôt trois ans que j'ai le bonheur d'être votre époux; et, en trois ans, on oublie bien des choses.

— Je n'oublierai jamais ce que je vous dois, monsieur.

— Ici, madame, nous différons d'avis. Je ne crois pas que vous me deviez quelque chose; mais, si vous pensiez le contraire, et que vous crussiez avoir contracté quelque dette vis-à-vis de moi, c'est justement cette dette que je vous prierais d'oublier.

— On n'oublie pas quand on veut et comme on veut, monsieur; et il est certaines gens pour lesquelles l'ingratitude est non-seulement un crime, mais encore une impossibilité! Mon père, vieux soldat inhabile aux affaires, mit toute sa fortune, qu'il espérait doubler, dans une spéculation industrielle, et fut ruiné. Il avait des engagements pris avec la maison de banque à laquelle vous venez de succéder, et ces engagements ne pouvaient être tenus à leur échéance. Un jeune homme...

— Madame..., essaya d'interrompre M. de Marande.

— Je ne veux passer sur rien, monsieur, insista Lydie : vous croiriez que j'ai oublié. Un jeune homme, supposant mon père riche, avait sollicité ma main; une répugnance instinctive pour ce jeune homme avait fait que, d'abord, mon père avait repoussé sa demande. Cependant, vaincu par mes prières, — ce jeune homme m'avait dit qu'il m'aimait, et j'avais cru l'aimer...

— Vous aviez cru? fit M. de Marande.

— Oui, monsieur, je l'avais cru... A seize ans, est-on bien sûre de ses sentiments, surtout quand on sort de pension, et qu'on ignore complétement le monde?... Je répète donc: vaincu par mes prières, mon père avait fini par accueillir M. de Bedmar. Tout était arrêté, même ma dot : trois cent mille francs. Mais le bruit de la ruine de mon père se répandit : mon fiancé, tout à coup, cessa ses visites, et disparut! seulement, quelque temps après, mon père reçut de lui une lettre datée de Milan, et dans laquelle il lui disait qu'ayant appris ses répugnances premières à l'accepter pour gendre, il ne voulait point faire violence à ses sympathies. — Ma dot avait été déposée à part et sauvegardée de toute atteinte; c'était à peu près la moitié de ce que devait mon père à votre maison de banque. Trois jours avant

l'échéance de ses engagements, il se présenta chez vous, vous offrit les trois cent mille francs, et vous demanda du temps pour le reste. Vous lui répondîtes de se tranquilliser d'abord, et vous ajoutâtes que, comme vous aviez une affaire à lui proposer, vous lui demandiez un rendez-vous chez lui pour le lendemain. — Est-ce bien cela?

— Oui, madame... Cependant, je réclamerai contre le mot *affaire*.

— C'est celui dont vous vous servîtes, je crois.

— Il me fallait un prétexte pour entrer chez vous, madame : le mot *affaire* fut, non pas une désignation, mais un prétexte.

— J'abandonne le mot, monsieur : en pareille circonstance, le mot n'est rien, la chose est tout... Vous vîntes, et vous fîtes à mon père cette proposition inattendue, de devenir mon mari, de prendre pour ma dot les six cent mille francs de dettes contractées par lui vis-à-vis de votre maison, et de lui laisser les cent mille écus qu'il vous avait offerts.

— En proposant davantage à votre père, madame, j'aurais craint qu'il ne me refusât.

— Je connais tout ce qu'il y a de délicatesse en vous, monsieur... Mon père, si étourdi qu'il fût de la proposition, accepta, sauf mon consentement, et, ce consentement, vous savez qu'il ne se fit pas attendre.

— Oh! vous avez un cœur pieux et filial, madame.

— Vous vous rappelez notre entrevue, monsieur? Mes premières paroles furent pour vous parler du passé, pour vous avouer...

— Un de ces secrets de jeune fille qu'un homme délicat ne doit jamais donner à sa fiancée le temps d'achever. D'ailleurs, j'ajoutai ceci : « Prenez ma position au point de vue qu'il vous plaira, mademoiselle, ou comme une affaire que je fais... »

— Vous voyez bien que ce fut le mot dont vous vous servîtes!

— Je suis banquier, dit M. de Marande, et il faut pardonner à l'habitude... « Ou comme une affaire que je fais, et dont les résultats, quoique inconnus, doivent être avantageux pour moi, ou comme une dette que j'acquitte au nom de mon père. »

— Parfaitement, monsieur! je me souviens de tout cela;

Il s'agissait d'un service rendu par mon père au vôtre pendant l'Empire ou au commencement de la Restauration.

— Oui, madame... Puis j'ajoutai que, ne croyant point qu'il fût dû aucune reconnaissance à ce double titre auquel je devenais votre époux, je vous laissais parfaitement libre de vos sentiments à mon égard ; que moi-même, ayant des engagements pris, je me réservais mon indépendance ; que jamais vous ne seriez — si séduisante que Dieu vous ait faite — importunée par mes exigences conjugales. J'ajoutai, enfin, que, belle, jeune et apte à l'amour comme vous l'étiez, je croyais même ne devoir donner d'autre limite à cette liberté offerte que la mesure que vous-même, la réglant sur les convenances sociales, voudriez bien y mettre... Seulement, je me proposai de veiller sur vous comme un père indulgent fait pour sa fille, et — comme un père toujours, à titre de gardien de votre réputation, qui devenait la mienne, — de réprimer les tentatives inconvenantes que certains hommes ne manqueraient point de faire, attirés et éblouis par votre beauté.

— Monsieur...

— Hélas ! ce titre de père, j'eus bientôt le droit de le prendre : le colonel mourut subitement pendant un voyage qu'il fit en Italie ; mon correspondant de Rome me transmit la triste nouvelle. Votre douleur, en l'apprenant fut grande; les premiers mois de notre mariage vous virent vêtue de deuil.

— Oh ! de cœur comme de corps, monsieur, je vous jure !

— Puis-je en douter, madame, moi qui eus tant de peine, non pas à vous faire oublier ce malheur, mais à obtenir de vous de renfermer votre désespoir dans les limites de la raison. Vous eûtes la bonté de m'écouter ; vous finîtes par quitter les vêtements sombres, ou plutôt les vêtements sombres finirent par vous quitter ; on vous vit sortir de ce deuil comme, aux premiers jours du printemps, une fleur sort de l'enveloppe grise de l'hiver. Le velouté de la jeunesse, la fraîcheur de la beauté, n'avaient jamais disparu de vos joues, mais le sourire s'était exilé de vos lèvres. Peu à peu... oh ! ne vous en faites pas un reproche, madame : c'est une loi de la nature... peu à peu, le sourire exilé revint, le front assombri s'éclaira, la poitrine oppressée par les soupirs commença de se dilater dans de joyeuses aspira

tions ; vous revîntes à la vie, au plaisir, à la coquetterie ; vous vous refîtes femme, et rendez-moi la justice de dire, madame, que je vous servis de guide et de soutien dans ce chemin difficile, plus difficile qu'on ne croit, qui ramène des pleurs au sourire, de la douleur à la joie.

— Oui, monsieur, dit madame de Marande en saisissant la main de son mari, et laissez-moi serrer cette loyale main qui m'a si patiemment, si charitablement, si fraternellement conduite.

— Vous me remerciez d'une faveur que vous m'avez faite ! c'est, en vérité, trop de bonté de votre part.

— Mais, enfin, monsieur, demanda madame de Marande, tout émue, soit de la scène même qui s'accomplissait, soit des souvenirs que lui rappelait cette scène, me ferez-vous la grâce de m'expliquer où vous voulez en venir ?

— Ah ! pardon, madame ! j'oubliais et l'heure qu'il est, et la place où je me trouve, et la fatigue que vous devez éprouver.

— Monsieur, permettez-moi de vous dire que vous vous trompez éternellement sur mes intentions.

— J'abrége, madame... Je disais donc que votre rentrée dans le monde, après plus d'un an d'absence, avait produit une vive sensation. Vous l'aviez quitté belle, il vous revit charmante ; rien n'embellit comme le succès : de charmante que vous étiez, vos succès vous firent adorable.

— Nous voilà revenus aux compliments.

— Nous voilà revenus aux vérités : c'est toujours là qu'il faut en revenir, madame. Maintenant, laissez-moi dire, et, en quelques mots, j'aurai fini.

— J'écoute.

— Eh bien, madame, j'ai fait, en vous tirant de l'obscurité que jetaient sur vous vos vêtements de deuil ce que fit Pygmalion en tirant sa Galathée du bloc de marbre où elle était cachée à tous les yeux. Or, supposez Pygmalion notre contemporain, supposez-le conduisant dans le monde sa Galathée sous le nom de... Lydie ; supposez qu'au lieu d'aimer Pygmalion, Galathée n'aime... rien ; — vous figurez-vous l'angoisse du pauvre Pygmalion, les souffrances, je ne dirai pas même de son amour, mais de son orgueil, lorsqu'il entendra dire : « Ce n'est pas pour lui, le pauvre statuaire, qu'il a animé le marbre ; c'est... pour... »

— Monsieur, la comparaison...

— Oui, je connais le proverbe : « Comparaison n'est pas raison, » c'est vrai. Revenons donc purement et simplement à la réalité, sans métaphore. Eh bien, madame, cette étonnante beauté qui vous conquiert, à vous, mille amis, et me crée, à moi, mille envieux ; cette grâce merveilleuse qui fai bourdonner autour de vous, comme des abeilles autour d'un rosier, la fleur de nos élégants; ce pouvoir que vous avez sur tout ce qui vous environne, et qui attire irrésistiblement tout ce qui passe dans sa sphère; cette beauté magique, enfin, m'effraye et me fait trembler, comme me ferait trembler la vue d'un précipice au-dessus duquel je me promènerais en votre chère compagnie... Me comprenez-vous, madame?...

— Je vous assure que non, monsieur, répondit Lydie.

Et, avec un charmant sourire, elle ajouta :

— Ce qui vous prouve, en passant, que je n'ai pas autant d'esprit que vous me faites parfois l'honneur de me le dire.

— Il en est de l'esprit comme du soleil, madame : il a ses heures de retraite et de recueillement. Je vais donc, en même temps qu'à votre esprit, tâcher de parler à vos yeux. Vous souvenez-vous qu'un jour, dans notre voyage de Savoie, en sortant d'Entremont, en apercevant du haut de la montagne, le Rhône, qui étincelait au soleil comme un fleuve d'argent, à l'ombre comme un fleuve d'azur, vous souvenez-vous que, quittant tout à coup mon bras, et courant sur le plateau, vous vous arrêtâtes avec effroi, en apercevant, à travers les fleurs et les herbes formant un frêle tapis, un abîme ouvert devant vos pas, et visible seulement quand on venait d'en atteindre le bord?

— Oh! oui, je m'en souviens! dit, en fermant les yeux et en pâlissant légèrement, madame de Marande, et je suis heureuse de m'en souvenir; car, si vous ne m'aviez pas retenue et tirée en arrière, je n'aurais, selon toute probabilité, pas le bonheur de vous renouveler mes remerciements.

— Je ne les sollicitais point, madame; seulement, par une image, et en éveillant vos souvenirs, je désirais vous expliquer, plus clairement que je ne l'avais fait encore, ce que j'appelais tout à l'heure un abîme. Eh bien, je le répète, votre beauté m'effraye à l'égal de ce ravin de six cents pieds que recouvraient des herbes et des fleurs, et j'ai

peur qu'un jour nous n'y soyons engloutis l'un et l'autre!... Cette fois, comprenez-vous, madame?

— Oui, monsieur, je crois que je commence à comprendre, répondit la jeune femme en baissant les yeux.

— Si vous commencez à comprendre, répondit en souriant M. de Marande, je suis parfaitement tranquille : vous ne tarderez pas à comprendre tout à fait!... Je disais donc madame, que, remplaçant pour vous un père, — vous savez que je n'ai jamais réclamé d'autres droits que ceux-là? — je dois jeter, avec une certaine inquiétude, les yeux sur les nuées de beaux, d'élégants, de dandys qui entourent ma fille... Remarquez bien, madame, que ma fille a toute liberté; dan scette nuée étincelante, pimpante, mordorée, elle peut faire son choix à elle : de ce choix, il n'arrivera jamais aucun malheur; seulement, je crois, non pas de mon droit, mais de mon devoir de lui dire, toujours comme un père : « Bien choisi, mon enfant!... Mal choisi, ma fille! »

— Monsieur!

— Encore, non! je me trompe, je ne lui dirai pas cela : je passerai en revue les hommes qui s'occupent plus particulièrement d'elle, et je lui dirai mon avis sur ces hommes. — Voulez-vous savoir mon avis, madame, sur quelques-uns de ceux qui se sont le plus occupés de vous, hier?

— Parlez, monsieur.

— Nous allons commencer par monseigneur Colletti.

— Oh! monsieur!

— Je n'en parle que pour mémoire, et comme ouverture convenable de liste... D'ailleurs, madame, monseigneur Coletti est un charmant prélat.

— Un prêtre!

— Vous avez raison; aussi, tenez, vous me ramenez tout de suite à votre sentiment : un prêtre n'est pas dangereux pour une femme comme vous, belle, jeune, riche et libre... ou presque libre; et monseigneur Coletti peut s'occuper de vous publiquement, ou en cachette, venir vous voir au grand jour ou pendant la plus sombre obscurité, personne ne s'avisera jamais de dire que madame de Marande est la maîtresse de monseigneur Coletti.

— Et, cependant, monsieur..., fit la jeune femme en coupant sa phrase d'un sourire.

— Cependant, il vous aime, ou plutôt il est amoureux de

vous : monseigneur Coletti n'aime que lui-même; — voilà ce que vous voulez dire, n'est-ce pas?

Le sourire resté en permanence sur les lèvres de madame de Marande était une tacite adhésion à l'opinion de son mari.

— Eh bien, mais, continua le banquier, un adorateur dans les hautes dignités de l'Église, cela va assez bien à une jeune et jolie femme, surtout quand cette jeune et jolie femme n'est ni prude ni dévote, et a un autre amant.

— Un autre amant ! s'écria Lydie.

— Remarquez que je ne parle pas de vous précisément; je généralise, je dis une jeune et jolie femme... Vous êtes jeune parmi les jeunes, jolie parmi les jolies; mais, enfin, vous n'êtes pas la seule jeune, la seule jolie femme de Paris, n'est-ce pas ?

— Oh ! je n'ai point cette prétention-là monsieur.

— Va donc pour monseigneur Coletti ! Il vous fait garder la meilleure loge du Conservatoire quand viennent les concerts spirituels; il vous réserve la meilleure tribune de Saint-Roch pour entendre le *Magnificat* et le *Dies iræ*, et il a donné à mon maître d'hôtel des recettes de purée de gibier qui ont fait l'admiration de vos deux sigisbées, MM. de Courchamp et de Montrond. — Puis il y a, ensuite, un charmant garçon, que j'aime de tout mon cœur...

Madame de Marande interrogea son mari du regard; ce regard signifiait clairement : « Qui cela ? »

— Aussi, laissez-moi vous faire son éloge, non pas comme poëte, non pas comme auteur dramatique, — vous savez qu'il est convenu que, nous autres banquiers, nous ne connaissons rien à la poésie ni au théâtre, — mais comme homme...

— Vous voulez parler de monsieur... ?

Madame de Marande hésita.

— Je veux parler de M. Jean Robert, parbleu !

Un second nuage de pourpre, bien autrement intense et coloré que le premier, passa sur le visage de madame de Marande; son mari n'en perdit pas la plus petite nuance; cependant, il parut n'y pas faire attention.

— Vous aimez M. Jean Robert ? demanda la jeune femme.

— Pourquoi pas? Il est de bonne maison; son père occupait dans les armées républicaines un grade supérieur à

celui que le vôtre occupait dans les armées impériales; s'il avait voulu se rallier à la famille de Napoléon, peut-être fût-il mort maréchal de France, au lieu de laisser, en mourant, sa famille dans la misère, ou à peu près. Le jeune homme a pris tout cela en main; il a marché bravement à travers les difficultés de la vie; c'est un cœur franc, honnête, loyal, qui sait peut-être cacher son amour, mais qui ne sait point cacher ses répulsions. Ainsi, tenez, moi, par exemple, il ne m'aime pas...

— Comment, il ne vous aime pas? s'écria madame de Marande se laissant emporter. Je lui ai cependant dit...

— D'avoir l'air de m'aimer... Eh bien, le pauvre garçon, quoiqu'il ait, je n'en doute pas, le plus grand égard à vos recommandations, il ne saurait, sur ce point-là, arriver à vous obéir. Non, il ne m'aime pas! s'il me voit venir d'un côté de la rue, et qu'il puisse, sans impolitesse, passer de l'autre, il le fait; si je le rencontre, et que, pris à l'improviste, il soit obligé de me saluer, c'est avec une froideur dont serait blessé tout autre que moi, qui remplis ce devoir de courtoisie pour lui faire accepter une invitation chez vous. Hier, je l'ai forcé, littéralement forcé à me donner la main, et si vous saviez ce que le pauvre garçon a souffert pendant tout le temps que sa main est restée dans la mienne! cela m'a touché, et plus il me déteste, plus je l'aime... Vous comprenez cela, n'est-ce pas, madame? C'est d'un homme ingrat, mais d'un honnête homme.

— En vérité, monsieur, je ne sais comment prendre ce que vous me dites!

— Comme il faut prendre tout ce que je dis, madame: comme la vérité. Le pauvre garçon se croit des torts envers moi, cela le gêne.

— Monsieur... mais quel tort?

— Je ne vous dis pas que ce ne soit point un visionnaire; il est poëte, et tout poëte l'est peu ou prou... A propos, une recommandation: il vous fait des vers, n'est-ce pas?

— Monsieur...

— Il vous en fait; j'en ai vu.

— Mais il ne les imprime pas!

— Il a raison, s'ils sont mauvais; il a tort, s'ils sont bons. Qu'il ne se gêne pas pour moi! J'y mets une condition, cependant.

— Laquelle, s'il vous plaît ?... Qu'il n'y ait pas mon nom ?

— Au contraire, au contraire ! Peste ! des mystères avec nous, ses amis ! Non pas !... Que votre nom y soit en toutes lettres. Qui diable verra du mal à des vers faits par un poëte à une jolie femme ? Quand M. Jean Robert adresse des vers à une fleur, à la lune, au soleil, met-il une initiale ? Non, n'est-il pas vrai ? il met leur nom tout entier. Comme la fleur, comme la lune, comme le soleil, vous êtes une des douces, des belles, des bienfaisantes créations de la nature ; qu'il vous traite donc comme le soleil, comme la lune, comme les fleurs.

— Ah ! monsieur, si vous parlez sérieusement...

— Oui, j'entends, cela vous rend la poitrine plus légère.

— Monsieur...

— Ainsi, c'est convenu : bon gré, mal gré, M. Jean Robert reste au nombre de nos amis ; et, si l'on s'étonne de ses assiduités, vous direz — ce qui est vrai — que ce n'est ni vous ni lui qui avez désiré ses assiduités, mais que c'est moi, moi qui rends pleine justice au talent, à la délicatesse, à la discrétion de M. Jean Robert.

— Quel homme étrange vous faites, monsieur ! s'écria madame de Marande ; et qui me dira le secret de votre singulière affection pour moi ?

— Vous gêne-t-elle, madame ? demanda M. de Marande avec un sourire qui ne manquait pas d'une certaine mélancolie.

— Oh ! non, Dieu merci !... seulement, elle me fait craindre que...

— Eh bien, que vous fait-elle craindre ?

— C'est qu'un beau jour.... Mais non, il est inutile que je vous dise ce qui me passe par l'esprit, ou plutôt par le cœur.

— Dites, madame, si ce que vous avez à dire peut être dit à un ami.

— Non ; cela aurait presque l'air d'une déclaration.

M. de Marande regarda fixement sa femme.

— Mais, enfin, monsieur, dit-elle, ne vous est-il point parfois venu une chose à l'idée ?

M. de Marande continua de regarder sa femme.

— Quelle chose ? Voyons, madame ! fit-il après un instant de silence.

— C'est que... si ridicule que cela soit, une femme puisse devenir amoureuse de son mari.

Un nuage passa rapidement sur le visage de M. de Marande ; il ferma les yeux, et l'obscurité, pour ainsi dire, se fit sur sa physionomie.

Puis, secouant la tête, et comme sortant d'un songe :

— Oui, dit-il, si ridicule que cela soit, cela peut être... Priez Dieu, madame, qu'un pareil phénomène ne se produise pas entre nous !

Et, à voix basse, il ajouta en fronçant le sourcil :

— Ce serait un trop grand malheur pour vous... et surtout pour moi !

Puis, se levant, il fit deux ou trois tours dans la chambre, affectant de rester dans la partie de l'appartement qui était à la tête du lit de madame de Marande, et où, par conséquent, les regards de celle-ci ne pouvaient le suivre.

Cependant, grâce à un miroir placé auprès d'elle, Lydie remarqua que son mari s'essuyait le front, et peut-être même les yeux, avec un mouchoir.

Sans doute M. de Marande s'aperçut-il que son émotion, quelle qu'en fût la cause, le trahissait aux yeux de sa femme ; car, rassérénant son visage et forçant ses lèvres et ses yeux à sourire, il revint s'asseoir sur le fauteuil resté vide pendant quelques minutes.

Puis, après un instant de silence :

— Maintenant, madame, reprit-il de sa voix douce, maintenant que j'ai eu l'honneur de vous dire mon opinion sur monseigneur Coletti et sur M. Jean Robert, il me reste à vous demander la vôtre sur M. Lorédan de Valgeneuse.

Madame de Marande regarda son mari avec un certain étonnement.

— Mon opinion sur lui, monsieur, répondit-elle, est celle de tout le monde.

— Dites-moi celle de tout le monde, alors, madame.

— Mais M. de Valgeneuse...

Elle s'arrêta, embarrassée d'aller plus loin.

— Pardon, monsieur, dit-elle, vous me paraissez avoir des préventions contre M. de Valgeneuse.

— Des préventions, moi ? Dieu me garde d'avoir des préventions contre M. de Valgeneuse ! non, j'écoute seulement

ce que l'on dit... Vous savez ce que l'on dit, n'est-ce pas, de M. de Valgeneuse?

— Il est riche, il a des succès, il est fort bien en cour : c'est plus qu'il n'en faut pour qu'on dise beaucoup de mal de lui.

— Savez-vous le mal qu'on en dit?

— Comme je sais le mal, monsieur : fort médiocrement.

— Eh bien, voici ce qu'on en dit... Parlons de sa richesse, d'abord.

— Elle est incontestable.

— Certainement, dans le fait de son existence, mais contestable, à ce qu'il paraît, dans la façon dont elle a été acquise.

— Le père de M. de Valgeneuse n'a-t-il pas hérité cette fortune d'un frère aîné?

— Oui; seulement, il court sur cet héritage une sombre histoire; il s'agit de quelque chose comme un testament qui aurait disparu à la mort de ce frère aîné, frappé, au moment où l'on s'y attendait le moins, d'une apoplexie foudroyante. Il y avait un fils... Avez-vous entendu parler de cela, madame?

— Vaguement : le monde que voyait mon père n'était pas celui de M. de Valgeneuse.

— Votre père était un honnête homme, madame, et il y a un proverbe sur le monde que l'on voit. Eh bien, il y avait un fils, un jeune homme charmant, que les héritiers, ceux qu'on accuse, — quand je dis *qu'on accuse*, il ne s'agit point ici, bien entendu, d'une accusation devant la cour d'assises, — que les héritiers, dis-je, ont chassé de la maison de son père; car, de notoriété, il était fils du marquis de Valgeneuse, neveu du comte, et cousin, par conséquent, de M. Lorédan et de mademoiselle Suzanne. Alors, ce jeune homme, habitué à une grande existence, se trouvant tout à coup sans ressources, s'est, dit-on, brûlé la cervelle.

— C'est, en effet, une sombre histoire, que celle-là!

— Oui, mais, qui au lieu d'assombrir la famille, l'a fort réjouie. Le jeune homme vivant, d'un moment à l'autre le testament pouvait se retrouver, et le véritable héritier reparaître, armé de ce testament; mais, l'héritier mort, il n'y avait point de chance que le testament reparût tout seul. Voilà pour la richesse. — Quant aux succès de M. de Val-

geneuse dans le monde, je présume que, par le mot succès, vous entendez bonnes fortunes.

— N'est-ce point ainsi que cela s'appelle ? dit madame de Marande en souriant.

— Eh bien, quant à ses succès, il paraît qu'ils sont limités aux femmes du grand monde, et que, quand il s'adresse tout bonnement à ce que l'on appelle des filles du peuple, malgré l'assistance généreuse que prête, en ces circonstances, à son frère mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, le jeune homme est quelquefois obligé d'employer la violence.

— Oh! monsieur, que dites-vous là?

— Une chose que monseigneur Coletti vous dirait probablement mieux que moi, car, si M. de Valgeneuse est bien en cour, c'est par l'Église.

— Et vous dites, monsieur, demanda madame de Marande, qui prenait un certain intérêt à ces accusations, vraies ou fausses; vous dites que mademoiselle Suzanne seconde son frère dans ses entreprises amoureuses?

— Oh! cela, c'est connu! et, vraiment, les personnes qui savent l'amitié passionnée que mademoiselle Suzanne porte à son frère lui en tiennent compte. Mademoiselle Suzanne a cette différence avec son frère, qu'elle aime, elle, la vie de famille, et qu'elle met tous ses plaisirs, presque tous du moins, dans son intérieur.

— Oh! monsieur, et vous croyez à de pareilles calomnies?

— Moi, madame, je ne crois à rien, excepté au cours de la rente, et encore faut-il que je le voie imprimé au *Moniteur*. Mais ce à quoi je crois, par exemple, oh! c'est à la fatuité et à l'indiscrétion de M. de Valgeneuse. Il est comme le limaçon sous ce rapport: il salit les réputations qu'il ne mange pas!

— Ah! vous n'aimez pas M. de Valgeneuse, monsieur! fit madame de Marande.

— Non, je l'avoue... L'aimeriez-vous, par hasard, vous, madame ?

— Moi! vous me demandez si j'aime M. Lorédan?

— Mon Dieu, je vous demande cela comme je vous demanderais autre chose; seulement, je me suis servi d'une mauvaise locution; je sais bien que vous n'aimez personne dans le sens absolu du mot. J'aurais dû vous dire : « M. Lorédan vous plaît-il? »

— Il m'est indifférent.

— Bien vrai, madame?

— Oh! je vous le proteste! seulement, pas plus à lui qu'à un autre, je n'aimerais à voir arriver un malheur qu'il n'aurait pas mérité.

— Eh! qui peut désirer de pareilles choses? Aussi je vous assure, madame, qu'il n'arrivera, — de mon côté, du moins... de ma part, si vous l'aimez mieux, — à M. de Valgeneuse, que des malheurs mérités.

— Mais quels malheurs peut donc mériter M. de Valgeneuse, et comment ces malheurs pourraient-ils lui venir de vous?

— Eh! madame, bien simplement! Ainsi, par exemple, cette nuit, M. de Valgeneuse vous a fait une cour très-assidue...

— A moi?

— A vous, oui, madame... Il n'y avait pas d'inconvénient, c'était chez vous, et l'on pouvait considérer cette affectation de M. de Valgeneuse à se trouver sans cesse sur vos pas comme une marque de courtoisie... peut-être exagérée, mais cependant excusable, envers son hôtesse. Toutefois, vous comprenez bien? vous allez à d'autres soirées que les vôtres; vous rencontrerez M. de Valgeneuse dans le monde: eh bien, si, pendant huit soirées seulement, il fait ailleurs ce qu'il a fait ici, vous êtes une femme compromise... Eh! mon Dieu, je ne veux pas vous effrayer, madame; mais, le jour où vous serez une femme compromise, M. de Valgeneuse sera un homme mort!

Madame de Marande jeta un cri.

— Oh! monsieur, dit-elle, un homme mort à cause de moi! tué pour moi! ce serait le remords de toute ma vie.

— Mais qui vous dit donc que ce serait pour vous et à cause de vous que je tuerais M. Lorédan?

— Vous-même, monsieur.

— Je n'ai pas dit un mot de cela. Si je tuais M. Lorédan pour vous ou à cause de vous, vous seriez bien autrement compromise après qu'avant sa mort; non, je le tuerais à propos... de la loi sur la presse ou de la dernière revue de la garde nationale, comme j'ai tué M. de Bedmar.

— M. de Bedmar? s'écria Lydie pâlissant affreusement.

— Eh bien, continua M. de Marande, est-ce qu'on a jamais su que c'était pour vous et à cause de vous?

— Vous avez tué M. de Bedmar? répéta madame de Marande.

— Oui; l'ignoriez-vous donc?

— Oh! mon Dieu!

— Je vous avoue, cependant, qu'un instant j'ai hésité. Vous savez ou vous ne savez pas que j'avais des motifs pour mépriser M. de Bedmar : dans une circonstance, j'avais acquis la conviction que sa conduite n'avait pas été celle d'un honnête homme. On m'écrivit — un de mes correspondants d'Italie — que, le 20 novembre 1824, M. de Bedmar serait à Livourne. Je me rappelai que j'avais à Livourne une affaire importante; j'y arrivai le 19 novembre; M. de Bedmar y arriva à son tour. Alors, je ne sais comment cela se fit, nous eûmes, sur le port même de Livourne, et au moment où il y débarquait, une discussion pour une cause bien futile, à propos d'un commissionnaire. La discussion s'envenima; bref, je me trouvai insulté, et lui demandai raison de cette insulte, tout en lui laissant le choix des armes, comme c'est mon habitude : il eut le tort de choisir le pistolet, arme brutale, qui déchire, qui casse, qui tue. Séance tenante, nous prîmes rendez-vous aux cascines de Pise. Arrivés sur le terrain, nos témoins nous placèrent à vingt pas; on jeta un louis en l'air pour savoir qui tirerait le premier : le sort lui échut. Il tira... un peu bas; la balle me traversa la cuisse.

— Vous traversa la cuisse? s'écria madame de Marande.

— Oui, madame, sans attaquer l'os, heureusement.

— Mais je n'ai jamais su que vous ayez été blessé.

— A quoi bon vous tourmenter d'une blessure qui était guérie au bout de quinze jours?

— Et, tout blessé que vous étiez, monsieur...?

— Je l'ajustai... Ce fut à ce moment, je vous l'ai dit, que j'hésitai : c'était un fort beau garçon, dans le genre de M. de Valgeneuse; je me disais : « Peut-être, comme M. de Valgeneuse, est-il aimé d'une mère, d'une sœur! » J'hésitai... En appuyant d'une ligne à droite ou à gauche, je le manquais, et, comme j'étais blessé, le duel finissait là. Mais je me rappelai que M. de Bedmar avait indignement trompé une jeune fille; que lui aussi avait tenu au bout de son pistolet le père de cette jeune fille qui était venu lui demander

raison de l'outrage, et qu'il avait, le misérable! tué le père de cette jeune fille. Alors, je visai droit à la poitrine; la balle lui traversa le cœur, et il tomba sans pousser un soupir.

– Monsieur, s'écria madame de Marande, monsieur... vous dites que mon père...?

— Avait été tué en duel par M. de Bedmar, madame; c'est la vérité. Vous voyez bien que j'ai eu raison de ne pas plus lui faire grâce qu'en pareille circonstance, je ne ferais grâce à M. de Valgeneuse.

Et, saluant sa femme d'un visage aussi calme qu'il était entré, M. de Marande sortit, suivi par le regard effaré de madame de Marande.

— Oh! murmura Lydie en laissant retomber sa tête sur son oreiller, que Dieu me pardonne! mais il y a des moments où je crois que cet homme m'aime... et que je l'aime!

XXIII

— COUR D ASSISES DE LA SEINE —

Audience du 27 avril.

Affaire Sarranti.

Le lecteur, en apprenant de la bouche même de Salvator que celui-ci se rendait au Palais de Justice pour y assister aux derniers débats de l'affaire Sarranti, a dû comprendre qu'il ne fallait pas moins que la nécessité absolue où nous étions de suivre M. de Marande dans la chambre de sa femme, pour que nous ne le conduisissions pas à l'instant même dans cette grande et terrible salle du Palais de Justice, où le crime vient chercher son châtiment, et, malheureusement, parfois aussi, par une fatale erreur, l'innocence sa condamnation.

Trois statues devraient être placées aux trois angles de

cette grande salle, dans l'attente d'une quatrième, qui alors resterait peut-être éternellement absente : celles de Calas, de la Barre et de Lesurques !

Vers les onze heures du soir, au moment où le roi Charles X tenait son conseil, à l'instant où des centaines d'équipages faisaient résonner le pavé de la rue d'Artois, devant l'hôtel de Marande, les abords du Palais de Justice présentaient un spectacle bien autrement curieux que celui du boulevard des Italiens.

En effet, depuis la place du Châtelet, — en allant du nord au sud, — jusqu'à la place du Pont-Saint-Michel, le pont au Change, la rue de la Barillerie, le pont Saint-Michel, et toutes les rues avoisinantes; et — en allant de l'ouest à l'est, — depuis la place Dauphine jusqu'au pont de la Cité, les quais de l'Horloge, Desaix, de la Cité, de l'Archevêché, des Orfévres, étaient couverts d'une foule si compacte, si pressée, si houleuse et si murmurante, qu'on eût cru que la vieille île du Palais, devenue flottante, oscillait au milieu de la Seine, faisant un suprême effort pour résister à l'ouragan qui la poussait vers la mer ! Ce qui contribuait à donner à cette foule une grande ressemblance avec un océan orageux, c'était le mugissement sourd et profond, lugubre et monotone dont elle faisait retentir toutes les rues d'alentour, et qui montait comme une marée furibonde jusqu'aux voûtes du vieux palais de saint Louis.

C'était, ce soir-là, ou plutôt cette nuit-là, car la soirée était déjà assez avancée, que devaient se clore les débats de cette affaire Sarranti qui préoccupait avec tant de raison, à un si haut degré, l'attention publique, depuis le jour où le *Moniteur* avait publié l'acte d'accusation.

Les lecteurs ne s'étonneront donc pas qu'un procès destiné à faire époque dans les fastes de la justice criminelle eût attiré autour du Palais un si grand concours de populaire, et dans la salle d'audience une foule beaucoup plus considérable que la salle ne le comportait. Pour éviter la confusion, le trouble, et qui sait? les désordres qu'aurait pu occasionner une telle affluence, M. le président avait jugé nécessaire de faire distribuer à l'avance des cartes d'entrée aux personnes, ou du moins à une partie des personnes qui en avaient sollicité; les avocats eux-mêmes en avaient reçu un certain nombre pour chacun des jours d'audience.

Il avait été impossible de satisfaire aux sollicitations innombrables des uns et des autres : plus de dix mille demandes de billets avaient été adressées à M. le président depuis le jour qu'avait été publié l'acte d'accusation. La diplomatie, les deux législatures, la noblesse, la robe, l'armée et la finance avaient sollicité cette faveur ; peu de ces requêtes avaient été exaucées.

Il en résultait que toutes les places étaient à ce point occupées, qu'on eût dit des spectateurs soudés les uns aux autres, et ne faisant plus qu'un seul corps ; aussi entendait-on de temps en temps, à la porte et dans les couloirs, où on s'écrasait, la voix d'un malheureux qu'on étouffait. Non-seulement la queue des spectateurs se prolongeait jusqu'au bout de la galerie et obstruait les nombreux escaliers qui aboutissent aux diverses portes d'entrée, mais encore, ainsi que nous l'avons dit, cette immense file de spectateurs non privilégiés avait — comme un serpent gigantesque — sa queue à la place du Pont-Saint-Michel et sa tête à la place du Châtelet.

Plusieurs banquettes avaient été spécialement réservées pour le barreau ; mais elles avaient été bientôt envahies par un grand nombre de dames qui n'avaient pu trouver place sur les bancs qu'on leur avait préparés dans l'enceinte intérieure, vis-à-vis du banc des avocats.

Les débats n'étaient ouverts que depuis deux jours, et, bien que, jusqu'ici, on n'eût aucune preuve du crime dont M. Sarranti était accusé, on disait au Palais, et on répétait dans la foule que le verdict devait être rendu dans la journée.

On s'attendait à chaque instant à l'entendre prononcer ; — nous parlons, du moins, de ceux qui n'assistaient que de loin à la seance ; — et, quoiqu'il fût onze heures, quoiqu'il circulât dans la foule un bruit, réel ou faux, d'après lequel on venait d'envoyer l'ordre formel que le crime fût jugé et l'arrêt rendu séance tenante, aucune nouvelle n'arrivait au dehors, et les plus patients commençaient à pousser des cris énergiques, que n'arrêtaient pas entièrement les gendarmes éparpillés çà et là dans la foule.

Pour ceux qui assistaient aux débats, l'intérêt, au contraire, allait croissant, et treize heures d'audience dans un même jour, — la séance avait commencé à dix heures du

matin, — treize heures d'audience n'avaient pas diminué l'attention des uns, ni ralenti la curiosité des autres.

Du reste, outre l'intérêt qu'excitait l'accusé dans le cœur de chacun, ces débats, déjà si palpitants, avaient été rendus plus intéressants encore par le talent remarquable avec lequel ils avaient été présidés, et, en même temps, par l'énergie et le bon goût de l'avocat qui défendait M. Sarranti.

Quant au talent du président, il était incomparable. Impossible d'apporter, dans des fonctions si graves et si pénibles, un esprit d'analyse plus net et plus précis, une élocution plus élégante et plus facile, un sentiment plus élevé des convenances et une plus scrupuleuse impartialité. — Car, disons-le en passant, puisque nous en trouvons l'occasion, nous qui nous piquons en toute chose de cette scrupuleuse impartialité dont nous louons M. le président de la cour d'assises, le talent du président, son habileté et son équité, exercent sur la marche des débats, et même sur l'attitude du public, une influence extraordinaire; on ne saurait croire combien elle leur inspire de grandeur et de dignité, et donne aux séances de nos cours de justice ce caractère imposant qui leur est propre.

La solennité de ce soir-là avait précisément à la fois le caractère imposant dont nous parlons, et un caractère sombre lugubrement fantastique que l'on comprendra suffisamment quand nous aurons, en quelques mots, fait la mise en scène de cette séance.

Tout le monde, ou à peu près, connaît la salle d'audience de la cour d'assises de Paris. C'est un immense rectangle, plus long que large, sombre, profond et haut comme une église.

Nous disons sombre, bien que cette salle reçoive le jour par cinq immenses fenêtres et deux portes vitrées, placées d'un seul côté de la salle, sur la face gauche en entrant; mais, soit que la face de droite, à travers laquelle ne pénètre aucune lumière,— excepté quand s'entr'ouvre la petite porte par laquelle entre et sort l'accusé, soit, disons-nous, que ce mur sombre, qu'essayent en vain d'égayer des panneaux de papier bleu, jette à la muraille qui le regarde son obscurité, bien plus que celle-ci ne lui envoie sa lumière, ou soit que le temple de la justice conserve comme un reflet de la boue immonde dont le crime a souillé son pavé, on est pris tout

à coup, en entrant dans la salle de la cour d'assises, d'une tristesse noire, d'un frisson de dégoût, d'une impression analogue à celle qu'on éprouverait si, en entrant dans un bois, on mettait le pied sur un nid de couleuvres.

Mais, ce soir-là, au lieu de la teinte sombre qu'elle revêt communément, la cour d'assises éclatait de lumières encore plus tristes peut-être que son obscurité.

Qu'on s'imagine, en effet, toute cette foule éclairée étrangement par les lueurs vacillantes de cent bougies, par le reflet des lampes, qui, recouvertes d'abat-jour, donnaient aux visages des jurés je ne sais quel air étrange, quelles lugubres pâleurs, particulières aux inquisiteurs peints par les peintres espagnols.

En entrant dans la salle, cette demi-obscurité lumineuse, ou, disons mieux, cette demi-clarté sombre, vous reportait, malgré vous, aux séances mystérieuses du conseil des Dix ou de l'inquisition. Toutes les géhennes et les tortures du moyen âge revenaient à l'esprit, et on cherchait dans le coin le plus ombreux de la salle le masque livide du tourmenteur.

Au moment où nous pénétrons dans l'enceinte, M. l'avocat du roi se dispose à prononcer son réquisitoire.

Il est debout.

C'est un homme haut de taille, pâle de visage, osseux et sec comme un vieux parchemin, un cadavre vivant, n'ayant plus de la vie que la voix et le regard; car, de geste, de mouvement, il n'en est pas question. Encore, cette voix est-elle faible comme un souffle; encore, ce regard est-il vague, sans expression arrêtée. Cet homme, pour tout dire, semble l'incarnation de la procédure criminelle; c'est un réquisitoire en chair et en os: en os surtout!

Mais, avant de faire entendre les personnages principaux de ce drame, disons quelle place ils occupaient dans la salle d'audience.

Au fond de la salle, au centre du bureau circulaire, est le président, assisté des juges qui forment la cour.

A la gauche de celui qui entre, ou à la droite du président, au-dessous de deux de ces hautes fenêtres vitrées, sont les quatorze jurés. — Nous disons *quatorze* au lieu de douze, car M. l'avocat du roi, attendu la longueur présumée

des débats, a requis l'adjonction de deux jurés supplémentaires et d'un magistrat assesseur.

Dans l'enceinte circulaire qui borde le bureau de la cour est l'honnête M. Gérard, la partie civile.

C'était bien le même homme, à peu près chauve, aux yeux gris, petits, enfoncés, ternes, aux sourcils épais et grisonnants, du milieu desquels s'élançaient, comme des soies de sanglier droites et roides, de longs poils qui, se joignant dans la ligne d'un nez recourbé en bec de vautour, formaient, au-dessus de l'œil, une arcade d'une courbe exagérée et hors de toute proportion; c'était, enfin, cette physionomie lâche et basse qui avait fait une si singulière impression sur l'abbé Dominique, à son entrée dans la chambre à coucher du mourant.

La figure d'un homme qui demande à la justice de le venger d'un assassin est d'ordinaire, quelle que soit sa laideur coutumière, touchante, intéressante au plus haut point, tandis que la figure de l'accusé excite le mépris et le dégoût; mais, ici, c'était le contraire, et, si on eût consulté le public qui composait cette assemblée, à l'unanimité, — en voyant, à droite, le beau et honnête visage de M. Sarranti, la loyale, sereine et belle figure de l'abbé Dominique, — à l'unanimité, le public eût dit que les rôles étaient intervertis, que l'assassin était la victime, et que celui qui passait pour la victime était l'assassin. Sans autre raison, sans autre preuve que l'inspection rapide des deux hommes, il était impossible de s'y tromper.

Maintenant, quand nous aurons dit que M. Sarranti, escorté de deux gendarmes, causait de temps en temps, appuyé sur la barre, avec son fils et son avocat, nous aurons fait connaître dans tous ses détails la mise en scène de cette triste solennité.

Nous avons annoncé que les débats étaient ouverts depuis deux jours. La séance à laquelle nous faisons assister le lecteur était donc la troisième et, probablement, la dernière séance.

Disons rapidement ce qui s'était passé dans les deux premières séances.

Après les formalités préliminaires, on avait lu l'acte d'accusation, que nous ne rapporterons pas, mais que les per-

sonnes curieuses de ces sortes de pièces pourront retrouver dans les journaux du temps.

De cet acte, il résultait que M. Gaetano Sarranti, ancien militaire, né à Ajaccio, en Corse, âgé de quarante-huit ans, officier de la Légion d'honneur, était accusé d'avoir, dans la soirée du 20 août 1820, volé avec effraction une somme de trois cent mille francs dans le secrétaire de M. Gérard, assassiné une femme au service de M. Gérard, et enlevé ou tué les deux neveux de M. Gérard, sans qu'on ait jamais pu retrouver trace de leurs personnes ou de leurs cadavres.

Crimes prévus par les articles 293, 296, 302, 304, 345 et 354 du code pénal.

Après la lecture de l'acte d'accusation, on avait, dans la forme ordinaire, interrogé l'accusé, qui avait répondu NON à toutes les questions qu'on lui avait faites, sans donner d'autres marques d'émotion que la douleur qu'il avait paru éprouver en apprenant la mort ou la disparition des deux enfants.

L'avocat de M. Gérard avait cru embarrasser énormément M. Sarranti en lui demandant pourquoi il avait si brusquement quitté la maison où il avait été accueilli avec tant de bienveillance ; mais M. Sarranti avait simplement répondu que, la conspiration dont il était un des chefs principaux ayant été dénoncée à la police, il avait été, d'après les instructions de l'empereur, rejoindre M. Lebastard de Prémont, général français au service de Rundjet-Sing.

Puis il avait raconté comment, pour donner suite à son projet, il était, accompagnant le général, rentré en Europe, et venait d'essayer, de complicité avec lui, d'enlever le roi de Rome du palais de Schœnbrünn, tentative qui avait, ainsi qu'il l'avait appris depuis son arrestation, échoué, à son grand regret, avouait-il.

Ainsi, tout en repoussant l'accusation de vol et d'assassinat, il sollicitait celle de criminel de lèse-majesté, et ne récusait l'échafaud civil que pour réclamer à grands cris l'échafaud politique.

Mais ce n'était point là l'affaire de ceux qui le voulaient condamner. Ce que l'on désirait trouver dans M. Sarranti, c'était l'ignoble voleur, l'immonde assassin, qui veut s'approprier la fortune ensanglantée de deux malheureux enfants, et non le conspirateur politique qui, au risque de

sa vie, veut substituer une dynastie à une autre, et changer, à main armée, la forme d'un gouvernement.

Le président avait été forcé d'arrêter M. Sarranti au milieu des explications données par lui.

Ces explications faisaient passer dans tout l'auditoire un frisson sympathique qui le gagnait, lui, magistrat, comme les autres et malgré lui-même.

Puis était venue la déposition de M. Gérard.

Nos lecteurs se souviennent de sa première déposition faite devant le maire de Viry, le lendemain du crime. La seconde était identiquement la même. Il est donc inutile que nous la rapportions ici, puisque le lecteur la connaît déjà.

La fin de la première séance avait été remplie par la déposition des témoins; cette déposition, tout à la charge de Sarranti, était un long panégyrique de M. Gérard, près duquel, s'il fallait en croire les témoins, saint Vincent de Paul n'était qu'un misérable égoïste.

Le premier de ces témoins était le maire de Viry. Le lecteur connaît déjà le bonhomme. Dupe du trouble dans lequel était M. Gérard au moment où celui-ci lui annonça la catastrophe, il avait pris la stupeur du criminel pour la terreur de la victime. On avait entendu aussi le témoignage de quatre ou cinq paysans, fermiers et propriétaires de Viry, qui, n'ayant eu avec M. Gérard que des rapports de fermage, à l'occasion d'achats ou de ventes de terres, déclaraient que, dans toutes ces transactions, M. Gérard s'était montré d'une exactitude rigoureuse et d'une rigide probité.

On entendit encore vingt ou vingt-cinq témoins de Vanvres et du Bas-Meudon, c'est-à-dire tous ceux qui avaient reçu de M. Gérard, depuis qu'il habitait parmi eux, de nombreuses marques de sa bienfaisance et de sa générosité.

Ceux de nos lecteurs qui se souviennent du chapitre intitulé *un Philanthrope de village* comprendront quel effet dut produire sur le jury le récit des bonnes actions de l'honnête M. Gérard, et notamment le récit de la dernière, c'est-à-dire de celle qui avait failli lui coûter la vie.

M. Sarranti, interrogé lui-même sur M. Gérard, répondit, avec sa bonne foi toute militaire, qu'il le croyait un parfait

honnête homme, et qu'il fallait que celui-ci fût trompé par de graves apparences pour porter contre lui, M. Sarranti, une si cruelle accusation.

Ce à quoi le président lui avait demandé :

— Mais, enfin, que dites-vous pour votre justification, et mment expliquez-vous le vol des cent mille écus, la mort madame Gérard, et la disparition des enfants ?

— Les cent mille écus étaient à moi, avait répondu M. Sarranti, ou, pour mieux dire, c'était un dépôt que m'avait confié l'empereur Napoléon. Ils m'ont été rendus de la main même de M. Gérard. Quant à l'assassinat de madame Gérard et à la disparition des enfants, je n'en puis rien dire, madame Gérard étant en parfaite santé, et les enfants jouant sur la pelouse au moment où je quittai le château, c'est-à-dire à trois heures de l'après-midi.

Tout cela était si peu probable, que le président avait regardé les jurés, — lesquels avaient secoué la tête de l'air le plus significatif.

Quant à Dominique, son aspect, pendant tout le cours des débats, était celui d'un homme pris d'une fièvre allant jusqu'au délire. Il se levait, il se rasseyait, tirait son père par le pan de sa redingote, ouvrait la bouche comme s'il voulait parler, puis, tout à coup, poussait un gémissement, tirait son mouchoir de sa poche, essuyait son front couvert de sueur, laissait tomber sa tête dans ses deux mains, et, pendant des heures, demeurait comme anéanti.

Quelque chose de pareil, au reste, se passait du côté de M. Gérard ; car — préoccupation inexplicable pour les assistants — ce n'était pas Sarranti, c'était bien plutôt Dominique que M. Gérard suivait des yeux.

Quand Dominique se levait, il se levait lui-même, comme poussé par un ressort ; quand Dominique ouvrait la bouche pour parler, la sueur coulait sur le front de l'accusateur, qui semblait près de s'évanouir.

Ces deux pâleurs luttaient ensemble : c'était à celle qui arriverait jusqu'à la lividité.

Au milieu de ces scènes mystérieuses dont les deux acteurs avaient seuls le secret, un incident inattendu vint jeter son cri rauque et discordant dans le concert de louanges qui s'élevait autour de M. Gérard.

Un vieillard de quatre-vingts ans, pâle, décharné, maigre

comme Lazare ressuscité, répondant à l'appel qui lui était fait, s'avança d'un pas lent, mais égal, ferme et sonore comme celui de la statue du commandeur.

C'était ce vieux jardinier de Viry, père et grand-père de tout un monde d'enfants, et qui cultivait les jardins du château depuis trente ou quarante ans, quand l'événement était arrivé; c'était ce fidèle serviteur dont on se rappelle qu'Orsola avait demandé le renvoi pour s'assurer de sa puissance de domination sur M. Gérard.

— Je ne sais qui a commis l'assassinat, dit-il, mais je sais que la femme assassinée était une méchante femme : elle s'était emparée de l'esprit de cet homme, qui n'était pas son mari, et dont elle voulait devenir la femme (et il montrait M. Gérard). Elle l'avait fasciné, et elle exerçait sur lui un pouvoir qui n'avait pas de bornes. Ma conviction est qu'elle haïssait les enfants, et qu'elle pouvait faire de cet homme tout ce qu'elle voulait.

— Avez-vous quelque fait à raconter? demanda le président.

— Non, répondit le vieillard; seulement, tout à l'heure, j'ai entendu parler du caractère de M. Gérard, et je crois de mon devoir, moi qui, depuis quatre-vingts ans, ai vu tant d'hommes, de dire ce que je pense de celui-là. La servante voulait devenir maîtresse; peut-être les enfants la gênaient-ils pour cela. Je la gênais bien, moi !

Pendant que le vieillard parlait, Dominique semblait triompher, tandis qu'au contraire, M. Gérard était pâle comme un mort. Ses mâchoires tremblantes faisaient claquer ses dents les unes contre les autres.

Cette déclaration produisit une profonde émotion dans tout l'auditoire.

Le président fut obligé de réclamer le silence, et, en renvoyant le vieillard, il dit :

— Allez, mon ami; MM. les jurés tiendront compte de votre déposition.

L'avocat de M. Gérard objecta alors qu'on avait voulu renvoyer le jardinier, dont les services, à cause de son grand âge, étaient devenus à peu près inutiles, et qu'en ce moment, c'était Orsola, que cet homme avait l'ingratitude d'attaquer, qui avait sollicité sa grâce.

Lui qui regagnait son banc- appuyé d'une main sur son

bâton, de l'autre au bras d'un de ses fils, lui s'arrêta court, comme si, marchant dans les grandes herbes du parc, une vipère l'eût mordu au talon.

Puis il revint sur ses pas, et, d'une voix ferme :

— Ce que monsieur vient de dire, reprit-il, est, moins l'ingratitude dont il m'accuse, la pure vérité. Orsola avait d'abord demandé mon renvoi, et M. Gérard le lui avait accordé ; puis elle lui a demandé ma grâce, et M. Gérard la lui a accordée encore. La servante voulait essayer son pouvoir sur le maître, peut-être pour s'assurer de ce qu'elle en pourrait faire dans une circonstance plus importante. Demandez à M. Gérard si c'est vrai.

— Ce que dit cet homme est-il vrai, monsieur ? demanda le président s'adressant à M. Gérard.

Gérard allait répondre que c'était faux ; mais, ayant levé la tête, il rencontra les deux yeux du jardinier qui cherchaient les siens.

Ébloui par eux comme par les éclairs de sa conscience, il n'eut pas le courage de nier.

— C'est vrai ! balbutia-t-il.

Excepté cet incident, tous les témoignages, ainsi que nous l'avons dit, furent en faveur de M. Gérard.

Quant aux témoignages en faveur de M. Sarranti, l'accusé n'en avait pas sollicité un seul : il se croyait accusé de conspiration bonapartiste, et, comptant en assumer sur lui toute la responsabilité, il n'avait pas cru avoir besoin de témoins à décharge.

Puis l'accusation avait tourné comme sur un pivot, et M. Sarranti s'était trouvé en face d'un vol, d'un double rapt et d'un assassinat. L'allégation alors lui avait paru tellement insensée, qu'il s'en était remis à l'instruction elle-même de faire reconnaître son innocence.

Ce n'était que trop tard qu'il s'était aperçu du piége dans lequel il était tombé, et, sur ce fait de vol, de rapt et d'assassinat, il lui avait répugné d'appeler aucun témoignage. A son avis, sa dénégation devait suffire.

Mais, peu à peu, par cette brèche qu'il avait laissée ouverte, était entré le soupçon, puis la probabilité, puis, sinon dans l'esprit du public, au moins dans celui des jurés, une presque certitude.

M. Sarranti était comme un homme emporté par une

course trop rapide vers un abîme inconnu : il voyait l'abîme, il le mesurait; mais il était trop tard ! aucun appui ne se présentait auquel il pût se retenir. Il ne pouvait manquer d'être précipité. L'abîme était profond, effroyable, hideux : il devait y perdre non-seulement la vie, mais encore l'honneur.

Et cependant, Dominique lui disait incessamment tout bas:

— Ayez courage, mon père! je sais, moi, que vous êtes innocent !

On en était arrivé à ce point des débats où, l'affaire étant suffisamment éclaircie par l'audition des témoins, la discussion légale appartient aux avocats.

L'avocat de la partie civile prit la parole.

Je ne sais si, lorsque la législation décida que les parties, au lieu de plaider elles-mêmes, plaideraient par l'organe d'un tiers, elle vit, comprit, devina, — à côté des avantages qu'elle trouvait à l'accusation ou à la défense par procuration, — je ne sais si elle vit, comprit, devina à quel degré de mauvaise foi, d'impudence et de subtilité, elle allait contraindre l'homme à descendre.

Aussi y a-t-il au Palais les avocats des mauvaises causes. Ces hommes savent parfaitement que la cause qu'ils défendent est mauvaise; mais, regardez-les, écoutez-les, étudiez-les : à leur voix, à leurs gestes, à leur accent, ne les diriez-vous pas convaincus?

Or, quel est le but de cette fausse conviction qu'ils affectent? J'écarte complétement la question d'argent, de rémunération, de salaire; quel est le but de cette fausse conviction qu'ils affectent et qu'ils veulent faire partager aux autres?

N'est-ce pas de sauver un coupable, et de faire condamner un innocent?

La loi, au lieu de protéger cet étrange détournement de la conscience humaine, ne devrait-elle pas le punir?

Peut-être me dira-t-on qu'il en est de l'avocat comme du médecin. Le médecin est appelé pour soigner un assassin qui, dans l'exercice de ses fonctions, a reçu un coup de couteau ou une balle de pistolet; pour rappeler à la vie un condamné qui, après sa condamnation, à la suite d'un crime bien avéré, a tenté de se suicider : le médecin arrive et trouve le blessé presque à l'état de cadavre; il n'y a qu'à

laisser faire la blessure : elle conduira tout doucement et d'elle-même l'homme à la mort. Le médecin croit avoir reçu une mission complétement opposée; le médecin est le champion de la vie, l'adversaire de la mort.

Partout où il trouve la vie, il la soutient; partout où il trouve la mort, il la combat.

Il arrive au moment où la vie de l'assassin ou du moins du condamné expire, où la mort étend la main pour s'emparer du condamné ou de l'assassin; quel que soit le mourant, le médecin est son second; il jette le gant de la science à la mort, et lui dit : « A nous deux! »

A partir de ce moment, la lutte entre le médecin et la mort commence; pas à pas, la mort recule devant le médecin; elle finit par sortir du cirque; le médecin reste maître du champ de bataille : le condamné qui a voulu se suicider, l'assassin qui a reçu une blessure, sont sauvés! — oui, mais sauvés pour être remis aux mains de la justice humaine, qui, alors, opère sur eux son œuvre de destruction, comme le médecin a opéré son œuvre de salut.

Il en est ainsi, dira-t-on, de l'avocat : on lui donne un coupable, c'est-à-dire un homme gravement blessé; il en fait un innocent, c'est-à-dire un homme qui se porte bien.

Celui qui me fait cette réponse n'oublie qu'une chose : c'est que le médecin ne prend à personne la vie qu'il rend au malade, tandis que l'avocat prend parfois à l'innocent la vie qu'il rend au coupable.

Il en était ainsi dans la circonstance terrible où, en face l'un de l'autre, étaient placés M. Gérard et M. Sarranti.

Peut-être l'avocat de M. Gérard croyait-il à l'innocence de M. Gérard; mais, à coup sûr, il ne croyait pas à la culpabilité de M. Sarranti.

Cela n'empêcha point cet homme de faire croire aux autres ce que lui-même ne croyait pas.

Il avait ramassé, dans un exorde emphatique, tous les lieux communs oratoires, toutes les phrases banales qui traînaient dans les journaux du temps contre les bonapartistes; il avait fait un parallèle entre le roi Charles X et l'usurpateur; enfin, il avait servi aux jurés tous ces hors-d'œuvre qui devaient aiguiser leur appétit à l'endroit de la pièce principale. — La pièce principale, c'était M. Sarranti, c'est-à-dire un de ces scélérats dont la création a horreur, un

de ces monstres que la société repousse, un de ces criminels capables des plus noirs attentats, et dont la mort est réclamée comme un exemple par leurs contemporains, indignés de respirer le même air qu'eux!

Il avait donc, sans prononcer le mot terrible, conclu à *la peine de mort.*

Mais, en même temps, il faut le dire, il avait repris sa place au milieu d'un silence glacial.

Ce silence de l'auditoire, réprobation évidente de la masse, dut laisser dans le cœur de l'avocat de l'honnête M. Gérard un douloureux sentiment de rage et de honte. Nul front ne lui sourit, nulle bouche ne le félicita, nulle main ne s'étendit vers sa main, et, le plaidoyer achevé, le vide s'était fait autour de lui.

Il essuya son front baigné de sueur, et attendit anxieusement le plaidoyer de son adversaire.

Celui qui plaidait pour M. Sarranti était un jeune avocat appartenant au parti républicain; il avait, depuis un an à peine, débuté dans la carrière du barreau, et son début avait brillé du plus vif éclat.

C'était le fils d'un de nos savants les plus illustres : il se nommait Emmanuel Richard.

M. Sarranti avait été lié avec son père : le jeune homme, au nom de son père, était venu s'offrir; M. Sarranti avait accepté.

Le jeune homme se leva, déposa sa toque sur le banc, rejeta en arrière ses grands cheveux noirs, et, pâle d'émotion, commença.

Un profond silence s'était établi dans l'auditoire du moment où l'on s'était aperçu qu'il allait commencer de parler.

— Messieurs, dit-il en regardant les jurés en face, ne soyez point étonnés que mon premier mot soit un cri d'indignation et de douleur. Depuis le moment où j'ai vu poindre la monstrueuse accusation qui n'aboutira, je l'espère, qu'à un avortement, et à laquelle, en tout cas, M. Sarranti me défend de répondre, je me contiens à grand'peine, et mon cœur, blessé, saigne et gémit profondément en dedans de moi-même.

» J'assiste, en effet, à une chose terrible.

» Un homme honorable et honoré, un vieux soldat dont le sang a coulé sur tous nos grands champs de bataille pour

celui qui était à la fois son compatriote, son maître et son ami; un homme dont jamais une pensée mauvaise n'a souillé le cœur, dont jamais une action honteuse n'a taché la main; cet homme, venu ici le front haut afin de répondre à une de ces accusations qui parfois sont une gloire pour ceux qu'elles atteignent; cet homme, qui vient vous dire : « J'ai joué ma tête à ce grand jeu des conspirations qui » renverse les trônes, change les dynasties, bouleverse les » empires; j'ai perdu : prenez-la! » cet homme s'entend dire : « Taisez-vous! vous n'êtes point un conspirateur; » vous êtes un voleur, vous êtes un ravisseur, vous êtes un » assassin! »

» Ah! messieurs, il faut être bien fort, vous en conviendrez, pour rester la tête haute devant cette triple accusation. En effet, nous sommes fort! car, à cette triple accusation, nous répondrons purement et simplement ceci : « Si nous » étions ce que vous dites, l'homme aux yeux d'aigle et aux » regards de flamme, qui savait si bien lire dans les cœurs, » ne nous aurait pas serré la main, ne nous aurait pas appelé » son ami, ne nous aurait pas dit : *Va!...* »

— Pardon, maître Emmanuel Richard, dit le président; mais de quel homme parlez-vous donc ainsi?

— Je parle de Sa Majesté Napoléon Ier, sacré en 1804, à Paris, empereur des Français; couronné en 1805, à Milan, roi d'Italie, et mort prisonnier à Sainte-Hélène, le 5 mai 1821, répondit à haute et intelligible voix le jeune avocat.

Il est impossible de dire quel frisson étrange courut dans l'assemblée.

A cette époque, on appelait Napoléon l'usurpateur, le tyran, l'ogre de Corse, et, depuis treize ans, c'est-à-dire depuis le jour de sa chute, personne, à coup sûr, n'avait prononcé tout haut, en face de son meilleur et de son plus intime ami, ce qu'Emmanuel Richard venait de prononcer en face de la cour, des jurés et de l'auditoire.

Les gendarmes qui étaient assis à la droite et à la gauche de M Sarranti se levèrent et interrogèrent des yeux et du geste le président, pour savoir ce qu'il y avait à faire, et s'ils ne devaient pas, séance tenante, mettre la main sur l'audacieux avocat.

L'excès de son audace même le sauva; le tribunal resta atterré.

M. Sarranti saisit la main du jeune homme.

— Assez, lui dit-il, assez! au nom de votre père, ne vous compromettez pas.

— Au nom de votre père et du mien, continuez! s'écria Dominique.

— Vous avez vu, messieurs, continua Emmanuel, des procès dans lesquels les accusés venaient démentir les témoins, dénier des preuves évidentes, chicaner leur vie au procureur du roi; vous avez vu cela quelquefois, souvent, presque toujours... Eh bien, nous, messieurs, nous vous réservons un spectacle plus curieux.

» Nous venons vous dire :

« Oui, nous sommes coupable, et en voilà les preuves; » oui, nous avons conspiré contre la sûreté intérieure de » l'État, et en voilà les preuves; oui, nous avons voulu » changer la forme du gouvernement, et en voilà les » preuves; oui, nous avons tramé un complot contre le roi » et sa famille, et en voilà les preuves; oui, nous sommes » criminel de lèse-majesté, et en voilà la preuve; oui, oui, » nous avons mérité la peine des parricides, et en voilà la » preuve; oui, nous demandons à marcher à l'échafaud les » pieds nus et le voile noir sur la tête, comme c'est notre » droit, comme c'est notre désir, comme c'est notre vœu... »

Un cri de terreur s'échappa de toutes les bouches.

— Taisez-vous! taisez-vous! cria-t-on de tous côtés au jeune fanatique, vous le perdez!

— Parlez! parlez! s'écria Sarranti; c'est comme cela que je veux être défendu.

Des applaudissements éclatèrent sur tous les points de l'auditoire.

— Gendarmes, faites évacuer la salle! s'écria le président

Puis, se tournant vers l'avocat :

— Maître Emmanuel Richard, dit-il, je vous ôte la parole.

— Peu m'importe à cette heure, répondit l'avocat, j'ai rempli le mandat qui m'avait été confié; j'ai dit tout ce que j'avais à dire.

Puis, se retournant vers M. Sarranti :

— Êtes-vous content, monsieur, et sont-ce bien vos propres paroles que j'ai répétées?

Pour toute réponse, M. Sarranti se jeta dans les bras de son défenseur.

Les gendarmes se mirent en mesure d'exécuter l'ordre du président; mais un tel rugissement courut à l'instant même dans la multitude, que le président comprit qu'il entreprenait une œuvre non-seulement difficile, mais encore dangereuse. Une émeute pouvait éclater, et, pendant le tumulte, M. Sarranti pouvait être enlevé.

Un des juges se pencha et prononça tout bas quelques mots à l'oreille du président.

— Gendarmes, dit celui-ci, reprenez vos places. La Cour en appelle à la dignité de l'auditoire.

— Silence! dit une voix au milieu de la foule.

Et, comme si la foule était habituée à obéir à cette voix, elle se tut.

Dès lors la question était nettement posée : d'un côté, la conspiration, réfugiée dans sa foi impériale, dans la religion de son serment, se faisant, non pas un bouclier, mais une palme de son crime lui-même; de l'autre, le ministère public, décidé à poursuivre dans M. Sarranti, non le criminel de haute trahison, le coupable de lèse-majesté, mais le voleur de cent mille écus, le ravisseur des enfants, l'assassin d'Orsola.

Se défendre de ces accusations, c'était les admettre; les repousser pas à pas, une à une, c'était admettre leur existence.

Emmanuel Richard, par ordre de M. Sarranti, n'avait donc pas même fait face un seul instant à la triple accusation que poursuivait l'avocat du roi; il laissait le public juge de cette singulière position d'un accusé avouant un crime qu'on ne voulait pas lui faire avouer, et qui entraînait, non pas un allégement, mais une aggravation de peine pour celui dont il était accusé.

Aussi, dans le public, le jugement était-il prononcé.

En toute autre circonstance, après le plaidoyer de l'avocat de l'accusé, sans doute la séance eût été suspendue, afin de donner un instant de repos aux juges et aux jurés; mais, après ce qui venait de se passer dans l'auditoire, toute halte sur la pente que l'on descendait était dangereuse, et le ministère public pensa que mieux valait en finir, dût-on finir au milieu d'une tempête.

M. l'avocat du roi se leva donc, et, au milieu de ce pro-

fond silence qui s'étend sur la mer entre deux bourrasques, il prit la parole.

Dès les premiers mots, tout l'auditoire comprit que l'on était retombé, des hauteurs poétiques et fulgurantes d'un Sinaï politique, dans les bas-fonds de la chicane criminelle.

Comme si la terrible sortie de l'avocat de M. Sarranti n'avait pas eu lieu; comme si ce titan à moitié foudroyé ne venait pas de faire chanceler sur son trône le Jupiter des Tuileries; comme si le regard n'était pas encore ébloui de ces éclairs que l'aigle impériale, en passant au plus haut de l'éther, venait de faire flamboyer sur la foule, M. l'avocat du roi s'exprima ainsi :

— Messieurs, depuis quelques mois, plusieurs crimes ont fixé l'attention publique, en même temps qu'ils excitaient l'active sollicitude et la surveillance des magistrats. Prenant leur source dans l'agglomération d'une population toujours croissante, peut-être aussi dans la suspension de quelques travaux ou dans la cherté des subsistances, ces crimes n'étaient certainement pas plus nombreux que ceux dont nous avons à gémir d'ordinaire, et qui sont le tribut crétois que la société paye chaque année aux vices et à l'oisiveté, qui veulent, comme le Minotaure antique, un certain nombre de victimes!

Il était évident que le procureur du roi tenait dans son estime cette période à effet, car il fit une pause, et jeta un regard circulaire sur cette mer, d'autant plus agitée dans ses abîmes peut-être qu'elle était muette à sa surface.

Le public resta impassible.

— Cependant, messieurs, continua le procureur du roi, l'audace de plusieurs coupables s'était ouvert une nouvelle carrière dans laquelle on était moins habitué à la rencontrer et à la poursuivre, et elle inquiétait davantage par la nouveauté et la hardiesse de ses attentats; mais, je le dis avec joie, messieurs, le mal dont nous avons à gémir n'est pas si grand qu'on veut le croire; on s'est plu seulement à l'exagérer. Mille bruits mensongers ont été répandus à dessein; la malveillance les créait elle-même; à peine créés par elle, on les accueillait avidement, et, chaque jour, le récit des prétendus crimes de la nuit portait l'effroi dans les âmes simples, la stupeur dans les esprits crédules...

L'auditoire se regardait, ignorant où le procureur du roi

voulait en venir. Seuls les habitués des cours d'assises, ceux qui viennent chercher là ce qui leur manque chez eux l'hiver, c'est-à-dire une atmosphère attiédie et un spectacle qui cesse pour eux d'être nouveau et émouvant à cause de l'habitude, mais qui, à cause de l'habitude même, leur est nécessaire; ces habitués-là seuls, accoutumés aux phraséologies de MM. Bérard et de Marchangy, ne s'inquiétaient pas du chemin dans lequel s'engageait le procureur du roi, sachant que, de même qu'on dit en style populaire : « Tout chemin conduit à Rome, » on peut, sous certains gouvernements et dans certaines époques, dire en style de Palais : « Tout chemin conduit à la peine de mort. »

N'était-ce pas par ce chemin-là qu'on avait conduit Didier à Grenoble; Pleignies, Cotteron et Carbonneau à Paris; Berton à Saumur; Raoulx, Bories, Goubin et Pommier à la Rochelle?

Le procureur du roi reprit avec un geste de majestueuse et suprême protection :

— Rassurez-vous, messieurs, la police judiciaire a les cent yeux d'Argus; elle veillait, elle allait chercher les Cacus modernes dans leurs retraites les plus cachées, dans leurs antres les plus profonds; car rien n'est impénétrable pour elle, et les magistrats répondaient aux clameurs mensongères qui circulaient, en faisant leur devoir plus rigoureusement que jamais.

» Oui, nous sommes loin de le nier, de grands crimes ont été commis, et, organe inflexible de la loi, nous avons nous-même requis contre ces crimes les différentes peines qu'ils avaient encourues; car nul, messieurs, soyez-en bien convaincus, n'échappe au glaive vengeur de la loi. Que, dès à présent, la société se rassure donc : ses plus audacieux perturbateurs sont déjà entre les mains de la justice, et ceux qu'elle ne tient pas encore ne tarderont pas à trouver devant elle la peine de leurs attentats.

» Ainsi, ceux qui, cachés aux environs du canal Saint-Martin, avaient pris ses abords déserts pour le théâtre de leurs attaques nocturnes, jetés à cette heure dans les cachots, tentent vainement de repousser les preuves que l'instruction a rassemblées contre eux.

» Le sieur Ferrantès, un Espagnol; le sieur Aristolos, un Grec; le sieur Walter, un Bavarois; le sieur Coquerillat, un

Auvergnat, ont été arrêtés avant-hier au soir dans l'obscurité de la nuit. Aucune trace ne révélait leur présence, cependant; mais il n'est point d'abri qui ait pu les protéger contre les yeux vigilants de la justice, et la force de la vérité a déjà arraché des aveux à ces consciences effrayées...

Les auditeurs continuaient de se regarder, se demandant tout bas ce que le sieur Ferrantès, le sieur Aristolos, le sieur Walter et le sieur Coquerillat avaient de commun avec M. Sarranti.

Mais les habitués continuaient, eux, de secouer la tête d'un air de confiance qui signifiait : « Vous allez voir! vous allez voir! »

Le procureur du roi reprit :

— Trois forfaits partis de mains plus criminelles encore sont venus exciter l'horreur et l'indignation publique. Un cadavre a été trouvé près de la Briche : c'était celui d'un malheureux soldat qui venait d'obtenir son congé. Dans le même temps, un pauvre ouvrier tombait sous des coups meurtriers dans les champs de la Villette. Enfin, un charretier de Poissy était tué, quelques jours après, sur la grande route de Paris à Saint-Germain.

» En peu de temps, messieurs, le bras de la justice a atteint les auteurs de ces derniers attentats aux extrémités de la France.

» Mais on ne s'est pas borné à ces récits : on a raconté cent autres crimes; on a parlé d'un malheureux succombant, rue Charles X, sous les coups des assassins; un cocher avait été, disait-on, trouvé baigné dans son sang, derrière le Luxembourg; un attentat odieux avait été commis sur une malheureuse femme, rue du Cadran; une voiture des postes royales aurait été dévalisée à main armée, il y a deux jours, par le trop célèbre Gibassier, dont le nom, plus d'une fois prononcé dans cette enceinte, est certainement venu jusqu'à vous.

» Eh bien, messieurs tandis que l'on s'efforçait d'alarmer ainsi les citoyens, la police judiciaire constatait que le malheureux trouvé rue Charles X était mort d'un épanchement de sang dans les poumons; que le cocher avait été frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante en s'emportant contre ses chevaux, et que cette malheureuse femme sur laquelle on appelait un si touchant intérêt était victime, pu-

rement et simplement, d'une de ces scènes tumultueuses que provoque la débauche; et, quant au trop célèbre Gibassier, messieurs, je vais, en vous donnant une preuve non équivoque qu'il n'avait pas commis le crime qu'on lui impute, vous offrir la mesure de la confiance que vous pouvez avoir dans ces calomnieuses inventions.

» En entendant dire que Gibassier avait arrêté la malle entre Angoulême et Poitiers, j'ai fait venir M. Jackal.

» M. Jackal m'a affirmé que le nommé Gibassier était à Toulon, où il subissait son temps, sous le numéro 171, et où son repentir donnait un tel exemple, qu'on était en train, en ce moment, de solliciter de Sa Majesté Charles X la remise des sept ou huit ans de bagne qui lui restent encore à faire.

» Par cet exemple incroyable, et qui me dispense d'en choisir d'autres, jugez du reste, messieurs, et voyez par quels grossiers mensonges on entretient la curiosité, disons mieux, la malveillance publique.

» Gémissons, messieurs, de voir ces bruits circuler, et que les maux dont on s'est plaint retombent, en quelque sorte, sur ceux qui les ont propagés!

» La paix publique à été troublée, dit-on; on se renferme chez soi en tremblant dès que la nuit est venue; les étrangers ont fui une ville désolée par les crimes; le commerce est ruiné, perdu, anéanti!

» Messieurs, que diriez-vous si l'esprit de malveillance de ces hommes qui cachent leurs opinions bonapartistes ou républicaines sous le titre de libéraux avait seul provoqué ces malheurs par des calomnies?

» Vous seriez indignés, n'est-ce pas?

» Mais un autre mal a été enfanté par le désastreux manége de ces mêmes hommes qui menacent la société en ayant l'air de la prendre sous leur protection, en annonçant, chaque jour, des forfaits impunis, en répétant que des magistrats inattentifs laissent le crime jouir tranquillement de l'impunité.

» C'est ainsi qu'*un* Sarranti, sur le sort duquel vous avez à prononcer à cette heure, a pu se flatter, depuis sept années, d'être à jamais à l'abri des poursuites de la justice.

» Messieurs, la justice est boiteuse; elle arrive à pas lents, dit Horace. Soit! mais elle arrive infailliblement.

» Ainsi, un homme, — c'est du criminel que vous avez sous les yeux que je parle, — un homme commet un triple crime, de vol, de rapt, d'assassinat. L'attentat commis, il quitte la ville qu'il habite, il quitte le pays qui l'a vu naître, quitte l'Europe, il traverse les mers, il s'enfuit au bout du monde, et va demander à un autre continent, à un de ces royaumes perdus au cœur de l'Inde, de le recevoir comme un hôte royal; mais cet autre continent le rejette, ce royaume le rejette, et l'Inde lui dit : « Que viens-tu faire » parmi mes fils innocents, toi, coupable? Éloigne-toi d'ici ! » Va-t'en ! Arrière, démon ! *Retrò, satanas !...* »

Quelques éclats de rire, contenus jusque-là, se firent entendre tout à coup, au grand scandale de MM. les jurés.

Quant à l'avocat du roi, soit qu'il ne comprît pas l'hilarité de la foule, soit qu'au contraire, la comprenant, il voulût la refouler ou la tourner à son profit, il s'écria :

— Messieurs, le frémissement de l'auditoire est significatif; c'est un blâme méprisant jeté par la foule au criminel, et la condamnation la plus sévère ne sera pas plus cruelle pour lui que ce sourire de dédain...

Quelques murmures accueillirent ce détournement de l'opinion de l'auditoire.

— Messieurs, dit le président s'adressant à l'auditoire, rappelez-vous que le silence est le premier devoir du public.

Le public, qui avait le plus grand respect pour la voix impartiale du président, tint compte de son admonestation, et le silence se rétablit.

M. Sarranti, le sourire sur les lèvres, le front haut et calme, tenait sa main dans celle du beau moine; et, quant à celui-ci, pieusement incliné déjà sous l'arrêt que son père ne pouvait éviter, il rappelait vaguement ces saints Sébastiens dont les peintres espagnols nous ont légué le type, et qui, le corps percé de flèches, respirent la plus sublime mansuétude, la plus angélique résignation.

Nous ne suivrons pas plus loin l'avocat du roi dans son plaidoyer; nous dirons seulement qu'une fois le sujet abordé, il retraça le plus longuement qu'il put les charges résultant des accusations des témoins de M. Gérard, épuisant toutes les ressources banales, toutes les fleurs classiques de la rhétorique du Palais. Enfin, il termina son plaidoyer

en requérant l'application des articles 293, 296, 302 et 304 du code pénal.

Un murmure de douleur et un frisson d'effroi courut par toute la foule; l'émotion était au comble.

Le président demanda à M. Sarranti :

— Accusé, avez-vous quelque chose à dire?

— Pas même que je suis innocent, tant je méprise l'accusation portée contre moi, répondit M. Sarranti.

— Et vous, maître Emmanuel Richard, avez-vous quelque chose à dire en faveur de votre client?

— Non, monsieur, répondit l'avocat.

— Alors, les débats sont fermés, dit le président.

Il y eut dans tout l'auditoire un immense mouvement d'intérêt, suivi d'un profond silence.

Le résumé du président séparait seul l'accusé de la sentence. Il était quatre heures du matin. On comprenait que ce résumé serait court, et, à la manière dont l'honorable président avait conduit les débats, on comprenait qu'il serait impartial.

Aussi, dès qu'il ouvrit la bouche, les huissiers n'eurent pas besoin d'imposer le silence à la multitude : la multitude fit silence d'elle-même.

— Messieurs les jurés, dit le président d'une voix dont il n'avait pu bannir l'émotion, je viens de clore des débats dont la longueur est à la fois pénible pour votre cœur, fatigante pour votre esprit.

» Fatigante pour votre esprit; car ils durent depuis plus de soixante heures.

» Pénible pour votre cœur; car qui ne serait ému en voyant comme partie plaignante un vieillard, modèle de vertu et de charité, l'honneur de ses concitoyens, et, en face de lui, accusé par lui d'un triple crime, un homme que son éducation appelait à parcourir une carrière honorable et même brillante, et qui proteste, par sa voix et par celle d'un digne religieux, son fils, contre la triple accusation dont il est l'objet.

» Vous êtes encore comme moi, messieurs les jurés, sous l'impression des plaidoiries que vous venez d'entendre. Il faut donc nous faire violence, descendre au fond de nous-mêmes, nous recueillir avec calme dans ce moment solen-

nel, et reprendre avec sang-froid l'ensemble de ces longs débats. »

Cet exorde causa une émotion profonde dans l'âme des spectateurs, et la foule, muette et haletante, suivit avec une fervente attention l'analyse du président.

Après avoir passé en revue avec une consciencieuse fidélité tous les moyens de l'accusation, et avoir fait ressortir ce que le défaut de défense avait de désavantageux pour l'accusé, l'honorable magistrat termina son discours en ces termes :

— Je viens d'exposer devant vous, messieurs les jurés, aussi consciencieusement et aussi rapidement qu'il m'a été possible, l'ensemble de la cause. C'est à vous, maintenant, c'est à votre haute sagacité, c'est à votre suprême sagesse, de discerner le juste d'avec l'injuste, et de décider.

» Pendant que vous accomplirez cet examen, vous serez ébranlés à tout instant par ces profondes et violentes émotions qui viennent assaillir le cœur de l'honnête homme au moment où il va porter un jugement sur son semblable, et proclamer une terrible vérité; mais ni la lumière ni le courage ne vous manqueront, et, quel que soit votre jugement, il émanera de la justice souveraine, surtout si vous prenez pour guide le seul guide infaillible : la conscience!

» C'est dans la foi de cette conscience, contre laquelle viennent se briser toutes les passions, — car elle est sourde aux paroles, sourde à l'amitié, sourde à la haine, — que la loi vous investit de vos redoutables fonctions; que la société vous remet ses pleins pouvoirs, et vous charge de ses plus graves et de ses plus chers intérêts. Que les familles, confiantes en vous comme en Dieu même, viennent se placer sous votre protection, et que les accusés, enfin, qui ont le sentiment de leur innocence, vous remettent entre les mains leur vie en toute sécurité, et vous acceptent sans trembler pour juges. »

Ce résumé, net, précis et court, empreint, du premier au dernier mot, de la plus scrupuleuse impartialité, fut constamment écouté dans le plus religieux silence.

A peine le président avait-il cessé de parler, que tout l'auditoire se levait spontanément comme un seul homme, et donnait les plus vives marques d'approbation, auxquelles se mêlaient les applaudissements des avocats.

M. Gérard avait écouté le président la pâleur de l'angoisse sur le front : il sentait que, dans l'âme de cet homme juste qui venait de parler, était non pas l'accusation, mais le doute.

Il était quatre heures à peu près quand le jury se retira dans la salle des délibérations.

On emmena l'accusé, et — fait inouï dans les fastes judiciaires! — pas une des personnes présentes depuis le matin ne songea à quitter sa place, quelque temps que dût se prolonger la délibération.

Ce fut donc, à partir de ce moment, dans la salle, un colloque immense et des plus animés qui s'établit sur les diverses circonstances des débats, en même temps qu'une horrible anxiété s'emparait de tous les cœurs.

M. Gérard avait demandé s'il pouvait se retirer. Sa force avait été jusqu'à entendre requérir la peine de mort; mais elle n'allait pas jusqu'à l'entendre prononcer.

Il se leva pour sortir.

La foule, nous l'avons dit, était bien pressée, et, cependant, il se fit à l'instant même un passage sur sa route : chacun s'écartait comme pour faire place à quelque animal immonde ou venimeux; le plus déguenillé, le plus pauvre, le plus sale des auditeurs se fût cru souillé par le contact de cet homme.

Vers quatre heures et demie, un coup de sonnette se fit entendre.

Un frisson, parti de l'intérieur de la salle, au tintement de cette sonnette, se communiqua au dehors. Aussitôt, comme une marée qui monte, le flot revint battre la salle, et chacun s'empressa de se rasseoir. Mais c'était une émotion vaine : le chef du jury faisait demander un pièce de la procédure.

Cependant, les premiers rayons d'un jour pâle et gris filtraient à travers les fenêtres, et commençaient à effacer la lumière des bougies et des lampes. C'était l'heure où les plus robustes organisations sentent la fatigue; c'était l'heure où les plus joyeux esprits comprennent la tristesse; c'était l'heure où l'on a froid.

Vers six heures, un nouveau coup de sonnette se fit entendre.

Cette fois-ci, il ne pouvait plus y avoir de méprise : c'était

bien le verdict de grâce ou l'arrêt de mort qui allait être prononcé, après deux heures de délibération.

Un mouvement électrique se communiqua à toute l'assemblée, dont on vit, pour ainsi dire, le frissonnement à la surface. Le silence se rétablit comme par enchantement dans cet auditoire si bruyant et si agité une seconde auparavant.

La porte de communication entre la salle d'audience et la salle des délibérations s'ouvrit, les membres du jury parurent, et chacun s'efforça de lire à l'avance sur leur visage l'arrêt qui allait être prononcé : les traits de quelques-uns d'entre eux annonçaient la plus vive émotion.

La Cour entra quelques moments après.

Le chef du jury s'avança, et, la main sur la poitrine, mais d'une voix faible, il commença la lecture du verdict.

Cinq questions avaient été soumises au jury.

Elles étaient ainsi conçues :

« 1° M. Sarranti est-il coupable d'avoir, avec préméditation, commis un homicide sur la personne d'Orsola ?

» 2° Ce crime a-t-il été précédé des autres crimes ci-après spécifiés ?

» 3° A-t-il eu pour objet de préparer ou de faciliter l'exécution de ces crimes ?

» 4° M. Sarranti a-t-il, dans la journée du 19 ou dans la nuit du 19 au 20 août, commis un vol avec effraction dans l'appartement de Gérard ?

» 5° A-t-il fait disparaître les deux neveux dudit Gérard ? »

Il se fit une pause d'un instant.

Aucune plume ne saurait rendre l'anxiété suprême de ce moment rapide comme la pensée, et qui, cependant, dut paraître un siècle à l'abbé Dominique, resté avec l'avocat près du banc vide de l'accusé.

Le chef du jury prononça les paroles suivantes :

— Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration du jury est :

« OUI, à la majorité sur toutes les questions, l'accusé est coupable ! »

Tous les yeux s'étaient fixés sur Dominique : il était debout comme les autres.

A travers la grise atmosphère du matin, on vit sa pâleur

se changer en lividité ; il ferma les yeux, et se retint à la balustrade pour ne pas tomber.

L'auditoire tout entier étouffa un soupir de douleur.

L'ordre fut donné de ramener l'accusé.

Tous les yeux se tournèrent alors vers la petite porte.

M. Sarranti reparut.

Dominique lui tendit la main en disant ces seuls mots :

— Mon père !...

Mais lui écouta le verdict de mort comme il avait écouté l'acte d'accusation, sans donner aucun signe d'émotion.

Dominique, moins impassible, poussa une espèce de gémissement, regarda d'un œil ardent la place qu'avait occupée Gérard, tira d'un mouvement convulsif un rouleau de papier de sa poitrine ; puis, avec un effort suprême, repoussa ce rouleau dans sa robe.

Pendant le court instant qui contenait tant de sensations différentes, M. l'avocat général, d'une voix plus altérée qu'on n'eût dû s'y attendre de la part d'un homme qui venait de provoquer cet arrêt rigoureux, requit, contre M. Sarranti, l'application des articles 293, 296, 302 et 304 du code pénal.

La Cour entra en délibération.

Le bruit se répandit alors dans la salle que, si M. Sarranti avait tardé de quelques secondes à reparaître, c'est que, tandis qu'on élaborait son arrêt de mort, il s'était profondément endormi. En même temps, on disait que le verdict de culpabilité n'avait été rendu qu'à la stricte majorité.

Après cinq minutes de délibération, la cour se rassit, et le président prononça, avec émotion et d'une voix étouffée, l'arrêt qui condamnait M. Sarranti à la peine de mort.

Puis, se retournant vers M. Sarranti, qui avait écouté calme et impassible :

— Accusé Sarranti, dit-il, vous avez trois jours pour vous pourvoir en cassation.

Sarranti s'inclina.

— Merci, monsieur le président, dit-il ; mais mon intention n'est pas de me pourvoir.

Dominique sembla, par ces mots, tiré violemment de sa stupeur.

— Si, si, messieurs ! s'écria-t-il, mon père se pourvoira, car il est innocent.

— Monsieur, dit le président, la loi défend de prononcer de pareilles paroles lorsque l'arrêt est rendu.

— A l'avocat de l'accusé, monsieur le président, s'écria Emmanuel, mais non pas à son fils. Malheur au fils qui ne croit pas toujours à l'innocence de son père !

Le président semblait près de défaillir.

— Monsieur, dit-il à Sarranti, — lui donnant ce titre contre toutes les habitudes, — avez-vous quelque demande à faire à la Cour ?

— Je demande à voir librement mon fils, qui ne refusera pas, je l'espère, de m'assister comme prêtre sur l'échafaud.

— Oh ! mon père, mon père, s'écria Dominique, vous n'y monterez pas, je vous le jure.

Puis, à voix basse, il ajouta :

— Et, si quelqu'un y monte, ce sera moi !

XXIV

Les amants de la rue Mâcon.

Nous avons dit l'effet produit à l'intérieur de la salle par le prononcé du jugement ; l'effet ne fut pas moins grand à l'extérieur.

A peine ces mots : « A la peine de mort ! » étaient-ils tombés des lèvres du président, que ce fut comme un long gémissement, comme un immense cri d'effroi, qui, parti de l'intérieur de la salle d'audience, s'en alla, à travers mille poitrines, retentir jusqu'à la place du Châtelet, et faire frissonner les spectateurs, comme si le tocsin que contenait, avant la Révolution, la tour carrée de l'Horloge, donnait — ainsi qu'il avait fait, en chœur avec la cloche de Saint-Ger-

main-l'Auxerrois, dans la nuit du 24 août 1572, — le signal des massacres d'une nouvelle Saint-Barthélemy.

Toute cette foule se retira triste et morne, s'écoulant lentement et lugubrement, le cœur serré par l'arrêt terrible qui venait d'être rendu.

Quiconque, ignorant ce qui se passait, eût vu cette multitude ainsi consternée; quiconque eût assisté à ce départ silencieux, à cette désertion muette, n'eût pas trouvé d'autre motif à cette lente et sombre retraite que quelque catastrophe extraordinaire, comme l'éruption d'un volcan, l'arrivée de la peste, ou les premières rumeurs d'une guerre civile.

Mais aussi celui qui, ayant assisté toute la nuit à ces terribles débats; celui qui, dans cette immense salle, à la lueur tremblante des lampes et des bougies pâlissant devant les premières clartés du jour, celui qui eût entendu prononcer la mortelle sentence, et qui, ayant vu s'écouler cette foule menaçante, se fût trouvé tout à coup, sans transition, transporté dans le nid charmant qu'habitaient Salvator et Fragola, eût éprouvé une impression bien douce, une sensation pareille à celle que doit donner l'air frais d'une matinée du mois de mai au débauché qui vient de passer la nuit dans une orgie.

Il eût vu d'abord cette petite salle à manger dont les quatre panneaux représentaient des intérieurs de Pompéi; puis Salvator et Fragola assis de chaque côté d'une table de laque, sur laquelle était posé un service de thé en porcelaine blanche d'une finesse éclatante, sinon d'un grand prix.

Au premier coup d'œil, on eût bien vite reconnu deux amoureux, ou plutôt deux amants, ou plutôt encore deux créatures qui s'aiment.

Mais, à moins de querelle entre eux, — ce qui semblait impossible à la façon dont la charmante enfant regardait le jeune homme, — on eût compris que quelque rêverie soucieuse et mélancolique planait au-dessus de la tête et du cœur de tous deux.

Et, en effet, le visage candide de Fragola, qui semblait une fleur de printemps s'ouvrant au soleil d'avril, portait, au milieu de ce chaste et tendre regard fixé sur son amant, l'empreinte d'une émotion si profonde, qu'elle touchait presque à la douleur, et, cela, tandis qu'à côté d'elle, Salvator

paraissait en proie à un si grand chagrin, qu'il ne songeait même pas à consoler la jeune fille.

Et, cependant, cette tristesse était bien naturelle des deux parts.

Salvator, absent toute la nuit, était rentré depuis une demi-heure, et avait raconté à la jeune fille, dans leurs émouvants détails, toutes les aventures de cette nuit : et l'apparition de Camille de Rozan chez madame de Marande, et l'évanouissement de Carmélite, et la condamnation à mort de M. Sarranti.

Le cœur de Fragola avait plus d'une fois tressailli en écoutant ce funèbre récit, dont les détails étaient presque aussi tristes dans les salons dorés du banquier que dans la sombre salle de la cour d'assises. Si, en effet, le corps de M. Sarranti avait été condamné à mort par le président du tribunal, le cœur de Carmélite n'était-il pas, lui aussi, condamné à mort par la mort de Colomban?

La tête baissée sur la poitrine, elle songeait.

Lui, la tête appuyée dans ses deux mains, méditait de son côté; car tout un horizon s'ouvrait devant lui.

Il se rappelait cette nuit où il avait franchi avec Roland les murailles du château de Viry; il se rappelait cette course du chien à travers les prés, à travers la forêt, et qui avait abouti au pied du chêne; il se rappelait, enfin, l'acharnement avec lequel le chien avait gratté la terre, et l'impression terrible qu'il avait ressentie, lui, Salvator, quand le bout de ses doigts crispés avait touché les cheveux soyeux de l'enfant.

Quel rapport ce cadavre, enterré sous un chêne, pouvait-il avoir avec l'affaire de M. Sarranti ? Au lieu d'être une preuve en sa faveur, ne serait-il pas une preuve contre lui?... Et puis, Mina, n'était-ce pas la perdre?

Oh! si Dieu daignait faire descendre un rayon de sa lumière dans le cerveau de Salvator!...

Peut-être aussi par Rose-de-Noël...

Mais, la nerveuse enfant, n'était-ce pas la tuer que de la remettre sur ce sanglant chapitre de son enfance?

D'ailleurs, lui, quelle mission avait-il reçue de fouiller dans toutes ces ténébreuses profondeurs?

Et, cependant, n'avait-il pas pris le nom de Salvator, et Dieu ne semblait-il pas lui mettre dans la main le fil à l'aide

duquel il pouvait se retrouver dans ce labyrinthe de crimes?

Il irait trouver Dominique. — N'était-il pas obligé envers ce prêtre à qui il devait la vie? — Il mettrait à sa disposition toutes ces demi-lueurs de vérité, qui l'éblouiraient comme des éclairs.

Cette résolution arrêtée, il se levait pour la mettre à exécution, lorsque le bruit de la sonnette retentit.

Roland, qui, couché près de son maître, avait lentement soulevé sa tête intelligente, se dressa sur ses pattes en entendant le tintement du bronze.

— Qui va là, Roland? demanda Salvator. Est-ce un ami?

Le chien écouta son maître, et, comme s'il l'eût compris, il alla lentement à la porte en secouant la queue; ce qui était un signe infaillible de sympathie.

Salvator sourit et alla ouvrir la porte.

Dominique, pâle, triste et grave, apparut sur le seuil.

Salvator jeta un cri de joie.

— Soyez le bienvenu dans ma pauvre demeure! dit-il. Je pensais à vous; j'allais aller chez vous.

— Merci! dit le prêtre; vous voyez que je vous ai épargné la fatigue du chemin.

Fragola, à l'aspect de ce beau moine, qu'elle n'avait vu qu'une fois, près du lit de Carmélite, s'était levée.

Dominique s'apprêtait à parler. Salvator fit un geste de prière pour qu'au lieu de parler, le moine écoutât.

Le moine rapprocha ses lèvres entr'ouvertes et attendit.

— Fragola, dit Salvator, chère enfant de mon cœur, viens ici.

La jeune fille s'approcha, appuyant son bras au bras de son amant.

— Fragola, continua Salvator, si tu crois que ma vie, depuis sept ans, a été de quelque utilité aux hommes, si tu crois que j'ai fait quelque bien sur la terre, — agenouille-toi devant ce martyr, baise le bas de sa robe, et remercie-le; car c'est à lui que je dois de ne pas être depuis sept ans un cadavre!

— Oh! mon père, s'écria Fragola en se jetant à genoux.

Dominique lui tendit la main.

— Relevez-vous, mon enfant, dit-il; remerciez Dieu, et non pas moi: Dieu seul donne et ôte la vie.

— Alors, dit Fragola, c'est l'abbé Dominique qui prêchait à Saint-Roch, le jour où tu voulais te tuer?

— Le pistolet, tout chargé, était dans ma poche; ma résolution était prise; une heure encore, et j'allais cesser d'exister. La parole de cet homme m'a retenu sur le bord de l'abîme: j'ai vécu.

— Et vous remerciez Dieu de vivre?

— Oh! oui, de toute mon âme! dit Salvator en regardant Fragola. Voilà pourquoi je vous ai dit: « Mon père, quelle que soit la chose que vous désiriez, cette chose vous parût-elle impossible, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce soit, avant d'aller frapper à aucune autre porte, venez frapper à la mienne! »

— Et vous le voyez, je suis venu!

— Que désirez-vous que je fasse? Ordonnez!

— Croyez-vous mon père innocent?

— Oui, sur mon âme, c'est ma conviction; et peut-être puis-je vous aider à acquérir la preuve de son innocence.

— Je l'ai! répondit le moine.

— Espérez-vous le sauver?

— J'en suis sûr!

— Avez-vous besoin du concours de mon bras et de mon intelligence?

— Nul ne peut m'aider que moi-même dans la poursuite de mon œuvre.

— Que venez-vous me demander, alors?

— Une chose qu'il me paraît impossible que j'obtienne par votre entremise; mais vous m'avez dit de venir à vous pour quelque chose que ce soit, et j'aurais cru trahir un devoir en ne venant pas.

— Dites votre désir.

— Il faut qu'aujourd'hui, demain au plus tard, j'obtienne une audience du roi... Vous voyez, mon ami, que c'est chose impossible... par vous du moins.

Salvator se tourna en souriant vers Fragola.

— Colombe, lui dit-il, sors de l'arche, et ne reviens qu'avec le rameau d'olivier!

Fragola, sans répondre, passa dans la chambre voisine, se coiffa d'un chapeau ayant un voile, jeta sur ses épaules une mante d'étoffe anglaise, rentra, donna son front à baiser à Salvator, et sortit.

— Asseyez-vous, mon père, dit le jeune homme. Dans une heure, vous aurez votre audience pour aujourd'hui, ou pour demain au plus tard.

Le prêtre s'assit en regardant Salvator avec un étonnement qui allait jusqu'à la stupéfaction.

— Mais qui êtes-vous donc, demanda-t-il à Salvator, vous qui, sous une si humble apparence, disposez d'un si grand pouvoir?

— Mon père, répondit Salvator, je suis comme vous : je dois marcher seul dans la voie que je me suis tracée; mais, si jamais je raconte ma vie à quelqu'un, je vous promets que ce sera à vous.

XXV

La quadruple alliance.

L'atelier, ou plutôt la serre de Régina, offrait, à l'heure même où l'abbé Dominique entrait chez Salvator, c'est-à-dire vers dix heures du matin, le spectacle gracieux de trois jeunes femmes groupées sur le même sofa, avec une enfant couchée à leurs pieds.

Ces trois jeunes femmes, que nos lecteurs ont déjà reconnues, c'étaient la comtesse Rappt, madame de Marande et Carmélite; l'enfant, c'était la petite Abeille.

Inquiète de la façon dont Carmélite avait passé la nuit, Régina, levée de bonne heure, avait envoyé Nanon demander des nouvelles de son amie, avec mission de la ramener dans sa voiture, si elle se sentait assez bien pour venir passer la matinée à l'hôtel de Lamothe-Houdan.

Carmélite avait la plus indomptable de toutes les forces, celle de la volonté; elle ne demanda à Nanon que le temps

de jeter un châle sur ses épaules, monta dans la voiture, et arriva chez Régina.

Elle avait à remercier Régina de tous ses soins de la veille : c'était le premier besoin de son âme ; les fatigues de son corps ne venaient qu'après.

Or, voici ce qui était arrivé :

Quand M. de Marande avait, vers sept heures du matin, quitté la chambre de sa femme, madame de Marande avait, mais inutilement, essayé de dormir ; la chose lui avait été impossible.

A huit heures, elle s'était levée ; elle avait pris un bain, puis avait fait demander à M. de Marande la permission d'aller chercher des nouvelles de Carmélite.

M. de Marande, qui, lui non plus, n'avait pas dormi, et qui était déjà au travail, avait sonné, et, pour toute réponse, fait dire au cocher d'atteler et de se mettre à la disposition de madame pour toute la matinée.

A dix heures, madame de Marande était montée en voiture, et avait donné l'ordre de toucher rue de Tournon.

Elle était arrivée juste au moment où Carmélite venait de partir ; mais la femme de chambre savait, par bonheur, où Carmélite était allée. Le cocher reçut donc l'ordre de conduire sa maîtresse boulevard des Invalides, chez la comtesse Rappt.

Madame de Marande arriva là dix minutes après Carmélite.

Carmélite avait trouvé la petite Abeille à genoux sur un tabouret, devant Régina, et se faisant, en véritable coquette qu'elle était déjà, raconter, par sa grande sœur, les détails de la soirée de la veille.

Au moment où Régina racontait à l'enfant l'évanouissement de Carmélite, évanouissement qu'elle expliquait par la chaleur étouffante qui régnait dans les salons, Carmélite entra, et l'enfant se jeta à son cou, l'embrassant tendrement, et lui demandant comment elle se portait.

Régina avait eu deux raisons d'envoyer chez Carmélite : la première pour avoir des nouvelles de sa santé ; puis, si Carmélite venait en donner elle même, pour lui dire qu'il y avait, le soir, grande fête au ministère des affaires étrangères, et lui remettre une lettre d'invitation : la jeune fille

pourrait, à son gré, aller à ce bal comme invitée ou comme artiste, chanter ou ne pas chanter.

Carmélite accepta l'invitation au nom de l'artiste; elle avait passé, la veille, par une épreuve si rude, mais en même temps si salutaire, qu'elle n'avait plus rien à redouter désormais. Aucun public, même celui d'un ministère, n'était à craindre, si étranger qu'il fût à l'art; aucun personnage ne pouvait plus épouvanter celle qui avait chanté devant le sinistre spectre qui lui était apparu.

Il fut donc convenu que Carmélite irait à ce bal comme artiste, présentée et patronnée par Régina.

On en était là, quand madame de Marande entra à son tour.

Ce fut un cri de joie poussé tout à la fois par les deux amies et par la petite Abeille, qui aimait fort madame de Marande.

— Ah! voilà la fée Turquoise! s'écria Abeille.

Madame de Marande avait les plus belles turquoises de Paris, et voilà pourquoi Abeille l'appelait ainsi, comme elle appelait sa sœur la fée Carita, à cause de son aventure avec Rose-de-Noël; comme elle appelait Carmélite la fée Fauvette, à cause de son admirable voix; et Fragola, la fée Mignonne, à cause de sa taille fine et de son cou gracieux. Quand les quatre jeunes filles étaient réunies, Abeille prétendait que le royaume des fées était au complet.

Le royaume des fées devait être au complet ce jour-là; car à peine madame de Marande avait-elle échangé un baiser avec ses deux amies et avait-elle pris place auprès d'elles, que la porte s'ouvrit et qu'on annonça Fragola.

Les trois jeunes femmes s'élancèrent au-devant de leur quatrième amie, celle de toutes que l'on voyait le plus rarement, et l'embrassèrent tour à tour, tandis qu'Abeillle, pressée de prendre sa part des caresses de Fragola, criait en sautant autour du groupe :

— Et moi donc! et moi! est-ce que tu ne m'aimes plus, la fée Mignonne?

Fragola se retourna enfin vers Abeille, l'enleva dans ses deux mains comme un oiseau, et couvrit de baisers le visage de la petite fille.

— On ne te voit plus, chérie! dirent ensemble Régina et madame de Marande, tandis que Carmélite, à qui Fragola

avait tenu fidèle compagnie pendant sa convalescence, ne pouvant lui faire un pareil reproche, se contentait de lui tendre la main.

— C'est vrai, mes sœurs, dit Fragola, vous êtes les princesses, et, moi, je suis la pauvre Cendrillon ; il faut que je reste au foyer...

— Ah ! pas comme Cendrillon, dit Abeille : comme Trilby.

L'enfant venait de lire le charmant conte de Charles Nodier.

— A moins de grandes occasions, continua Fragola, à moins de choses sérieuses... Alors, je me hasarde, je viens vous demander, chères sœurs, si vous m'aimez toujours ?

Un triple embrassement répondit à la question.

— Grandes occasions ?... choses sérieuses ?... répéta Régina. En effet, ton joli visage est triste.

— Te serait-il arrivé quelque malheur ? demanda madame de Marande.

— A toi... ou à lui ? demanda Carmélite, qui comprenait que les plus grands malheurs ne sont pas toujours ceux qui nous arrivent, à nous.

— Oh ! non, Dieu soit béni ! s'écria Fragola, ni à lui, ni à moi ; mais à un ami.

— A quel ami ? demanda Régina.

— A l'abbé Dominique.

— Oh ! c'est vrai, s'écria Carmélite, son père... !

— Condamné !

— A mort ?

— A mort !

Les jeunes filles poussèrent un faible cri.

Dominique avait été l'ami de Colomban, Dominique était leur ami.

— Que peut-on faire pour lui ? demanda Carmélite.

— Faut-il demander la grâce de M. Sarranti ? fit Régina. Mon père est assez bien avec le roi.

— Non, dit Fragola, il faut demander une chose moins difficile, ma bien-aimée Régina, et c'est toi qui demanderas cette chose.

— Laquelle ? Parle.

— Il faut demander une lettre d'audience au roi.

— Pour qui ?

— Pour l'abbé Dominique.

— Pour quel jour ?

— Pour aujourd'hui.

— N'est-ce que cela?

— Oui... c'est du moins tout ce qu'il demande momentanément.

— Sonne, mon enfant, dit Régina à Abeille.

Abeille sonna.

Puis, revenant à Régina :

— Oh! ma sœur, dit-elle, est-ce qu'on le tuera ?

— Nous ferons tout ce qu'il sera possible pour qu'un pareil malheur n'arrive pas, dit Régina.

En ce moment, Nanon parut.

— Faites atteler à l'instant, dit Régina, sans perdre une minute, et prévenez mon père que, pour affaire de la plus haute importance, je me rends aux Tuileries.

Nanon sortit.

— Chez qui vas-tu aux Tuileries? demanda madame de Marande.

— Chez qui veux-tu que j'aille, sinon chez cette excellente duchesse de Berry?

— Oh! tu vas chez Madame? dit la petite Abeille. Je veux y aller avec toi. Mademoiselle m'a dit de venir toutes les fois que mon père ou toi viendriez faire la cour à Madame.

— Eh bien, soit; viens!

— Oh! quel bonheur! quel bonheur! s'écria Abeille.

— Chère enfant! s'écria Fragola en embrassant la petite fille.

— Oui, et, pendant que ma sœur dira à Madame qu'il faut que l'abbé Dominique voie le roi, moi, je dirai à Mademoiselle que nous connaissons l'abbé, et qu'il ne faut pas qu'on fasse de mal à son père.

Les quatre jeunes femmes pleuraient en entendant les naïves promesses de l'enfant, qui. sans bien savoir encore ce que c'était que la vie, luttait déjà contre la mort.

Nanon rentra et annonça que, le maréchal revenant lui-même des Tuileries, il y avait une voiture attelée dans la cour.

— Allons! dit Régina, ne perdons pas un instant. Viens, Abeille, et fais ce que tu disais; cela ne peut que te porter bonheur.

Puis, regardant la pendule, et s'adressant à ses trois amies :

— Il est onze heures, dit-elle; à midi, je serai de retour avec la lettre d'audience. Attends-moi, Fragola.

Et Régina sortit, laissant ses trois amies pleines de confiance dans l'influence de Régina, mais surtout dans la bonté bien connue de celle dont elle allait implorer l'auguste protection.

Nous avons déjà une fois, on s'en souvient, rencontré les quatre principales héroïnes de notre roman au pied du lit de Carmélite; nous les trouvons réunies cette fois au pied de l'échafaud de M. Sarranti. Nous avons dit quelques mots de leur éducation commune; regardons plus avant dans ces premières années de la jeunesse, toutes de fleurs et de parfums, et voyons le lien qui les unissait. — Nous avons le temps de faire un pas en arrière : Régina a dit elle-même qu'elle ne serait pas de retour avant midi.

Ce lien était puissant; il fallait qu'il fût ainsi pour faire de quatre jeunes filles, si différentes de goût, de rang, de tempérament, d'humeur, un même goût, une même humeur, une même volonté.

Toutes quatre, Régina, fille du général de Lamothe-Houdan, vivant encore; Lydie, fille du colonel Laclos, mort comme nous avons vu; Carmélite, fille du capitaine Gervais, tué à Champaubert, et Fragola, fille du trompette Ponroy, tué à Waterloo, étaient filles de légionnaires, et avaient été élevées à la maison impériale de Saint-Denis.

Mais, d'abord, répondons à une question que ceux qui nous suivent à la piste pour nous prendre en faute ne manqueraient pas de nous faire.

Comment Fragola, fille d'un simple trompette, simple chevalier, avait-elle été admise à Saint-Denis, où n'entrent que les filles d'officier?

Nous allons le dire en quelques lignes.

A Waterloo, au moment où Napoléon, sentant que la bataille pliait entre ses mains, envoyait ordres sur ordres à ses différentes divisions, il eut besoin d'en envoyer un au général comte de Lobau, commandant la jeune garde. Il regarda autour de lui : plus d'aides de camp; tous étaient partis, sillonnant le champ de bataille dans toutes les directions.

Il aperçut un trompette, il l'appela.

Le trompette accourut.

— Tiens, lui dit-il, porte cet ordre au général Lobau, et tâche d'arriver jusqu'à lui par le chemin le plus court. C'est pressé!

Le trompette jeta les yeux sur le chemin à parcourir, et secoua la tête.

— Il fait chaud sur ce chemin-là! dit-il.

— As-tu peur?

— Allons donc... un chevalier de la Légion d'honneur!

— Eh bien, pars, alors! voici l'ordre.

— Et, si je suis tué, l'empereur m'accordera-t-il une grâce?

— Oui, parle vite... Que veux-tu?

— Je désire, si je suis tué, que ma fille Athénaïs Ponroy, demeurant avec sa mère, rue des Amandiers, 17, soit élevée à Saint-Denis, comme une fille d'officier.

— Cela sera fait : pars tranquille!

— Vive l'empereur! cria le trompette.

Et il partit au galop.

Il traversa tout le front de bataille, et arriva jusqu'au comte de Lobau; seulement, en arrivant, il tomba de son cheval en tendant au général le papier qui renfermait l'ordre de l'empereur. Quant à prononcer une parole, ce fut chose impossible : il avait la cuisse cassée, une balle dans le ventre et une autre dans la poitrine.

Nul n'entendit jamais reparler du trompette Ponroy.

Mais l'empereur se souvint de sa promesse : en arrivant à Paris, il donna l'ordre que la petite fille fût à l'instant même conduite et reçue à Saint-Denis.

Voilà comment l'humble Athénaïs Ponroy, — dont le nom de baptême, un peu prétentieux, avait été changé par Salvator en celui de Fragola, — voilà comment l'humble Athénaïs Ponroy avait été reçue à Saint-Denis avec les filles des colonels et des maréchaux.

Ces quatre jeunes filles, de conditions et de fortunes si différentes, se trouvèrent un jour étroitement liées ensemble par une confraternité de cœur qui, les réunissant dès l'enfance, ne devait les séparer qu'à la mort. Représentant à elles seules la société française tout entière, pour ainsi dire, on les eût prises pour les incarnations de l'aristocratie, de

la noblesse de l'Empire, de la bourgeoisie et du peuple.
Toutes quatre du même âge, à quelques mois près, elles avaient, dès les premiers jours de leur entrée au pensionnat, senti l'une pour l'autre une vive sympathie, que n'éprouvent pas d'ordinaire, dans les colléges ou les pensionnats, des élèves de conditions si différentes; entre ces quatre jeunes filles, le rang, la fortune, le nom, n'avaient aucun sens : la fille du capitaine Gervais s'appelait Carmélite pour Lydie, la fille du trompette Ponroy s'appelait Athénaïs pour Régina. Nul souvenir de la grandeur de l'une ou de l'humilité de l'autre ne venait altérer cette pure affection, qui devint peu à peu une étroite et profonde amitié.

Le chagrin d'enfant qui pouvait arriver à l'une retentissait dans le cœur des trois autres, et, comme elles partageaient leurs chagrins, elles partageaient leurs joies, leurs espérances, leurs rêves, leur vie enfin ; car, à cette époque-là, la vie est-elle autre chose qu'un rêve?...

C'était la fraternité dans toute l'acception du mot, la fraternité s'accroissant et se resserrant chaque jour davantage en raison des jours, des mois et des années, et qui, pendant la dernière année, avait pris des proportions telles, que leur quadruple alliance était devenue proverbiale à Saint-Denis.

Mais le dernier jour de cette vie en commun devait arriver. Quelques mois encore, et chacune, sortant de Saint-Denis, allait prendre un chemin différent pour rentrer à la maison paternelle : l'une le faubourg Saint-Germain, l'autre le faubourg Saint-Honoré, celle-ci le faubourg Saint-Jacques, celle-là le faubourg Saint-Antoine. De même, elles allaient prendre quatre routes différentes dans la vie, et chacune allait entrer dans un monde où les trois autres ne pourraient plus la rencontrer que par accident.

C'en était donc fini de cette intimité charmante, de cette douce vie à quatre, où nulle n'avait perdu et où chacune avait gagné! c'en était donc fait de ce quadruple cœur battant depuis des années des mêmes émotions! c'en était donc fait de cette enfance paisible et souriante! Tout cela allait disparaître, sans espérance de retour. Ce rêve, commencé à quatre, chacune allait le continuer seule; le chagrin de l'une serait ignoré de l'autre. La vie de pension avait été un long et délicieux songe; la vie réelle allait commencer.

Sans doute, c'était le hasard, ou plutôt — laissons à cette

divinité cruelle son vrai nom — c'était la fortune qui les dispersait sous son souffle, et les éparpillait comme des fleurs aux quatre vents de la vie. Mais elles résistèrent courageusement, pliant comme des roseaux, mais ne rompant pas.

Elles mirent leurs quatre blanches mains les unes dans les autres et se jurèrent solennellement de s'entr'aider, de se secourir, de s'aimer, en un mot, comme au pensionnat, et, cela, jusqu'au dernier jour de leur vie.

Elles firent donc entre elles ce traité, dont la principale clause était que chacune devait se lever à l'appel de l'autre, à toute heure du jour, à toute heure de la nuit, à quelque moment de la vie que ce fût, dans quelque situation franche ou épineuse, joyeuse ou triste, hasardeuse ou désespérée, que l'une d'elles appelât l'autre, ou même les trois autres à son secours.

Nous les avons vues, fidèles à ce contrat, se rendant à l'appel de la mourante Carmélite; nous les retrouverons non moins exactes dans des occasions non moins graves.

Nous avons dit comment il avait été convenu que, tous les ans, le jour du mercredi des Cendres, on devait se réunir à la messe de midi à Notre-Dame.

Pendant les deux ou trois ans qui s'étaient écoulés depuis leur sortie de pension, Carmélite et Fragola n'avaient guère vu leurs amies qu'à ce rendez-vous annuel.

Encore, une année, Fragola y avait-elle manqué. Si nous racontons jamais son histoire, nous dirons à quelle occasion.

Régina et Lydie s'étaient vues un peu plus souvent.

Mais cette rareté de fréquentation entre les quatre jeunes filles n'avait fait qu'accroître leur amitié au lieu de l'affaiblir; et, à elles quatre, en s'appuyant les unes sur les autres, peut-être eussent-elles obtenu par leurs tenants et leurs aboutissants ce qu'un congrès de diplomates n'eût pu obtenir.

Et, en effet, à elles quatre, placées sur les quatre échelons ascendants ou descendants de la société, elles tenaient les clefs de l'édifice social tout entier : la cour, l'aristocratie, l'armée, la science, le clergé, la Sorbonne, l'Université, les académies, le peuple, que sais-je? Leurs clefs allaient à toutes les serrures, ouvraient toutes les portes; à

elles quatre, elles représentaient le pouvoir suprême, illimité, absolu.

Il n'y avait, comme nous l'avons vu, que contre la mort qu'elles ne pouvaient rien.

Douées des mêmes vertus, imbues des mêmes principes, pénétrées des mêmes sentiments, capables des mêmes sacrifices, aptes au même dévouement, elles semblaient nées pour le bien, et, isolément ou ensemble, à quelque prix que ce fût, chacune, l'occasion étant donnée, s'efforçait de l'accomplir.

Nous aurons, sans doute, dans la suite de notre récit, occasion de les voir aux prises avec des passions de toute sorte, et peut-être alors verrons-nous comment peuvent sortir victorieusement des luttes les plus redoutables, les âmes bien trempées.

Maintenant, écoutons.

C'est midi qui sonne, Régina ne peut tarder à rentrer.

A midi et quelques minutes, le roulement d'une voiture se fit entendre.

Les trois jeunes femmes causaient ensemble... de quoi? Carmélite, du mort certainement; les deux autres, des vivants peut-être; — les trois jeunes femmes disons-nous se levèrent spontanément.

Les cœurs battaient à l'unisson; mais, certes, celui de Fragola plus vivement encore que ceux des deux autres.

Tout à coup, on entendit la voix de la petite Abeille, qui, charmant précurseur, s'était échappée et criait :

— Nous voilà! nous voilà! nous voilà! Ma sœur Rina à l'audience.

Et elle apparut dans la serre tout en criant ainsi.

En effet, Régina venait ensuite, souriante comme une triomphatrice : elle tenait à la main la lettre d'audience.

L'audience était indiquée sur la lettre pour le jour même à deux heures et demie; il n'y avait donc pas une minute à perdre.

Les jeunes femmes s'embrassèrent en renouvelant leurs serments d'amitié. Fragola descendit rapidement, sauta dans la voiture de Régina, qui promettait d'aller plus vite que son fiacre, et la voiture armoriée, emportant la belle et charmante enfant vers son humble demeure, s'arrêta à la porte de l'allée de la rue Mâcon.

Les deux hommes étaient à la fenêtre.

— C'est elle! dirent-ils en même temps.

— Dans une voiture armoriée? demanda le moine à Salvator.

— Oui; mais la question n'est point là. A-t-elle ou n'a-t-elle pas la lettre d'audience?

— Elle tient un papier à la main! s'écria Dominique.

— Alors, tout va bien, dit Salvator.

Dominique s'élança vers le palier.

Fragola entendit la porte s'ouvrir.

— C'est moi, cria-t-elle, j'ai la lettre!

— Pour quel jour? demanda Dominique.

— Pour aujourd'hui, dans deux heures.

— Oh! s'écria le moine, soyez bénie, chère enfant.

— Et Dieu soit loué, mon père! dit Fragola remettant respectueusement au moine, de sa petite main blanche, la lettre d'audience du roi.

XXVI

Le sursis.

Le roi n'était pas d'une gaieté folle ce jour-là.

Le licenciement de la garde nationale, qu'avait laconiquement annoncé le *Moniteur* du matin, avait mis en rumeur toute la partie commerçante de Paris. *MM. les boutiquiers*, comme les appelaient *MM. de la cour*, n'étaient jamais contents: ainsi que nous l'avons déjà dit, ils murmuraient quand on leur faisait monter la garde, ils murmuraient quand on leur défendait de la monter.

Que voulaient-ils donc?

La révolution de Juillet montra ce qu'ils voulaient.

Ajoutons à cela que la condamnation de M. Sarranti, qui s'était répandue par toute la ville, n'avait pas peu contribué, sinistre nouvelle, à augmenter l'effervescence chez une notable partie des citoyens.

Et, bien que Sa Majesté eût entendu la messe en compagnie de Leurs Altesses royales M. le dauphin et madame la duchesse de Berry; bien qu'Elle eût reçu Sa Grandeur le chancelier, Leurs Excellences les ministres, les conseillers d'État, les cardinaux, M. le prince de Talleyrand, les maréchaux, le nonce du pape, l'ambassadeur de Sardaigne, l'ambassadeur de Naples, le grand référendaire de la chambre des pairs, un grand nombre de députés et de généraux; bien qu'Elle eût signé le contrat de mariage de M. Tassin de la Vallière, receveur général des finances du département des Hautes-Pyrénées, avec mademoiselle Charlet, ces divers exercices n'avaient pas eu l'influence de dérider le front du soucieux monarque, et, nous le répétons, Sa Majesté était à mille lieues d'être d'une gaieté folle, entre une et deux heures de l'après-midi du 30 avril 1827.

Tout au contraire, son front exprimait une sombre inquiétude qui habituellement lui était étrangère. Il y avait dans le royal vieillard, bon et simple de cœur, un peu de l'insouciance de l'enfant; il était convaincu, d'ailleurs, qu'il marchait dans la bonne, dans la véritable voie, et le dernier de la race qui fût abrité sous les plis du drapeau blanc, il avait pris pour devise la devise des anciens preux: *Fais ce que dois, advienne que pourra!*

Il était vêtu, selon son habitude, de cet uniforme bleu et argent avec lequel Vernet l'a représenté, passant une revue; il avait sur la poitrine ce cordon et cette plaque du Saint-Esprit avec lesquels, un an plus tard, il devait recevoir Victor Hugo, et lui refuser la représentation de *Marion Delorme*. — Les vers du poëte sur cette entrevue vivent encore; *Marion Delorme* vivra toujours. Où êtes-vous, bon roi Charles X, qui refusiez la tête des pères aux enfants et la représentation des pièces aux poëtes?

En entendant l'huissier de service annoncer le visiteur pour lequel sa belle-fille venait de lui demander audience, le roi releva sa tête inclinée.

— L'abbé Dominique Sarranti? répéta-t-il machinalement. Oui, c'est cela!

Mais, avant que de répondre, il prit sur son bureau une feuille de papier, et, quand il l'eut rapidement parcourue des yeux, il dit :

— Faites entrer M. l'abbé Dominique.

L'abbé Dominique parut sur le seuil de la porte; là, il s'arrêta, les mains croisées sur sa poitrine, et s'inclina profondément.

Le roi aussi s'inclina, non pas devant l'homme, mais devant le prêtre.

— Entrez, monsieur, dit-il.

L'abbé fit quelques pas en avant, et s'arrêta de nouveau.

— Monsieur l'abbé, reprit le roi, la promptitude avec laquelle je vous ai accordé cette audience doit vous prouver en quelle estime particulière je tiens tous les ministres de Dieu.

— C'est une des gloires de Votre Majesté, répondit l'abbé, et en même temps un de ses plus beaux titres à l'amour de ses sujets.

— Je vous écoute, monsieur l'abbé, fit le roi en prenant cette attitude particulière aux princes qui donnent audience.

— Sire, dit Dominique, mon père a été, cette nuit, condamné à mort.

— Je le sais, monsieur; et j'en ai profondément gémi pour vous.

— Mon père était innocent des crimes pour lesquels il a été condamné...

— Excusez-moi, monsieur l'abbé, interrompit Charles X; mais ce n'était point là l'opinion de MM. les jurés.

— Sire, les jurés sont des hommes, et, comme tels, ils peuvent être abusés par les apparences.

— Je vous accorde cela, monsieur l'abbé, plutôt comme une consolation filiale que comme un axiome de droit humain; mais, autant que la justice peut être rendue par les hommes, justice a été rendue à votre père par MM. les jurés.

— Sire, j'ai la preuve de l'innocence de mon père!

— Vous avez la preuve de l'innocence de votre père? répéta Charles X avec étonnement.

— Je l'ai, sire!

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas donnée plus tôt?

— Je ne le pouvais pas.

— Eh bien, monsieur, puisque, par bonheur, il en est temps encore, donnez-la-moi.

— Vous la donner sire? dit l'abbé Dominique en courbant la tête. Malheureusement, c'est chose impossible.

— Chose impossible?

— Hélas! oui, sire.

— Et quel motif peut empêcher un homme de proclamer l'innocence d'un condamné, quand surtout cet homme est un fils, et que ce condamné est son père?

— Sire je ne puis répondre à Votre Majesté; mais le roi sait si celui qui combat le mensonge dans les autres, celui qui passe sa vie à rechercher la vérité, quelque part qu'elle soit, un des serviteurs de Dieu enfin, — le roi sait si celui-là pourrait et surtout voudrait mentir. Eh bien, sire, sur la droite du Seigneur, du Seigneur qui me voit et qui m'écoute, du Seigneur que je supplie de me punir si je mens, je proclame hautement aux pieds de Votre Majesté l'innocence de mon père; je l'affirme de toutes les forces de ma conscience, et je jure à Votre Majesté que je lui en donnerai la preuve un jour ou l'autre.

— Monsieur l'abbé, répondit le roi avec une majestueuse douceur, vous parlez en fils, et j'honore le sentiment qui vous dicte vos paroles; mais permettez que je vous réponde en roi.

— Oh! sire, j'écoute les mains jointes!

— Si le crime dont votre père est accusé, et pour lequel il est condamné, ne regardait que moi, n'attaquait directement que moi; si c'était, en un mot, un crime politique, un attentat contre le repos de l'État, un crime de lèse-majesté, ou même un attentat contre ma propre vie, le coup eût-il porté, fussé-je blessé, blessé mortellement comme mon pauvre fils l'a été par Louvel, je ferais ce qu'à fait mon fils mourant, monsieur, en faveur de votre habit que je respecte, de votre piété que j'honore : mon dernier acte serait la grâce de votre père.

— Oh! sire, que vous êtes bon!

— Mais il n'en est pas ainsi : l'accusation politique a été écartée par l'avocat général, et celle de vol, de rapt et d'assassinat...

— Sire! sire!

— Oh ! je sais que c'est cruel à entendre ; mais, puisque je refuse, dois-je au moins dire les causes de mon refus... L'accusation de vol, de rapt et d'assassinat est donc restée debout. Or, par cette accusation, ce n'est point le roi qui est menacé, ce n'est point l'État qui est en péril, ce n'est point la majesté ou la puissance royale qui est compromise ; c'est la société qui est atteinte, c'est la morale qui crie vengeance.

— Oh ! si je pouvais parler, sire ! s'écria Dominique en se tordant les bras.

— Ces trois crimes, dont non-seulement votre père est accusé, mais encore dont il est convaincu, — convaincu, puisqu'il y a jugement du jury, et que le jury, accordé par la Charte aux Français, est un tribunal infaillible, — ces trois crimes sont les plus bas, les plus lâches, les plus justement punissables : le moindre des trois mérite les galères.

— Sire ! sire ! par grâce, ne prononcez pas ce mot terrible !

— Et vous voulez... car c'est la grâce de votre père que vous venez me demander, n'est-ce pas ?...

L'abbé Dominique se laissa glisser sur ses genoux.

— Vous voulez, continua le roi, que, quand il s'agit de ces trois terribles crimes, vous voulez que, moi, père de mes sujets, je donne cet encouragement aux coupables d'user de mon droit de grâce, quand, si je l'avais, — et, par bonheur, je ne l'ai pas, — je devrais user du droit de mort ?... En vérité, monsieur l'abbé, vous qui êtes grand justicier au tribunal de la pénitence, interrogez-vous vous-même, et voyez si à un aussi grand coupable que l'est votre père vous auriez à dire d'autres paroles que celles-ci, les seules que me dicte mon cœur : J'appelle sur le mort toute la miséricorde divine, mais je dois faire justice en punissant le vivant.

— Sire, s'écria l'abbé oubliant les formules respectueuses, l'étiquette officielle, que le descendant de Louis XIV faisait si rigoureusement observer, — sire, détrompez-vous : ce n'est pas le fils qui vous parle, ce n'est pas le fils qui vous prie, ce n'est pas le fils qui vous implore ; c'est un honnête homme qui, connaissant l'innocence d'un autre homme, vous crie : Ce n'est pas la première fois que la justice humaine se trompe, sire ! Sire, rappelez-vous Calas ; sire, rappe-

lez-vous Labarre ; sire, rappelez-vous Lesurques! Louis XV, votre auguste aïeul, a dit qu'il donnerait une de ses provinces pour que Calas n'eût pas été exécuté sous son règne ; sire, sans le savoir, vous allez laisser tomber la hache sur le cou d'un juste ; sire, au nom du Dieu vivant, je vous le dis, le coupable va être sauvé, et c'est l'innocent qui va mourir !

— Mais, dans ce cas, monsieur, dit le roi ému, parlez ! parlez donc! si vous connaissez le coupable, nommez-le-moi, ou, alors, fils dénaturé, c'est vous qui êtes le bourreau ; parricide, c'est vous qui tuez votre père !... Allons, parlez, monsieur ! parlez ! c'est non-seulement votre droit, mais aussi votre devoir.

— Sire, c'est mon devoir de me taire, répondit l'abbé, dont les larmes — les premières qu'il eût versées — inondèrent les yeux.

— S'il en est ainsi, monsieur l'abbé, reprit le roi, qui voyait l'effet sans comprendre la cause, et qui commençait à se trouver blessé de ce qu'il regardait comme un entêtement de la part du moine, s'il en est ainsi, permettez-moi de me soumettre à l'arrêt de MM. les jurés.

Et il fit un signe qui indiquait à l'abbé que l'audience était finie.

Mais, si impératif que fût le geste du roi, Dominique n'obéit point ; seulement, il se releva, et, d'une voix respectueuse mais ferme :

— Sire, dit-il, Votre Majesté s'est trompée : je ne demande pas, ou plutôt je ne demande plus la grâce de mon père.

— Que demandez-vous donc, alors ?

— Sire, je sollicite un sursis de Votre Majesté.

— Un sursis?

— Oui, sire.

— De combien de jours ?

Dominique calcula dans son esprit, et, tout haut :

— De cinquante jours, dit-il.

— Mais, fit le roi, la loi accorde trois jours au condamné pour se pourvoir, et le pourvoi est toujours une affaire de quarante jours.

— C'est selon, sire : la cour de cassation, si on la presse, peut rendre son arrêt en deux jours, en un jour même aussi bien qu'en quarante jours ; et, d'ailleurs...

Dominique hésitait.

— Et d'ailleurs...? répéta le roi. Voyons, achevez votre pensée.

— D'ailleurs, sire, mon père ne se pourvoira pas.

— Comment, votre père ne se pourvoira pas?

Dominique secoua la tête.

— Mais, en ce cas, s'écria le roi, votre père veut donc mourir?

— Il ne fera rien, du moins, pour échapper à la mort.

— Alors, monsieur, la justice aura son cours.

— Sire, fit Dominique, au nom de Dieu, accordez à un de ses ministres la grâce qu'il vous demande!

— Eh bien, oui, monsieur, je la lui accorderai peut-être, mais à une condition d'abord : c'est que le condamné ne bravera pas la justice. Que votre père se pourvoie, et je verrai s'il doit avoir, outre les trois jours de délai que lui accorde la loi, les quarante jours de sursis que lui accordera ma clémence!

— Ce n'est point assez de quarante-trois jours, sire, dit résolûment Dominique; il m'en faut cinquante.

— Cinquante, monsieur! et pourquoi faire?

— Pour faire un voyage long et pénible, sire; pour obtenir une audience que j'obtiendrai difficilement, peut-être; pour tâcher, enfin, de convaincre un homme qui, comme vous, sire, ne voudra peut-être pas être convaincu.

— Vous faites un long voyage?

— Un voyage de trois cent cinquante lieues, sire.

— Et vous le faites à pied?

— Je le fais à pied, oui, sire.

— Pourquoi le faites-vous à pied? Dites!

— Parce que c'est ainsi que voyagent les pèlerins qui ont une grâce suprême à demander à Dieu.

— Mais, si je faisais les frais de ce voyage, si je vous donnais l'argent nécessaire...?

— Sire, que Votre Majesté réserve l'argent qu'elle me donnerait à quelque pieuse aumône. J'ai fait vœu d'aller à pied et pieds nus, j'irai à pied et pieds nus.

— Et dans cinquante jours, vous vous engagez à prouver l'innocence de votre père?

— Non, sire, je ne m'y engage point, et je jure au roi que nul autre à ma place ne pourrait s'y engager; mais j'affirme qu'après le voyage que j'entreprends, si je n'ai pas

les moyens de proclamer l'innocence de mon père, j'affirme que j'accepterai l'arrêt de la justice humaine, me bornant à répéter au condamné ces paroles du roi : « J'appelle sur vous la miséricorde divine ! »

Une émotion nouvelle s'empara de Charles X. Il regarda l'abbé Dominique, et, en voyant sa franche et loyale figure, une demi-conviction entra dans son cœur.

Malgré lui cependant, — car, on le sait, le roi Charles X n'eut pas le bonheur d'être toujours lui, — malgré lui cependant, malgré cette sympathie irrésistible qu'inspirait le visage du noble moine, visage qui n'était que le reflet de son cœur, le roi Charles X, comme pour puiser des forces contre le bon sentiment qui menaçait de l'envahir, prit pour la seconde fois la feuille de papier posée sur sa table, et où il avait jeté les yeux quand l'huissier avait annoncé l'abbé Dominique; il y porta rapidement un regard, et ce regard, si rapide qu'il fût, suffit pour refouler en lui ce bon vouloir, lequel n'eut ainsi qu'une expression éphémère : d'attendrie qu'elle était en écoutant l'abbé Dominique, sa figure redevint, froide, soucieuse, refrognée.

Et il y avait bien de quoi être refrogné, soucieux et froid : la note que le roi avait sous les yeux était l'histoire abrégée de M. Sarranti et de l'abbé Dominique, deux portraits esquissés de main de maître, comme savait les esquisser la congrégation ; — la biographie de deux révolutionnaires acharnés.

La première était celle de M. Sarranti. Elle le prenait à son départ de Paris ; elle le suivait dans l'Inde, à la cour de Rundjet-Sing, dans ses relations avec le général Lebastard de Prémont, indiqué lui-même comme un homme horriblement dangereux ; puis, de l'Inde, elle passait avec eux à Schœnbrünn, détaillait cette conspiration échouée par les bons soins de M. Jackal, et, tout en perdant le général Lebastard de l'autre côté du pont de la Vienne, reprenait M. Sarranti seul pour le ramener à Paris, et ne le quitter qu'au jour de son arrestation. En marge étaient ces mots : « Accusé et convaincu, en outre, des crimes de rapt, de vol et d'assassinat, pour lesquels crimes il a été condamné. »

Quant à l'abbé Dominique, sa biographie, à lui, n'était pas moins détaillée. On le prenait au sortir du séminaire ; on le proclamait un disciple de l'abbé Lamennais, dont la

dissidence commençait à percer; puis on en faisait un visiteur de mansardes, répandant, non la parole de Dieu, mais la propagande révolutionnaire; on citait tel sermon de lui qui lui eût valu les remontrances de ses supérieurs, s'il n'eût pas relevé d'un ordre espagnol non encore rétabli en France. On proposait, enfin, de le renvoyer à l'étranger, sa présence à Paris étant dangereuse, au dire de la congrégation.

En somme, d'après la note que le pauvre bon roi avait sous les yeux, MM. Sarranti père et fils étaient deux buveurs de sang, tenant à la main : l'un, l'épée qui devait renverser le trône, l'autre, la torche qui devait brûler l'Église.

Il suffisait donc, quand une fois l'on s'était imprégné de tout ce venin jésuitique, de rejeter les yeux sur cette feuille de papier pour se reprendre à la haine politique, qui, un instant pouvait s'affaisser, et pour revoir d'un seul coup sourdre à nouveau tous les fantômes de la révolution.

Le roi frissonna et jeta un mauvais regard à l'abbé Dominique.

Celui-ci ne se méprit pas au sens de ce regard, et se sentit atteint comme d'un fer rouge. Il releva la tête fièrement, s'inclina sans se baisser, et fit deux pas en arrière, s'apprêtant à sortir.

Un suprême dédain pour ce roi qui repoussait les instincts de son cœur afin de leur substituer les haines d'autrui, le foudroyant mépris du fort pour le faible, vint, malgré l'abbé Dominique, errer dans ses yeux et sur ses lèvres.

Charles X, à son tour, vit ce sentiment luire comme une flamme, et, Bourbon après tout, c'est-à-dire prompt à la grâce, il eut un de ces remords qu'à certaines heures devait avoir, en regardant Agrippa d'Aubigné, son aïeul Henri IV.

La vérité, ou tout au moins le doute, lui apparut dans la demi-teinte; il n'osa point refuser ce que lui demandait cet honnête homme, et rappela l'abbé Dominique au moment où celui-ci allait se retirer.

— Monsieur l'abbé, lui dit-il, je n'ai point encore répondu négativement ni affirmativement à votre demande; mais, si je ne l'ai point fait, c'est que je regardais passer devant mes yeux, ou plutôt dans ma pensée, les ombres des justes injustement immolés.

— Sire, s'écria l'abbé en faisant deux pas en avant, il en est temps encore, et le roi n'a qu'à dire un mot.

— Je vous accorde deux mois, monsieur l'abbé, dit le roi en reprenant sa hauteur ordinaire, comme s'il se repentait et s'il rougissait de laisser paraître la moindre émotion; mais, vous entendez? que votre père se pourvoie! Je pardonne quelquefois la rébellion contre la royauté; je ne pardonnerais pas la rébellion contre la justice.

— Sire, voudrez-vous me donner le moyen, à mon arrivée, de pénétrer jusqu'à vous, à toute heure du jour et de la nuit?

— Volontiers, dit le roi.

Et il sonna.

— Vous voyez monsieur, dit Charles X à l'huissier qui entra; reconnaissez-le, et n'importe à quelle heure du jour ou de la nuit il se présentera ici, qu'on l'introduise près de moi. Prévenez-en les gens de service.

L'abbé s'inclina et sortit le cœur plein de joie, sinon de reconnaissance.

XXVII

Le père et le fils.

Toutes ces fleurs d'espérance qui germent lentement dans le sein de l'homme, et qui ne donnent leurs fruits qu'à certaines heures, s'épanouirent dans le cœur de l'abbé Dominique au fur et à mesure qu'il mettait le pied sur un degré qui l'éloignait de la majesté royale et le rapprochait de ses concitoyens.

En se rappelant les faiblesses du malheureux monarque, il lui semblait impossible que cet homme, courbé sous les années, au cœur bon, mais à l'esprit inerte, fût un sérieux

obstacle à l'œuvre de cette grande déesse qui est en marche depuis que le génie humain a allumé son flambeau, et qu'on appelle la Liberté!

Alors, chose étrange, et qui prouvait que, sans doute, son plan était bien arrêté pour l'avenir, tout son passé lui revint subitement à la mémoire. Il se souvint des moindres détails de sa vie de prêtre, de ses irrésolutions indicibles au moment de prononcer ses vœux, de ses combats intimes au moment de recevoir l'ordination; mais tout avait été vaincu par cet espoir qui, pareil à la colonne de feu de Moïse, lui indiquait sa voie à travers la société, et lui disait que la carrière dans laquelle il pouvait être le plus utile à son pays était la carrière religieuse.

Comme l'étoile des mages, sa conscience rayonnait et lui montrait la véritable route. Un seul instant la tempête avait obscurci son ciel, et il avait cessé de reconnaître son chemin; mais il recommençait à y voir et se remettait en route, sinon avec une entière confiance, du moins avec la plus ferme résolution.

Il descendit la dernière marche du palais le sourire sur les lèvres.

A quelle pensée secrète, dans une pareille situation, correspondait donc son sourire?

Mais à peine eut-il mis le pied dans la cour des Tuileries, qu'il aperçut la sympathique figure de Salvator, qui, inquiet du résultat de la démarche de l'abbé Dominique, attendait sa sortie dans une fiévreuse anxiété.

Salvator comprit, rien qu'en voyant le visage du pauvre moine, le résultat de sa visite.

— Bon! dit-il, je vois que le roi vous a accordé le sursis que vous lui avez demandé.

— Oui, fit l'abbé Dominique; c'est un excellent homme, au fond.

— Eh bien, dit Salvator, voilà qui me réconcilie un peu avec lui, voilà qui fait un peu rentrer en grâce auprès de moi Sa Majesté Charles X. Je lui pardonne ses faiblesses en souvenir de sa bonté native. Il faut être indulgent pour ceux qui n'entendent jamais la vérité.

Puis, changeant subitement de ton:

— Nous retournons, maintenant, à la Conciergerie, n'est-ce pas? dit-il à l'abbé.

— Oui, répondit simplement celui-ci en serrant la main de son ami.

Ils prirent une voiture qui passait à vide sur le quai, et arrivèrent promptement à leur destination.

A la porte de la sombre prison, Salvator tendit la main à Dominique, et lui demanda ce qu'il comptait faire en sortant.

— Quitter Paris à l'instant même.

— Puis-je vous être utile dans le pays où vous irez?

— Pouvez-vous abréger les formalités qui accompagnent la remise d'un passe-port?

— Je puis vous le faire donner sans aucune formalité.

— Alors, attendez-moi chez vous : j'irai vous y prendre.

— C'est moi qui vous attendrai ici, dans une heure; vous me retrouverez à l'angle du quai. Vous ne pouvez rester dans l'intérieur de la prison que jusqu'à quatre heures, et il en est trois.

— Dans une heure donc, dit l'abbé Dominique en pressant de nouveau la main du jeune homme.

Et il disparut sous le sombre guichet.

Le prisonnier avait été conduit dans la cellule qui avait renfermé Louvel, et qui devait renfermer Fieschi. Dominique fut introduit sans difficulté près de lui.

M. Sarranti, assis sur un tabouret, se leva et alla à la rencontre de son fils; celui-ci s'inclina devant lui avec cette déférence dont on accueille les martyrs.

— Je vous attendais, mon fils, dit M. Sarranti.

Et il y avait dans sa voix comme un accent de reproche.

— Mon père, dit l'abbé, il n'y a point de ma faute si je ne suis pas venu plus tôt.

— Je le crois, répondit le prisonnier en lui serrant les deux mains.

— Je sors des Tuileries, continua Dominique.

— Vous sortez des Tuileries?

— Oui, je viens de voir le roi.

— Vous venez de voir le roi, Dominique? dit M. Sarranti étonné, en regardant fixement son fils.

— Oui, mon père.

— Et pourquoi avez-vous été voir le roi? Ce n'est point, à coup sûr, pour lui demander ma grâce.

— Non, mon père, se hâta de dire l'abbé.

— Qu'aviez-vous donc à lui demander, alors?

— Un sursis.

— Un sursis! et pourquoi un sursis?

— La loi vous accorde trois pour vous pourvoir en cassation; quand rien ne presse l'arrêt de la cour, c'est une affaire de quarante à quarante-deux jours.

— Eh bien?

— Eh bien, j'ai demandé deux mois.

— Au roi?

— Au roi.

— Pourquoi deux mois?

— Parce que deux mois me sont nécessaires pour me procurer les preuves de votre innocence.

— Je ne me pourvoirai pas, Dominique, répondit résolûment M. Sarranti.

— Mon père!

— Je ne me pourvoirai pas... c'est une résolution prise, et j'ai défendu à Emmanuel de se pourvoir en mon nom.

— Mon père, que me dites-vous?

— Je dis que je refuse toute espèce de sursis; j'ai été condamné, je veux être exécuté, j'ai récusé mes juges, non pas le bourreau.

— Mon père, écoutez-moi!

— Je veux être exécuté... j'ai hâte d'en finir avec les tortures de la vie et l'iniquité des hommes.

— Mon père, murmura tristement l'abbé.

— Je sais, Dominique, tout ce que vous pourrez me dire à ce sujet, je sais les reproches que vous avez le droit de me faire.

— Oh! mon vénéré père! dit l'abbé Dominique en rougissant, si cependant je vous suppliais à genoux...

— Dominique!

— Si je vous disais que cette innocence que je vous promets, je la produirai, aux yeux des hommes, aussi pure que ce jour de Dieu qui vient jusqu'à nous à travers les barreaux de cette prison...

— Eh bien, mon fils, cette innocence, après ma mort, n'en éclatera que plus brillante et plus lumineuse; je ne demanderai pas de sursis, je n'accepterai point de grâce!

— Mon père! mon père! s'écria Dominique désespéré, ne persistez pas dans cette résolution, qui est votre mort, et

qui sera le désespoir de ma vie, à moi, et peut-être la perte inutile de mon âme.

— Assez! dit Sarranti.

— Non, point assez, mon père!... reprit Dominique en se laissant effectivement glisser sur ses genoux, et en pressant entre ses mains les mains de son père, qu'il couvrait de baisers et de larmes.

M. Sarranti essaya de détourner la tête, et retira ses mains.

— Mon père, continua Dominique, vous refusez, parce que vous ne croyez pas à mes paroles; vous refusez, parce que cette mauvaise idée vous vient, que j'emploie un subterfuge pour vous disputer à la mort et pour ajouter deux mois à votre existence, si noble et si bien remplie, que vous sentez pouvoir mourir à quelque heure et à quelque âge que ce soit, et que vous mourrez, aux yeux du juge suprême, plein de jours et d'honneur.

Un sourire mélancolique, et qui prouvait que Dominique avait rencontré juste, erra sur les lèvres de M. Sarranti.

— Eh bien, mon père, continua Dominique, je vous jure, moi, que les paroles de votre fils ne sont pas de vaines paroles; je vous jure que j'ai là — et Dominique mit la main sur sa poitrine — que j'ai là les preuves de votre innocence!

— Et tu ne les a pas produites! s'écria M. Sarranti en reculant d'un pas, et en regardant son fils avec un étonnement qui tenait de la défiance; et tu as laissé rendre contre ton père un jugement; tu as laissé condamner ton père à une mort infâme, ayant là — et M. Sarranti allongea le doigt vers la poitrine du moine — ayant là les preuves de l'innocence de ton père?...

Dominique étendit la main.

— Mon père, aussi vrai que vous êtes un homme d'honneur; aussi vrai que je suis votre fils, si j'avais fait usage de ces preuves, si je vous eusse sauvé la vie, sauvé l'honneur à l'aide de ces preuves, mon père, vous m'eussiez méprisé, et seriez mort plus cruellement de votre mépris que vous ne mourrez jamais par le fer du bourreau.

— Mais, si tu n'as pas pu donner ces preuves aujourd'hui, comment pourras-tu les donner un jour?

— Mon père, c'est là un second secret que je ne puis pas davantage vous révéler, un secret qui est entre moi et Dieu

— Mon fils, dit le condamné d'une voix brève, il y a dans tout cela trop de mystère pour moi. Je n'accepte jamais que ce que je puis comprendre ; je ne comprends pas : en conséquence, je refuse.

Et, reculant d'un pas et faisant signe au moine de se relever :

— Assez, Dominique ! dit-il ; épargnez-moi toute discussion, et passons les dernières heures que nous avons encore à rester ensemble sur la terre, le plus doucement que nous pourrons.

Le moine poussa un soupir ; il savait que, ces paroles une fois prononcées par son père, il n'avait plus rien à espérer.

Et, cependant, en se relevant, il rêvait par quel retour il pourrait obtenir, de l'homme inflexible qu'il appelait son père, un changement de résolution.

M. Sarranti montra un tabouret à l'abbé Dominique, fit, avec un reste d'agitation, trois ou quatre tours dans l'étroite cellule ; puis, ayant apporté un tabouret près de son fils, et s'étant assis lui-même, il recueillit ses esprits, et parla ainsi au pauvre moine, qui l'écoutait la tête basse et le cœur serré :

— Mon fils, avec le regret de nous séparer, il me reste, au moment de mourir, une sorte de repentir, ou plutôt de crainte d'avoir mal employé ma vie.

— Oh ! mon père ! s'écria Dominique en relevant la tête et en essayant de prendre les mains de son père, que celui-ci retira, moins par un mouvement de froideur que, au contraire, pour ne pas donner à son fils cette prise magnétique sur lui.

Sarranti reprit :

— Et, en effet, écoutez-moi bien, Dominique, et jugez-moi.

— Mon père !

— Jugez-moi, je le répète... A votre avis, — car je me plais à le dire, mon fils, vous êtes un homme de haute moralité, — à votre avis, ai-je bien ou mal employé l'intelligence que Dieu m'avait donnée pour être utile aux autres ?.. Parfois, je doute... écoutez-moi... et il me semble que cette intelligence ne leur a servi de rien. Autre chose est de concourir autant qu'il est en soi à l'œuvre de civilisation que

nous sommes, les uns et les autres, appelés à faire progresser; autre chose est de dévouer sa vie à une seule idée, ou plutôt à un seul homme, si grand que l'homme soit.

— Oh! mon père! s'écria le moine fixant un œil ardent sur M. Sarranti.

— Écoutez-moi, mon fils, insista le prisonnier. Eh bien, j'ai, comme je vous le disais, un moment de doute, et je crains de m'être trompé de chemin. Sur le point de quitter ce monde, je fais mon examen de conscience, et j'ai du bonheur à le faire devant vous. Croyez-vous que cette énergie que j'avais en moi eût pu être mieux employée? Ai-je fait le meilleur usage que je pouvais faire des facultés dont Dieu m'avait doué, et, m'étant proposé une tâche, l'ai-je bien accomplie? Répondez-moi, Dominique.

Pour la seconde fois, Dominique se laissa glisser aux genoux de son père.

— Mon noble père, dit-il, je ne connais pas, sous le ciel, un homme qui ait, plus loyalement et plus généreusement que vous ne l'avez fait, dépensé ses forces au service d'une cause qui lui semblait juste et bonne; je ne connais pas de probité plus haute que votre probité, de dévouement moins intéressé que votre dévouement. Oui, mon noble père, vous avez accompli votre tâche au point de vue où vous vous l'étiez imposée, et la cellule où nous sommes à cette heure est le témoignage matériel de votre grandeur d'âme et de votre sublime abnégation.

— Merci, Dominique, répondit M. Sarranti; et, si quelque chose me console de la mort, c'est la pensée que mon fils a le droit d'être fier de ma vie. Je vous quitterai donc, mon seul et unique enfant, sans remords, sinon sans regrets. Et, pourtant, j'avais encore des forces au service de la patrie; j'étais à peine, — il me semble cela aujourd'hui, — j'étais à peine à la moitié de ma tâche, et je croyais entrevoir, — dans un lointain obscur, mais que cependant il me serait possible d'atteindre, — je croyais entrevoir le rayon lumineux d'une vie meilleure, quelque chose comme la délivrance de mon pays, et, qui sait? peut-être, à la suite de la délivrance de mon pays, l'affranchissement des nations!

— Ah! mon père, s'écria l'abbé, ne le perdez point de vue, je vous en supplie, ce rayon lumineux; car là est la colonne de feu qui doit conduire la France à la terre pro-

mise. Mon père, écoutez-moi, et que Dieu mette la persuasion dans la bouche de son humble ministre.

M. Sarranti passa la main sur son front humide, comme pour le dégager des nuages matériels qui pouvaient obscurcir sa pensée et empêcher la parole de son fils d'arriver jusqu'à son esprit.

— A votre tour, écoutez-moi, mon père; vous avez, d'un seul mot, éclairé tout à l'heure la question sociale à laquelle les hommes généreux, quels qu'ils soient, dévouent leur vie; vous avez dit : *L'homme et l'idée.*

M. Sarranti, les yeux fixés sur Dominique, fit un signe d'assentiment.

— *L'homme et l'idée,* tout est là, mon père! L'homme, dans son orgueil, croit être le maître de l'idée, tandis que, au contraire, l'idée est maîtresse de l'homme. L'idée, ô mon père, est la fille de Dieu, et Dieu lui a donné, pour accomplir son œuvre immense, les hommes comme des instruments... Écoutez bien ceci, mon père; parfois je deviens obscur...

» A travers la période des temps, l'idée, comme un soleil, rayonne, éblouissant les hommes, qui en ont fait leur dieu. Voyez-la naître où naît le jour; là où est l'idée, est la lumière; dans tout le reste est la nuit.

» Lorsque l'idée apparut au-dessus du Gange, et se leva derrière la chaîne de l'Himalaya, éclairant cette civilisation primitive dont nous n'avons conservé que des traditions, ces villes aïeules dont nous ne connaissons plus que les ruines, ses flammes rayonnèrent autour d'elle, et éclairèrent, en même temps que l'Inde, toutes les nations voisines; seulement, l'intensité de la lumière était là où était l'idée. L'Égypte, l'Arabie et la Perse étaient dans la demi-teinte; le reste du monde, dans l'obscurité : Athènes, Rome, Carthage, Cordoue, Florence et Paris, ces foyers à venir, ces phares futurs, n'étaient pas encore sortis de terre, et l'on ignorait jusqu'à leur nom.

» L'Inde accomplit son œuvre de civilisation patriarcael. Cette mère du genre humain, qui avait pris pour symbole la vache aux intarissables mamelles, passa le sceptre à l'Égypte, à ses quarante nomes, à ses trois cent trente rois, à ses vingt-six dynasties. On ne sait pas ce qu'avait duré l'Inde; l'Égypte dura trois mille ans. Elle enfanta la Grèce ;

après le gouvernement patriarcal et le gouvernement théocratique, le gouvernement républicain. La société antique était arrivée à la perfection païenne.

» Puis vint Rome; Rome, la ville privilégiée, où l'idée devait se faire homme et régner sur l'avenir... — Mon père, inclinons-nous tous les deux : je vais prononcer le nom de ce juste qui mourut non-seulement pour les justes que l'on devait immoler après lui, mais encore pour les coupables; mon père, je vais prononcer le nom du Christ...

Sarranti baissa la tête; Dominique se signa.

— Mon père, continua le moine, au moment où le Juste jeta son dernier cri, le tonnerre gronda, le voile du temple se déchira, la terre s'entr'ouvrit... Cette gerçure, qui alla d'un pôle à l'autre, fut l'abîme qui séparait le monde ancien du nouveau. Tout était à recommencer, tout était à refaire; on eût cru que Dieu, l'infaillible, s'était trompé, si, de place en place, comme des phares allumés à sa propre lumière, on n'eût reconnu ces grands précurseurs qu'on appelle Moïse, Eschyle, Platon, Socrate, Virgile et Sénèque.

» L'idée avait eu avant Jésus-Christ son nom antique : *Civilisation*; elle eut après Jésus-Christ son nom moderne : *Liberté*. Dans le monde païen, la liberté n'était point nécessaire à la civilisation : voyez l'Inde, voyez l'Égypte, voyez l'Arabie, voyez la Perse, voyez la Grèce, voyez Rome... Dans le monde chrétien, il n'y a pas de civilisation sans la liberté : voyez tomber Rome, voyez tomber Carthage, voyez tomber Grenade, voyez naître le Vatican.

— Mon fils, demanda Sarranti avec une espèce de doute, le Vatican est-il bien le temple de la Liberté?

— Il le fut du moins jusqu'à Grégoire VII... Ah! mon père, c'est ici qu'il faut de nouveau séparer l'homme de l'idée! L'idée, qui échappe aux mains du pape, passe aux mains du roi Louis le Gros, lequel achève ce que Grégoire VII a commencé. La France va continuer Rome; c'est dans cette France, qui balbutie à peine le mot *commune*; c'est dans cette France, dont la langue se forme, chez laquelle le servage va être aboli à son tour; c'est dans cette France que se débattront désormais les destins du monde! Rome n'a plus que le cadavre du Christ : la France a sa parole, son verbe, son âme, — l'idée! Voyez-la surgir sous le nom de

commune... Commune, c'est-à-dire droits du peuple, démocratie, liberté!

» O mon père! les hommes croient qu'ils usent les idées, tandis que, au contraire, c'est l'idée qui use les hommes.

» Écoutez-moi, mon père, car c'est au moment où vous sacrifiez votre vie à votre croyance, qu'il faut faire la lumière autour de cette croyance, pour que vous voyiez bien si le flambeau allumé par vous vous a conduit où vous vouliez aller...

— J'écoute, répondit le condamné en appuyant sa main sur son front comme pour l'empêcher d'éclater devant la Minerve qu'il sentait s'agiter tout armée sous la voûte de son cerveau.

— Les événements diffèrent, continua le moine; mais l'idée est la même. Après la Commune, viennent les *pastoureaux*; après les pastoureaux, vient la *Jacquerie*; après la Jacquerie, viennent les *maillotins*; après les maillotins, vient la *Guerre du bien public*; après la Guerre du bien public, la *Ligue*; après la Ligue, la *Fronde*; après la Fronde, la *Révolution française*. Eh bien, mon père, toutes ces révoltes, — qu'elles s'appellent Commune, pastoureaux, Jacquerie, maillotins, Guerre du bien public, Ligue, Fronde, Révolution, — c'est l'idée toujours, l'idée qui se transforme, mais qui, à chaque transformation, grandit.

» La goutte de sang qui tombe de la langue du premier homme qui crie: *Commune*, sur la place publique de Cambrai, et à qui on coupe la langue comme à un blasphémateur, cette goutte de sang, c'est la source de la démocratie; source d'abord, puis ruisseau, puis torrent, puis rivière, puis fleuve, puis lac, puis océan!

» Maintenant, mon père, voyons naviguer sur cet océan ce pilote, élu du Seigneur, qu'on appelle Napoléon le Grand...

Le condamné, qui n'avait jamais entendu de semblables paroles, se recueillit et écouta.

Le moine continua en ces termes :

— Trois hommes, trois élus, avaient été choisis de tout temps dans la pensée du Seigneur pour être les instruments de l'idée, et pour tailler comme il l'entendait l'édifice du monde chrétien : ces trois hommes sont César, Charlemagne, Napoléon. Et remarquez, mon père, que chacun de ces trois

hommes ignore ce qu'il fait, et semble rêver juste le contraire de ce qu'il accomplit : César, païen, prépare le christianisme; Charlemagne, barbare, prépare la civilisation; Napoléon, despote, prépare la liberté.

» Ces trois hommes viennent à huit cents ans de distance l'un de l'autre. Mon père, ce sont trois aspects humains différents, mais c'est la même âme qui les anime, — l'idée.

» César, païen, réunit par la conquête les peuples en un seul faisceau, afin que sur cette gerbe d'hommes se lève le Christ, soleil fécondant le monde moderne, et que, sous le successeur de César, se lève le Christ.

» Charlemagne, barbare, établit la féodalité, cette mère de la civilisation, et brise contre les barrières de son vaste empire la migration de peuples plus barbares encore que lui.

» Napoléon... Permettez, mon père, qu'à l'égard de Napoléon, je développe plus longuement ma théorie. Ce ne sont point des paroles vaines que je vous dis, et, je l'espère bien, elles me conduisent, au contraire, au but où j'aspire.

» Lorsque Napoléon, ou plutôt Bonaparte, — car le géant a deux noms, comme il a deux faces, — lorsque Bonaparte apparut, la France était lancée par la Révolution tellement en dehors des autres peuples, qu'elle avait dérangé l'équilibre des nations. Il fallait un Alexandre à ce Bucéphale, un Androclès à ce lion. Bonaparte se présenta, avec sa double nature populaire et aristocratique, en face de cette folle de liberté, qu'il fallait enchaîner pour guérir. — Bonaparte était en arrière de l'idée en France, mais en avant des idées des autres peuples.

» Les rois ne virent pas en lui ce qu'il y avait en lui; les rois sont parfois aveugles : les insensés lui firent la guerre.

» Alors, Bonaparte — l'homme de l'idée — prit ce qu'il y avait en France de plus pur, de plus intelligent, de plus progressif parmi ses enfants; il en forma des bataillons, — bataillons sacrés qu'il répandit sur l'Europe. — Partout, ces bataillons de l'idée portent la mort aux rois et la vie aux peuples; partout où passe l'esprit de la France, la liberté fait, à sa suite, un pas gigantesque, jetant au vent les révolutions, comme un semeur jette le blé.

» Napoléon tombe en 1815, et déjà la moisson qu'il a préparée est, sur certains sols, bonne à faire. Ainsi, en

1818, — rappelez-vous les dates, mon père, — les grands-duchés de Bade et de Bavière demandent une constitution, et l'obtiennent; en 1819, le Wurtemberg réclame une constitution, et l'obtient; en 1820, révolution et constitution des cortès d'Espagne et de Portugal; en 1820 encore, révolution et constitution de Naples et du Piémont; en 1821, insurrection des Grecs contre la Turquie; en 1823, institution d'états en Prusse.

» L'homme est prisonnier, l'homme est enchaîné sur le rocher de Saint-Hélène, l'homme est mort, l'homme est déposé au tombeau, l'homme repose sous sa pierre sans nom; mais l'idée est libre, mais l'idée lui survit, mais l'idée est immortelle !

» Une seule nation, une seule, avait, par sa position topographique, échappé à l'influence progressive de la France, trop éloignée qu'elle était pour que nous songeassions jamais à mettre le pied sur son territoire. Napoléon rêve la destruction des Anglais dans l'Inde par son union avec la Russie... A force de fixer les yeux sur Moscou, il finit par s'habituer à la distance; la distance disparaît peu à peu, par un effet d'optique sublime et insensé tout à la fois. Un prétexte, et nous conquérons la Russie, comme nous avons conquis l'Italie, l'Égypte, l'Allemagne, l'Autriche et l'Espagne. Le prétexte ne manquera pas plus qu'il ne manquait au temps des croisades, où nous allions emprunter la civilisation à l'Orient. Dieu le veut : nous porterons la liberté au Nord. Un vaisseau anglais entre dans le port de je ne sais quelle ville de la Baltique, et voilà la guerre déclarée par Napoléon à l'homme qui, deux ans auparavant, en s'inclinant devant lui, s'appliquait ce vers de Voltaire :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux !

» Et, d'abord, il semble, à première vue, que la prévoyance de Dieu échoue contre l'instinct despotique d'un homme. La France entre dans la Russie, mais la Russie recule devant la France; la liberté et l'esclavage ne seront point mis en contact. Nulle semence ne germera sur cette terre glacée; car devant nos armées reculeront non-seulement les armées, mais encore les populations ennemies. C'est un pays désert que nous envahissons, c'est une capi-

tale incendiée qui tombe entre nos mains; et, lorsque nous entrons dans Moscou, Moscou est vide, Moscou est en flammes !

» Alors, la mission de Napoléon est accomplie, et le moment de sa chute est arrivé; car la chute de Napoléon va être aussi utile à la liberté que l'avait été l'élévation de Bonaparte. Le czar, si prudent devant l'ennemi vainqueur, sera imprudent peut-être devant l'ennemi vaincu : il avait reculé devant le conquérant, voyez, voyez, mon père, il s'apprête à suivre le fuyard...

» Dieu retire sa main de Napoléon... Depuis trois ans, son bon génie, Joséphine, ne s'est-il pas éloigné de lui, pour faire place à Marie-Louise, l'incarnation du despotisme? Dieu retire donc sa main de Napoléon; et, pour que l'intervention céleste soit bien visible, cette fois, dans les choses humaines, ce ne sont plus des hommes qui combattent des hommes; l'ordre des saisons est interverti, la neige et le froid arrivent à marches forcées; ce sont les éléments qui tuent une armée.

» Et voilà que les choses prévues par la sagesse du Seigneur arrivent. Paris n'a pu porter sa civilisation à Moscou : Moscou vient la demander à Paris.

» Deux ans après l'incendie de sa capitale, Alexandre entrera dans la nôtre; mais son séjour y sera de trop courte durée : ses soldats n'ont fait que toucher le sol de la France; notre soleil, qui devait les éclairer, ne les a qu'éblouis.

» Dieu rappelle son élu; Napoléon reparaît; le gladiateur rentre dans l'arène, combat, tombe et tend la gorge à Waterloo.

» Alors, Paris rouvre ses portes au czar et à son armée sauvage. Cette fois, l'occupation retiendra trois ans, aux bords de la Seine, ces hommes de la Néva, du Volga et du Don; puis, tout empreints d'idées nouvelles et étranges, balbutiant les noms inconnus de civilisation, d'affranchissement et de liberté, ils retourneront dans leur pays sauvage, et, huit ans après, une conspiration républicaine éclatera à Saint-Pétersbourg... Tournez les yeux vers la Russie, mon père, et vous verrez le foyer de cet incendie fumant encore sur la place du Sénat.

» Mon père, vous avez consacré votre vie à l'homme-idée : l'homme est mort, l'idée vit. Vivez à votre tour pour l'idée !

— Que dites-vous, mon fils ? s'écria M. Sarranti en regardant Dominique avec des yeux où se peignaient à la fois l'étonnement et la joie, la surprise et la fierté.

— Je dis, mon père, qu'après avoir si vaillamment combattu, vous ne voudrez pas quitter la vie avant d'avoir entendu sonner les heures des indépendances futures. Mon père, le monde s'agite ; la France est en travail comme une montagne volcanique; encore quelques années, quelques mois peut-être, et la lave va sortir du cratère, engloutissant sur son passage, comme des villes maudites, toutes les servitudes, tous les abaissements d'une société condamnée à faire place à une société nouvelle.

— Répète ces paroles, Dominique ! s'écria le Corse enthousiaste, dont les yeux étincelèrent de joie en entendant sortir de la bouche de son fils ces prophétiques et consolantes paroles, précieuses pour lui comme une rosée de diamants ; répète ces paroles... Tu fais partie de quelque société secrète, n'est-ce pas, et tu sais le mot de l'avenir?

— Je ne fais partie d'aucune société secrète, mon père, et, si je sais le mot de l'avenir, c'est que je l'ai lu dans le passé. J'ignore si quelque complot se trame dans l'ombre; mais ce que je sais, c'est qu'une conspiration toute-puissante est éclose en face de tous, en plein soleil : c'est la conspiration du bien contre le mal, et les deux combattants sont en présence ; le monde attend... Vivez, mon père ! vivez !

— Oui, Dominique, s'écria M. Sarranti en tendant la main à son fils, vous avez raison; je désire vivre maintenant ; mais comment vivre, puisque je suis condamné ?

— Mon père, cela me regarde.

— Pas de grâce, entends-tu bien, Dominique ? Je ne veux rien recevoir de ces hommes qui, pendant vingt ans, ont combattu contre la France.

— Non, mon père; rapportez-vous-en à moi,pour garder l'honneur de la famille. On ne vous demande qu'une chose : c'est de vous pourvoir ; un innocent n'a pas de grâce à demander.

— Quel est donc votre projet, Dominique?

— Mon père, à vous comme aux autres, je dois le taire.

— C'est un secret ?

— Profond, inviolable.

— Même pour ton père, Dominique?

Dominique prit la main de son père, et la baisa respectueusement.

— Même pour mon père! dit-il.

— N'en parlons plus, mon fils... Quand vous reverrai-je?

— Dans cinquante jours, mon père... plus tôt peut-être, mais pas plus tard.

— Je ne vous verrai pas d'ici à cinquante jours? s'écria M. Sarranti avec effroi.

Il commençait à craindre de mourir.

— J'entreprends à pied un long pèlerinage... Recevez mes adieux; je partirai dès ce soir, dans une heure, pour ne plus m'arrêter jusqu'au retour... Bénissez-moi, mon père!

Un sentiment de sublime grandeur se répandit sur le visage de M. Sarranti.

— Que Dieu t'accompagne pendant ton douloureux pèlerinage, noble cœur! — dit-il en élevant les mains au-dessus de la tête de son fils; — qu'il te préserve des embûches et des trahisons, et qu'il te ramène pour ouvrir la porte de ma prison, que cette porte donne sur la vie ou sur la mort!

Puis, prenant entre ses deux mains la tête du moine agenouillé, il la regarda avec une tendresse orgueilleuse, une suprême fierté; et, lui baisant le front, il lui fit signe de sortir, de peur, sans doute, que les émotions dont son cœur était plein ne s'exhalassent en sanglots.

De son côté, le moine, qui sentait ses forces défaillir, se retourna pour dérober à son père la vue des larmes qui jaillissaient de ses yeux, et sortit précipitamment.

XXVIII

Le passe-port.

Quatre heures sonnaient au moment où l'abbé Dominique mettait le pied hors de la Conciergerie.

À la porte, le moine retrouva Salvator.

Le jeune homme vit le trouble où était l'abbé, devina ce qui se passait dans son âme, et comprit que, lui parler de son père, c'était raviver sa blessure. Aussi ne lui dit-il rien autre chose que ces mots :

— Et, maintenant, que comptez-vous faire ?

— Je pars pour Rome.

— Quand ?

— Le plus tôt possible.

— Vous faut-il un passe-port ?

— Peut-être ma robe pourrait-elle m'en tenir lieu ; mais n'importe, pour ne subir aucun retard, je préfère en avoir un.

— Allons chercher un passe-port ; nous sommes à deux pas de la Préfecture, et, grâce à moi, vous n'aurez pas, je crois, longtemps à attendre.

Cinq minutes après, ils entraient dans la cour de la Préfecture.

Au moment où ils franchissaient le seuil de la porte du bureau des passe-ports, un homme se heurta contre eux dans le sombre corridor.

Salvator reconnut M. Jackal.

— Recevez mes excuses, monsieur Salvator, dit l'homme de police en reconnaissant le jeune homme ; je ne vous demande pas, cette fois, par quel hasard j'ai le bonheur de vous rencontrer.

— Et pourquoi ne me le demandez-vous pas, monsieur Jackal ?

— Mais parce que je le sais.

— Vous savez ce qui m'amène ici ?

— N'est-ce pas mon état de tout savoir ?

— Alors, je viens ici, cher monsieur Jackal... ?

— Pour chercher un passe-port, cher monsieur Salvator

— Pour moi ? demanda en riant Salvator.

— Non... mais pour monsieur, répondit M Jackal en désignant du doigt le moine.

— Nous sommes à la porte du bureau ; frère Dominique est avec moi ; vous savez que mon état me retient à Paris ; il n'est donc pas difficile de deviner, cher monsieur Jackal, que je viens chercher un passe-port, et que ce passe-port est pour monsieur.

— Oui ; mais ce qui l'était davantage, c'était de prévoir votre désir.

— Ah ! ah !... Et vous l'avez prévu ?

— Autant qu'il a été permis à ma pauvre petite perspicacité de le faire.

— Je ne comprends pas.

— Voulez-vous me faire l'amitié de me suivre avec M. l'abbé, cher monsieur Salvator ? Alors vous comprendrez peut-être.

— Et où désirez-vous que nous vous suivions ?

— Mais dans la salle où l'on délivre les passe-ports. Vous trouverez celui de M. l'abbé tout préparé !

— Tout préparé ? fit Salvator d'un air de doute.

— Oh ! mon Dieu, oui, répondit M. Jackal avec cette bonhomie qu'il savait si bien étendre sur son visage.

— Même avec le signalement ?

— Même avec le signalement. Il ne doit y manquer que la signature de M. l'abbé.

Ils étaient arrivés devant le bureau du fond qui fait face à la porte.

— Le passe-port de M. Dominique Sarranti, dit M. Jackal au chef de bureau, enfermé dans une petite cage de bois.

— Le voici, monsieur, répondit le chef de bureau en tendant le passe-port à M. Jackal, qui le fit passer au moine.

— C'est bien cela, n'est-ce pas ? continua M. Jackal, tandis que Dominique jetait sur le papier officiel un regard étonné.

— Oui, monsieur, répondit l'abbé ; en effet, c'est bien cela.

— Eh bien, dit Salvator, il ne nous reste plus, maintenant, qu'à le faire viser par monseigneur le nonce.

— C'est chose facile, répondit M. Jackal en puisant profondément dans sa tabatière, et en aspirant avec volupté une prise de tabac.

— Mais c'est un véritable service que vous nous rendez là, cher monsieur Jackal, dit Salvator, et je ne sais comment vous en témoigner ma reconnaissance.

— Ne parlons plus de cela ; les amis de nos amis ne sont-ils pas nos amis ?

Et M. Jackal prononça ces mots avec un tel mouvement d'épaules, avec un tel accent de bonhomie, que Salvator le regarda, plein de doute.

Il y avait des moments où il était tout prêt à prendre M. Jackal pour un philanthrope exerçant son état d'homme de police par amour pour l'humanité.

Mais, juste en ce moment M. Jackal lui jetait en dessous un de ces regards qui attestaient sa parenté avec l'animal que rappelait son nom.

Puis, faisant signe à Dominique de l'attendre.

— Deux mots, cher monsieur Jackal, dit-il.

— Quatre, monsieur Salvator... six, tout un vocabulaire; c'est un si grand plaisir pour moi de causer avec vous, que, quand j'ai ce bonheur-là, je voudrais que la conversation ne finît jamais.

— Vous êtes bien bon, fit Salvator.

Et, malgré sa répugnance intérieure pour cette espèce de compagnonnage, il prit le bras de l'homme de police.

— Voyons, cher monsieur Jackal, dites-moi deux choses...

— Avec grand plaisir, cher monsieur Salvator.

— Dans quelle intention avez-vous préparé ce passe-port?

— C'est la première des deux choses que vous avez à me demander ?

— Oui.

— Mais dans l'intention de vous être agréable.

— Merci... Maintenant, comment avez-vous su que vous me seriez agréable en préparant un passe-port au nom de M. Dominique Sarranti?

— Parce que M. Dominique Sarranti est votre ami, autant que j'en ai pu juger le jour où vous l'avez rencontré près du lit de M. Colomban.

— Très-bien! Mais comment avez-vous deviné qu'il allait faire un voyage?

— Je ne l'ai pas deviné : il l'a dit lui-même à Sa Majesté en lui demandant un sursis de cinquante jours.

— Mais il n'a point dit à Sa Majesté où il allait.

— Oh! belle malice, cher monsieur Salvator! M. Dominique Sarranti demande au roi un sursis de cinquante jours pour faire un voyage de trois cent cinquante lieues. Or, combien y a-t-il de Paris à Rome? Treize cent kilomètres par la route de Sienne, quatorze cent trente kilomètres par la route de Pérouse; la moyenne est donc de trois cent cinquante lieues. A qui M. Sarranti peut-il avoir affaire dans les circonstance où il se trouve? Au pape, car il est moine : le

pape est le roi des moines; et votre ami va à Rome essayer d'intéresser le roi des moines à son père, afin que celui-ci demande sa grâce au roi de France; voilà tout, che. mon sieur Salvator. Je pourrais vous laisser croire que je suis magicien; j'aime mieux vous dire tout simplement la vérité. Maintenant, vous voyez, le premier venu aurait, en marchant de déductions en déductions, mené la chose à son but aussi habilement que moi. M. Dominique n'a donc plus qu'à me remercier en votre nom et au sien, et à partir pour Rome.

— Eh bien, dit Salvator, c'est ce qu'il va faire.

Puis, appelant le moine :

— Mon cher Dominique, dit-il, voici M. Jackal prêt à recevoir vos remercîments.

Le moine s'approcha, remercia M. Jackal, qui reçut les compliments de Dominique avec la même bonhomie et la même simplicité dont il avait fait montre pendant toute cette scène.

Les deux amis sortirent de la Préfecture.

Ils firent une centaine de pas en silence.

Au bout de cent pas, l'abbé Dominique s'arrêta et posa sa main sur le bras de Salvator pensif.

— Je suis inquiet, mon ami, dit-il.

— Et moi aussi, répondit Salvator.

— La prévenance de cet homme de police ne me paraît pas naturelle.

— Ni à moi non plus... Mais continuons notre chemin; nous sommes probablement suivis et épiés.

— Quel intérêt croyez-vous qu'il ait eu à faciliter ainsi mon voyage? dit l'abbé obéissant à l'injonction de Salvator.

— Je ne sais; mais je crois, comme vous, qu'il en a eu un.

— Ce qu'il a dit de son désir de vous être agréable, y croyez-vous?

— Eh! mon Dieu, c'est possible à la rigueur : c'est un homme étrange, qui est pris parfois, on ne sait pourquoi ni comment, de sentiments qui ne semblent point appartenir à son état. Une nuit que je revenais à travers les quartiers perdus de la ville, j'entendis, — dans une de ces rues qui n'ont point de nom, ou plutôt qui en ont un sinistre, — j'entendis, au bout de la rue de la Tuerie, près de la rue de la Vieille-Lanterne, des cris étouffés. Je suis toujours armé, —

vous devez comprendre pourquoi, Dominique ; — je m'élançai du côté où j'entendais ces cris. Je vis, du haut de l'escalier visqueux qui conduit de la rue de la Tuerie à la rue de la Vieille-Lanterne, un homme qui se débattait au milieu de trois hommes, lesquels essayaient, par la porte ouverte d'un égout, de l'entraîner vers la Seine. Je ne pris pas le temps de descendre l'escalier : je me glissai par-dessous la balustrade, et me laissai tomber dans la rue. J'étais à deux pas du groupe ; un de ceux qui le formaient s'en détacha et vint à moi le bâton levé. Il roula à l'instant même dans l'égout, tué d'un coup de pistolet. A cette vue, au bruit de la détonation, les deux autres hommes s'enfuirent, et je me trouvai avec celui au secours duquel la Providence m'avait si miraculeusement envoyé. C'était M. Jackal. Je ne le connaissais alors que de nom — comme tout le monde le connaît. Il me dit qui il était, et comment il se trouvait là : il devait opérer une descente dans un mauvais garni qui se trouve dans la rue de la Vieille-Lanterne, à quelques pas de l'escalier ; étant arrivé un quart d'heure avant ses agents, il se tenait caché contre la grille de l'égout, quand, tout à coup, la grille s'était ouverte, et trois hommes s'étaient jetés sur lui. Ces trois hommes étaient en quelque sorte les délégués de tous les voleurs et de tous les assassins de Paris, lesquels avaient juré de se débarrasser de M. Jackal, dont la surveillance était un fléau pour eux. Et, en effet, ils allaient tenir leur promesse, et s'en débarrasser, quand, par malheur pour eux, et surtout pour celui d'entre eux qui râlait à mes pieds, j'étais arrivé au secours de M. Jackal... Depuis ce jour, M. Jackal me garde une certaine reconnaissance, et me rend, à moi et à mes amis, tous les petits services qu'il peut me rendre sans manquer à son devoir de chef de la police de sûreté.

— Alors, il est possible, en effet, dit l'abbé Dominique, qu'il ait eu l'intention de vous être agréable.

— C'est possible, mais rentrons. Voyez cet homme ivre : il nous suit depuis la rue de Jérusalem ; aussitôt que nous serons de l'autre côté de la porte, il sera dégrisé.

Salvator tira une clef de sa poche, ouvrit la porte de l'allée, fit passer Dominique le premier, et referma la porte derrière lui.

Roland avait flairé son maître : aussi les deux jeunes gens

trouvèrent-ils le chien au premier étage et Fragola attendant Salvator à la porte de leur appartement.

Le dîner était prêt; car le temps s'était écoulé au milieu de ces divers événements, et il était plus de six heures.

Quoique grave, le visage des deux hommes était calme. Il ne s'était donc rien passé de réellement fâcheux.

Fragola interrogea Salvator du regard.

— Tout va bien! dit celui-ci avec un demi-sourire.

— M. l'abbé nous fait l'honneur de partager notre dîner? demanda Fragola.

— Oui.

Et Fragola disparut.

— Maintenant, dit Salvator, donnez-moi votre passe-port, mon frère.

Le moine tira de sa poitrine le passe-port plié.

Salvator le déplia, l'examina avec soin, le tourna et le retourna, mais sans y remarquer rien de suspect.

Enfin, il l'appliqua contre une vitre.

A travers la transparence du papier, une lettre invisible dans toute autre position que celle où ce papier avait été mis par Salvator, se dessina.

— Tenez, dit Salvator, voyez-vous?

— Quoi? demanda l'abbé.

— Cette lettre.

Et il montra la lettre du doigt.

— Une S?

— Oui, une S; comprenez-vous?

— Non.

— Une S est la première lettre du mot *surveillance.*

— Eh bien?

— Eh bien, cela veut dire: « Au nom du roi de France, moi, Jackal, homme de confiance de M. le préfet de police, je recommande à tous les agents français, dans l'intérêt de Sa Majesté, et à tous les agents étrangers, dans l'intérêt de leurs gouvernements respectifs, de suivre à la piste, de surveiller, d'arrêter sur sa route, et même au besoin d'appréhender au corps l'individu porteur du présent passeport; » en un mot, mon ami, vous êtes, sans le savoir, sous la surveillance de la haute police.

— Que m'importe, après tout? dit l'abbé.

— Oh! faisons-y attention, mon frère!... dit gravement

Salvator; la manière dont a été mené le procès de votre père prouve qu'on ne serait pas fâché de s'en débarrasser, et je ne veux pas faire valoir Fragola, ajouta avec un imperceptible sourire Salvator; mais il n'a pas fallu moins que les hautes influences dont elle dispose pour que vous obtinssiez votre audience, et, à la suite de votre audience, les deux mois de sursis que vous a accordés le roi.

— Croyez-vous que le roi manquerait à sa parole ?

— Non; mais vous n'avez que deux mois.

— C'est plus de temps qu'il ne m'en faut pour aller à Rome et pour en revenir.

— Si l'on ne vous suscite pas d'embarras, si l'on n'élève point d'empêchement sur votre route, si l'on ne vous arrête point; si, enfin, une fois arrivé, on ne vous empêche pas, par mille intrigues souterraines, de voir là-bas celui que vous y allez voir.

— Je croyais que tout moine qui, achevant un pèlerinage de quatre cents lieues, arrive à Rome pieds nus et un bâton à la main, n'avait qu'à se présenter aux portes du Vatican, et que l'escalier qui mène à l'appartement de celui qui autrefois a été lui-même un simple moine lui serait ouvert.

— Mon frère, vous croyez encore beaucoup de choses auxquelles successivement vous cesserez de croire... L'homme, à mesure qu'il entre dans la vie, est comme un arbre dont le vent disperse d'abord les fleurs, puis arrache les feuilles, puis brise les branches, jusqu'à ce que la tempête, qui succède au vent, le brise un beau jour lui-même... Mon frère, ils ont intérêt à ce que M. Sarranti meure, et ils emploieront tous les moyens possibles pour rendre inutile la parole que vous avez surprise au roi.

— Surprise! s'écria Dominique regardant avec étonnement Salvator.

— Surprise, à leur point de vue... Voyons, comment pensez-vous qu'ils expliquent cette influence qui a fait que madame la duchesse de Berry, la fille bien-aimée du roi, dont le mari est mort sous le coup d'un fanatique, se soit intéressée au fils d'un autre révolutionnaire, révolutionnaire et fanatique lui-même?

— C'est vrai, dit Dominique en pâlissant; mais que faire?

— C'est à quoi nous allons aviser.

— Mais comment?

— En brûlant ce passe-port, qui ne peut vous être que nuisible.

Et Salvator déchira le passe-port, dont il mit les morceaux au poêle.

Dominique le regardait avec anxiété.

— Mais, maintenant, dit-il, sans passe-port, que vais-je devenir?

— D'abord, croyez-moi, frère, mieux vaudrait voyager sans passe-port que de voyager avec celui-ci; mais vous ne voyagerez pas sans passe-port.

— Qui m'en donnera un?

— Moi! dit Salvator.

Ouvrant alors un petit secrétaire, il fit jouer un secret, et, parmi plusieurs papiers cachés dans ce tiroir, il prit un passe-port tout signé, mais dont les noms et le signalement étaient en blanc.

Il remplit ces noms et ce signalement : les noms au nom de frère Salvator; le signalement d'après le signalement de Sarranti.

— Mais le visa? demanda Dominique.

— Il est visé par la légation sarde pour Turin. Je croyais aller en Italie, et y aller incognito, bien entendu : je m'étais précautionné de ce passe-port; il vous servira.

— Mais à Turin?...

— A Turin, vous direz que vos affaires vous forcent à aller jusqu'à Rome, et l'on vous visera votre passe-port sans difficulté.

Le moine saisit et serra les deux mains de Salvator.

— Oh! mon frère, oh! mon ami, dit-il, comment reconnaîtrai-je jamais tout ce que je vous dois?

— Je vous l'ai dit, mon frère, répondit Salvator en souriant, quelque chose que je fasse pour vous, je resterai toujours votre débiteur.

Fragola rentra; elle entendit ces derniers mots.

— Répète à notre ami ce que je lui dis, mon enfant, fit Salvator en tendant la main à la jeune fille.

— Il vous doit la vie, mon père; je lui dois mon bonheur; la France, dans la mesure de ce que peut un homme, lui

devra peut-être sa délivrance. Vous voyez bien que la dette est immense. Ainsi, disposez de nous.

Le moine regarda les deux beaux jeunes gens.

— Vous faites le bien : soyeux heureux ! dit-il avec un geste de paternelle et miséricordieuse indulgence.

Fragola montra la table toute servie.

Le moine s'y assit entre les deux jeunes gens, dit gravement le *Benedicite*, qu'ils écoutèrent avec ce sourire des âmes pures qui sont convaincues que la prière monte à Dieu.

On mangea vite et silencieusement.

Avant que le repas fût fini, Salvator, lisant l'impatience dans les yeux du moine, se leva.

— Me voici à vos ordres, mon père, dit-il ; mais, avant de partir, laissez-moi vous donner un talisman. — Fragola, apporte la cassette aux lettres.

Fragola sortit.

— Un talisman ? répéta le moine.

— Oh ! soyez tranquille, mon père, ce n'est point de l'idolâtrie ; mais vous savez ce que je vous ai dit des difficultés que vous pourriez éprouver pour arriver jusqu'au saint-père.

— Oui, pouvez-vous donc quelque chose pour moi, là-bas ?

— Peut-être ! fit Salvator en souriant.

Puis, comme Fragola rentrait avec la cassette demandée :

— Une bougie, de la cire et le cachet armorié, chère enfant, dit-il.

L'enfant posa la cassette sur la table, et sortit de nouveau.

Salvator ouvrit la cassette avec une petite clef dorée qu'il portait à son cou, suspendue à une chaîne.

Elle contenait une vingtaine de lettres ; parmi ces vingt lettres, il en prit une au hasard.

Fragola rentrait en ce moment avec la bougie, la cire et le cachet.

Salvator inséra la lettre dans une enveloppe, la scella du cachet armorié, et écrivit sur l'adresse cette suscription :

A Monsieur le vicomte de Chateaubriand, à Rome.

— Tenez, dit-il à Dominique, il y a trois jours que celui à qui cette lettre est adressée, las de la façon dont vont les choses en France, est parti pour Rome.

— « A Monsieur le vicomte de Chateaubriand? » répéta le moine.

— Oui; devant un nom comme le sien, toutes les portes s'ouvriront. Si vous croyez les difficultés insurmontables, présentez-lui cette lettre, dites-lui qu'elle vous a été remise par le fils de celui qui l'a écrite, et invoquez, au nom de cette lettre, des souvenirs d'émigration. Il marchera devant vous, et vous n'aurez qu'à le suivre. Cependant, n'employez ce moyen qu'à la dernière extrémité; car il révélera un secret qui sera alors entre trois personnes : vous, M. de Chateaubriand, et nous deux Fragola, qui ne faisons qu'un.

— Je suivrai aveuglément vos instructions, mon frère.

— Eh bien, alors, c'est tout ce que j'ai à vous dire. — Baisez la main de ce saint homme, Fragola; moi, je le conduis jusqu'à la dernière maison de la ville.

Fragola s'approcha et baisa la main du moine, qui la regarda faire avec un doux sourire.

— Je vous renouvelle ma bénédiction, mon enfant, dit-il; soyez aussi heureuse que vous êtes chaste, bonne et belle.

Puis, comme si tous les êtres vivants de la maison avaient droit à sa bénédiction, il passa la main sur la tête du chien, et sortit.

Salvator, resté en arrière, appuya doucement ses lèvres sur celles de Fragola, en murmurant :

— Oh! oui, chaste, bonne et belle!

Et il suivit l'abbé.

XXIX

Le pèlerin.

Avant de partir, l'abbé avait à passer chez lui; les deux jeunes gens prirent donc le chemin de la rue du Pot-de-Fer.

A peine avaient-ils fait dix pas, qu'un commissionnaire, auquel un homme enveloppé d'un manteau venait de remettre une lettre, se détacha de la muraille, et les suivit.

— Tenez, dit Salvator au moine, je parie que voilà un commissionnaire qui a affaire du même côté que nous.

— Nous sommes épiés, alors?

— Pardieu!

En effet, les jeunes gens se retournèrent trois fois, une fois au coin de la rue de l'Éperon, une fois au coin de la rue Saint-Sulpice, et une fois à la porte de l'abbé: — le commissionnaire semblait avoir affaire au même endroit qu'eux.

— Oh! murmura Salvator, c'est un homme habile que M. Jackal; mais, comme nous avons Dieu pour nous, et qu'il n'a pour lui que le diable, peut-être serons-nous encore plus habiles que lui.

Ils entrèrent; l'abbé prit sa clef. Un homme causait avec la portière, et caressait son chat.

— Regardez bien cet homme quand nous sortirons, dit Salvator en montant l'escalier de Dominique.

— Quel homme?

— Celui qui cause avec votre portière.

— Eh bien?

— Eh bien, il nous accompagnera jusqu'à la barrière, et vous accompagnera, vous, peut-être, plus loin encore.

On entra dans la chambre de Dominique.

C'était une oasis que cette chambre quand on sortait de la Conciergerie et de la Préfecture. Le soleil couchant l'éclairait à cette heure de ses plus doux rayons; les oiseaux du Luxembourg chantaient dans les marronniers en fleurs; l'air était pur, et l'on se sentait heureux rien qu'en entrant dans ce réduit.

Salvator sentit son cœur se serrer à l'idée que le pauvre moine allait quitter cette atmosphère sereine pour aller errer sur les grandes routes, de pays en pays, sous le soleil brûlant du Midi, sous le vent glacé de la nuit.

L'abbé s'arrêta un instant au milieu de la chambre, et regarda tout autour de lui.

— J'ai été bien heureux ici! dit-il, formulant par des paroles la pensée de son âme; j'ai passé les plus douces heures de ma vie dans cette paisible retraite, où je ne demandais

de plaisir qu'à l'étude, de consolation qu'à Dieu. Pareil à ces moines qui habitent le Thabor ou le Sinaï, il m'arrivait alors comme des souvenirs d'une vie passée, comme les révélations d'une vie future. J'ai vu passer ici, comme des êtres vivants, les songes les plus fleuris de ma jeunesse, les plus enchanteresses félicités de mon adolescence; je n'y demandais qu'un ami : Dieu me donna cet ami dans la personne de Colomban; Dieu me l'a ôté! mais il vous a rendu à moi, Salvator. La volonté de Dieu soit faite!

Et, ayant dit ces paroles, le moine prit un livre qu'il mit dans la poche de sa robe, noua autour de son habit blanc une simple corde; puis, passant derrière Salvator, il alla prendre, dans un angle de la chambre, un long bâton d'épine, qu'il montra à son ami.

— Je l'ai rapporté d'un triste pèlerinage, dit-il; c'est le seul souvenir matériel qui me reste de Colomban.

Puis, comme s'il redoutait de s'attendrir et d'éclater s'il restait un moment de plus :

— Voulez-vous que nous partions, mon ami? dit-il.

— Partons! dit Salvator en se levant.

Ils descendirent; l'homme n'était plus chez la portière, mais il était au coin de la rue.

Les deux jeunes gens traversèrent le Luxembourg; l'homme les suivit. Ils gagnèrent l'allée de l'Observatoire, prirent la rue Cassini, le faubourg Saint-Jacques et arrivèrent ainsi, plus muets que causeurs, à travers les boulevards extérieurs, jusqu'à la barrière de Fontainebleau; ils franchirent la barrière, suivis par les regards curieux des douaniers et des hommes du peuple, mal habitués à la vue de la robe monacale; les deux amis continuèrent de marcher; — l'homme les suivait toujours.

Peu à peu, les maisons se séparèrent, puis devinrent plus rares le long de la route; puis, enfin, on ne vit plus, à droite et à gauche, que la plaine, où commençaient à se balancer les épis.

— Où couchez-vous, ce soir? demanda Salvator.

— Dans la première maison où l'on voudra bien me donner l'hospitalité, répondit le moine.

— Cette hospitalité, mon frère, souffrez que ce soit moi qui vous la donne.

Le moine inclina la tête en signe d'assentiment.

— A cinq lieues d'ici, continua Salvator, un peu en avant de la Cour-de-France, vous trouverez, à gauche, un petit sentier que vous reconnaîtrez à un poteau sur lequel vous verrez une croix blanche, ayant la forme de ce qu'on appelle, en blason, une croix pattée.

Dominique fit un second signe de tête.

— Vous suivrez ce sentier, qui vous conduira au bord de la rivière. Alors, à cent pas de là, au milieu d'un massif d'aunes, de peupliers et de saules, vous verrez, aux rayons de la lune, blanchir une petite maison. Sur la porte de cette maison, vous reconnaîtrez une croix blanche, pareille à celle du poteau.

Dominique fit un troisième signe de tête.

— Tout près est un saule creux, continua Salvator; vous fouillerez dans le creux de ce saule, et vous trouverez une clef : c'est la clef de la porte. Vous la prendrez, et vous ouvrirez. Pour cette nuit, et pour autant de nuits que vous voudrez, la cabane sera à vous.

Le moine n'eut pas même la pensée de demander à Salvator dans quel but il avait une maison au bord de la rivière; il ouvrit ses bras à son ami.

Les deux jeunes gens pressèrent l'un contre l'autre leurs deux cœurs gonflés d'émotion

Il fallait se séparer.

L'abbé partit.

Salvator resta debout et immobile à l'endroit où il venait de quitter son ami, et le suivit des yeux aussi loin que ses yeux purent distinguer sa forme dans les croissantes ténèbres.

Quiconque eût vu ce beau moine s'en allant paisiblement et gravement, son bâton d'épine à la main, avec sa robe éclatante de blancheur et son manteau flottant derrière lui; quiconque, disons-nous, eût vu partir ainsi à pied, pour son long et pieux pèlerinage, ce beau moine à la démarche ferme, au pas égal, se fût senti saisi tout à la fois de compassion et de tristesse, de respect et d'admiration.

Enfin, Salvator le perdit de vue, fit un signe qui signifiait : « Dieu te garde ! » et redescendit vers la ville fumante et boueuse, avec un chagrin de plus et un ami de moins.

XXX

La forêt vierge de la rue d'Enfer.

Laissons l'abbé Dominique sur la grande route d'Italie, accomplissant son triste et long pèlerinage de trois cent cinquante lieues, le cœur rempli des plus poignantes angoisses, les pieds meurtris par les durs cailloux du chemin, et voyons ce qui se passait, trois semaines environ après son départ, c'est-à-dire le lundi 21 mai, à minuit, dans une maison, ou plutôt dans le parc d'une maison déserte d'un des faubourgs les plus populeux de Paris.

Nos lecteurs se souviennent peut-être de la visite nocturne que Carmélite et Colomban, au temps si vite écoulé de leur bonheur, firent, pendant une nuit de printemps, au tombeau de la Vallière. Cette nuit-là, on se le rappelle encore, après avoir franchi la rue Saint-Jacques et la rue du Val-de-Grâce, ils prirent à gauche, et arrivèrent rue d'Enfer, devant une petite porte de bois à claire-voie qui sert d'entrée à l'ancien jardin des Carmélites.

Eh bien, de l'autre côté de la rue, — par conséquent, à droite, en allant à l'Observatoire, — presque en face de ce même jardin des Carmélites, est une porte voûtée, à barreaux de fer et fermée par une chaîne de fer.

Regardez, en passant, à travers les barreaux de cette porte, et vous serez émerveillés en voyant la plus luxuriante végétation que vous ayez jamais eue sous les yeux, que vous ayez rêvée même dans un songe.

En effet, qu'on s'imagine l'entrée d'une forêt de platanes, de sycomores, de tilleuls, de marronniers, d'acacias, de sumacs, de sapins, de tulipiers enlacés les uns aux autres

comme des lianes, et reliés par des lierres aux mille bras dans un inextricable pêle-mêle, dans une incroyable confusion; une sorte de bois impénétrable à l'homme, une forêt vierge de l'Inde ou des Amériques, et l'on aura à peine l'idée des enchantements que cause au passant surpris la vue de ce coin de parc isolé, plus qu'isolé, mystérieux

Mais cet enchantement que cause la vue d'une terre vierge et d'une végétation luxuriante disparaissait bien vite, et faisait place à une sorte de terreur, quand, au lieu de voir cette forêt à la clarté du jour, le passant plongeait son regard à travers les barreaux de la grille, pendant le crépuscule du soir ou pendant les ténèbres que faisait visibles la lune de minuit.

Alors, à la pâle lueur de la reine au diadème d'argent, il apercevait dans le lointain les débris d'une maison écroulée et un immense puits béant enfoui dans un fourré de hautes herbes; alors, au milieu du silence, il écoutait et il entendait ces mille bruits étranges qui sortent à minuit des cimetières, des tours en ruine ou des palais inhabités; alors, pour peu que le passant attardé — au lieu d'avoir le cœur ceint de ce triple acier dont parle Horace, et qu'il attribue au premier navigateur, — eût, disciple de Gœthe ou lecteur d'Hoffmann, l'imagination remplie de la lecture de ces deux poëtes, le souvenir des burgs du Rhin, où reviennent les spectres des barons feudataires, les esprits des forêts de Bohême, tous les contes, toutes les légendes, toutes les sinistres histoires de la vieille Allemagne lui reviendraient à l'esprit, et il demanderait à ces arbres silencieux, à ce puits ouvert, à cette maison écroulée, leur histoire, leur conte ou leur légende.

Que serait-ce donc pour celui qui, après avoir interrogé la marchande de chiffons et de bric-à-brac, — une bonne et brave femme nommée madame Thomas, qui demeure juste en face, de l'autre côté de la rue, — que serait-ce donc, disons-nous, si, après avoir demandé à cette brave femme la légende ou l'histoire du parc mystérieux, il obtenait par grâce, par force ou par ruse, le moyen de le visiter? Celui-là frémirait certainement, rien qu'à voir, à travers la grille, ce fouillis étrange, sombre, indicible, de vieux arbres, de hautes herbes, de fougères, d'orties et de lierres rampants.

Un enfant n'oserait pas franchir le seuil de cette porte; une femme s'évanouirait à le regarder.

Au milieu de ce quartier déjà plein de légendes, à commencer par celle du diable de Vauvert, ce parc est une sorte de nid où vont éclore mille légendes que le premier venu vous racontera, depuis la barrière jusqu'à la porte Saint-Jacques, depuis l'Observatoire jusqu'à la place Saint-Michel.

Laquelle est la plus vraie de toutes ces légendes contradictoires? Nous ne saurions le dire; mais, sans la donner pour parole évangélique, nous allons raconter celle qui nous est personnelle, et l'on comprendra alors comment le souvenir de cette sombre et fantastique maison nous est entré si avant dans l'esprit, qu'il y demeure encore après trente ans écoulés.

Je venais d'arriver à Paris; j'avais vingt ans; je demeurais rue du Faubourg-Saint-Denis, et j'avais une maîtresse rue d'Enfer.

Vous me demanderez comment, demeurant rue du Faubourg-Saint-Denis, j'avais choisi une maîtresse dans ce quartier perdu, si éloigné du mien. Je vous répondrai qu'à vingt ans, quand on arrive de Villers-Cotterets, et que l'on n'a que douze cents francs d'appointements, on ne choisit pas sa maîtresse, on est choisi par elle.

J'avais donc été choisi par une jeune et belle personne, qui, ainsi que je l'ai dit, demeurait rue d'Enfer.

J'allais, trois fois la semaine, faire, à la grande terreur de ma pauvre mère, une visite nocturne à cette jeune et belle personne; je partais à dix heures de chez moi, et je rentrais vers trois heures du matin.

Selon mes habitudes de touriste noctambule, me fiant à ma taille et à ma force, je ne portais ni canne, ni poignard, ni pistolets.

Le chemin que je parcourais était bien simple; il eût eté tracé sur la carte de Paris avec une règle et un crayon, qu'il n'eût pas suivi une ligne plus droite : je partais de la rue du Faubourg-Saint-Denis, nº 53; je traversais le pont au Change, la rue de la Barillerie, le pont Saint-Michel; je prenais la rue de la Harpe; elle me conduisait à la rue d'Enfer, la rue d'Enfer à la rue de l'Est, la rue de l'Est à la place de l'Observatoire; je longeais l'hospice des Enfants-Trouvés; je franchissais la barrière; et, entre la rue de la Pépinière et la rue de la Rochefoucauld, j'ouvrais la petite porte d'un jardin conduisant à une maison disparue aujourd'hui, et qui, peut-être, ne vit

plus que dans mon souvenir. — Je revenais par le même chemin, c'est-à-dire que je faisais à peu près deux lieues dans ma nuit.

Ma pauvre mère, qui s'inquiétait déjà fort sans savoir où j'allais, se fût bien plus fort inquiétée si elle eût pu me suivre, et voir à travers quel sombre désert ma course s'accomplissait, à partir de ce qu'on appelle l'École des mines.

Mais l'endroit le plus désert et le plus sombre de tout cet itinéraire était, sans contredit, les cinq cents pas que je faisais en allant de la rue de l'Abbé-de-l'Épée à la rue de Port-Royal, et en revenant de la rue de Port-Royal à la rue de l'Abbé-de-l'Épée. Ces cinq cents pas longeaient les murs de la maison maudite.

J'avoue que, par les nuits sans lune, ces cinq cents pas à franchir ne laissaient pas que de me préoccuper.

Il y a un dieu, dit-on, pour les ivrognes et les amoureux. Dieu merci, je n'en saurais juger pour les ivrognes ; mais, pour les amoureux, je serais tenté de le croire : je ne fis jamais de mauvaise rencontre.

Il est vrai que, tourmenté de cette rage de tout approfondir qui me poussait, j'avais pris le parti d'empoigner le taureau par les cornes, c'est-à-dire de pénétrer dans cette mystérieuse retraite.

J'avais commencé par m'informer de la légende qui la concernait, auprès de la personne qui me faisait, de deux nuits l'une, commettre l'imprudence que je viens de raconter. Elle avait promis de la demander à son frère, un des étudiants les plus tapageurs du quartier Latin ; son frère s'occupait peu de légendes : cependant, pour satisfaire à la curiosité de sa sœur, il s'informa, et voici les détails qu'il recueillit.

Les uns disaient que cette maison était la propriété d'un riche nabab, qui, après avoir vu mourir ses fils et ses filles, ses petits-fils et ses petites-filles et les enfants de ses petits-enfants, — car l'Indien comptait près d'un siècle et demi, — avait juré de ne plus voir personne, de ne boire que l'eau de sa citerne, de ne manger que les herbes de son jardin, de ne reposer son corps que sur la terre nue, sa tête que sur un chevet de pierre.

D'autres prétendaient que cette maison servait de retraite à une bande de faux monnayeurs, et que toutes les pièces

de faux argent qui circulaient dans Paris étaient fabriquées entre l'allée de l'Observatoire et la rue de l'Est.

Les personnes pieuses disaient tout bas que cette habitation était hantée, à des époques irrégulières, par le général des jésuites, qui, après avoir été rendre visite aux frères de Montrouge, se rendait à cette étrange demeure par un couloir souterrain, qui n'avait pas moins d'une lieue et demie de parcours.

Les esprits faibles parlaient vaguement de spectres traînant des chaînes, d'âmes en peine demandant des prières, de bruits inexplicables, extraordinaires, surhumains, que l'on entendait à l'heure de minuit, à certains jours du mois, dans certaines phases de la lune.

Ceux qui s'occupaient de politique racontaient, à qui voulait l'entendre, que ce parc, ayant fait partie des terrains sur lesquels on a depuis construit la Chartreuse, et devant lesquels fut exécuté le maréchal Ney, la famille du maréchal, comme une sorte de sombre consécration, avait acheté les terrains et la maison qui avoisinaient la place funèbre, et, après avoir jeté la clef de la maison dans le puits, celle de la porte par-dessus la muraille, s'était éloignée sans oser regarder en arrière.

Enfin, cette maison, où l'on ne voyait jamais entrer personne; cette porte bardée de fer, les histoires de vols, d'assassinats, de rapts et de suicides qui planaient au-dessus de ce parc désolé comme une troupe d'oiseaux de nuit; les contes, vrais ou faux, que l'on débitait dans le quartier; la branche de sycomore où s'était pendu un homme du nom de Georges, et que l'on montrait aux passants lorsqu'ils s'arrêtaient devant la grille et interrogeaient, — tout contribua à me donner le plus vif désir d'entrer de jour dans ce jardin désert et dans cette maison abandonnée, devant lesquels, trois fois par semaine, je passais, la nuit, en frissonnant.

La grille du jardin était située rue d'Enfer; mais l'entrée de la maison était et est encore rue de l'Est, au numéro 37, c'est-à-dire la dernière maison avant d'arriver à la Chartreuse.

Par malheur, je n'étais pas riche à cette époque; — je ne veux pas dire, entendons-nous bien, que je le sois beaucoup plus aujourd'hui; — je n'étais pas riche à cette époque: je ne pus donc essayer de cette clef magique qui, dit-

on, ouvre portes, grilles et poternes; mais, à part cela, prières, ruses et intrigues, je mis tout en œuvre pour pénétrer dans cet endroit impénétrable. Rien ne réussit.

Il y avait bien l'escalade; mais l'escalade est chose grave, prévue par le Code, et, si j'eusse été pris dans l'exploration nocturne de ma forêt vierge et de ma maison inhabitée ou habitée, — on n'en savait rien, — j'aurais eu grand'peine à persuader à mes juges que j'étais venu là par un motif de simple curiosité.

Je m'étais, au reste, tellement habitué à passer devant ce mur, surmonté de grands arbres dont les branches débordaient sur la rue telles qu'un sombre auvent, qu'au lieu de presser le pas, comme dans les premiers temps, je le ralentissais, m'arrêtant quelquefois, et me surprenant tout prêt à troquer, si la chose avait été possible, mon rendez-vous d'amour contre une visite à ce fantastique jardin.

Et fantastique était bien le mot, comme vous allez voir.

Un soir du mois de juillet 1826, c'est-à-dire un an environ avant les événements que nous allons raconter, — comme j'avais, pour être tout porté à mon rendez-vous, dîné dans le quartier Latin, et que, vers neuf heures, je m'acheminais du côté de la rue de l'Est, je levai, suivant mon habitude, les yeux sur la maison mystérieuse, et je vis, à la hauteur du premier étage, un immense écriteau où étaient écrits, en grandes lettres noires, ces trois mots :

MAISON A VENDRE

Je m'arrêtai court, croyant avoir mal vu; je me frottai les yeux : ce n'était point une erreur; ces trois mots étaient bien écrits en manière d'affiche sur la façade : « Maison à vendre. »

— Ah! pardieu! me dis-je, voilà l'occasion que je cherchais depuis si longtemps : gardons-nous de la laisser échapper!

Je m'élançai vers la porte, et, satisfait d'avoir maintenant une réponse à faire si l'on me demandait ce que je voulais, je frappai un grand coup. — Personne ne répondit.

Je frappai une seconde fois. — Rien encore!

Une troisième, une quatrième, une cinquième fois, je fis

retentir le marteau de fer sur le clou de la porte; mais je n'obtins pas un meilleur résultat que la première et la seconde fois.

Je portai les yeux autour de moi : un coiffeur me regardait, debout sur le pas de sa porte.

— A qui faut-il s'adresser, lui demandai-je, pour visiter cette maison ?

— Vous voulez visiter cette maison ? fit-il d'un air étonné.

— Mais oui... N'est-elle pas à vendre ?

— En effet, ce matin, j'ai vu cet écriteau sur la façade; mais le diable m'emporte si je sais qui l'y a cloué !

On comprend bien que cette opinion du coiffeur, qui coïncidait avec la mienne, au lieu de diminuer ma curiosité, l'augmenta.

— Enfin, repris-je, pouvez-vous m'indiquer un moyen d'entrer dans cette maison et de la voir ?

— Dame, allez frapper à cette cave, et demandez.

Et, en me parlant ainsi, le coiffeur m'indiquait une espèce d'excavation qui béait sur la rue, et dans laquelle on descendait par un escalier de cinq ou six marches.

Parvenu à la dernière marche, je fus arrêté par un obstacle matériel : cet obstacle matériel était un grand chien, noir comme la nuit; à peine le pouvait-on distinguer au milieu des ténèbres : ses dents et ses yeux brillaient dans l'obscurité, sans que l'on vît le corps auquel ils appartenaient; il semblait le monstre gardien de cet antre. Il se dressa, se plaça en travers et, en grognant sourdement, tourna la tête de mon côté.

Ce grognement sembla appeler un homme... C'était bien le maître de ce chien fantastique, et l'habitant de cette caverne mystérieuse !

La vie réelle, les personnages humains étaient à trois pas derrière moi; j'y touchais encore de la main, et, cependant, mon imagination était si vivement frappée, qu'il me semblait que la descente de ces cinq marches avait suffi pour me mettre en contact avec un autre monde que le nôtre.

L'homme, comme le chien, avait, en effet, un caractère particulier. Il était vêtu tout de noir, et avait la tête coiffée d'un feutre noir, dont les bords immenses encadraient son visage noir, dans lequel brillaient seulement, comme dans celui du chien, les yeux et les dents. Il tenait un bâton à la main.

— Que voulez-vous ? me demanda-t-il d'une voix rude, et en s'approchant de moi.

— Voir la maison qui est à vendre, répondis-je.

— A cette heure? observa l'homme noir.

— Je comprends le dérangement que cela vous cause;. , mais soyez tranquille !

Et je fis sonner majestueusement dans ma poche quelques pièces de monnaie, les seules que je possédasse.

— On ne vient pas à cette heure pour visiter une maison, reprit l'homme noir entre ses dents, et en secouant la tête.

— Vous voyez bien que si, répliquai-je, puisque me voilà.

Sans doute l'argument parut irréfutable à l'homme noir.

— Soit, dit-il, vous allez la voir.

Et il s'enfonça dans les profondeurs de sa caverne. J'avoue que j'eus un moment d'hésitation avant de me décider à l'y suivre; mais, enfin, je me décidai.

Au premier pas, je me sentis arrêté : ma poitrine s'était heurtée contre la paume de la main de l'homme noir.

— On entre par la rue d'Enfer, dit-il, et non par ici.

— Cependant, objectai-je, la porte de la maison est rue de l'Est.

— C'est possible, repartit l'homme noir; mais vous n'entrerez pas par la porte de la maison.

Un homme noir peut avoir ses fantaisies comme un homme blanc; je résolus donc de respecter celles de mon guide.

Je sortis de la cave, dans l'intérieur de laquelle, d'ailleurs, je n'avais fait que deux ou trois pas, et je me retrouvai dans la rue.

L'homme noir me suivit, suivi lui-même de son chien, et tenant à la main son échalas.

A la lueur des réverbères, il me sembla qu'il me jetait un regard sinistre.

Puis, d'une voix sombre :

— Prenez à droite, me dit-il en me montrant du bout de son bâton la rue du Val-de-Grâce.

Et il rappela son chien, qui, me flairant avec une indiscrétion alarmante, — comme si le meilleur morceau de ma personne devait lui appartenir à un moment donné, — me jeta un dernier regard qui faisait le pendant du regard de

son maître, et s'éloigna de moi; puis maître et chien disparurent à gauche, tandis que je tirais à droite.

Arrivé devant la grille, je m'arrêtai.

A travers les barreaux, mon regard plongea dans les mystérieuses profondeurs de ce jardin qu'il m'allait enfin être permis de visiter. C'était un spectacle étrange, mélancolique, adorable, un peu sombre, sans doute, mais qui saisissait ineffablement. La lune, qui venait de se lever, et qui brillait de tout son éclat, mettait au front des grands arbres comme une couronne d'opale, de perles et de diamants; les hautes herbes étincelaient, pareilles à des émeraudes; les vers luisants, semés çà et là dans les profondeurs du bois, envoyaient aux violettes, aux mousses et aux lierres, leurs bleuâtres lueurs; enfin, il arrivait, à chaque brise, comme des forêts de l'Asie, mille parfums inconnus et mille bruits mystérieux, qui complétaient le charme des yeux par les voluptés de l'ouïe et de l'odorat.

Quelle félicité ce devait être pour le poëte qui, échappant à Paris, au milieu de Paris lui-même, avait le droit de se promener nuit et jour à travers ce pays enchanté!

J'étais plongé dans cette contemplation muette, quand une ombre parut s'interposer entre moi et le magique spectacle que j'avais devant les yeux.

C'était mon homme noir qui avait fait le tour par l'intérieur, et qui se présentait à la grille.

— Voulez-vous toujours entrer? demanda-t-il.

— Plus que jamais! répondis-je.

Et, alors, il se fit un bruit de verrous qu'on tirait, de barres de fer qu'on enlevait, de chaînes que l'on déroulait, un bruit de vieille ferraille, enfin, assez semblable à celui des portes de prison cuirassées de fer qu'on laisse lourdement retomber derrière le prisonnier.

Mais ce ne fut point le tout : quand l'homme noir eut accompli ces diverses opérations, qui annonçaient en lui une étude assez profonde de la serrurerie; quand il eut dégagé la porte de tous les engins qui la barricadaient; quand je crus qu'elle allait s'ouvrir, et que, mes deux mains impatientes appuyées contre les barreaux, je m'arc-boutais pour la faire rouler sur ses gonds, la grille s'y refusa complétement, malgré les efforts que faisait lui-même l'homme noir, malgré les aboiements du chien, — qu'on entendait sans le

voir, et qui était invisible en effet, tant les grandes herbes étaient démesurément hautes.

L'homme noir se lassa le premier; moi, j'eusse poussé jusqu'au lendemain!

— Revenez un autre jour, me dit-il.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il y a une montagne de terre devant la porte, et qu'il faut la déblayer.

— Déblayez-la!

— Comment, que je la déblaye, ce soir?

— Sans doute; puisqu'il faudra, un jour ou l'autre, que vous fassiez cette besogne, autant la faire tout de suite.

— Mais vous êtes donc bien pressé?

— Je pars demain pour un voyage de trois mois.

— Alors, laissez-moi le temps d'aller chercher une pioche et une bêche.

Et il disparut avec son chien sous l'ombre épaisse projetée par les arbres gigantesques.

En effet, soit que le vent d'ouest eût, depuis de longues années, poussé contre la porte des nuages de poussière, et que la pluie, en tombant en eût fait un mortier; soit que ce fût un simple renflement du sol, il s'était formé, en deçà de la grille, du côté du jardin, un monticule d'un pied, de dix-huit pouces peut-être de hauteur, caché par les grandes herbes montant le long des barreaux de fer.

Au bout d'un instant, l'homme noir revint avec une pioche. A travers la grille, et avec les proportions gigantesques que mon imagination donnait, dans son exaltation, aux objets les plus ordinaires, il me fit l'effet d'un Gaulois armé de sa framée; il n'y avait que cet épiderme couleur de suie qui nuisît à la ressemblance.

Il se mit à piocher la terre, poussant, à chaque fois que retombait son outil, une espèce de gémissement pareil à ceux que profèrent les boulangers, et qui leur font donner le nom de *geindres*.

C'était l'époque où Loëve-Weimars venait de traduire Hoffmann; j'avais la tête pleine des histoires d'*Olivier Brunon*, du *Majorat*, du *Chat Mürr*, du *Violon de Crémone*; j'étais convaincu que je nageais en plein fantastique.

Enfin, au bout de quelques instants, l'homme noir cessa son travail, et s'appuya sur sa pioche en disant:

— A votre tour!

— Comment, à mon tour?

— Oui... poussez!

— J'obéis à cette injonction : je poussai la porte des pieds et des mains; elle fit encore des façons pendant un instant puis, enfin, elle se décida, s'ouvrit tout à coup, et si violemment, qu'elle frappa au front l'homme noir et le renversa étendu dans l'herbe.

Le chien, prenant sans doute cet accident pour une déclaration de guerre, se mit à aboyer avec furie, cramponné sur ses quatre pattes, et tout prêt à s'élancer sur moi.

Je me disposai pour une double défense; car je ne doutais pas qu'en se relevant, l'homme noir ne fondît sur moi... Mais, à mon grand étonnement, du fond de l'herbe où il était enseveli, mon guide imposa silence à l'animal furieux, et, en murmurant : « Ce n'est rien! » se releva et reparut à la surface de l'herbe.

Quand je dis *à la surface*, je dis la pure et simple vérité; car, lorsque l'homme noir eut repris sa marche en m'invitant à le suivre, nous avions de l'herbe jusqu'au cou. Le sol craquait sous mes pieds; il me semblait que je marchais sur des cosses de marrons; il y avait, certainement, au-dessus de la terre une couche de mousse, de feuilles mortes et de lierre d'une épaisseur d'un pied au moins.

J'allais m'élancer au hasard dans le fourré, quand mon guide m'arrêta.

— Un moment! dit-il.

— Qu'y a-t-il donc encore? demandai-je.

— Il s'agit de fermer la porte, il me semble.

— Inutile, puisque nous allons sortir tout à l'heure.

— On ne sort point par ici, me répondit l'homme noir en me jetant un regard torve qui me fit chercher dans ma poche si je n'y trouverais pas une arme quelconque.

Naturellement, je ne trouvai aucune arme.

— Et pourquoi ne sort-on point par ici? demandai-je.

— Parce que c'est la porte d'entrée.

Cet argument, tout vague qu'il était, me satisfit; j'étais décidé à pousser l'aventure jusqu'au bout.

La porte fermée, nous nous mîmes en marche.

Il me semblait pénétrer dans cette impénétrable forêt vierge dont on voit la gravure sur les boulevards : rien n'y

manquait, pas même l'arbre couché qui sert de pont pour passer le ravin. Les lierres s'élançaient comme des furies du pied des arbres, et retombaient pendants et échevelés dans l'espace; vingt plantes à tiges volubiles, convolvulacées comme les liserons, s'enroulaient, s'enlaçaient, se tordaient, s'étreignaient étroitement sous le regard de la lune, dans ce grand hamac de verdure que formait la forêt.

Si la fée des plantes, sortant tout à coup du calice d'une fleur ou du tronc d'un arbre, m'eût proposé de passer ma vie avec elle dans cet adorable fouillis, il est probable que j'eusse accepté, sans m'inquiéter de ce que pourrait dire ou penser cette autre fée qui m'attendait rue d'Enfer.

Ce ne fut point la fée qui sortit de son palais de verdure : ce fut mon guide, qui, faisant tournoyer son bâton, et abattant impitoyablement çà et là toutes les têtes des plantes qui se trouvaient à sa portée, me conduisit à un fourré plus épais qu'aucun de ceux que j'eusse encore franchis, en me disant d'une voix rude :

— Passez !

Le chien passa le premier.

Je passai après lui.

L'homme noir me suivait, et je n'étais pas sans inquiétude, relativement à ce nouvel ordre introduit dans la marche de notre caravane : je m'étais présenté comme un acheteur ; un acheteur est riche, et un coup de bâton sur l'occiput est si vite donné !

Je regardai derrière nous : derrière nous, le buisson était déjà refermé.

Tout à coup, je me sentis saisi et tiré en arrière par le collet de ma redingote... Je crus le moment de la lutte arrivé.

Je me retournai.

— Arrêtez donc ! me dit l'homme noir.

— Et pourquoi m'arrêter ?

— Est-ce que vous ne voyez pas ce puits qui est devant vous ?

— Je regardai à l'endroit indiqué : je vis un cercle noir tracé sur le sol, et je reconnus, en effet, à fleur de terre, l'ouverture d'un puits.

Un pas de plus, et je disparaissais précipité !

— Ah ! je l'avoue, cette fois, un frisson passa dans mes veines.

— Un puits ? répétai-je.

— Oui, et qui donne dans les catacombes, à ce qu'il paraît.

Et l'homme noir chercha une pierre qu'il jeta dans le gouffre.

Quelques instants qui me parurent sans fin, dix secondes peut-être, s'écoulèrent. Enfin, j'entendis un bruit sourd, un écho souterrain : la pierre avait touché le fond.

— Il est déjà tombé un homme, continua tranquillement mon guide, et vous comprenez bien qu'on ne l'a jamais revu... Passons !

Je contournai le puits en décrivant le cercle le plus large qu'il me fût possible de décrire.

Cinq minutes après, j'étais sorti sain et sauf du fourré ; mais, comme j'arrivais sur la lisière, je me sentis vigoureusement saisi par le bras.

Au reste, je commençais à me faire aux étranges allures de mon guide ; puis, au lieu d'être en pleine obscurité, comme je l'étais cinq minutes auparavant, nous nous trouvions sous un rayon de lune.

— Eh bien ? demandai-je assez tranquillement.

— Eh bien, répondit l'homme noir en me montrant du doigt un sycomore, voici l'arbre.

— Quel arbre ?

— Le sycomore, parbleu !

— Je vois bien que c'est un sycomore... Mais après ?

— Voilà la branche.

— Quelle branche ?

— La branche à laquelle il s'est pendu.

— Qui cela ?

— Le pauvre Georges.

Je me rappelai, en effet, cette histoire de pendu, dont j'avais vaguement entendu parler.

— Ah ! ah ! dis-je. Et qui était ce pauvre Georges ?

— Un pauvre garçon que l'on appelait ainsi.

— Et pourquoi l'appelait-on ainsi ?

— Parce que c'était un pauvre garçon.

— Et pourquoi était-ce un pauvre garçon ?

— Puisque je vous dis qu'il s'est pendu.

— Mais pourquoi s'est-il pendu ?

— Parce que c'était un pauvre garçon.

Je vis qu'il serait inutile de pousser plus loin l'interrogatoire. Mon guide fantastique commençait à m'apparaître sous son véritable point de vue, c'est-à-dire comme un idiot.

A mon tour, je le saisis par le bras, et je sentis qu'il tremblait.

Je lui adressai quelques questions nouvelles, et je m'aperçus que le tremblement de son corps était passé jusque dans sa voix.

Alors, je compris que sa répugnance à me faire visiter le jardin et la maison pendant la nuit n'était autre chose que de la crainte.

Restait à m'expliquer la couleur sombre des vêtements, du visage et du chien ; j'allais demander là-dessus une explication, mais mon guide ne m'en laissa pas le temps, et, comme s'il eût eu hâte de s'éloigner de l'arbre maudit, il s'élança de nouveau dans le bois en disant :

— Allons, finissons-en : venez !

Et, cette fois, il passa le premier.

Nous entrâmes de nouveau dans le bois ; c'était une forêt d'un arpent, mais dont les arbres étaient tellement gros et tellement serrés les uns contre les autres, qu'elle semblait avoir une lieue.

Quant à la maison, c'était l'idéal du genre : tout y était défoncé, lézardé, en ruine ; on y montait par un escalier à perron de quatre ou cinq marches ; puis, de cette espèce de plate-forme, on parvenait dans la pièce donnant sur la rue de l'Est, par un second escalier en pierre toujours, et à colimaçon ; seulement, les marches en étaient disjointes, et, en vingt endroits différents, on devait voir le jour au travers.

J'allais monter ; mais, pour la troisième fois, je sentis la main de mon guide qui me tirait en arrière.

— Eh ! monsieur, me dit-il, que faites-vous ?

Je visite la maison.

— Gardez-vous en bien ! elle ne tient à rien, la maison, et, en soufflant un peu fort dessus, on la ferait tomber.

Et, en effet, soit que quelqu'un ait soufflé trop fort dessus, — le vent du nord, par exemple, — soit qu'il n'y ait

pas même eu besoin de souffler dessus, une partie du bâtiment est écroulée aujourd'hui.

Je descendis non-seulement les deux marches de l'escalier en colimaçon que j'avais déjà montées, mais encore les quatre ou cinq marches du perron.

Ma visite était terminée; il ne me restait plus qu'à sortir. Mais par où sortait-on ?

On eût dit que mon guide devinait mon désir, et qu'il le partageait vivement; car, se retournant vers moi :

— Vous en avez assez, n'est-ce pas ? dit-il.

— Ai-je tout vu ?

— Absolument tout.

— Eh bien, alors, sortons !

Il ouvrit une petite porte invisible dans l'obscurité, cachée qu'elle était sous une voûte, et nous nous trouvâmes dans la rue de l'Est.

Je suivis machinalement mon homme jusqu'à sa cave : j'étais curieux de voir Cacus rentrer dans son antre.

En notre absence, la cave s'était illuminée : une chandelle brûlait près de la porte. Au bas de l'escalier, un homme attendait, si semblable à celui auquel j'avais eu affaire, qu'on eût cru que c'était son ombre : il était noir comme lui des pieds à la tête.

Les deux nègres allèrent au-devant l'un de l'autre, et se serrèrent la main; puis ils entamèrent la conversation dans une langue qui d'abord, me parut étrangère, mais que bientôt, grâce à l'attention que j'y prêtai, je reconnus être de l'auvergnat.

Une fois sur la piste, le reste n'était pas difficile à trouver. J'avais eu tout simplement affaire à un membre de l'honorable confrérie des charbonniers; la nuit et mon imagination surtout avaient grandi et poétisé les objets.

Je donnai trois francs à mon guide pour la peine que je lui avais causée ; il ôta alors son chapeau, et, à la raie couleur de chair qui apparut à la place où le frottement du feutre avait enlevé le charbon, je vérifiai l'exactitude de ma découverte.

Et, maintenant, si, plus de vingt-huit ans après, j'ai recherché ce souvenir au fond de ma mémoire, et l'ai placé ici d'une façon un peu insolite peut-être, c'est que je tenais

à faire connaître au lecteur la localité dans laquelle nous le transportons.

C'est donc dans ce jardin désert de la rue de l'Est, près de cette maison solitaire et à moitié écroulée, que nous le prions de nous suivre pendant la nuit du 21 mai 1827.

XXXI

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Donc, le lundi 21 mai, à minuit, dans le bois, à gauche quand on entre par la rue d'Enfer — mais nous croyons qu'on n'y peut plus entrer aujourd'hui, car la chaîne de la grille nous a paru rivée la dernière fois que nous sommes passé par là, et que nous avons jeté un regard rétrospectif sur les événements dont cet enclos a été le théâtre; — donc, le lundi 21 mai, à minuit, dans le bois, à gauche quand on entre par la rue d'Enfer, à droite quand on entre par la rue de l'Est, se trouvaient réunis (introduits par le charbonnier, guide et gardien que nous avons fait passer sous les yeux de nos lecteurs, et qui n'était autre que notre ami Toussaint-Louverture), se trouvaient réunis, disons-nous, vingt carbonari masqués, c'est-à-dire une vente particulière.

Pourquoi et comment cette vente avait-elle choisi cet endroit pour ce réunir? Il nous est facile de l'expliquer.

On se souvient de la nuit pendant laquelle M. Jackal, à cheval sur une corde, avait, en descendant dans la rue du Puits-qui-parle, découvert le secret des réunions des carbonari dans les catacombes; on se souvient que c'était à la suite de cela que M. Jackal était parti pour Vienne, et qu'avait échoué le complot qui avait pour but d'enlever le duc de Reichstadt.

Des agents maladroits avaient éventé cette découverte, et la visite de M. Jackal n'était plus un secret pour aucun des conjurés.

Cette visite, tout en renversant le projet si laborieusement conçu du général Lebastard de Prémont, n'avait pas eu, pour les conjures de Paris, toute l'importance qu'au premier abord elle semblait avoir. Dix régiments français, fussent-ils descendus dans les catacombes, n'eussent pu mettre la main sur un seul carbonaro, tant les mille sentiers des funèbres souterrains conduisaient à des retraites inaccessibles. D'ailleurs, dans cinq ou six endroits, les catacombes étaient admirablement minées, et il suffisait d'une étincelle, secouée sur une mèche de ces mines, pour faire sauter la rive gauche tout entière.

Il est vrai qu'on s'engloutissait en engloutissant Paris; mais n'était-ce pas ainsi que Samson était mort ?

Cependant, avant d'en arriver à la terrible extrémité, mieux valait abandonner momentanément les catacombes, quitte à y revenir dans les cas désespérés. Les lieux de réunion ne manquaient pas, et, si les catacombes n'étaient plus possibles comme emplacement, elles pouvaient toujours servir de chemin pour aller çà et là dans l'ombre chez celui des frères qui offrirait son appartement.

Ce fut ainsi, et dans les recherches que l'on fit à cette occasion, qu'un des conjurés, qui demeurait rue d'Enfer, s'aperçut, une nuit, que la cave par laquelle il pénétrait d'ordinaire dans les catacombes communiquait, du côté de l'est, avec une des caves de la maison déserte; seulement, il était dangereux de se réunir dans une cave, fût-ce celle d'une maison déserte.

On fit donc dans la cave une percée d'une trentaine de pieds, puis un trou, et l'on se trouva au milieu du bois. Les terres furent maintenues par des étais, de peur des éboulements; on laissa, à l'extrémité de ce souterrain, un passage pour un homme seul, et l'on résolut, jusqu'à nouvel ordre, de se réunir dans cette solitude, chacun bien décidé à brûler la cervelle du premier qui la viendrait troubler.

Au reste, que l'on ne s'étonne point de tous ces accidents souterrains, que nous décrivons minutieusement afin de donner toute sa vraisemblance à notre récit : plus de cinquante maisons du quartier où se passent les événements

que nous racontons sont ainsi perforées, et nous pourrions citer autant de caves machinées comme des planchers de théâtre. Consultez, par exemple, un brave cafetier de la rue Saint-Jacques, nommé Giverne, presque en face le Val-de-Grâce; demandez-lui de vous faire visiter sa cave et de vous dire la légende de cette cave : il marchera devant vous, et vous contera que ce souterrain faisait jadis partie du jardin des Carmes.

— Mais à quoi bon un souterrain dans le jardin des Carmes, demanderez-vous, et où conduisait-il?

Parbleu! chez les Carmélites, qui étaient en face, où est le Val-de-Grâce! — Demandez à Giverne.

Qu'on ne nous accuse donc pas de mettre des trappes et des souterrains là où il n'y a ni souterrains ni trappes. Toute la rive gauche, depuis la tour de Nesle, qui avait son souterrain donnant sur la Seine, jusqu'à la Tombe-Issoire, qui a son entrée près de Montrouge, toute la rive gauche n'est qu'une trappe, du haut en bas; et, si les démolitions modernes révèlent les mystères du dessus de Paris, un jour, peut-être, les habitants de la rive gauche se réveilleront effrayés en découvrant les mystères du dessous.

Revenons à notre réunion nocturne.

Cette réunion se composait, comme nous l'avons dit déjà, de vingt carbonari; car, quoique, depuis 1824, la charbonnerie, ayant subi mille échecs successifs, fût dissoute de fait, et n'eût plus d'existence apparente, ses membres principaux s'étaient retrouvés et avaient réorganisé la charbonnerie, sinon sous le même nom, du moins sur les mêmes bases.

Le but de la réunion de cette nuit était de jeter les fondements de cette société qui devait, peu de temps après, prendre le titre de société *Aide-toi, le ciel t'aidera;* ses fondateurs avaient principalement en vue de diriger les élections et de guider et éclairer l'esprit public.

On proposa divers modes de formation du comité qui devait administrer les affaires de la société : on convint de constituer ce comité au moyen d'élections trimestrielles qui auraient lieu dès que le nombre des sociétaires serait arrivé à cent; on convint, en outre, qu'on se renfermerait strictement dans la légalité, ou plutôt qu'on s'y barricaderait.

Toutefois, ce n'était point assez d'avoir des réunions à Paris et de former un comité pour diriger les élections;

fallait instruire les départements et les amener à la hauteur de la capitale. On parla donc de créer des comités électoraux dans chaque arrondissement, et, autant que possible, dans chaque canton, et d'entretenir avec ces comités des rapports permanents, pour arriver à les faire fonctionner.

Tel était le but de cette réunion nocturne, dans laquelle furent jetés les premiers jalons de cette formidable société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, qui devait avoir une si grande influence sur les prochaines élections.

On en était là de la discussion, et il était une heure du matin, à peu près, lorsqu'on entendit craquer les branches sèches sous les pas d'un homme, et qu'on vit une ombre noire apparaître à la lisière du bois.

En une seconde, chaque conjuré eut à la main le poignard qu'il tenait caché dans sa poitrine.

L'ombre s'avança : c'était Toussaint, le concierge de la maison déserte, carbonaro lui-même, et placé là pour servir de gardien non-seulement à la maison, mais encore à ceux qui s'y réunissaient.

— Qu'y a-t-il? demanda un des chefs.

— Un frère étranger, dit Toussaint, et qui demande à être introduit.

— Est-ce bien un frère?

— Il a fait tous les signes de reconnaissance.

— D'où vient-il?

— De Trieste.

— Est-il seul ou accompagné?

— Il est seul.

Les carbonari se consultèrent en se réunissant en un seul groupe, en dehors duquel resta Toussaint; puis, après un moment de consultation, le groupe se rouvrit, et une voix dit :

— Introduisez le frère étranger, mais avec toutes les précautions d'usage.

Toussaint s'inclina et disparut.

Au bout d'un instant, on entendit de nouveau craquer les branches sèches, et l'on vit s'avancer, à travers les arbres, deux ombres au lieu d'une.

Les carbonari attendaient en silence.

Toussaint amena au centre de la ligne décrite par eux le frère étranger et inconnu, qui s'approchait guidé par lui, et les yeux bandés; là, il le laissa seul et se retira.

La ligne des carbonari se referma en s'arrondissant et en formant un cercle autour du nouveau venu.

Puis la même voix qui avait parlé, s'adressant à lui :

— Qui êtes-vous? d'où venez-vous? que demandez-vous? dit-elle.

— Je suis le général comte Lebastard de Prémont, répondit le nouveau venu; j'arrive de Trieste, où je me suis embarqué après avoir échoué dans mon entreprise sur Vienne, et je viens à Paris pour sauver M. Sarranti, mon ami et mon complice.

Il se fit un grand murmure parmi les carbonari.

Puis la voix qui avait déjà parlé dit ces simples mots :

— Otez votre bandeau, général; vous êtes parmi des frères!

Le général comte de Prémont ôta son bandeau, et son noble visage apparut à découvert.

Aussitôt, comme un faisceau amical, toutes les mains se tendirent vers lui; chacun voulut toucher la sienne, ainsi que, dans un toast porté d'enthousiasme, chacun veut toucher le verre de celui qui l'a porté.

Enfin, le silence revint; le frémissement qui courait dans l'air s'éteignit.

— Frères, dit le général, vous savez qui je suis. En 1812, envoyé par Napoléon dans l'Inde, j'y devais organiser un royaume militaire en état de venir au-devant de nous et des Russes, quand, par la mer Caspienne, nous pénétrerions dans le Népaul. Je l'ai organisé, ce royaume : c'est celui de Lahore. — Napoléon tombé, je crus le projet tombé avec lui... Un jour, arriva M. Sarranti : il venait, toujours au nom de l'empereur, me rejoindre; mais ce n'était plus l'œuvre de Napoléon Ier qu'il s'agissait de poursuivre, c'était Napoléon II qu'il fallait mettre sur le trône. Je ne pris que le temps de nouer des relations en Europe; je partis le jour où j'appris qu'elles étaient nouées; je vins par Djeddah, Suez, Alexandrie; j'arrivai à Trieste, où je m'affiliai avec nos frères italiens; puis je me rendis à Vienne... Vous savez comment échoua notre projet... De retour à Trieste, je me cachai chez un de nos frères, et, là, j'appris la condamnation à mort de M. Sarranti. Je m'embarquai à l'instant même pour la France, au risque de ce qui pouvait m'arriver, et jurant de partager le sort de mon ami, c'est-à-dire

de vivre s'il vivait, de mourir s'il mourait : complices du même crime, nous devons porter la même peine.

Un profond silence accueillit ces paroles.

M. Lebastard de Prémont continua :

— Un de nos frères d'Italie me donna une lettre pour un de nos frères de France, M. de Marande : c'était une lettre de crédit, et non une recommandation politique. M. de Marande me reçut ; je me fis reconnaître à lui ; je lui dis le but de mon voyage en France, la décision que j'avais prise, le désir que j'avais d'être mis en rapport avec les membres principaux d'une haute vente. M. de Marande m'apprit qu'il y avait réunion aujourd'hui même, me fit connaître le lieu de la réunion, et m'indiqua par quel moyen je pouvais pénétrer dans ce jardin et arriver jusqu'à vous. Je profitai des instructions données. — J'ignore si M. de Marande est parmi vous ; s'il est parmi vous, je le remercie...

Aucun mouvement ne laissa soupçonner que M. de Marande fût au nombre des assistants.

Le même silence qui s'était déjà fait se fit de nouveau.

Le général de Prémont sentit passer en lui comme un frisson, mais il n'en continua pas moins :

— Je sais, frères, que nos opinions ne sont pas les mêmes ; je sais que, parmi vous, se trouvent des républicains et des orléanistes ; mais républicains et orléanistes veulent, comme moi, la délivrance du pays, la gloire de la France, l'honneur de la nation ; — n'est-ce pas, frères ?

Les têtes s'inclinèrent, mais pas une voix ne répondit.

— Eh bien, reprit le général, je connais M. Sarranti depuis six ans ; depuis six ans, nous ne nous sommes pas quittés une seule minute : je réponds de sa bravoure, de sa loyauté, de sa vertu ; pour tout dire, enfin, je réponds de M. Sarranti comme de moi-même ! Je viens donc, en mon nom et au nom du frère qui est prêt à payer son dévouement de sa tête, vous demander de m'aider à faire ce que, seul, je ne puis faire. Je réclame votre appui pour soustraire un des nôtres à une mort ignominieuse, pour enlever, coûte que coûte, M. Sarranti de la prison où il est enfermé. J'offre, comme moyen d'exécution, mes deux bras d'abord, puis une fortune si grande, qu'elle suffirait à solder pendant un an l'armée du roi de France... Frères, acceptez

mon bras, semez mes millions, et rendez-moi mon ami! J'ai dit, et j'attends votre réponse.

Mais le silence accueillit la chaleureuse interpellation du général.

L'orateur regarda autour de lui; au lieu de ce frissonnement qu'il avait senti courir dans ses veines, ce fut une sueur froide qu'il sentit couler sur son front.

— Eh bien, demanda-t-il, que se passe-t-il donc?

Pas un souffle ne répondit.

— Ai-je fait, sans m'en douter, continua-t-il, une proposition inconvenante, une offre inopportune? Attribuez-vous à ma demande un intérêt purement personnel, et croyez-vous que ce soit seulement ici un ami qui réclame votre protection en faveur d'un ami?... Mes frères, j'ai fait cinq mille lieues pour venir à vous; je ne vous connais ni les uns ni les autres; je sais que nous avons le même amour du bien, la même haine du mal. Nous nous connaissons donc en réalité, quoique nous ne nous soyons jamais vus, et que je vous parle pour la première fois. Eh bien, au nom de a justice éternelle, je vous demande de soustraire à un jugement inique et infamant, à une mort terrible, un des plus grands justes que j'aie connus!... Répondez-moi donc, mes frères, ou je prendrais votre silence pour un refus, et votre refus pour la ratification de l'arrêt le plus injuste qui ait jamais été porté par une bouche humaine!

Mis si formellement en demeure de s'expliquer, les conjurés ne pouvaient faire autrement que de répondre.

Celui qui avait déjà parlé leva donc la main pour indiquer qu'il allait encore parler, et dit :

— Frères, toute demande d'un frère est sacrée et, d'après nos statuts, doit être mise en délibération, puis accueillie ou repoussée à la majorité des voix. Nous allons délibérer.

Le général était familier avec ces formalités sombres; il s'inclina, pendant que le groupe qui l'avait entouré d'abord se détachait de lui et allait se reformer plus loin.

Au bout de cinq minutes, l'affilié qui avait déjà porté la parole s'avança de quelques pas vers le général, et lui dit du même ton dont le chef du jury prononce la sentence :

— Général, je ne suis point l'interprète de ma seule pensée; je parle au nom de la majorité des membres ici présents, et voici ce que je suis chargé de vous répondre en

leur nom et au mien : — César disait que la femme de César ne devait pas même être soupçonnée. La Liberté est une matrone qui doit rester bien autrement chaste, bien autrement immaculée que la femme de César ! Or, frère, — et c'est à regret que je vous fais cette réponse, — à moins de preuves évidentes, irrécusables, patentes, lumineuses, de l'innocence de M. Sarranti, l'avis de la majorité est que nous ne saurions prêter la main à une entreprise ayant pour but de soustraire à la loi celui que la loi a justement condamné ; je dis *justement*, entendez-moi bien, général, jusqu'à preuve du contraire... Croyez que nos vœux les plus ardents ont accompagné M. Sarranti pendant tout le temps qu'à duré ce douloureux procès ; croyez que nous avons frissonné au moment où le jugement allait être rendu ; croyez que notre cœur a saigné quand l'arrêt a été prononcé... Maintenant, général, prouvez-nous l'innocence de M. Sarranti, et ce ne sont plus deux bras, dix bras que vous aurez pour seconder les vôtres : ce sont les cent mille bras de l'association !

Puis, faisant un pas de plus vers M. Lebastard de Prémont :

— Général, ajouta l'orateur, nous apportez-vous une preuve de l'innocence de M. Sarranti ?

— Hélas ! dit le général en baissant la tête, je n'ai d'autre preuve que ma propre conviction !

— En ce cas, reprit le chef carbonaro, la délibération subsiste dans toute sa rigueur.

Et, saluant M. Lebastard de Prémont, il rejoignit le groupe des autres conjurés, qui s'apprêtèrent à se retirer.

Mais, relevant la tête et étendant les mains pour tenter un dernier effort :

— Frères, dit le général, voilà la réponse de la majorité, et je m'y soumets ; mais permettez maintenant que je fasse un appel aux individualités. — Frères, est-il parmi vous un cœur convaincu comme moi de l'innocence de M. Sarranti ? Alors que ce cœur, ami du mien, se joigne au mien, et j'essayerai d'accomplir avec lui ce que j'eusse été heureux d'entreprendre avec votre aide à tous.

L'orateur carbonaro se retourna vers ses compagnons.

— Frères, dit-il, s'il est parmi vous un homme convaincu de l'innocence de M. Sarranti. il est libre de se réunir au

général et de tenter avec lui tous les hasards de la bonne et de la mauvaise fortune.

Un homme se détacha du groupe, alla poser sa main gauche sur l'épaule du comte de Prémont, et, de la main droite, enlevant son masque :

— Moi ! dit-il.

— Salvator ! répétèrent les dix-neuf autres.

En effet, c'était Salvator, qui, convaincu de l'innocence de M. Sarranti, venait offrir son aide au général.

Les autres carbonari s'enfoncèrent un à un dans l'allée de sycomores qui conduisait à l'entrée du souterrain, et disparurent dans l'obscurité.

Salvator resta seul avec le comte de Prémont.

XXXII

Ce qu'on peut faire, et ce qu'on ne peut pas faire avec de l'argent.

Salvator, adossé au tronc d'un arbre, regarda un instant le général Lebastard de Prémont.

Le visage de M. Sarranti lui-même, en entendant prononcer son arrêt de mort, était moins abattu et moins pâle que ne l'était celui du général, en entendant prononcer cette cruelle sentence de la bouche d'amis auxquels il venait, au risque de sa vie, demander qu'on l'aidât à sauver celle de son ami.

Salvator s'approcha de lui.

Le général lui tendit la main.

— Monsieur, lui dit le général, je ne vous connais que par votre nom; ce nom, vos amis l'ont prononcé à haute voix, et il me paraît d'un heureux augure. Qui vous nomme dit sauveur.

— C'est, en effet, un nom prédestiné, monsieur, répondit en riant Salvator.

— Vous connaissez Sarranti?

— Non, monsieur; mais je suis l'ami intime, et surtout l'ami dévoué et reconnaissant de son fils. C'est vous dire, général, que je porte la moitié de votre douleur, et que vous pouvez, au bénéfice de M. Sarranti, disposer de moi, corps et âme.

— Vous ne partagez donc pas l'opinion de nos frères? demanda vivement le général, que ces bonnes paroles avaient momentanément ranimé.

— Écoutez, général, dit Salvator, le mouvement des masses, qui est presque toujours juste parce qu'il est instinctif, est souvent aussi aveugle, sévère et rigide. Chacun de ces hommes qui viennent de ratifier la condamnation de M. Sarranti eût rendu, consulté isolément, un autre arrêt, c'est-à-dire celui que je vais porter moi-même. Non, du fond de ma conscience, je ne crois pas M. Sarranti coupable. Celui qui joue depuis trente ans sa tête dans les hasards sanglants du champ de bataille, dans les luttes mortelles des partis, celui-là ne saurait commettre un crime lâche, celui-là ne saurait être un misérable voleur, un vulgaire assassin; j'affirme donc moralement l'innocence de M. Sarranti.

Le général serra la main de Salvator.

— Merci, monsieur, lui dit-il, de me parler ainsi.

— Mais, continua Salvator, du moment où je vous ai offert mon appui, je me suis en même temps mis à votre disposition.

— Que voulez-vous dire? J'écoute avec anxiété.

— Je veux dire, monsieur, que, dans la situation présente, il ne suffit pas d'affirmer l'innocence de notre ami, il faut la prouver, et la prouver irrécusablement. Dans les guerres qui se font de conspirateurs à gouvernement, et, par conséquent, de gouvernement à conspirateurs, toutes les armes sont bonnes, et celles que deux hommes loyaux refuseraient souvent pour un duel sont avidement saisies par les partis.

— Expliquez-vous.

— Le gouvernement veut la mort de M. Sarranti; il la veut ignominieuse, parce que cette ignominie se répandra sur ses adversaires, et qu'on dira que tous les conspirateurs sont ou doivent être des misérables, puisqu'ils ont accepté

pour leur chef un homme qui était un voleur et un assassin.

— Oh! fit le général, voilà donc pourquoi l'avocat du roi a écarté l'accusation politique.

— Et voilà pourquoi M. Sarranti tenait si fort à y rentrer.

— Eh bien?

— Eh bien, le gouvernement ne cédera qu'à des preuves visibles, palpables, flagrantes. Il ne s'agit pas seulement de lui dire : « M. Sarranti n'est pas coupable du crime dont il est accusé; » il faut lui dire : « Voilà le coupable du crime dont on accuse M. Sarranti. »

— Et, monsieur, s'écria le général, ces preuves, les aurez-vous? ce véritable coupable, pourrez-vous le produire?

— Je n'ai point ces preuves, je ne connais point ce coupable, répondit Salvator; mais...

— Mais...?

— Peut-être suis-je sur la piste.

— Parlez, alors! parlez! et vous serez véritablement digne de votre nom, monsieur!

— Eh bien, dit Salvator en se rapprochant du général, écoutez ceci, monsieur, que je n'ai dit encore à personne, et que je vous dis, à vous.

— Oh! dites, dites! murmura le général en se rapprochant, de son côté, de Salvator.

— Dans cette maison où était entré M. Sarranti comme précepteur, et qui appartenait à M. Gérard; dans cette maison d'où il a fui le 19 ou le 20 du mois d'août 1820, — car toute la question peut être dans la date précise de la fuite; — dans le parc de Viry, enfin, j'ai trouvé la preuve qu'un des enfants, au moins, avait été assassiné.

— Oh! fit M. de Prémont, croyez-vous que cette preuve ne revienne pas à la charge de notre ami?

— Monsieur, quand on poursuit la vérité, et c'est la vérité que nous poursuivons, n'est-ce pas? — car, M. Sarranti coupable, nous l'abandonnerions comme les autres l'ont abandonné; — quand on poursuit la vérité, il faut saisir toute preuve, cette preuve fût-elle, en apparence, contre celui dont on veut faire reconnaître l'innocence. La vérité a sa lumière en elle-même; arrivons à la vérité, et le jour se fera.

— Soit... Maintenant, comment avez-vous acquis cette preuve?

— Une nuit que j'errais avec mon chien dans le parc de Viry, pour des causes tout à fait en dehors de l'affaire qui nous préoccupe en ce moment, j'ai trouvé, au fond d'un fourré, au pied d'un chêne, dans un trou que mon chien s'acharnait à creuser, le squelette d'un enfant qu'on avait enterré debout.

— Et vous croyez que c'était celui d'un des deux enfants disparus?

— C'est plus que probable.

— Mais l'autre, l'autre enfant? car il y avait un petit garçon et une petite fille.

— L'autre enfant, je crois l'avoir retrouvé aussi.

— Grâce au chien, toujours?

— Oui.

— Mort ou vivant?

— Vivante, car c'était la petite fille.

— Eh bien?

— Eh bien, de ce double incident, j'ai auguré que, si je pouvais agir librement, j'arriverais peut-être à la connaissance complète du crime, et que cette connaissance me mènerait inévitablement à celle du criminel.

— Mais, en effet, si vous avez retrouvé la petite fille vivante! s'écria le général.

— Vivante, oui.

— Elle devait avoir six ou sept ans déjà à l'époque où le crime a eu lieu.

— Six ans, oui.

— Elle pourrait donc se souvenir...

— Elle se souvient.

— Eh bien, alors?...

— Seulement, elle se souvient trop.

— Je ne comprends pas.

— Lorsqu'on tourne les yeux de la pauvre enfant du côté de cette terrible catastrophe, son esprit se trouble; elle tombe en proie à des crises nerveuses qui peuvent lui faire perdre la raison. De quel poids voulez-vous que devienne la déposition d'une enfant qu'on accusera de folie, et que, d'un mot, on rendra folle effectivement? Oh! j'ai tout bien pesé, allez!

— Eh bien, voyons le mort au lieu du vivant. Si le vivant se tait, le cadavre, lui, ne saurait-il parler?

— Oui, si je pouvais agir librement.

— Qui vous en empêche? Allez au procureur du roi, dénoncez-lui tout; chargez la justice de trouver cette lumière que vous invoquez, et...

— Oui, et la police, en une nuit, fera disparaître les traces que viendra le lendemain chercher la justice? Ne vous ai-je pas dit que la police avait tout intérêt à écarter ces preuves, afin de noyer M. Sarranti dans cette boueuse affaire de vol et d'assassinat?

— Alors, poursuivez l'affaire par vous-même. Poursuivons-la. Vous dites que vous pourriez arriver à la vérité s'il vous était permis d'agir librement; qui vous empêche d'agir librement? Dites.

— Oh! ceci est une tout autre affaire, non moins grave, non moins sérieuse, non moins infâme que celle de M. Sarranti.

— Soit! mais agissons.

— Agissons! je ne demande pas mieux; mais, d'abord...

— Quoi?

— Trouvons le moyen de fouiller librement la maison et le parc où le crime — ou plutôt, où les crimes ont été commis.

— Ce moyen, est-il possible de le trouver?

— Oui.

— A quel prix?

— A prix d'argent.

— Je vous ai dit que j'étais immensément riche.

— Oui, général; mais cela ne suffit pas.

— Que faut-il encore?

— Un peu d'audace et beaucoup de persistance.

— Je vous ai dit que, pour arriver à ce but, j'offrais ma fortune; non-seulement ma fortune, mais aussi mon bras; non-seulement mon bras, mais encore ma vie.

— Eh bien, alors, général, je crois que nous allons commencer à nous entendre.

Puis, regardant autour de lui, et remarquant que la lune, tombant en plein sur le sycomore au tronc duquel il était appuyé, les mettait en pleine lumière, lui et le général :

— Venez sous l'ombre de arbres, général, dit-il; car nous

allons parler de choses où nous risquons notre vie, non-seulement sur l'échafaud, mais encore au coin d'un bois, à l'angle d'un mur. Nous avons, cette fois, affaire en même temps à la police, comme conspirateurs, et à des misérables, comme hommes de bien.

Et Salvator entraîna effectivement M. Lebastard de Prémont à l'endroit du bois où l'ombre était le plus épaisse.

Le général laissa au jeune homme le soin de jeter un regard d'investigation autour de lui; il lui donna le temps d'écouter jusqu'au moindre bruit venant à son oreille; puis, lorsqu'il le vit à peu près rassuré :

— Parlez, dit-il.

— Eh bien, général, reprit Salvator, il faudrait d'abord nous rendre complétement maîtres du château et du parc de Viry.

— Rien de plus facile.

— Comment cela ?

— Sans doute : il n'y a qu'à les acheter.

— Malheureusement, général, ils ne sont pas à vendre.

— Bon ! est-il quelque chose qui ne soit pas à vendre ?

— Hélas ! oui, général : justement cette maison et ce parc !

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'ils servent de paravent, de retraite, d'abri à un crime presque aussi monstrueux que celui dont nous cherchons la preuve.

— Alors cette maison est habitée ?

— Par un homme tout-puissant.

— Comme position politique ?

— Non, comme affiliation religieuse; ce qui est bien autrement solide !

— Et comment donc appelez-vous cet homme ?

— Le comte Lorédan de Valgeneuse.

— Attendez, dit le général appuyant son menton sur sa main, je connais ce nom...

— C'est probable, en effet, puisque ce nom est un des plus connus de l'aristocratie française.

— Mais, si j'ai bonne mémoire, dit le général en rappelant ses souvenirs, le marquis de Valgeneuse, celui que j'ai connu, était un homme d'une grande honorabilité.

— Oh ! oui, le marquis, s'écria Salvator, c'est le plus

noble cœur, l'âme la plus loyale que j'aie jamais connus!

— Ah! dit le général, vous l'avez connu aussi, monsieur?

— Oui, répondit simplement Salvator; mais ce n'est point de lui qu'il est question.

— C'est du comte, alors... Ah! je ne dirai point de celui-là ce que je disais de son frère.

Salvator se tut, comme s'il ne voulait point formuler d'opinion à l'endroit du comte de Valgeneuse.

Le général continua :

— Qu'est devenu le marquis?

— Il est mort, répondit Salvator en baissant douloureusement la tête.

— Il est mort?

— Oui, général... subitement... d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

— Mais il avait un fils... un fils naturel, je crois?

— C'est bien cela.

— Qu'est devenu ce fils?

— Mort, un an après son père.

— Mort!... Je l'ai connu enfant, pas plus haut que cela, dit le général en baissant sa main au niveau de l'herbe. C'était un enfant au-dessus de l'intelligence de son âge, et d'une fermeté extraordinaire... Mort!... Et comment?

— Il s'est brûlé la cervelle, répondit laconiquement Salvator.

— Quelque grande douleur, sans doute?

— Oui, probablement.

— Alors, c'est le frère du marquis qui a acheté le château et le parc de Viry?

— C'est le fils de ce frère, le comte Lorédan, qui a, non pas acheté, mais loué ce parc et ce château.

— Je lui souhaite de ne pas ressembler à son père.

— Le père est le génie de l'honneur et de la probité, comparé à son fils.

— Vous ne faites pas l'éloge du fils, mon cher monsieur... Encore une grande maison qui s'en va, dit mélancoliquement le général, et qui va tomber en poussière, ou, ce qui est bien pis, en honte!

Puis, après un moment de silence :

— Et que fait M. Lorédan de Valgeneuse de cette maison à laquelle il tient tant? demanda le général.

— Ne vous ai-je pas dit que la maison abritait un crime ?

— Eh bien, voilà justement pourquoi je vous demande ce que M. de Valgeneuse fait de cette maison.

— Il en fait la prison d'une enfant qu'il a enlevée.

— D'une enfant?

— Oui, d'une jeune fille de seize ans.

— D'une jeune fille... Seize ans! murmura le général. Juste l'âge de la mienne.

Puis, tout à coup :

— Mais, puisque vous connaissez le crime, monsieur, demanda-t-il; ou plutôt, puisque vous connaissez le criminel, pourquoi ne le dénoncez-vous pas à la justice?

— Parce que, dans les temps mauvais comme ceux où nous sommes, général, il y a non-seulement des crimes sur lesquels la justice ferme les yeux, mais encore des criminels qu'elle prend sous sa protection.

— Oh! dit le général, et la France entière ne se soulève pas, ne se révolte pas contre un pareil état de choses ?

Salvator sourit.

— La France attend une occasion, général.

— On peut la faire naître, il me semble!

— Nous ne nous rassemblons que dans ce but.

— Revenons au plus pressé; car la France ne se révoltera pas exprès pour sauver M. Sarranti, et il faut que je le sauve... Voyons, si la maison n'est pas à vendre, par quels moyens espérez-vous vous en rendre maître?

— Avant tout, général, laissez-moi vous mettre au courant de la situation.

— J'écoute.

— Un de mes amis a recueilli, voici déjà neuf ans, à peu près, une petite fille perdue; il l'a élevée, il a fait son éducation; l'enfant, devenue charmante, atteignit seize ans. Il allait l'épouser quand elle fut violemment enlevée du pensionnat qu'elle habitait à Versailles, et disparut sans qu'on sût où elle était cachée. Je vous ai dit comment, le hasard me conduisant à la poursuite d'un crime inconnu, je retrouvai, à l'aide de mon chien, le cadavre d'un enfant. — Pendant que j'étais agenouillé devant la fosse, qu'épouvanté, je touchais de mes doigts les cheveux de la victime, j'entendis un bruit de pas, et je vis s'approcher une espèce d'ombre vêtue de blanc. Je me tournai du côté de cet om-

bre, et, à la clarté de la lune, je reconnus la fiancée de mon ami, celle qui avait été enlevée et dont on ignorait la retraite. J'abandonnai la recherche d'un crime pour me mettre à la poursuite d'un autre. Je me fis reconnaître de l'enfant, et lui demandai pourquoi, muette et sans essayer de fuir, elle supportait sa captivité. Alors elle me raconta qu'elle avait menacé son ravisseur d'écrire, d'appeler, de fuir, mais que celui-ci avait obtenu un mandat d'amener contre Justin...

— Qu'est-ce que Justin ? demanda le général avec une vivacité qui prouvait l'intérêt porté par lui au récit de Salvator.

— Justin est mon ami ; c'est le fiancé de la jeune fille.

— Comment avait-on pu se procurer un mandat d'amener contre lui ?

— On lui avait imputé à crime sa bonne action, général. Cette petite fille perdue qu'il avait recueillie, on l'accusait de l'avoir enlevée ; le dévouement dont il l'entourait depuis neuf ans, c'était de la séquestration ; ce mariage qui allait avoir lieu, c'était de la violence. La jeune fille était soupçonnée d'appartenir à une famille riche ; or, le cas est prévu par le Code, qui condamne à trois ou cinq ans de galeres, selon la gravité des circonstances, l'homme convaincu d'avoir séquestré une mineure ; et, vous comprenez, général, on eût fait les circonstances aussi graves que possible ; de sorte que mon pauvre ami eût été condamné à cinq ans de galères pour un crime qu'il n'avait pas commis.

— Impossible ! impossible ! s'écria le général.

— M. Sarranti n'est-il pas condamné à mort comme voleur et comme assassin ? répondit froidement Salvator.

Le général inclina la tête.

— Temps de misère, murmura-t-il, temps d'infamie !

— Il fallut donc attendre ; et, dans ce moment, si j'hésite à poursuivre les preuves de l'innocence de M. Sarranti, c'est que, si je conduis la justice dans ce château et dans ce parc, celui qui menace croira que c'est un moyen de lui enlever sa proie, et, aveuglément, se vengera sur Justin.

— Mais, enfin, on peut pénétrer dans ce parc ?

— Sans doute, puisque je l'ai fait, moi.

— Si vous y avez pénétré, un autre peut y pénétrer comme vous ?

— Justin y visite de temps en temps sa fiancée.

— Et tous les deux restent purs ?

— Tous les deux sont croyants en Dieu et incapables d'une mauvaise pensée.

— Soit; mais alors pourquoi Justin n'enlève-t-il pas à son tour la jeune fille ?

— Et où la conduirait-il ?

— Hors de France.

Salvator sourit.

— Vous supposez Justin riche comme M. de Valgeneuse, général; mais Justin est un pauvre maître d'école qui gagne, à grand'peine, cinq francs par jour, et qui nourrit avec cela sa mère et sa sœur.

— Mais n'a-t-il point d'amis ?

— Si fait, il a deux amis qui donneraient pour lui leur existence.

— Lesquels ?

— M. Müller et moi.

— Eh bien ?

— Eh bien, M. Müller est un vieux professeur de musique, et moi, je suis un simple commissionnaire.

— Mais, comme chef de vente, ne disposez-vous pas de sommes considérables ?

— J'ai plus d'un million sous la main.

— Alors...

— Ce million n'est pas à moi, général, et je verrais l'être que j'aime le plus au monde mourir de faim, que, pour le sauver, je ne distrairais pas un denier de ce million.

Le général tendit la main à Salvator.

— C'est juste, dit-il.

Puis il ajouta :

— Je mets cent mille francs à la disposition de votre ami; est-ce assez ?

— C'est le double de ce qu'il faut, général; mais...

— Mais quoi ?

— Un dernier scrupule me tient : un jour, sans doute, on connaîtra les parents de la jeune fille.

— Après ?

— Si ses parents sont nobles, riches, puissants, n'auront-ils point à récriminer contre Justin ?

— Contre l'homme qui a recueilli leur fille qu'ils aban-

donnaient! qui l'a élevée comme l'enfant de sa mère, qui l'a sauvée du déshonneur!... Allons donc!

— Ainsi, vous, général, si vous étiez père; si, en votre absence, votre enfant eût couru ces dangers que court la fiancée de Justin, vous pardonneriez à l'homme qui, loin de vous, eût disposé du sort de votre fille?

— Non-seulement je lui ouvrirais les bras comme à l'époux de mon enfant, mais encore je le bénirais comme son sauveur.

— Allons, général, tout va bien, en ce cas; et, si j'avais un dernier doute, votre affirmation me l'enlève... Dans huit jours, Justin et sa fiancée seront hors de France, et nous aurons toute liberté de visiter le parc et le château de Viry.

M. Lebastard de Prémont fit quelques pas hors du bois, afin de se trouver sous un rayon de lune.

Salvator le suivit.

Arrivé à l'endroit qui lui parut favorable, le général tira de sa poche un petit agenda, écrivit sur une page quelques mots au crayon, déchira la page, et, la tendant à Salvator :

— Tenez, monsieur, dit-il.

— Qu'est-ce que cela? demanda Salvator.

— Ce que je vous ai offert : un bon de cent mille francs sur M. de Marande.

— Je vous ai dit que cinquante mille francs suffiraient, et au delà, général.

— Vous me rendrez compte du reste, monsieur; il ne faut pas que, dans une affaire de cette importance, nous soyons arrêtés par une bagatelle.

Salvator s'inclina.

Le général le regarda un instant; puis, tendant la main vers lui :

— Votre main, monsieur!

Salvator saisit la main du comte de Prémont et la pressa vivement.

— Je ne vous connais que depuis une heure, monsieur Salvator, dit le général avec une certaine émotion : j'ignore qui vous êtes; mais j'ai beaucoup vu, beaucoup observé, beaucoup vécu; j'ai étudié des visages de tous les types et de toutes les couleurs, et je crois me connaître en hommes : eh bien, monsieur Salvator, je vous le dis, — et ce n'est là

que l'expression affaiblie de ma pensée, — vous m'êtes un des hommes les plus sympathiques que j'aie jamais rencontrés.

Et c'était vraiment, nous croyons l'avoir déjà dit, l'effet que produisait le beau et loyal jeune homme sur tous ceux qui s'approchaient de lui. A la première vue, on se sentait invinciblement attiré et entraîné : il exerçait une sorte de fascination, et la conscience, prenant une figure humaine, n'en eût pas choisi une plus douce et plus expressive.

Les deux nouveaux amis se serrèrent une seconde fois la main, et, s'enfonçant sous l'allée de sycomores, ils gagnèrent la cave par laquelle, une heure auparavant, étaient déjà sortis les dix-neuf autres conjurés.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

F. AUREAU. — IMP. DE LAGNY.

